JAN 21 1927

Année. N° 2. 15 Janvier 1927.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
ude Anet. . . .	*La Rive d'Asie.* — I.	241
Kessel	*La Palestine nouvelle.*	270
nard Shaw . .	*L'Homme et le Surhomme* (acte I).	288
is Rougier. . .	*La Démocratie et la Mystique démocratique.*	320
eph Conrad . .	*Le Frère-de-la-Côte.* — II.	348
n Brunschvicg.	*La Littérature philosophique au XIXe Siècle*	387
ques Mellon . .	*Notre Marine de guerre*	405
Photiadès . . .	La Musique : *Entre l'Opéra-Comique et l'Opéra.*	436
Albert-Petit . .	La Vie littéraire : *Les Livres d'histoire*	450
otus	La Politique : *Les Souhaits du Jour de l'An.* .	462

Chronique bibliographique : Marcel Thiébaut.

Copyright 1927 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1927

La **Revue de Paris** *publiera prochainement*

Des Lettres inédites d'Ernest Renan

sur sa Candidature aux Élections sénatoriales

La Vie de Disraeli

par ANDRÉ MAUROIS

La Littérature norvégienne

par KRISTIAN ELSTER

Au cœur de l'Espagne mystique

(*Le Greco, Zurbaran, Murillo*)

par PIERRE PARIS

de l'Institut

LA RIVE D'ASIE

. . . . . .

Ma jeunesse fut, comme celle de la plupart des hommes que le sort favorise, médiocre. Pourtant que n'en attendais-je pas? Je croyais atteindre à la période la plus heureuse de mon âge. Après l'existence étroite d'une petite ville de province, j'allais connaître la vie tumultueuse, riche et multiple de Paris. Je n'avais qu'à me laisser porter par le courant.

Il me fallut déchanter. Mes années d'étudiant ne m'ont laissé que des souvenirs confus, souvent pénibles. En guerre avec moi-même, incertain de la voie que je suivrais, je cherchais avidement des vérités qui fussent miennes. J'avais de la fierté; je n'aurais avoué à personne — me l'avouais-je à moi-même? — le désarroi où j'étais. Au lieu de crier : « Au secours! » je prenais un air détaché, je parlais sur un ton distant, je paraissais indifférent et supérieur. J'étais haïssable, sans doute, mais comment demander à un jeune homme passionné, qui ne sait ce qu'il est, en qui combattent mille désirs contraires, d'être simple et lui-même, alors qu'il ne s'est pas encore trouvé?

Peut-être la cause véritable de ce malaise est-elle dans la jeunesse même, âge difficile dont chacun connaît à des degrés divers les heurts et les cahots. Nous les oublions; la mémoire assoiffée d'idéal — le bon vieux temps! — a bientôt fait de transformer la lumière grise ou orageuse qui baignait nos jeunes années en une aube éblouissante. On a comparé la jeunesse au printemps, non sans raison, car elle en connaît les temps brouillés, les giboulées où neige, pluie et soleil se

mêlent, les brusques morsures du froid, les gelées meurtrières d'une nuit d'avril, et aussi les caresses, presque insupportables tant elles sont subites, de l'atmosphère, la vie qui repart sur un rythme trop rapide, le complot universel de la nature qui vous entraîne dans son branle frénétique. Il faut être fort déjà pour supporter ces contrastes et ces violences. Si l'on se tue, c'est entre dix-huit et vingt-deux ans.

Dans un état si trouble, aimer était hors de question. J'allais, comme tout jeune homme, de liaison en liaison sans me prendre à personne. Si j'eus des bonnes fortunes, je ne sus pas en profiter. J'appris par expérience une chose banale, c'est que l'homme peut pratiquer l'amour indéfiniment sans ressentir de l'amour. J'avais des maîtresses, je ne les aimais pas. J'avais des amies, des jeunes filles, je ne les possédais point. On me croyait hardi, j'étais timide; on m'enviait, je me faisais pitié. Je voulais paraître, à vingt-deux ans, maître de moi. Maître de quoi? de pas grand chose.

Les femmes qui m'entouraient me semblaient — peut-être avais-je à portée de ma main des trésors qu'aveugle je ne voyais pas — indignes d'attention. La conquête de la plus belle princesse du monde, du cœur le plus haut, de l'âme la plus pure, tels étaient mes rêves d'alors. J'étais sec et sans illusions dans le présent, chimérique pour l'avenir. Au fond, ce désir ardent dans mon jeune cœur a eu de lointaines et merveilleuses conséquences et le mot de Goethe est vrai que je me répétais souvent : « Ce que tu as désiré avec force au temps de ta jeunesse, tu l'auras en abondance dans ton âge mûr. »

Pourtant, si médiocre que je fusse, on m'accueillait avec faveur dans quelques maisons. Je me déplaisais, mais des femmes et des filles paraissaient se plaire en ma compagnie. Un plus avisé en eût tiré des avantages. Je ne m'en souciais point. Tout absorbé par mes rêves d'avenir, je vivais dans une superbe indifférence du présent. Je pensais à la grande passion que je rencontrerais un jour. Pouvais-je imaginer qu'elle eût une origine obscure et qu'elle trouvât peu à peu vie et force dans les éléments, de médiocre prix à mes yeux, dont j'étais entouré? Elle m'apparaîtrait éblouissante, casquée d'argent, armée de pied en cap à l'heure de sa naissance,

comme Minerve au sortir du cerveau de Jupiter. Il ne me fallait rien de moins qu'un miracle.

En l'attendant, je me distrayais de mon mieux.

Je n'étais que contradiction et système. Au vrai je n'aimais déjà que les jeunes filles, je les ai toujours aimées. Mais je ne savais ce qui m'attirait vers elles. Il m'a fallu la leçon d'une tragique expérience pour voir clair en moi. Je n'ai compris que, plus tard pourquoi, seules, elles pouvaient me rendre heureux. Pour l'instant je vivais dans l'obscurité et l'erreur. Je pensais que, par une lente évolution, elles seraient un jour capables d'aimer et dignes d'être aimées, mais il ne me venait pas à l'esprit que je pusse hâter leur transformation. Je leur donnais rendez-vous dix ans plus tard lorsqu'elles pénétreraient dans le monde de la passion où elles n'étaient que postulantes. Avec un pédantisme incroyable, j'avais fixé l'âge de l'amour entre vingt-cinq et trente-cinq ans. Avant cet âge, inexpérience; après, ressorts déjà usés! Ainsi, peu sûr de moi, j'échafaudais d'absurdes théories et leur accordais de la valeur.

***

Une des maisons agréables où je fréquentais alors était celle de madame Saint-Aignan. Son mari, mort depuis quelques années, avait travaillé avec le baron de Hirsch aux chemins de fer orientaux. En Turquie, elle s'était fait des relations internationales et voyait une société mêlée. Ce sont les plus agréables. Elle avait à peine passé la quarantaine. Sa fille Isabelle, née à Constantinople, venait d'avoir quinze ans. Elles étaient toutes deux belles, toutes deux charmantes, mais en dehors de l'âge où j'enfermais si sottement l'amour. Plus libre d'esprit, j'eusse fait la cour à la mère enjouée ou à la fille grave, et peut-être avec succès. Isabelle avec ses yeux étroits et sombres, son front petit, un visage ovale, ressemblait à une Vierge byzantine. Où avait-elle pris ses traits? Pas à sa mère, à coup sûr, blonde bien en chair, aux yeux bleus. Et le portrait de M. Saint-Aignan le montrait normand des pieds à la tête. Il y avait là un de ces phénomènes si complexes de l'influence du milieu qui parfois s'exerce de façon surprenante sur une femme jeune, jolie, courtisée et sensible. Quoi

qu'il en soit, Isabelle Saint-Aignan paraissait au milieu de nous d'une autre race. Je me pris d'amitié pour elle, mais la traitais plus en enfant qu'en jeune fille.

J'aimais à la faire parler de Constantinople où elle était née et qu'elle avait quitté à six ans. L'Orient m'attirait. Enfant, je ne supportais pas les plats récits de madame de Ségur, née Rostopchine, mais avec une belle histoire orientale, on faisait de moi ce qu'on voulait. Si on discutait chez Isabelle de la vie turque, elle était la seule à n'avoir pas d'opinion. Elle gardait pour elle le trésor des souvenirs précieux qu'elle avait rapportés de là-bas; mais j'avais gagné sa confiance et peu à peu elle me faisait partager ses impressions de naguère, fraîches et vives encore dans sa jeune mémoire. Elle me racontait la vie indolente du Bosphore, les promenades en caïque, les rencontres sur l'eau, l'appel d'une guitare au fond d'un jardin qu'envahit le crépuscule, le calme des mosquées nues. Plus que tout l'intéressait l'existence dans les harems où sa mère quelquefois l'avait emmenée en visite chez des dames turques. Tout un monde de serviteurs s'empressait autour de ces femmes recluses par goût plus que par contrainte, servantes noires ou blanches, vieux hommes ridés à la voix enfantine, pleins de politesse. C'était un endroit enchanté, loin de l'agitation et des orages... Isabelle me disait aussi les barques et les paquebots qui montent et descendent sans cesse le Bosphore.

— Nous habitions une maison au ras de l'eau avec un jardin plein de fleurs. Parfois une goëlette passait dans la nuit tout proche la côte. Je ne voyais pas le remorqueur, mais j'entendais une respiration haletante et j'imaginais que c'était celle du génie qui la tirait. Elle glissait ainsi mystérieusement, voiles pliées, à quelques pieds du lit où, enfant, je cherchais le sommeil. Elle m'emportait avec elle dans des contrées plus belles d'être lointaines.

Nous causions ainsi longtemps. Cette fille sauvageonne, à peine grandie, ne venait pas à vous; il fallait la chercher. L'ombre lui plaisait plus que la lumière. Sa mère, au contraire, attirait tous les regards; elle avait eu des succès et n'entendait pas renoncer au rôle de femme brillante. Pour moi, je préférais la fille défendue à la mère permise.

Je les rencontrais souvent. Madame Saint-Aignan me regardait avec sympathie et m'attirait chez elle. Je n'étais pas très observateur à ce moment-là, pourtant il me parut qu'Isabelle ne voyait pas avec plaisir les avances, oh! bien innocentes, que me faisait sa mère. Un jour elle sortit un peu brusquement du salon où madame Saint-Aignan me taquinait sur une comédienne assez belle avec laquelle elle me croyait lié. La porte claqua derrière Isabelle.

— Qu'a donc cette petite? — demanda madame Saint-Aignan.

L'été survint qui nous sépara. Les séparations pour moi avaient toujours quelque chose de définitif. Je n'aimais pas assez mes amis d'un jour ou d'une saison pour me souvenir d'eux longtemps. Je ne voulais pas me fixer. J'avais soif de changement. A la rentrée d'automne, je fus entraîné dans des cercles nouveaux.

Ma mère avec qui j'étais dans une grande intimité ne comprenait rien à la vie que je menais. Elle venait à Paris un mois en hiver et nous passions mes vacances ensemble. Elle avait toujours pris les choses de l'amour au sérieux et se méfiait de ceux qui n'y voient qu'un amusement sans conséquence. C'étaient des gens « à qui on ne pouvait se fier », des personnes « qui finiraient mal ». Elle ne les admettait pas volontiers auprès d'elle, comme si l'atmosphère dans laquelle ils se mouvaient lui eût été irrespirable. Et voilà que son fils, le fils qu'elle chérissait et dont elle était fière, ce fils intelligent et réfléchi dont on lui faisait des compliments, qui avait mené à bien des études difficiles, ce fils affectueux, tendre et raisonnable en toutes choses, ce fils avait, de son aveu même, une façon d'être incroyablement légère avec les femmes. Il les recherchait, les prenait et ne les gardait pas. Il en parlait comme de charmants petits animaux avec lesquels on joue, à qui on distribue alternativement caresses et claques.

Elle levait sur moi des yeux chargés d'inquiétude. Elle se rassurait en pensant qu'il n'y avait là qu'une crise peu durable. Je m'éprendrais d'une jeune fille dont je ferais ma femme. J'aurais des enfants qu'elle, grand'mère, bercerait

sur ses genoux. Mais pleine de sagesse, voyant que le moment n'en était pas venu, elle gardait le silence.

Cependant je sortais, j'allais dans le monde, dans tous les mondes. Lorsque j'entrais dans un salon, une seule idée m'occupait : « Y rencontrerai-je la femme que je pourrais aimer? ». Les gens que je connaissais n'avaient rien à m'offrir. A peine échangeais-je avec eux quelques réparties polies et indifférentes. J'étais tout à la chasse, à la chasse de l'inconnue. Le plus souvent un seul coup d'œil me fixait. Il n'en faut pas davantage.

Mais parfois j'apercevais dans la distance une femme dont la silhouette me ravissait. Le cœur battant, je l'étudiais avec plus de soin qu'un médecin n'examine un malade, avec plus de sérieux qu'un avare ne compte son argent. « Elle est grande, me disais-je, elle a la taille ronde et flexible, les épaules larges, le dos plat, les jambes longues. Le cou est élevé, les yeux grands, le visage délicat et plein à la fois, le menton bien dessiné, les lèvres sont fermes, les dents nettes et régulières. Il y a dans son regard quelque chose de grave qui va jusqu'à l'âme. Ce n'est pas un animal que je veux aimer, mais un être tendre et passionné qui saura pleurer dans mes bras. » Je m'avançais, presque tremblant. Soudain je m'arrêtais... Qu'avais-je vu? Les ailes des narines un peu trop remontées... Je reculais, furieux.

Je voulais plaire, je voulais être aimé, et peut-être, parfois, j'y réussissais. Mais je jouais « au jeu dangereux » avec le seul désir de gagner la partie. Mon bonheur était dans la lutte et la victoire, non dans la possession.

***

J'approchais pourtant sans le savoir de la fin de cette période de sécheresse et mon cœur, dont je ne savais s'il existait, se réveilla d'un long sommeil. Je le croyais mort avant d'avoir vécu. Je pensais que, comme tant d'autres, comme presque tous les autres, je n'étais pas fait pour aimer. Mais, en secret, avec patience et dissimulation, le sort m'avait préparé péniblement, pendant les années en apparence arides de ma jeunesse, pour un autre destin.

J'imagine un croyant qui a gardé une âme d'enfant pure et naïve. Voici les ténèbres et le silence du vendredi saint. L'angoisse l'étreint; il est seul, sans soutien, sans espérance sur la terre qu'emplit l'ombre. Si ces heures se prolongent, il mourra, lui aussi. Au samedi de Pâques, il est debout à l'aube, et regarde le soleil qui monte dans le ciel. Lorsque le soleil passe le zénith, une vibrante nouvelle traverse les airs. Je veux qu'il en ait désespéré jusqu'au moment de l'entendre. Peut-être cette année-ci Christ est-il définitivement mort, peut-être ne reviendra-t-il jamais. Mais non, le battement solennel d'une cloche lui annonce qu'une fois encore le miracle s'est produit. « Dig, ding, don! » Christ est ressuscité! « Dig, ding, don! » Est-il assez de cloches pour le crier à travers les campagnes et sur les toits pressés des villes? « Dig, ding, don! » La lumière est rendue au monde! Il pleure, mais c'est de joie. « Je suis sauvé! » dit-il.

A la première palpitation de mon cœur de jeune homme, je me dressai, ivre de joie, tenant à peine debout. « Hors du tombeau! m'écriai-je. Et moi aussi, je vivrai! »

On voit que je n'avais pas fréquenté impunément les romantiques. Mais je n'avais que vingt-cinq ans et un peu de grandiloquence est permis dans une occasion si rare à un jeune homme bien éloigné à l'ordinaire de la prosopopée.

Revenons au ton simple de ce récit.

Ce n'est pas au hasard que Christ est ressuscité au printemps. Un dieu ne peut renaître qu'avec la verdure. Et c'est en ce même temps trouble et passionné que je rencontrai madame de Sées.

A la fin d'une après-midi d'avril, je descendais le boulevard Saint-Germain à la hauteur de la rue des Saint-Pères. Devant moi une femme marchait, ni grande, ni petite mais de si harmonieuses proportions que je la remarquai. Je m'amusais à chercher qui elle pouvait être. La mise simple et correcte disait pourtant par quelques détails bien importants aux yeux d'un Parisien la province. Des souliers assez forts, et mieux faits pour fouler au matin un sentier le long d'un champ de luzerne étincelant de rosée que l'asphalte d'un trottoir de Paris, chaussaient un joli pied. La jupe était un peu trop ample. Le chapeau ne venait pas de la rue de la Paix. Néanmoins

le tout était de bon goût et porté avec une distinction indéniable. Je me décrivis à moi-même le visage qui m'était caché. Il devait être jeune, le nez un peu court, presque retroussé, les yeux vifs et spirituels. Et j'eus soudain envie de faire la connaissance de ce nez-là et de voir au-dessus de quelle bouche il se trouvait.

A ce moment, le hasard me vint en aide. Une lettre glissa de la main de la jeune femme et tomba doucement devant moi. Je la ramassai, hâtai le pas et abordai mon inconnue en lui tendant ce qu'elle avait perdu.

Étonnée, elle s'arrêta, tourna son visage vers moi, et aussitôt je compris l'absurdité de mes imaginations. La femme qui m'était révélée avait un visage de statue antique, un nez droit, une bouche petite et arquée. Mais cela je le vis à peine, car ce que j'aperçus tout de suite, et seulement, et que je n'oublierai jamais, ce fut deux grands yeux couleur de pervenche, des yeux pensifs, mélancoliques, sérieux, qui disaient l'existence d'une âme soigneusement gardée contre les bassesses du monde, des yeux tels qu'on aurait pu les rencontrer au fond d'un couvent, dans une demeure toute baignée de spiritualité, mais qu'on ne s'attendait guère à voir en plein boulevard de Paris, dans le tapage des automobiles et des tramways. Le choc qu'ils me donnèrent fut si fort que j'en restai interdit. Incapable de dire un mot, je me bornai à rendre, le chapeau à la main, la lettre à sa propriétaire. J'entendis un « merci, monsieur », prononcé par une voix grave, et déjà je me sauvais dans la plus grande confusion, plein de colère contre moi-même. Il me fallut quelques minutes pour me remettre et je crois bien que je ne repris mes esprits qu'à la hauteur de la rue du Bac. Je me demandai alors avec effroi quelle impression j'avais dû produire. Stupidement j'avais laissé perdre l'occasion de faire la connaissance d'une femme qui ne ressemblait à aucune autre.

Je n'oubliai pas les beaux yeux de l'inconnue; je les revoyais aux moments les plus inattendus. Parfois ils me regardaient au moment où j'allais m'endormir; parfois ils brillaient devant moi alors que j'étais dans les bras d'une autre femme. Cela prit le caractère d'une obsession, tant et si bien que pour y mettre fin je me décidai à faire tous mes efforts pour retrouver

celle dont le souvenir me troublait à ce point. Je me lierais avec elle, elle serait ma maîtresse, car j'étais assuré de jouir d'un bonheur sans pareil auprès de celle qui possèdait des yeux si beaux. Me voici donc à arpenter le boulevard Saint-Germain vers la fin du jour; mon inconnue devait habiter ce quartier puisqu'elle venait jeter ses lettres à la poste qui se trouve presque en face de la rue Saint-Guillaume.

Je ne suis pas patient, mais je goûtais bien du plaisir au poste d'affût que j'avais choisi. Quel chasseur a connu les émotions que je ressentais alors! Dans ces heures d'attente, mon imagination trouvait à chaque minute à s'occuper de la façon la plus agréable. On se représente celle que l'on aime (oui, déjà!) arrivant vers vous. On l'aborde, elle s'effare; on a un mot qui à la fois la rassure et la touche. Voilà un pas de fait, et quel pas décisif! Enivré de ce premier succès, on devient spirituel (comment ne pas l'être dans un moment pareil!); elle sourit, elle est perdue... Ainsi je m'amusais sur le trottoir du boulevard Saint-Germain, attentif cependant aux mille circonstances de la vie multiple qui m'entourait, causant avec la marchande de fleurs qui poussait sa petite voiture au ras du trottoir. (Ah! puisse l'inconnue me voir — elle me reconnaîtra — au moment où j'achète ce bouquet de violettes!) Les journaux du soir paraissaient. J'apprenais en plein air la victoire de Myrmidon dans la course de haies, la chute du ministère prussien, l'arrivée prochaine de Sa Majesté Édouard VII, et ces nouvelles à cette heure me paraissaient toutes sur le même plan et sans intérêt.

Et voici qu'un beau jour j'aperçus venant à moi la femme aux yeux de pervenche. Je la reconnus tout de suite bien qu'elle ne portât ni la robe, ni les souliers un peu lourds que je connaissais. A côté d'elle marchait un homme de taille moyenne, sans élégance, le teint coloré, les cheveux fades, l'air bonasse et vide. Il avait une serviette noire sous le bras. Personne (sauf moi) n'aurait cherché à savoir son âge tant il paraissait insignifiant au hasard. Je le mis entre trente et quarante ans. A la façon tranquille dont il parlait ou se taisait, c'était le mari, il n'y avait pas à en douter.

Je fus presque déçu à le trouver tel. Comment les yeux de pervenche avaient-ils pu se poser sur un homme si dépourvu

d'attrait? Mais déjà mon imagination fournissait mille excuses valables à la femme que j'aimais : un mariage forcé, convenances de famille, ne pas attrister un père ou une mère âgés qu'un refus tuerait et qui veulent voir avant de mourir leur fille unique (et sans argent) en mains sûres. Et déjà je me représentais la scène où cette Iphigénie avait été sacrifiée, ses larmes à l'autel. Comme elle me paraissait plus grande maintenant!

Cependant je suivais à distance le couple si mal assorti. Il prit la rue des Saints-Pères, la remonta, traversa la rue de Sèvres, enfila celle du Cherche-Midi et finalement disparut sous la porte cochère d'une vieille maison. Au fond d'une vaste cour deux petits hôtels anciens s'élevaient. Je vis l'homme tirer une clef de sa poche. J'en savais assez.

Je n'entrai point chez le concierge un louis à la main. D'abord mon caractère est tel que je ne puis supporter un refus et cela m'a causé mille embarras dans la vie. Ensuite parce que, si enflammé que je fusse, j'étais plein de prudence et de ruse (je n'avais pas lu en vain les Chroniques italiennes de Stendhal). Et, comme j'étais certain de revenir dans cette maison en qualité de visiteur et d'invité, je ne voulais pas nous compromettre, elle et moi — comme cet « elle et moi » me plaisait! — aux yeux de son concierge.

Je rentrai donc, pris un annuaire mondain et, en moins d'une minute, j'y trouvai le renseignement suivant : M. Charles de Sées, conseiller référendaire à la Cour des Comptes, et madame née de Clairville, 45, rue du Cherche-Midi. Tout cela sentait sa Normandie à plein nez.

Les Sées ne devaient pas être très répandus, car il me fallut une quinzaine de jours pour récolter quelques renseignements sur eux.

J'appris qu'ils fréquentaient dans un milieu de bonne compagnie provinciale. On continue ainsi, dans certains coins retirés du faubourg Saint-Germain, une existence assez semblable à celle que l'on mène à Angoulême ou à Bayeux. Des ressources limitées, un certain goût de sagesse aussi, des habitudes anciennes de réserve et presque de timidité, empêchent de se mêler à la société brillante de Paris dans laquelle on aurait le droit de figurer, mais une fois l'an on se montre

pourtant au bal célèbre que donne en juin, dans son bel hôtel de la rue Saint-Dominique, la marquise de la Charité-Plessis, votre cousine. Une partie de l'année se passe dans ce qu'on a conservé de terres; on y pratique la plus stricte économie. A Paris, on se lie peu; on se méfie des figures nouvelles; on reste entre soi, on reçoit rarement, dans une grande simplicité, et la conversation roule plutôt sur les nouvelles de sa province que sur les derniers scandales du monde parisien.

Tous ces détails que me donna un camarade m'enchantèrent. Je me persuadai qu'en vertu d'une harmonie préétablie madame de Sées avait été mise au monde pour être aimée par moi. En elle aucune dissipation, aucune frivolité. L'amour qu'elle n'avait jamais connu serait le drame de sa vie. Elle y apporterait la ferveur d'âme, si rare à Paris, mais qui anime encore des existences provinciales plus recluses. J'étais un homme maintenant, je pouvais affronter les orages de la passion.

Me voici donc pénétrant lentement dans un monde nouveau et assez fermé. Mon ami me guidait. J'allai dans des matinées dansantes où je ne connaissais personne; j'entendis de médiocre musique de chambre. Je bus de mauvais thé chez de vieilles dames qui avaient des terres entre Laigle et Lisieux. J'acceptais ces corvées d'une humeur excellente. La poursuite et ses imprévus m'amusaient. Jamais je ne m'étais donné tant de mal pour la conquête d'une femme.

Ma patience eut enfin sa récompense. Je me trouvai un soir, « vers sept heures », en face de madame de Sées dans le plus désuet des salons de la rive gauche. Elle était assise près d'une fenêtre ouverte sur un étroit et calme jardin. Une branche de lilas montait jusqu'à elle pour lui offrir ses fleurs. Des oiseaux se pourchassaient dans les arbres que traversaient les derniers rayons du soleil. Où étions-nous? Pas à Paris, bien sûr.

Je savais ce que je voulais dire à madame de Sées; j'y avais pensé cent fois; ses réponses même je les connaissais, et mes répliques triomphantes. Elle leva sur moi ses beaux yeux pervenche... et je ne me rappelai pas un mot de ce que j'avais préparé. Mais peut-être mon embarras me servit-il mieux auprès d'elle que ne l'eût fait un excès d'assurance. Le fait est que, quand nous nous quittâmes, j'avais la permission d'aller la voir la semaine suivante.

Un mois plus tard, à force d'ingéniosité et de désir de plaire, j'étais devenu intime dans la maison. Je causais avec M. de Sées de la carrière diplomatique qui serait la mienne; j'étais pour lui un jeune homme distingué et d'avenir.

Avec madame de Sées, où en étais-je? Je gagnais lentement du terrain, mais l'instinct, mon seul guide, m'avertissait qu'il ne fallait rien brusquer et qu'une parole imprudente pouvait me perdre.

Du reste, pourquoi me hâter? Je goûtais un délicieux plaisir à faire peu à peu chaque jour la connaissance plus approfondie de madame de Sées. Comme elle me plaisait déjà! En elle aucune dissimulation, aucune feinte, aucun désir non plus de jouer un personnage, de s'adapter au ton et aux manières à la mode dans telle ou telle société. Elle était elle-même sans effort, c'est-à-dire franche, saine, modérée, avec un caractère à ne prendre au sérieux que les choses morales et un penchant marqué pour la vie spirituelle. Elle était pieuse, d'une piété toujours agissante, mais qui ne s'affichait pas. Elle pensait à Dieu chaque jour, mais n'en parlait pas à chaque heure. Elle était aussi naturellement bonne qu'elle était belle, avec simplicité, sans chercher à en tirer avantage et sans en concevoir d'orgueil. Un peu de gravité dans l'esprit ne l'empêchait pas d'être gaie et son rire, s'il était rare, en acquérait plus de prix.

Elle avait épousé toute jeune Charles de Sées, de douze ans plus âgé qu'elle. Les familles se connaissaient et le mariage était arrangé depuis longtemps. Le ménage eut une seule fille, Geneviève, que je ne voyais guère à Paris.

Les Sées avaient un cercle assez restreint de relations et il n'était pas facile d'y être admis. J'eus tout de suite une alliée en madame de Sées qui avait pris du goût pour moi. Il ne s'agissait dans son esprit que d'amitié, cela va de soi, mais enfin je lui plaisais, elle aimait à me voir. Elle me trouvait très « gentil » et me le disait simplement. Mais je n'étais pas un bon catholique, je n'étais même plus catholique du tout. Ah! cela c'était affreux! Un garçon bien élevé, fils d'une mère pieuse, et qui n'allait pas à l'église! Se perdre! et donner un mauvais exemple!

— Je serai votre catéchumène, — disais-je.

Sur ce point, on ne plaisantait pas, madame de Sées parlait sérieusement de ces choses sérieuses. Et tout le temps ses beaux yeux pervenche s'attachaient sur les miens pour mieux me convaincre. Je ne voulais pas laisser tomber une aussi agréable discussion et faisais vite quelques objections de doctrine. Elle les réfutait sans peine, car peut-être n'en voyait-elle pas toute la portée. Puis elle m'enveloppait d'un regard plein de bonté et disait :

— Votre heure viendra, je n'ai pas d'inquiétude à votre sujet.

Savait-elle pourquoi j'étais près d'elle? Sans doute. Est-il une femme si pure, si droite soit-elle, qui s'y trompe? Mais elle ne voyait pas le danger et goûtait le plaisir, à ses yeux innocent, de m'avoir pour ami. Je ne l'entraînerais pas dans des sentiers dangereux, c'est elle qui me ramènerait dans le droit chemin. Elle eût été bien étonnée si je lui avais dit que l'amitié n'était pas possible entre une femme comme elle et un homme comme moi. Mais je ne le lui disais pas. Le temps n'était pas venu de l'éclairer sur les mouvements secrets de son cœur.

Je prolongeais ainsi ce moment plein de charme. L'intimité grandissante entre madame de Sées et moi m'apportait chaque jour des joies nouvelles. Je m'interrogeais avec ravissement. « Était-ce bien l'amour que je ressentais? » Oui, je ne pouvais m'y tromper. C'en étaient les premières et irrésistibles atteintes. Je notais les symptômes qui confirmaient mon infaillible diagnostic : une fièvre légère colorait mes rêveries, des poussées subites me faisaient battre le cœur. Parfois j'oubliais madame de Sées pendant quelques heures. Lorsque ma pensée revenait à elle, c'était avec la force d'un torrent qui rompt ses digues. Je la pressais alors sur ma poitrine, je la couvrais de baisers, je voyais ses yeux inoubliables se noyer de volupté.

J'étais si sûr de l'aimer, j'étais si sûr qu'elle serait un jour à moi, que je rompis avec ma maîtresse, — rompre n'est pas le mot juste, on ne rompt que des liens, il n'y en avait pas entre nous, des habitudes agréables, rien de plus — et je commençai à vivre dans ce dangereux état de chasteté si propre à enflammer l'imagination. Je connus enfin des visions voluptueuses comme saint Antoine dans son désert.

Je ne laissai rien paraître à madame de Sées de l'ardeur qui était en moi. Nous poursuivions de longues conversations dont pas une phrase, pas un sous-entendu ne pouvait l'alarmer. Qui nous eût écoutés sans nous regarder nous eût pris pour les meilleurs amis du monde. Charles de Sées entrait-il dans la chambre où nous nous trouvions, pas le moindre embarras, nous continuions notre propos sur le même ton sans être obligés d'y changer un mot. Parfois la gaîté nous prenait, une gaîté quasi-enfantine. Ah! nos bons rires d'alors, nos bons rires de camarades!

Eh bien, au même temps, cette camarade si chère, cet être pur et droit qui se livrait naïvement à moi, je déployais une ruse diabolique pour le faire tomber dans mes bras. *All is fair in love and in war*, dit un proverbe anglais. Cet attentat froidement combiné m'apparaissait — ô magie de la passion! — comme la chose la plus glorieuse du monde, car l'amour est une guerre, plus perfide et traîtresse qu'aucune autre, cruelle comme toutes les guerres, et que l'on mène sans pitié contre qui? non contre un ennemi prévenu, armé et fortifié, mais contre une aimable femme chez qui l'on dîne, avec qui l'on vit sur le pied de paix, que l'on comble d'égards et de prévenances. Je paraissais un ami sûr et loyal, et cependant je ne cessais de dresser des plans, de tendre des pièges, de combiner une tactique qui, poursuivie avec une patiente et implacable rigueur, amènerait la bonne, et pieuse, et chaste Madeleine de Sées nue dans mon lit.

L'été vint, il ne nous sépara pas. Les Sées partirent pour la propriété des parents de Madeleine entre Bayeux et la mer. Je découvris aussitôt que des amis m'appelaient à Arromanches, voisin. Ma mère, un peu fatiguée, ne voulut pas me rejoindre sur une plage normande et froide. Elle m'attendrait à la maison dans la seconde quinzaine d'août. J'eus un instant de remords en pensant que je privais ma mère, déjà vieille, de la fête qu'elle se promettait de nos vacances en commun. C'était la première fois que je lui faussais compagnie. Mais j'étais emporté dans une autre direction; je suivis madame de Sées.

Pas un jour qui ne nous réunît, au bord de la mer couleur

d'ardoise sur laquelle fuyaient les voiles blanches des bateaux de Port-en-Bessin, ou sur les falaises, dans les herbes hautes qu'inclinait le vent, ou chez les parents de madame de Sées. Elle aimait à marcher; nous franchissions souvent à pied, dans les chemins bordés de haies, la lieue qui sépare Orville d'Arromanches.

Il y avait maintenant près de trois mois que je connaissais madame de Sées, et tour à tour, je m'émerveillais du progrès que j'avais fait dans son intimité et me lamentais des lenteurs et des atermoiements que subissait mon amour.

J'avais pourtant franchi une difficile étape : je ne cachais plus mes sentiments. Un soir, avant de quitter Paris, une occasion s'était offerte dont j'avais profité. Madame de Sées, qui ne savait pas encore que je la retrouverais à Arromanche, montrait un peu de tristesse à l'idée de la séparation. Dans la pièce même où son mari et des amis jouaient au bridge, je me mis à parler de l'amour sur un ton mi-sérieux, mi-plaisant. Je disais qu'on ne sait comment il vient aux gens, et parfois d'une façon si soudaine qu'on n'a, à la lettre, par le temps de faire « ouf! »

— Comme vous avez de l'expérience! — interrompit madame de Sées.

— Il suffit d'une fois, — repris-je, — pour devenir très savant. Si cela vous amuse, je vous raconterai comment cela m'est arrivé. J'ai suivi un jour une femme dans la rue — (je note ici que nous n'avions jamais causé de cette première rencontre; j'entendais choisir mon heure. Surprise, lorsque je lui avais remis la lettre devant le bureau de poste, madame de Sées ne m'avait même pas regardé. Combien de fois, plus tard, je la taquinai à ce sujet, car elle croyait maintenant m'avoir reconnu aussitôt que je lui avais été présenté. Elle avait souvent pensé à moi, disait-elle. Mais comment m'avouer l'impression que j'avais faite sur elle. Ces grandes discussions finissaient par des baisers). — Et je m'amusais à imaginer quelle pouvait être sa figure. Et tout à coup, désireux de voir si la réalité répondait à mes imaginations, je la dépassai; sous un prétexte quelconque, je l'abordai. Je découvris alors un jeune visage si beau et des yeux — ils avaient vraiment la couleur des vôtres! — si touchants que je perdis contenance.

Je ne pus que balbutier un mot et je m'enfuis. Voilà comment l'amour me prit en pleine rue, dans le tapage des automobiles et des tramways.

Mais madame de Sées, sans vouloir s'arrêter à cette dernière phrase revint en arrière et me demanda :

— Sous quel prétexte abordez-vous les femmes dans la rue, mauvais garçon que vous êtes?

— Et le hasard, — dis-je, — le comptez-vous pour rien? Les femmes n'ont-elles pas un mouchoir, un sac, un paquet quelconque qui peut tomber? N'arrive-t-il pas qu'on va mettre son courrier à la boîte et qu'une lettre vous glisse de la main devant le bureau de poste?

Madame de Sées n'était pas assez maîtresse d'elle-même pour cacher sa surprise. Elle resta immobile, les yeux fixés sur moi, sa jolie bouche bée, attendant ce que j'allais dire.

Mais je n'eus garde d'ajouter un mot. Je tournai court, me levai et pris congé d'elle, lui laissant matière à penser pour le reste de la soirée, et plus sans doute.

Les jours suivants, j'évitai toute allusion à ce que j'avais dit. Mais le temps aidant, j'y revins. N'y aurait-il pas eu hypocrisie chez madame de Sées à feindre d'ignorer mes sentiments et duplicité de ma part à prétendre les tenir secrets? Pour faire l'aveu de mon amour, je trouvais habile de professer la pureté, que rien ne saurait souiller, de madame de Sées. Elle pouvait m'entendre sans risques, hélas!

A l'aide de ces sophismes ingénieux, nous eûmes bientôt pour thème presque unique de nos conversations ce qui, au début de notre liaison, semblait devoir rester toujours caché. Quelle est la femme qui soit insensible à la grandeur de l'amour qu'elle inspire? Elle voit son image transportée dans un pays merveilleux qu'elle n'a jamais habité et qui lui sera toujours, croit-elle, fermé. Elle le visite ainsi, en pensée seulement et, imagine-t-elle, sans danger. Elle y entend un concert délicieux qui peu à peu gagne l'âme, puis le cœur.

Il va de soi qu'au début mes discours étaient, en effet, tels que la femme la plus honnête pouvait les écouter. Mais bientôt j'y glissai des propos plus profanes; on entrevoyait maintenant, sous le voile qui les recouvrait encore, l'ardeur de sentiments tout terrestres. Mais cela par une pente si

douce, si insensible, que l'on n'aurait su à quel moment intervenir pour m'arrêter.

Je m'étonnais de mon adresse. C'était pourtant un début dans une carrière difficile. Mais je découvrais que l'amour est une exaltation de l'être et qu'au lieu de m'écraser, il m'élevait en quelque sorte au-dessus de moi-même. Je trouvais alors, comme un grand capitaine à l'heure du danger, l'ingéniosité nécessaire, l'audace, un coup d'œil plus assuré.

Tout me surprenait pourtant. Je voyais se confondre en moi des états que je croyais contradictoires. J'aimais à la folie et je calculais avec froideur; je rêvais, je paraissais être dans les nuages et cependant, pour tout ce qui pouvait me servir, j'agissais de la façon la plus précise, la plus efficace. Je multipliais les attaques pour occuper ce cœur qu'il me fallait conquérir d'abord. Il est des femmes pour qui un geste mis en sa place vaut les plus belles déclarations. Madame de Sées n'était pas de celles-là; je ne la gagnerais que par le sentiment.

Transporté de bonheur à la voir faiblir peu à peu, je n'en perdais pas mon sang-froid. Je surprenais un regard qui se posait tendrement sur moi, un sourire heureux. Elle avait des moments de gaîté et d'éclat qui étonnaient jusqu'à son mari, homme doué de peu d'esprit d'observation. A d'autres jours, sombre, renfermée en elle-même, elle paraissait éloignée de cent lieues. Je notais avec soin ces passages subits de la joie à la tristesse; je savais que l'une et l'autre la rapprochaient également du but où nous nous rencontrerions.

Il y eut entre nous une scène assez étrange et qui éclaira soudain la route que nous suivions. Lorsque madame de Sées venait en voiture à Arromanches, elle amenait sa fille Geneviève qui avait alors cinq ans. A Paris je l'avais vue rarement; elle me regardait avec méfiance. Sur la plage, je m'efforçai de la gagner et j'y réussis vite, bien qu'elle conservât toujours envers moi un peu de coquetterie féminine. Les jeux sur le sable, les bains en commun, firent de nous de grands amis. Madame de Sées semblait prendre plaisir à me voir avec sa fille. Dans les heures que nous passions sur la plage, l'enfant ne cessait d'aller d'elle à moi et de moi à elle, et je me plaisais à imaginer qu'elle était chargée de porter des messages muets de l'un à l'autre.

Un jour, courant après elle, je la pris et l'enlevai dans mes bras.

— Gagné, — m'écriai-je, — je t'embrasse!

— Non, non, — dit l'enfant riant et se débattant, — je ne veux pas.

Je l'embrassai pourtant sur ses bonnes joues fermes qui sentaient le sel marin. Elle m'échappa et s'enfuit vers sa mère qui la serra contre elle et la couvrit de baisers. Il me parut qu'elle y mettait comme de l'emportement et la pensée me vint tout à coup qu'elle cherchait sur le visage de sa fille la trace encore fraîche de mes lèvres.

J'accompagnai madame de Sées jusqu'à Orville, mais tout au long du trajet nous restâmes silencieux.

Cette scène équivoque et passionnée, je ne l'oubliai pas et je crus sentir qu'elle vivait toujours dans la mémoire de madame de Sées. Dès ce jour nos rapports changèrent. Nous ne nous regardions plus de la même façon; nous étions comme les complices d'une même faute. Madame de Sées, d'un caractère si égal, avait des moments d'humeur sans raison apparente. Parfois elle me brusquait; repentante aussitôt, elle venait à moi avec tant de douceur et de soumission que le cœur soudain me fondait de tendresse. Nous éprouvions le besoin d'être plus près l'un de l'autre, d'établir entre nous un contact physique, si innocent fût-il. Madeleine — c'est à partir de ce moment que je l'appelai ainsi lorsque nous étions seuls — laissait un instant sa main dans la mienne. J'y appuyais plus longuement mes lèvres en la quittant. Quand elle passait près de moi, elle me frôlait, par inadvertance sans doute; mais, à travers la robe, je sentais sa hanche effleurer la mienne et je frémissais.

Il y eut une soirée chez des voisins. Nous y allâmes. J'avais dansé avec Madeleine, mais cette fois-ci j'imaginais la prendre dans mes bras pour la première fois et j'eus le courage de le lui dire. Elle s'arrêta, je crus qu'elle allait tomber. Je la conduisis près d'une fenêtre ouverte sur l'ombre.

— Philippe, — dit-elle, — ne continuez pas ainsi. Je vous aime comme une sœur aime son frère. Rien n'est plus beau au monde. J'ai tant d'amitié pour vous, plus peut-être qu'il n'est permis, mais de l'amitié seulement... Je ne puis pas vous écouter!

Elle divaguait ainsi, et moi, penché sur elle, touché jusqu'aux larmes par l'accent de ses paroles plus que par leur sens, je l'assurais que je serais toujours tel qu'elle désirait que je fusse.

J'étais sincère. Et je l'étais aussi deux jours plus tard dans une situation bien différente où j'agis contrairement à ce que je venais de promettre. Mais que sont les paroles entre deux êtres qui s'aiment? Malgré leurs serments de sagesse, leurs corps continuent à se désirer et veulent s'unir.

Le lendemain Madeleine ne descendit pas à Arromanches. Je lui en voulus. Je montai jusqu'à Orville dans l'après-midi. Je n'y vis que Charles de Sées revenant de la pêche. Sa femme, un peu souffrante, ne quitterait pas la chambre. Le jour suivant, je trouvai Madeleine sur la terrasse, devant la maison, avec sa mère et sa fille. Elle me parut fatiguée; ses yeux étaient plus beaux d'être un peu cernés. La conversation à trois fut languissante. Comme le soleil baissait, madame de Clairville déclara qu'elle craignait la rosée et qu'elle rentrait avec la petite qu'on appelait pour souper. Nous restâmes seuls en un pesant tête à tête. Des domestiques passaient autour de nous. On entendait la voix de M. de Sées qui, de la chambre où il travaillait à un rapport pour la Cour des Comptes, demandait à sa femme comment elle se portait.

J'étais silencieux, mais prolongeai volontairement mon silence, car je savais que Madeleine ne pouvait le supporter et momentanément, pour des raisons obscures mais puissantes, je la considérais comme une ennemie et voulais la faire souffrir. Tel est l'impitoyable va et vient de l'amour entre la tendresse et la cruauté. Seuls ceux qui ne l'ont pas connu imaginent des amants élégiaques ne cherchant qu'à se rendre heureux l'un l'autre. La vie de ceux qui aiment est, au contraire, sans cesse heurtée, la joie et la douleur s'y mêlent étrangement, le désir de plaire et la volonté de blesser se succèdent en un instant, et le visage véritable de l'amour, si on l'entrevoit sous le masque qu'il porte, ce pauvre visage, rayonnant tout de même d'un bonheur surhumain, est sillonné par les rides profondes qu'y creusent chaque jour l'inquiétude, la jalousie et le souci.

Un mot de Madeleine changea brusquement mon humeur.

— Voulez-vous faire quelques pas avant le dîner? — dit-elle, en me regardant avec douceur.

Elle se leva et je la suivis. J'étais maintenant plein de joie. Le monde m'appartenait. Il me semblait qu'après avoir perdu Madeleine, je venais de la regagner pour toujours. Pourtant que s'était-il passé? — Rien, un regard qui m'était cher s'était posé sur moi. Il n'en faut pas davantage.

Nous suivîmes une allée qui menait à un bouquet de hêtres. Lorsque nous y arrivâmes, la lumière sous les arbres était déjà plus rare. Le tronc d'un bouleau apparaissait clair dansl'ombre.

— Les nymphes ont habité jadis ce bois, — dis-je alors. — Elles le hantent encore à l'heure où tout est calme et, parfois, y dansent à la clarté des étoiles. Restons ici un peu et peut-être les verrons-nous surgir dans le crépuscule qui s'obscurcit. Mais il ne faut pas parler.

Nous nous assîmes sur la mousse. A quelque distance les lumières s'allumaient dans la maison. Des brouillards légers flottaient sur les prairies; on entendait au loin le meuglement d'une vache qui voulait rentrer à l'étable.

Le beau visage de Madeleine peu à peu se noyait d'ombre. Elle portait une robe de mousseline blanche si légère que, clignant des yeux, je m'imaginais qu'elle était vêtue d'une de ces brumes qui se levaient lentement de la terre humide. Je me plaisais ainsi à m'halluciner et l'hallucination à laquelle je me prêtais devint si forte que j'oubliai bientôt où je me trouvais, dans quel parc de quelle demeure, et qui j'étais, et qui était la femme assise près de moi dans sa robe tissée des vapeurs du soir. Changé en un jeune satyre, je guettais l'arrivée de la nymphe que je désirais. Cette nymphe, soudain, je la découvris à côté de moi presque immatérielle. Rêvais-je?... Je tendis vers elle une main hésitante; je la pris — elle avait un corps vraiment! elle vivait! elle n'était pas un fantôme créé par mon imagination! — Et dans un mouvement irrésistible, je l'amenai à moi. A la seconde où Madeleine fut dans mes bras, je revins à la réalité. C'était bien son cou délicat que je couvrais de baisers, entrecoupés par ces seuls mots :

— Je t'aime! Je t'aime!

La surprise du choc, sa violence, empêchèrent d'abord Madeleine de se défendre. Puis, gagnée par la douceur des

caresses inattendues, un instant elle s'oublia et mes lèvres s'unirent aux siennes qui s'entrouvrirent. Mais aussitôt elle s'arracha à mon étreinte.

— Qu'avez-vous fait, Philippe? — dit-elle sans colère, mais sur un ton qui me glaça.

J'étais à ses pieds la suppliant de me pardonner.

— Je suis seule coupable, — continua-t-elle. — Vous êtes libre, je ne le suis pas. Maintenant tout est fini.

. . . . . .

. . . . . .

Le sens de ces mots redoutables « tout est fini », je ne le compris que les jours suivants. Je ne devais plus voir Madeleine seule. La présence de sa fille ne lui paraissant pas suffisante, elle faisait en sorte que son mari ou sa mère fussent en tiers avec nous. Elle descendit moins souvent à Arromanches.

Quelques jours passés ainsi suffirent à me mettre hors de moi. Dans ma solitude j'accusais Madeleine tour à tour de froideur et de coquetterie. Si elle avait eu du cœur, elle m'aurait pardonné le mouvement de folie auquel je m'étais laissé entraîner. Certes, j'étais seul à aimer. Et à qui allait l'amour que je ressentais pour la première fois de ma vie? à une femme incapable d'en sentir la grandeur et qui n'était faite que pour de médiocres bonheurs bourgeois. Eh bien, qu'elle vécût entre son mari, personnage ridicule après tout, et sa fille! Ma place n'était pas près d'elle! — A d'autres moments, je pensais qu'elle s'était amusée de moi. Elle avait voulu entendre, pour s'en moquer sans doute, le langage de la passion. Maintenant qu'elle avait eu le concert désiré, elle arrêtait une séance dorénavant sans intérêt. Détestable jeu! Je méditais mille projets contraires : il faudrait bien qu'elle me reçût seul; je lui dirais alors ce que j'avais sur le cœur. Non, mieux, je quittais Arromanches sans même la revoir... Ou bien, je prenais une maîtresse éclatante avec qui je m'affichais sous ses yeux... Et, d'autres fois, je ne pensais qu'à la gagner encore à force de tendresse et de soumission. Vivre dans son ombre, ne la quitter jamais, je ne demandais rien de plus.

J'allais ainsi d'une idée absurde à l'autre lorsqu'une lettre arriva de chez moi, qui m'obligea à prendre un parti.

Une vieille amie de la famille m'écrivait que la santé de ma mère lui causait quelques inquiétudes. Elle me conseillait de ne pas tarder à revenir à la maison où, sans doute, ma présence redonnerait des forces à la malade. Le ton de cette lettre trop volontairement rassurant eut un effet contraire à celui qu'en attendait ma correspondante. Je lus entre les lignes plus qu'elle ne voulait en cacher peut-être. Je vis ma mère perdue et décidai de la rejoindre sans un jour de délai.

Je prendrais un train du soir à Bayeux; j'envoyai mes valises à la gare par l'omnibus de l'hôtel et je décidai de faire le chemin à pied et de passer à Orville.

J'aime tant la marche et le plein air qu'il est bien peu de chagrins qui ne soient adoucis par leur influence salutaire. Au milieu de ma course, déjà j'étais plus rassuré : ma mère avait une santé excellente; elle pouvait être souffrante, elle n'était pas malade; je la garderais de longues années encore. Tranquille de ce côté, je me tournai vers Madeleine. Je le fis avec un rare sang-froid; j'examinai notre situation de la façon la plus détachée, comme s'il se fût agi de quelqu'un d'autre. J'avais douté de Madeleine et, lorsque le doute s'insinue dans un cœur passionné, il y fait des ravages. Il m'apparut que ce départ inopiné me fournissait un moyen d'avoir une certitude et que, grâce à lui, je pourrais forcer Madeleine à ne me rien cacher. Il fallait agir brusquement et observer avec une froide attention l'effet de mes paroles.

La pluie me tenait compagnie sur le chemin et j'y prenais plaisir. A Orville, je trouvai Madeleine avec sa fille dans le salon. Elle était debout, près d'un secrétaire à deux corps, occupée à chercher quelque papier dans un tiroir. Sans se déranger de sa besogne, elle me reçut aimablement comme à son ordinaire. Mais moi, m'étant placé entre elle et la fenêtre de façon à la voir en pleine lumière, je lui dis en appuyant sur les mots et du ton le plus indifférent qui se pût :

— Je viens vous dire adieu; je quitte Arromanches ce soir et n'y reviendrai pas.

Elle chancela sous le coup; ses yeux cherchèrent les miens pour savoir si je voulais la mettre à l'épreuve et si, une fois de plus, je jouais un jeu cruel. Mais je m'endurcis; je n'en avais pas fini avec ma victime. Le souvenir de tant d'heures

déchirées vécues dans la solitude, de mes doutes, de mes tourments était encore en moi et je continuai :

— Soyez heureuse, je ne troublerai plus la tranquillité qui vous est chère.

A voir sa pâleur, son désarroi, son regard surtout, ce regard désespéré de quelqu'un qui se noie et qui cherche si personne n'est là pour le sauver, je mesurai enfin la place que je tenais dans sa vie. Je l'emplissais tout entière et Madeleine, incapable à cette heure de dissimuler, me montrait à nu son cœur qui ne battait que pour moi. Elle restait là, le visage tourné vers le mien, mais ne me voyant pas. Pourtant elle dit encore :

— Vous partez!

J'étouffais de pitié. D'un mot, je la sauvai :

— J'ai de mauvaises nouvelles de ma mère. On m'appelle auprès d'elle.

A peine avais-je parlé que Madeleine, oubliant sa souffrance pour ne penser qu'à la mienne, vint à moi :

— Comme je vous plains mon pauvre Philippe!

Elle me prit une main et la garda dans les siennes maternelles. J'étais comme un enfant, faible et sans courage. Je désirais être consolé. Et au même temps je frémissais de désir à sentir si proche le corps de Madeleine... Je me repris et d'une voix qui tremblait un peu, je dis seulement :

— Ah! que j'ai de la peine à vous quitter!

Et je m'enfuis.

***

Ma mère s'était installée dans un fauteuil pour me recevoir.

Au premier coup d'œil je compris qu'on ne m'avait pas alarmé en vain; je regardai sa bonne et tendre figure ravagée par le mal invisible qui s'était logé en elle; le teint était pâle; et dans les yeux doucement attachés sur moi, je lisais une interrogation visible : « Qu'est-ce qu'il pensait de sa vieille maman ce grand garçon qui arrivait là presque à l'improviste? »

Le grand garçon fit du mieux qu'il put et s'écria avec courage :

— Quand on a une mine comme çà, on ne fait pas peur aux gens!

Et deux gros baisers sonnèrent sur des joues amaigries.

Commença une vie dont l'amère monotonie était faite de souffrance pour ma pauvre maman, d'inquiétude pour moi, et de mensonge de moi à elle. Je la savais condamnée; un mal qui ne pardonne pas la minait plus profondément chaque jour. Cependant nous faisions, avec une gaîté feinte, mille projets. Une fois la crise passée (ce n'était qu'une crise), nous partions vers la fin de l'automne pour le Midi; le soleil rendrait vite des forces à la convalescente. Il faudrait acheter une petite maison sur la côte provençale; à l'âge de ma mère, les hivers dans les brouillards et la froidure de nos campagnes ne lui valaient rien. Ainsi parlions-nous. Mais je voyais parfois ses yeux inquiets, fatigués par la douleur, chercher les miens, et je croyais entendre ces mots qui ne pouvaient être prononcés :

— Je sais bien que tu me trompes, mon cher garçon, mais je te suis reconnaissante de tes mensonges.

La présence continuelle d'un être qui est torturé dans sa chair ne vous laisse point de paix et vous met le cœur à vif. On voudrait s'endurcir contre l'inévitable; par moments on songe même à fuir, puisque nous savons la mort nécessaire et que nous y sommes tous condamnés. Dans ces longues heures de veille, je me souvenais d'une boutade que j'avais dite un jour : « Être garde-malade, c'est une profession et ce n'est pas la mienne. Je n'aime point le spectacle de la souffrance, tonique pour ceux à qui de rudes contrastes sont nécessaires; je n'ai pas besoin pour trouver du plaisir à ma vie de voir les autres malheureux. »

Mais il s'agissait de ma mère dont la douleur usait l'un après l'autre les liens qui l'attachaient à cette terre; c'était elle, si choyée toujours, si entourée, qui allait entreprendre le voyage que chacun fait seul et dont personne ne revient. Comment la quitter à cette heure? Impuissant à la secourir, j'adoucissais pourtant sa grande misère et lui donnais le peu de bonheur qu'elle pouvait goûter encore : voir son fils près d'elle avant qu'elle fermât les yeux pour s'assoupir, le retrouver là quand elle les rouvrait une heure plus tard.

Les jours passaient lentement.

Je recevais une lettre quotidienne de Madeleine. Ce cœur généreux ne supportait pas que j'eusse de la peine loin d'elle.

Il fallait que, même à distance, elle me soutînt. Elle trouvait là l'occasion permise de me montrer la place que je tenais dans ses pensées et je voyais bien, malgré la réserve imposée, qu'elles m'appartenaient toutes. Madeleine y mettait, sans le vouloir certes, une tendresse infinie. C'étaient comme des caresses lointaines d'âme à âme, mais, suivant les heures, je les transposais sur un plan plus terrestre. Elle avait quitté Orville « où elle laissait tant de souvenirs chers »; octobre la ramènerait à Paris « où elle m'avait connu ». J'étais présent partout. Il fallait que notre séparation, disait-elle aussi, nous fût une occasion de méditer sur la voie dangereuse où nous étions engagés. Les desseins de Dieu étaient visibles ici. Il voulait nous sauver. A l'avenir, nous devions nous abstenir de toute allusion à des sentiments défendus. Et cependant ce lui était une occasion d'en parler encore. Elle se surveillait en m'écrivant; elle s'efforçait de me donner l'idée que le calme s'était fait en elle, mais parfois un tournant de phrase, un mot, montraient que le feu brûlait sous la cendre où elle voulait l'ensevelir. Mais comment me cacher la tristesse qui l'accablait?

Dans mes lettres, qu'elle n'était pas seule à lire, sans doute, je ne lui parlais que de ma mère et des heures cruelles que je passais loin d'elle (j'allais jusqu'à cette équivoque!) A certains jours où la vie que je menais avait raison de mes nerfs, je me désespérais du silence auquel j'étais condamné. Elle croirait que je l'oubliais (les hommes sont inconstants, était un de ses thèmes favoris; elle contrastait l'amour éternel de Dieu aux amours changeants de ses créatures) et peu à peu s'éloignerait de moi. A cette pensée, je frémissais de fureur impuissante. Et voilà qu'un matin où je traversais une de ces crises, le courrier m'apprit que Madeleine était seule à Paris, son mari ayant été envoyé quelques jours à Bordeaux pour une inspection. Sans réfléchir un instant, je lui écrivis une lettre passionnée où je lui disais avec une netteté effrayante que, quoi qu'elle pensât, quoi qu'elle fît, je l'aimerais toujours et qu'il n'était ni en son pouvoir ni au mien de détruire le sentiment qui nous unissait.

Cette lettre resta sans réponse. Mais le ton de Madeleine me parut montrer plus de tristesse encore. Je me désolais,

je ne pouvais plus écrire maintenant en cachette; j'aurais voulu lui demander pardon, l'assurer qu'elle me retrouverait tel qu'elle le désirait. Je me rongeais de souci à son sujet.

Et cependant dans notre maison, à côté de moi, un grand drame muet se hâtait lentement vers sa fin dans la douleur et dans l'angoisse. Ma mère faiblissait sous l'étreinte de la souffrance. On lui donnait des stupéfiants qu'elle supportait mal. Elle avait de longues heures de somnolence. Lorsqu'elle revenait à elle, elle me parlait avec clarté de ses affaires qu'elle avait mises en bon ordre; elle me donnait d'utiles conseils. Quelle que fût sa faiblesse, je répondais toujours qu'il serait temps de causer de cela plus tard, que rien ne pressait. J'étais accablé par l'obligation de mentir jusqu'au bout et de garder un sourire sur les lèvres alors que je refoulais mes larmes.

Elle mourut dans mes bras après une longue agonie. Je la menai au cimetière où reposaient les miens. J'étais sans forces, je me sentais seul au monde; j'avais besoin de la tendresse de Madeleine. Je partis pour Paris le lendemain de l'enterrement.

J'avais écrit à mon amie un mot sur une feuille volante jointe à la lettre que tous pouvaient lire, la suppliant de venir chez moi dans l'après-midi. Abattu comme je l'étais, elle comprendrait que je ne pouvais la voir ni dans la rue ni chez elle.

***

Des lettres m'attendaient dans mon appartement de la rue de Commailles; il n'y en avait point de Madeleine. Je restai longtemps les pieds au feu dans mon cabinet de travail. Les livres me regardaient comme un étranger et n'avaient rien à me dire. Plus tard, passant devant une glace, j'aperçus mon visage. Je ne l'avais pas vu depuis longtemps, — on peut se raser chaque jour devant un miroir et ne pas se connaître. Tout à coup je m'apparus et m'étonnai : j'avais une expression qui m'était étrangère. J'approchai, les yeux étaient creusés, le teint brouillé, des rides plus profondes se marquaient sur le front. Comment Madeleine me trouverait-elle? Je haussai les épaules. Cela n'avait aucune importance, rien n'avait d'importance. J'occupai le reste de la matinée à mettre de l'ordre dans l'appartement. Des lettres

d'affaires étaient sur mon bureau, j'y répondis. Je faisais tout machinalement, le cerveau vide.

Après déjeuner, je m'étendis sur le divan et pris un journal. Il me tomba des mains, je dormis d'un sommeil lourd.

Un coup de timbre me réveilla en sursaut. Je courus à l'antichambre. Personne; j'avais rêvé. Il était trois heures déjà. Madeleine ne viendrait pas.

Pourquoi viendrait-elle, après tout? Elle vivait avec Dieu qui remplissait ses pensées. Qu'avait-elle besoin de moi? Qu'étais-je pour ce regard qui se perdait dans l'éternité divine? Un accident insignifiant, négligeable. Je restais à réfléchir le front appuyé à la fenêtre, regardant les arbres dénudés du jardin appartenant à l'hôtel Carafa. Ma pensée se détachait peu à peu du monde dans lequel j'avais vécu. Faut-il donc se torturer pour la possession d'une femme? N'est-il pas des pays où l'on ignore les passions stériles qui nous déchirent? Déjà je faisais le projet de quitter l'Europe, ses brouillards, ses pluies, son agitation. L'Asie, colosse immobile, de loin me souriait. Des rêves à l'ombre des platanes où passent parfois des femmes silencieuses et voilées, une volupté sans combat, une vie sans fièvre rempliraient les heures toujours les mêmes, toujours nouvelles, de mon bonheur. L'image de ma petite amie Isabelle passa devant mes yeux. Avait-elle toujours ce visage étroit sous les cheveux dorés? Elle me plaisait naguère. La première, elle m'avait fait rêver en prononçant le nom de Constantinople. Qu'était-elle devenue? Par quelle fatalité ne pouvais-je rester attaché à ceux près de qui j'étais heureux?

Quatre coups sonnèrent à la chapelle des Pères de la mission. Je quittai Isabelle et le Bosphore, je rentrai en Europe pour remettre une bûche sur le feu.

J'étais surpris de me trouver si calme. J'en compris la raison : je n'attendais plus rien. Seule l'incertitude est anxieuse. Or une suite de raisonnements glacés avaient mis le doute en fuite.

Si Madeleine m'aimait, m'étais-je dit, rien n'aurait pu la retenir. Mais en mon absence la religion, travailleuse infatigable, me l'avait enlevée. Elle ne me verrait plus. Elle était pieuse, elle était sage, elle avait raison de ne pas venir. Rien

de plus affreux que de mettre face à face une femme indifférente et un homme qui ne l'est pas. Et même, si elle était ma maîtresse, quel avenir devant nous? Elle ne quitterait ni sa fille ni son mari, car elle était bonne mère et, d'autre part, les liens du mariage étaient, à ses yeux, sacrés. Il fallait donc accepter l'inévitable.

Cela m'était d'autant plus facile que, dans l'état d'indifférence où je me trouvais, rien ne pouvait réveiller la souffrance en moi. Je quitterais Paris. Le temps de mettre les affaires de la succession de ma mère en ordre — cinq ou six semaines — et je demanderais un poste en Orient.

Je me parlais ainsi pour me cacher ma misère. Cependant le temps passait. Je décidai de faire avant dîner quelques courses pressées. Je m'habillai pour sortir. Madeleine? Que m'était Madeleine? Qu'étais-je pour elle?

A ce moment, le timbre de l'antichambre retentit. « Elle vient tout de même! » pensai-je, mais je ne bougeai pas... La porte de mon cabinet s'ouvrit et Madeleine entra.

Sans doute était-elle venue poussée par la seule bonté de son cœur, du moins le croyait-elle, car elle était incapable de chercher à se duper. Elle accomplissait ainsi magnifiquement une des sept œuvres de la Miséricorde : *ægros visitare.* N'étais-je pas un malade? N'avais-je pas besoin d'elle? Et voilà qu'à l'instant où elle se trouva devant moi, un sentiment qu'elle voulait oublier, ou qu'elle croyait mort, se réveilla brusquement. Elle s'arrêta et rougit, ne comprenant plus pourquoi elle était là.

Mais ses yeux rencontrèrent mon visage, le parcoururent, cherchant les miens et n'osant s'y fixer. A lire sur mes traits tirés le cycle de douleurs que j'avais traversé, elle s'émut. Elle hésita un instant. Nous n'étions plus, l'un en face de 'autre, que deux malheureux longtemps séparés et qui, toutes barrières tombées, se retrouvent. La pitié fit ce que l'amour n'aurait osé accomplir. Madeleine ne dit rien; simplement, elle m'attira vers elle... La tête enfouie sur sa poitrine, je pleurai comme un enfant.

— Mon petit, mon petit, — disait-elle, — comme il a de la peine!

Ces mots si tendres, loin d'arrêter mes larmes, les firent

couler avec plus de force encore. Je trouvais à les répandre une singulière volupté. Par cette voie s'en allait le chagrin accumulé durant tant de jours d'angoisse. Je n'essayai pas de me reprendre; je ne m'excusai pas de la faiblesse que je montrais. Rien n'était plus naturel, rien n'était plus délicieux que de pleurer dans les bras de Madeleine, sur son cœur pitoyable.

Secouée par mes sanglots jusqu'au fond d'elle-même, elle me caressait et me parlait à la fois. Le doux murmure de sa voix à lui seul était un baume. Que disait-elle? — Tout et rien. C'était le sublime balbutiement des femmes qui deviennent mères pour bercer la misère des hommes.

Sous ce flot tiède de mots sans suite, je ne sentais plus ma souffrance. Nous nous étions, je ne sais à quel moment, assis sur le divan. La nuit était venue dans la chambre et nous enveloppait. Je ne pleurais plus; je restais, apaisé maintenant, dans l'asile que m'offrait Madeleine. Son sang battait tout près du mien, la chaleur de son corps me pénétrait; je l'avais dans mon étreinte, à demi couchée sous moi. Une blouse légère séparait seule ma bouche de son sein et mes lèvres avides qui le pressaient crurent le sentir frémir.

Madeleine s'était tue. Son silence en faisait-il ma complice? Savait-elle que j'allais la prendre? Elle m'attendait peut-être. Ou bien n'était-elle plus, brisée par tant d'émotions, qu'une femme lasse incapable de se défendre? Je ne raisonnais pas davantage, je n'étais que désir qui brûle. Mes lèvres remontèrent du sein jusqu'à l'épaule dont elles suivirent le contour et soudain elles rencontrèrent la chair fraîche du cou derrière l'oreille. A ce contact, Madeleine tressaillit. Elle s'efforçait de m'écarter. Elle suppliait :

— Que faites-vous? Laissez-moi!

— Ne dis rien, je t'en prie, — murmurai-je passionnément, — je t'aime, je ne sais que cela.

Déjà ma bouche trouvait la sienne. Elle s'abandonna.

CLAUDE ANET

(A suivre.)

LA PALESTINE NOUVELLE

Le voyageur qui débarque en Palestine n'est jamais seul. Des souvenirs innombrables et tels que nulle autre terre ne peut en susciter d'équivalents, lui font escorte. La Bible, l'Évangile, les Croisades...

Quel coin de l'univers a, autant que celui-là, chacune de ses pierres marquée d'histoire, chacune de ses vallées couverte de tombeaux et d'espérances? Les royaumes s'y sont faits et défaits. Dieu, par deux fois, a parlé dans ces rochers déserts, sur ces fécondes collines.

Tout enfant — même le plus illettré — a subi l'influence de l'esprit qui, depuis plus de trois mille ans, souffle des plateaux de Judée : Jérusalem, le Jourdain, Jéricho, les monts du Moab, Nazareth, Tibériade, ces noms ne forment-ils point une géographie intellectuelle et sensible aux résonnances si profondes que chacun de nous en a son être inconscient tout imprégné?

Mais des compagnons pareils, venus de si loin, de si haut, s'ils troublent d'une émotion puissante celui qui (soit par le désert d'El-Arish, soit par les sables de Caïffa, soit par la rade de Jaffa qui porte en haute mer l'arôme des orangers en fleurs) touche à la Terre promise, le remplissent aussi d'inquiétude.

Ne va-t-il point à une déception certaine? Quel pays est donc capable de porter sans les trahir un fardeau si écrasant de rêveries, une tradition quasi divine? Comment l'esprit, l'imagination vont-ils accorder des matériaux accumulés

pendant des siècles par l'abstraction et la poésie à un sol que l'on foule comme n'importe quel pavé de ville sans histoire? On craint cette stupeur désolée qui vous accueille parfois devant un lieu où se sont déroulées de grandes actions humaines et où il ne reste aucune trace d'elles.

Mais, dès les premiers pas faits en Palestine, la peur se dissipe. Cette terre apaise aussitôt. Car c'est par sa paix que la Palestine surtout est forte, une paix faite de sérénité, d'intelligence, une paix spirituelle et toujours en éveil qui donne aux plus âpres paysages une figure de raison et de miséricorde.

Même si l'on prend, pour y arriver, la route désolée que firent les Hébreux derrière Moïse, c'est le caractère qui frappe d'abord. Et comment celui qui suit la corniche de Beyrouth à Caïffa peut-il échapper au charme et comment, même dans le désert, pourra-t-il se soustraire à son emprise qui persiste dans la mémoire comme un chant atténué, à la fois grave et clair?

On a dépassé Sidon, on a laissé Tyr sur son promontoire. En approchant de ces deux villes le vent était chargé d'une odeur d'épices, les mêmes sans doute que les galères phéniciennes ramenaient jadis orgueilleusement au port. Déjà l'esprit se reporte sans peine à des âges si lointains que l'on ne mesure plus. Tout l'aide à ce dépaysement fabuleux : la lenteur des vieillards beaux comme des patriarches, le soc primitif dont le paysan retourne la vieille terre, les regards immobiles pour qui le temps ne compte pas, et cette Méditerranée, mer nourricière et civilisatrice, qui commence ici et qui ronge depuis si longtemps la côte qu'elle a fait de ses rochers de larges et plates tables en granit gris.

Pourtant les monts pelés, les boucles imprévues de la route, l'alternance mal réglée des terres cultivées et du sol en friche, ont encore, par instants, quelque chose de disgracieux. Voici que l'on franchit la frontière et que s'établissent cet ordre immanent, cette harmonie supérieure qui règnent sans défaillance sur les plaines galiléennes aussi bien que sur l'âpre Judée.

Évasée comme une immense conque, luisante et ferme, tracée d'un seul jet pur, s'étale la plage qui joint Saint-Jean-

d'Acre à Caïffa. Quinze kilomètres de sable humide et profond, quinze kilomètres de palmeraie et, pour fixer cet arc de cercle fauve et vert, le mont Carmel étage dans le fond ses pins magnifiques.

J'ai pu parcourir deux fois cette plage : au soleil levant et au crépuscule. Et je ne sais point si elle était plus belle alors que les pêcheurs quittaient Saint-Jean-d'Acre et que les premiers rayons déjà puissants réveillaient l'antique cité forte, intacte dans son enceinte et groupant ses maisons autour de nobles minarets, ou bien à l'heure tardive des caravanes quand les chameaux aux cols de cygne, et qui ont une démarche sacrée, avançant le long du rivage, formaient une frise obscure sur l'horizon de mer.

Mais deux paysages peignent encore mieux la Palestine, car ils font saisir par leur contraste son extraordinaire différenciation et pourquoi ce pays, que l'on peut traverser dans toute sa largeur en une journée d'automobile, paraît infiniment plus vaste que son étendue. Le premier est implacable comme l'Ancien Testament et c'est la mer Morte, le second a le visage même du Nouveau et c'est celui de Tibériade. Le Jourdain roule lentement ses eaux de l'une à l'autre de ces deux coupes profondes qui sont toute suavité et toute désolation.

De Jérusalem la route s'enfonce en lacets sinueux vers Jéricho. Rapidement, la végétation agonise. Des pierres d'abord, puis du sable, rien que du sable, mais si dur, si compact qu'il forme des gorges et des monts. Sa couleur est celle des peaux d'éléphants : grise avec des filets pâles. Comme elles il est crevassé, rigide, si bien que par un clair de lune on pourrait prendre cette étrange étendue pour un troupeau de monstrueux pachydermes, foudroyés dans leur marche.

Tandis que l'on avance parmi ces blocs granuleux et plus déserts que le néant même, toute vie s'éteint. Pas une bête, si petite soit-elle, pas un vol d'oiseau, pas une mouche. La respiration devient difficile. On descend au-dessous du niveau de l'Océan. Chaque minute le sable se creuse davantage. Il semble que l'on soit happé par un tourbillon immobile toujours plus morne. Soudain l'espace plat. Une minuscule oasis, tache vibrante, rend plus aride le désert qui la cerne. Au loin, les monts de Moab, rectilignes, gardent l'accès de la terre

maudite. Et au centre même de ce cercle où rien ne respire apparaît la mer Morte.

Elle est lourde, opaque, toute gonflée d'un sel si dense que si l'on essaie de s'y baigner l'eau rejette le corps à la surface. L'air porte dans les poitrines une âcre senteur. La peau, les vêtements, tout s'imprègne d'une consistance visqueuse. Dans les gerçures de la terre luisent de ternes paillettes. Ni temps, ni espace. Ce n'est plus le royaume des vivants, mais celui du soleil.

C'est à lui qu'appartient cette zone inhumaine, c'est pour lui qu'ont été construites ici ces pyramides, ces tours, ces ravins. Ne lui servent-elles pas d'écrans incomparables où il peint, tout le long du jour, les heures en lumière. Rien n'a de couleur fixe. Les monts sablonneux virent sans cesse du bleu ardoise à l'améthyste, du fauve au rose, de l'or au brun. Et cette vie de la lumière qui règne donne mieux que tout le sentiment de l'éternité.

Or, si l'on se transporte à la même minute à l'autre bout de la vallée du Jourdain et que ce soit avril (époque où ces notes furent prises), on y trouve le printemps dans ce qu'il a de plus tendre, de plus délicat, dans sa plus touchante beauté. Le lac de Tibériade pousse ses vagues claires vers la rive avec légèreté. Sur ses bords s'élèvent encore les restes du château d'Hérode, les ruines de la synagogue de Capharnaüm où éclatèrent les premiers miracles du Christ. Mais le regard n'accorde aux vestiges des monuments qu'une attention distraite. La nature ici parle plus fort et mieux. Voici un palmier qui pousse dans l'eau et qui, entouré d'azur, a une grâce infinie. Voici l'allée des cyprès géants de Migdal, mur tremblant et sombre, voici les jardins de Degania, de Kinereth, voici enfin, voici surtout les fleurs vierges de Galilée. Pendant des kilomètres elles fondent leurs pétales en un vivant tissu. Les pavots dominent et les anémones, gouttelettes ardentes, fraîches flammes, jeunesse fugitive des champs qui, au milieu de corolles blanches et jaunes, ont la vigueur et la fragilité de tons que l'on voit aux broderies persanes. Il est difficile de trouver un paysage qui offre autant que celui-là de tendresse spirituelle et l'on comprend, à le contempler, pourquoi Jésus fut surnommé le Galiléen.

Rien n'a bougé ici depuis les temps évangéliques, comme rien n'a changé au désert de la mer Morte depuis que Josué fit trembler les murs de Jéricho, et les caravanes qui longent la plage de Caïffa ont la même silhouette que celles qui venaient vers Tyr à l'époque de sa puissance. Et pourtant, pourtant, il y a quelque chose de neuf dans cette Palestine qui semblait vouée à un destin immobile; quelque chose qui charge l'atmosphère d'une fiévreuse présence, un tressaillement obscur, mais déjà sensible presque partout.

Quels sont ces étranges visages, aussi brûlés que ceux des Arabes, mais plus vifs, plus agiles, que l'on rencontre sur les routes poudreuses? Quelle langue inconnue — gutturale et grave — parlent-ils? Pourquoi ces regards à la fois amoureux et farouches qu'ils jettent sur les plaines et les monts? Bientôt on apprend à les connaître. Ce sont les Juifs qui reviennent à la terre de Chanaan. Et plus que des beautés éternelles de la Palestine — c'est de ce retour qu'il faut parler, car il fait déjà qu'elle n'est plus seulement une terre du passé.

L'ÉLAN VERS LA TERRE PROMISE

Je ne veux point faire ici l'historique du mouvement sioniste. Ce serait un trop long et minutieux travail, pour lequel me manquent les documents et, je l'avoue, l'envie. Comment peu à peu, en Russie sous d'autres noms, puis, selon le formulaire génial de Théodore Herzl, a été conçue, armée et propagée, l'idée d'un État juif, idée qui a pris assez de force pour s'imposer aux puissances victorieuses de la grande guerre — n'est pas, me semble-t-il, ce qu'il y a d'essentiel dans cet effort.

C'est une question de mécanisme intérieur, de congrès, une partie administrative que l'historien aura à aborder un jour, mais qui est moins du ressort du voyageur qui cherche à insérer ce mouvement dans l'image de la Palestine.

Ce qui importe, c'est le retentissement profond, organique, de cette conception sur les masses juives et son succès pour ainsi dire immédiat, puisqu'en moins de trente années un

idéal qui paraissait une chimère s'est trouvé en voie de réalisation.

A cela ont contribué deux forces : l'une d'ordre spirituel, l'autre d'ordre économique et social.

Jamais la conscience juive — celle qui n'est pas assimilée naturellement, mais qui forme l'immense majorité de la race — n'a perdu le souvenir de la Terre Promise. Dans les ghettos d'Europe orientale où vont les *hassidim* aux longues barbes, comme dans ceux de Tunis ou de Tanger où les juifs basanés portent le fez, depuis des siècles on répète : « L'an prochain à Jérusalem ». Ce n'est pas une simple phrase de prière, une tradition que l'on accomplit du bout des lèvres, machinalement. C'est un espoir si assidu, une assurance si forte qu'ils ont pu conserver intact un peuple dispersé pendant deux mille ans.

La religion a joué ici le rôle de nationalisme, si bien que souvent les plus affranchis de ses prescriptions en observent encore quelques rites comme on arbore un drapeau. Or cette religion, à la différence des autres, qui n'ont point de patrie fixe, est inséparable de la notion du lieu où elle est née. Sans Palestine, point de loi mosaïque ou du moins dans son épanouissement.

Cependant, alors que des religions guerrières ont cherché à se réaliser par le fer et la foi, celle-ci attend tout du miracle. Le Messie doit venir et ramener ses fidèles au pied du mont Sinaï. Ainsi, installées dans l'instable, vivent les communautés juives depuis la dispersion. Mais l'espérance jamais morte, le rappel constant de la terre des aïeux, a transmis de génération en génération un désir assez puissant pour que, au nom de Jérusalem, le cœur le plus incrédule s'émeuve. Sur cette mystique latente sont venus jouer des facteurs nouveaux, et singulièrement ce que l'on appelle la question juive.

En fait, malgré des polémiques sporadiques, cette question ne se pose ni en France, ni en Italie, ni en Angleterre. Dans ces pays les juifs, incorporés à la nation, jouent leur rôle de cellules individuelles dans l'organisme général. Il en va tout autrement en Europe centrale et surtout orientale. Là est le grand réservoir judaïque. Là — notamment dans l'ancienne Russie — des millions de juifs menaient une existence vrai-

ment lamentable. Parqués dans la zone réservée, privés de la latitude de se déplacer, de s'instruire, de posséder, sans droits civiques, sans droits sociaux, ils étouffaient de misère. Réduits aux métiers où ne peuvent se manifester que les côtés les plus chétifs d'un caractère — petit commerce, débits de boisson, usure, intendance — rêvant au Talmud comme à la seule lumière — la dégénérescence physique et morale les menaçaient.

Or, les mots d'ordre nouveaux qui au XIXe siècle ébranlèrent le monde, les notions de nationalité, du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, comme l'on devait dire plus tard, trouvèrent un écho dans les esprits juifs passionnés et hardis. Les uns étaient religieux, les autres avaient perdu toute foi. Mais ils se retrouvaient dans le désir commun de ne pas laisser disparaître le peuple d'Israël, comme le voulaient les partisans de l'assimilation, ni d'attendre la venue du Messie comme le faisaient les traditionalistes. Ils rêvèrent d'un État juif. Herzl donna un visage précis à ces aspirations vagues. La Palestine fut le signe de ralliement. Dès lors la première pierre, celle autour de laquelle s'enroule l'avalanche, était lancée.

Chaque année apporta de nouveaux adhérents au sionisme. Le rêve et la faim poussaient vers lui les hommes et les oboles par dizaines de milliers. Le mouvement devenait une force, mais cette force nouvelle s'appuyait sur la tradition, c'est-à-dire sur le retour à la terre des Hébreux. Un État juif — certes, mais en Palestine seulement.

On le vit bien lorsque le Gouvernement britannique offrit à Herzl et ses compagnons le territoire fertile et alors presque inhabité de l'Ouganda. Herzl, lui, en juif occidentalisé, était d'avis d'accepter le don. Il le dit au Congrès annuel. Alors il y eut un véritable délire de désespoir. Un membre de ce Congrès m'a raconté qu'il a vu des délégués sanglotant, suppliant, saisis par la fièvre des prophètes et criant que, hors Jérusalem et ses collines, il n'y avait point de terre juive. Ainsi fut refusée l'offre d'un pays fertile, immédiatement accessible, au profit d'un sol dont la possession semblait alors aussi nébuleuse que la venue du Messie, et aride comme les pierres de la Judée. Mais les délégués mystiques avaient raison. On le verra bientôt.

Vint la guerre. Il y eut une période de désarroi chez les sionistes, organisation internationale entre toutes. Mais bientôt ses chefs et notamment le Dr Weizmann, chimiste de haute valeur établi en Angleterre, se mirent résolument du côté des Alliés. Leur action diplomatique fut appuyée par celle du bataillon juif formé en Égypte et qui se conduisit héroïquement aux Dardanelles.

Le 2 novembre 1917, le Gouvernement anglais publiait la déclaration Balfour où il se disait favorable à l'établissement d'un foyer national juif en Palestine. Le 14 février 1918, M. Stephen Pichon, au nom de la France, confirmait ce document. En avril 1920 le Conseil Suprême des Alliés ratifia la déclaration Balfour à San Remo et, enfin, le 24 juillet 1922, le Conseil de la Société des Nations nommait la Grande-Bretagne mandataire de la Société des Nations pour l'administration de la Palestine en vue d'y créer un foyer national juif.

Telles sont rapidement énumérées les étapes qui, du livre de Herzl, *l'État juif*, ont conduit à la transformation actuelle de la Palestine.

Il faut noter cependant qu'à côté de cette action extérieure et conduite à travers les grandes capitales de l'Europe, se faisait à l'intérieur du pays désiré un travail qui, pour peu de résultats effectifs qu'il ait donné, n'en montre pas moins l'attirance de la Palestine sur les esprits juifs. Il n'est pas question ici de ces vieillards pieux qui, aux frais de leur communauté, sont allés de tout temps prier et mourir à Jérusalem. On en voit encore le vendredi soir devant le Mur des Pleurs et nous y reviendrons, mais ceux-là sont par prédestination si l'on peut dire, en marge de la vie. Il s'agit des agglomérations juives et des individus qui dès 1880 ont émigré en Palestine.

Ils venaient de Russie presque tous, soutenus financièrement par des organisations colonisatrices juives et surtout par le baron Edmond de Rothschild. Des cellules israélites se formèrent ainsi aux environs de Jaffa, dans la région du lac de Tibériade. Il y fut dépensé beaucoup de courage et beaucoup de foi. Sous le régime turc, environné d'Arabes, sur une terre inclémente et fiévreuse, les premiers pionniers firent ces oasis que l'on admire maintenant dans la campagne écrasée de soleil.

En outre, par groupes minuscules, arrivaient sans cesse des jeunes gens, amenés là par la propagande sioniste. Assoiffés d'idéal et chargés d'ignorance agricole. Parmi eux se trouvait une étonnante figure que je tâcherai de peindre : celle de Joseph Trumpeldor.

Mais tout cela, on s'en rend compte, ainsi que les petits noyaux urbains de Caïffa, Jaffa et Jérusalem, ne représentait qu'une poignée d'hommes, une poussière d'efforts. La guerre amoindrit encore leur efficacité, car le Gouvernement turc, voyant dans les juifs des auxiliaires des Alliés, en déporta un grand nombre et soumit les autres à une surveillance annihilante. Aussi, lorsque les sionistes commencèrent leur travail en Palestine, trouvèrent-ils un pays dévasté par une terrible famine, ruine par une incurie séculaire, en pleine agitation nationaliste arabe et dans une détresse économique absolue.

Le premier effet de cette situation fut de limiter d'une façon draconienne l'immigration juive. Comment amener des habitants nouveaux sur une terre incapable de les nourrir? Mais par contre-coup ces difficultés furent la pierre de touche de la vitalité du mouvement et de l'élan juif vers la Palestine.

De cet élan je voudrais donner quelques illustrations avant toute autre étude, car il est le fondement d'une entreprise qui, sans lui, paraîtrait démente. En voici deux d'abord, qui semblent tirées du folk-lore comique.

Un artisan de Tel-Aviv voulait faire venir sa femme, mais il ne gagnait pas suffisamment, selon les ordonnances en vigueur, pour lui obtenir un visa. Il pensa alors que ce qui n'était pas accordé à un époux, le serait, par pitié, à une veuve. Il se fit donc porter comme décédé, changea le prénom de son passeport et en qualité de son propre frère demanda un visa pour sa femme devenue du coup sa belle-sœur. L'autorisation fut donnée. Deux ans après on enregistrait les habitants qui voulaient prendre la nationalité palestinienne. Notre homme se fit inscrire sur les listes, mais sous son véritable état-civil. Il reçut la réponse suivante : « Mais vous êtes mort. *Please, furnish explications.* »

Pour se fixer en Palestine, si l'on n'est pas réclamé par l'organisation sioniste, il faut établir que l'on possède 500 livres égyptiennes, soit en monnaie, soit en marchandises. Un tail-

leur de Pologne, qui n'avait pas une piastre vaillante, résolut assez élégamment la question : il fit assurer ses ciseaux pour la somme nécessaire et, contre présentation de la police d'assurance, débarqua avec tranquillité.

Des exemples pareils on pourrait en citer par pages entières. Combien y a-t-il de ces immigrants entrés en surnombre qui, lorsqu'on leur demande leur nom, répondent machinalement : « Attendez, je vais consulter mon passeport. »

Le côté amusant de ces histoires ne doit pas faire oublier leur sens réel, qui est le retour, coûte que coûte, à la Terre Promise. D'ailleurs, la fraude en cette matière côtoie la vaillance. Témoin ce juif, mutilé de la guerre en Russie, amputé d'une jambe, qui fit à pied, sur son pilon, par la Sibérie, la Chine, la Perse et l'Irak, le tour de l'Asie pour entrer clandestinement en Palestine.

Un jour, dans la maison qui reçoit les immigrants, à Tel-Aviv, j'ai vu un groupe de jeunes gens et de jeunes filles qui arrivaient de Russie. Ils portaient encore sur leurs visages je ne sais quelle empreinte de hardiesse, de rudesse et de sauvagerie qui marque ceux qui sont nés ou qui ont grandi sous le bolchevisme. Mais, lorsque je les interrogeai sur la vie chez les Soviets, ils répondaient mollement. De toute évidence cela ne les intéressait plus. Ils ne s'animaient qu'en parlant de la Palestine.

Tous profondément irréligieux, ils n'avaient cependant vécus que pour elle. Et non sans risques. Les bolcheviks en effet persécutent méthodiquement le sionisme, entreprise qualifiée de nationaliste, réactionnaire, capitaliste et bourgeoise. Pour ces motifs, certains de ces immigrants avaient, malgré leur jeunesse, déjà fait plusieurs années de prison ou de Sibérie. Certains, depuis cinq ans, rôdaient à la frontière russe pour s'évader vers la Palestine.

Leur bagage était près d'eux — un petit colis de linge. Ils n'avaient que leurs mains pour fortune. Ils savaient quel travail ingrat les attendait. Ils étaient heureux. Je me souviens surtout d'une jeune fille au dur visage et qui avait des yeux illuminés.

Comme je parlais d'elle au dirigeant sioniste qui m'accompagnait, il me dit :

« J'ai vu cette même expression, voici quelques jours, et dans les circonstances suivantes. Il s'agissait d'un juif afghan venu par un cargo à Jaffa et à qui les autorités anglaises interdisaient de descendre parce qu'il n'avait pas le capital qu'il fallait. Je croyais l'affaire classée et l'homme contraint de revenir chez lui, lorsque vint me trouver un de ses parents, établi ici, m'apportant de sa part une cassette.

» Je l'ouvris et ce fut un éblouissement. Des perles, des rubis, des émeraudes, des diamants — un coffret de Mille et Une nuits. Il y avait là cent fois la valeur des 500 livres exigées.

» Je transmis cela à la police de débarquement qui ne fit plus de difficultés. Bientôt je vis venir chez moi le propriétaire de la cassette. C'était un grand homme, à la barbe tout embaumée de benjoin, aux magnifiques yeux fardés de khol, les ongles rougis par le henné.

» Il m'expliqua que, riche marchand de Kaboul, il s'était senti attiré par la Palestine et qu'il avait réalisé toute sa fortune en bijoux. Comme je lui demandais s'il n'avait pas craint d'en voir distrait quelques-uns par moi ou par tout autre, il me répondit avec un tranquille sourire :

» — Comment veux-tu qu'il y ait des voleurs en terre d'Israël?

» C'est alors que je surpris chez cette sorte de roi mage la même lumière que chez la jeune fille échappée de Russie. »

Cette foi, beaucoup plus que les sommes considérables dépensées en Palestine, est le véritable levier du sionisme.

LE CACTUS ET L'EUCALYPTUS

Foi combien nécessaire, car elle a dû et devra affronter des difficultés telles que l'on conçoit avec peine que des esprits aient été assez aventureux ou assez confiants pour se vouer à une pareille entreprise.

Nous avons vu que la situation de la Palestine obligeait au contrôle le plus attentif du nombre des immigrants. Cette prudence était nécessaire, mais elle a eu cet effet paradoxal de n'introduire que goutte à goutte des gens à qui l'on avait promis un foyer national dans un pays occupé depuis des

siècles par une population assez compacte. Il y avait là une contradiction évidente entre le but proclamé et les moyens par lesquels on était forcé de passer pour l'atteindre.

Les premiers immigrants juifs arrivaient en Palestine avec le sentiment que cette terre leur était dévolue pour y fonder un ordre nouveau. Ils étaient une poignée. Ils trouvaient, installés et méfiants, 600 000 Arabes. N'étaient-ce point les prémisses d'une tragédie?

A vrai dire, elle ne s'imposait pas. Les colons israélites étaient trop peu nombreux pour inquiéter en quoi que ce fût la population indigène. Le sol qu'ils cultivaient avait été acheté un bon prix. Ils ne manifestaient aucune intention belliqueuse et leur seul souci était de faire rendre le plus possible à des terrains jusque-là restés en friche.

D'autre part le fellah, le paysan de Palestine, est le plus doux des musulmans. Tranquille, accueillant, se contentant de peu; rien ne le prédisposait à la bataille.

Pourquoi donc, voici cinq à six ans, éclatèrent, depuis les monts de Galilée jusqu'à Jérusalem, des émeutes qui faillirent prendre la tournure d'une guerre civile?

Beaucoup de raisons morales et matérielles y contribuèrent. La guerre, partout, a exaspéré le nationalisme. Tel peuple qui vivait en paix sous la domination d'un autre a soudain senti se préciser son visage et le besoin de l'affirmer. La débâcle turque fut pour les Arabes ce levain. De plus, n'avaient-ils pas entendu parler de ce grand empire que les Anglais, un instant, ont rêvé de former? Sans doute la masse y était indifférente, mais les nobles, les effendis, ont pu croire à une époque donnée que la Syrie, la Palestine et l'Irak se joindraient en un seul royaume.

Pourtant il ne semble point que cet idéal était leur principal levier. D'autres considérations, plus tangibles celles-là, les poussaient à interdire aux juifs l'accès de la Palestine. Dans ce pays, jusqu'alors endormi d'un sommeil séculaire, ils étaient les vrais maîtres. Le vali ou le pacha turc qui administrait la région s'occupait seulement de faire rentrer les impôts. Sur les paysans les nobles avaient la haute main. Et ils l'avaient féodalement. Le fellah travaillait comme une bête de somme, pour un salaire de famine. Les prêts à intérêts

usuraires l'asservissaient à l'effendi. L'occupation anglaise commença à troubler cet état de choses. Mais ce qui inquiéta vraiment les seigneurs féodaux ce fut l'arrivée des juifs.

Ils virent des ouvriers payés aux prix européens; ils virent des hommes qui travaillaient aux champs réclamer leur dû. Des formules étranges de liberté, d'égalité étaient dans l'air. Qu'importait qu'elles fussent prononcées dans une autre langue? Ces mots sont ceux que l'on apprend le plus vite. Et les effendis sentirent leur bien-être menacé.

Or, sur ceux qu'ils pressuraient, ils avaient l'influence que confère une longue domination. Ils les persuadèrent que les nouveaux venus allaient tout leur enlever et qu'il fallait les exterminer avant qu'ils ne fussent en force. La propagande réussit comme elle a réussi en Syrie où la cause profonde du soulèvement a été l'effroi inspiré aux chefs des tribus par l'œuvre civilisatrice qu'y avaient commencée les représentants français.

Par deux fois, au printemps, des foules réunies pour des fêtes religieuses attaquèrent les colonies juives. Si l'assaut avait été victorieux, ç'en était fait du sionisme, car les assaillants étaient résolus de ne pas laisser pierre sur pierre des premiers îlots israélites. Mais il se passa alors une chose que les Arabes n'avaient pu prévoir, ni les juifs espérer. Ces colons qui venaient des ghettos d'Europe orientale, où ils marchaient craintifs, courbés, anémiés, repoussèrent l'attaque d'un ennemi dix fois plus nombreux. Ils défendaient leur terre, celle à laquelle leur race songeait depuis deux mille ans.

Des vieillards, des jeunes filles creusèrent des tranchées, y veillèrent de longues nuits. A Jaffa les ouvriers dépavèrent les rues pour avoir des projectiles. A Jérusalem on vit un rabbin exhorter *un samedi*, jour où toute action est proscrite, les jeunes gens à la lutte. La religion, jusqu'alors seule réalité souveraine, s'effaçait devant le patriotisme. Ce fut le baptême du sang.

Les colons organisèrent une garde volontaire qui assura la sécurité. Elle était indispensable, car si la guerre civile avait échoué, l'effervescence persista sans cesse. On trouvait dans un fossé, aux carrefours, des cadavres. Des balles sifflaient autour des maisons, la nuit. Alors, comme aux temps

de la Bible, le talion fut appliqué. Pour un juif assassiné, le lendemain payait un Arabe, souvent plus. Cette rouge arithmétique porta ses fruits. Le calme revint.

Puis, peu à peu, un revirement se produisit dans la psychologie indigène. Les Arabes s'aperçurent que, contrairement à ce qu'on leur avait dit, loin d'être préjudiciable l'immigration juive était profitable. En effet, des terres qui semblaient sans avenir possible — sables, marécages — se couvraient de cultures et d'arbres. Par là même les terrains voisins augmentaient de prix. Leur valeur doublait, puis triplait, montait sans cesse. Les grandes agglomérations juives devenaient des centres de consommation de plus en plus importants. Les fellahs des environs étaient heureux de leur vendre le produit de leur travail. Enfin, le développement des routes, l'installation de l'électricité, l'œuvre sanitaire — toutes choses auxquelles les Arabes ne contribuaient en rien, ils en bénéficiaient à l'égal de ceux qui les avaient créées.

« L'enfant mort-né », comme ils appelaient les juifs tout d'abord, ils virent qu'il était non seulement viable, mais utile. Le résultat fut qu'à l'apaisement imposé par la force, succéda l'apaisement intérieurement consenti.

Sans doute, dans les villes, il existe des éléments qui s'acharnent à la politique anti-sioniste. Ils se rattachent au fameux comité syro-palestinien qui siège au Caire et qui entretient par ses subsides l'effervescence autour de Damas aussi bien que dans le Djebel-Druse. En Palestine son action se borne à inspirer des journaux et des adresses à la Société des Nations.

Elle va d'ailleurs en diminuant : on voit déjà des comités mixtes judéo-arabes, des chambres de commerce mélangées. Le boycottage, même moral, prend fin.

Mais il est une question qui risque d'envenimer de nouveau cette entente qui se dessine, menace beaucoup plus sérieuse qu'une agitation chauviniste, car elle est d'ordre économique : la question de la main-d'œuvre.

L'ouvrier arabe n'a aucun besoin. Il se nourrit de fromage, s'habille de haillons et dort, comme j'en ai tant vu, sur le bord d'une route, en plein midi. Il se contente donc d'un salaire trois ou quatre fois plus réduit que celui d'un Européen.

Certes il n'a ni son intelligence ni son activité, mais l'employeur préfère toujours des bras qu'il paye moins.

Tant que les juifs étaient très peu nombreux cela n'avait guère d'importance. Mais l'immigration accroît sans cesse leur noyau. Il y a déjà parmi eux 30 000 ouvriers. Ils seront davantage. Alors se posera l'éternel problème de la main-d'œuvre grossière à bon marché en concurrence avec le travail qualifié. Comment se résoudra-t-il? Les dirigeants ouvriers de Palestine espèrent que la colonisation juive, par contagion ou par osmose, élèvera le niveau des besoins de l'Arabe et, par là, établira une équivalence des salaires. La chose est possible, car on note déjà cette influence dans les villes, mais il faut du temps pour transformer un fellah moyenageux en ouvrier occidental. Et d'ici là des conflits sont possibles. Quoi qu'il en soit, pour l'instant, cette situation n'a pas atteint son point critique. Elle en est encore loin. Et les deux éléments vivent en paix.

Cette coexistence donne à la Palestine une couleur singulière. Elle juxtapose deux civilisations, l'une endormie d'un sommeil qui semble éternel, l'autre encore mal formée mais réunissant toutes les armes de l'avenir, deux mondes, deux ordres de vie : celui d'hier et celui de demain.

Voici une ville arabe. Comme elle se marie bien au paysage. Ses maisons cubiques, ses terrasses épousent fidèlement la forme des collines sur lesquelles elles sont bâties. Point de recherches. Une sobre, une fluide conformité. Ses habitants mêmes font partie du décor. Lents, harmonieux, ils marchent avec une paresse dont ils font de la beauté. Leurs vêtements forment un étonnant ramassis de loques, mais le soleil les a si bien fanées que leurs couleurs sont douces et nobles et que ces bergers sordides ont la majesté de rois en guenilles.

Les villes et les hameaux juifs, au contraire, portent la marque de l'Occident, on serait même tenté de dire : de l'Amérique. Ils ont poussé vite, suivant un tracé primitif et brutal. La pluie, le soleil et le vent n'ont pu encore les teindre à l'unisson du paysage. Les colons, avec leurs pantalons de toile et leurs chemises ouvertes, font songer aux planteurs du Far-West. Leur activité, leur ardeur au travail, leur soif

de produire, tout cela semble heurter le calme horizon et le ciel immobile. Esthétiquement l'Arabe, sans peine, l'emporte sur le juif.

Mais voici la rançon de cette supériorité : une stagnation mortelle, la misère d'un pays qui fut fertile, le déboisement, les terres en friche, les marécages pestilentiels, le trachome qui rend aveugle une proportion terrifiante des enfants, un manque d'hygiène tel que, ayant acheté un village arabe pour y construire la ville d'Afullep, l'organisation sioniste dut commencer par en faire sortir 30 000 chariots d'immondices.

Tous ces maux, l'immigration juive les combat. Elle assèche les marais, tue le paludisme, rend au sol sa fécondité. La résignation des uns et la lutte des autres composent un contraste assez pathétique et que l'on ne peut mieux exprimer que par le fait suivant.

Il est une plante qui pousse toute seule sur la terre aride de Palestine : le cactus. Partout l'on voit ses feuilles énormes et grasses, hérissées de piquants, ceindre les champs arabes de barrières poussiéreuses et désolées. Or le cactus est néfaste à la culture, car il absorbe le peu d'eau que contient le sol. N'importe, le fellah le laisse subsister. N'est-ce pas Allah qui l'a voulu ainsi?

Mais le même fellah parle avec une vénération superstitieuse de « l'arbre juif ». Cet arbre est l'eucalyptus. Les colons sionistes se sont aperçus, en effet, que l'eucalyptus desséchait admirablement les marécages et que les moustiques paludéens l'évitaient. Ils en ont planté des bois entiers, si bien que des villages arabes qui, littéralement, mouraient de fièvre, ont ressuscité à leur ombre. Le cactus et l'eucalyptus. Voilà les deux signes.

Certes le premier fait corps avec la terre calcinée et les pierres qui remplacent les terrasses où jadis poussaient des oliviers. Certes, le paysan arabe qui, à l'heure de midi ou au crépuscule, dans la magnificence de ses guenilles se tient pétrifié pour sa prière comble davantage l'imagination que le pionnier qui conduit un tracteur agricole. Qui des deux a raison? Quel est le plus heureux? Cette beauté et ce fatalisme valent-ils la malaria, le plus affreux dénuement, les ulcères et la cécité? Peut-on résoudre ce problème qui se

pose chaque fois que la civilisation qui défait l'harmonie des siècles entre en lutte avec une grandeur si ancienne qu'elle a déjà l'aspect des ruines? Le jugement hésite... et laisse la vie se prononcer.

En Palestine son verdict est le suivant : avec les méthodes anciennes le pays nourrissait difficilement quelques centaines de milliers d'hommes, avec les nouvelles il en pourra nourrir — assure-t-on — quelques millions. Les Arabes sont environ 600 000, les juifs, 150 000. Mais on ne voit presque pas les premiers, les autres sont partout. Des usines fument, les champs portent double moisson, des villes poussent, le désert se reboise. L'activité renverse les chiffres.

Cependant, malgré ces différences qui paraissent infranchissables, ces gens sont de même race. Fils de Sem tous deux, l'Arabe et le juif ont jadis connu des destinées pareilles. Il y a dans leurs langues, dans leurs yeux, un secret accord. Et quelques faits, très rares encore, mais étonnants, ouvrent à l'esprit d'étranges perspectives.

Un vieux colon juif m'a conté un jour l'histoire que voici. Il y a une trentaine d'années, un bédouin du désert, un vrai bédouin sauvage, était venu avec une caravane à Damas. Là son cheval lui fut volé. Il jura de ne pas rentrer chez lui qu'il n'eût trouvé le ravisseur. La poursuite le mena de Damas à Saint-Jean-d'Acre, puis à Jaffa. Il y trouva son homme, l'égorgea et se remit en route vers sa tribu. Or, en passant devant une colonie juive, il rencontra un homme dont l'aspect lui plut. Il s'arrêta, demandant qui il était :

— *Iehudi*[1], — répondit l'autre en arabe.

— Moi aussi, — dit le bédouin. — Iehudi, je suis ainsi que toute ma race.

Et il s'engagea dans la colonie comme gardien. Jamais elle ne fut mieux protégée. Au bout de huit ans il disparut. Le désert l'avait appelé.

Cette étrange aventure est peut-être une légende, mais un épisode analogue s'est passé, en mars dernier, lors de mon séjour en Palestine. Le docteur Weizmann reçut la visite d'un chef bédouin qui commandait à 600 cavaliers, campés au bord du lac de Tibériade. Et cet homme lui dit :

1. Juif.

— Nous avons été convertis il y a longtemps à l'Islam par force. Mais nous sommes juifs. Nous le savons, et nous voulons revenir au judaïsme.

Le docteur Weizmann lui représenta qu'il ne pouvait rien financièrement pour lui, que sa tribu risquait d'encourir l'hostilité de ses voisins arabes. Le bédouin fut inébranlable, répétant :

— Nous sommes juifs.

N'est-ce pas une voix mystérieuse qui parla ainsi, la voix que l'on n'étouffe jamais : celle de la race? Combien y a-t-il de cavaliers farouches, de fellahs patients, qui sont les descendants de ces Hébreux que les aigles romaines n'ont pu disperser entièrement à travers le vaste monde? Se reconnaîtront-ils un jour dans les garçons européens revenus à cette terre qu'ils n'ont, eux, jamais quittée? et quelle renaissance sémitique pourra donner alors cette reconnaissance?

Mais cela ressemble fort à un rêve. Et la Palestine en inspire tant! Les réalités même y prennent les contours du songe. Cernons-les de notre mieux.

J. KESSEL

(*A suivre.*)

L'HOMME ET LE SURHOMME

ACTE PREMIER

Roebuck Ramsden est dans son cabinet, décachetant son courrier du matin. Le cabinet, avec son mélange de luxe et de confort, annonce l'homme solide. Pas un grain de poussière n'est visible : il est évident qu'il y a en bas au moins trois femmes de chambre et, en haut, une femme de charge qui ne leur laisse pas économiser l'huile de bras. Tout est astiqué, jusqu'au sommet de la tête de Roebuck, au point que par un jour ensoleillé, il pourrait transmettre ses ordres par télégraphie optique, à des campements éloignés, en faisant simplement des signes de tête. Pourtant, sous aucun autre rapport, il ne fait penser à un militaire. C'est par une vie civile active que les hommes acquièrent son air de vaste importance, son attente — si pleine de dignité — de la déférence des autres hommes à son égard, sa bouche dure, mais maintenant adoucie, affinée par son succès dans la vie, par l'absence de toute opposition et par la possession sans conteste du confort, de la puissance de la première place. C'est plus qu'un homme hautement respectable. Tout le désigne comme un doyen des hommes hautement respectables, comme le président en une assemblée de directeurs, comme le maire en un conseil municipal. Quatre touffes de cheveux gris fer, bientôt aussi blancs que de l'ichthyocolle et, sous d'autres rapports, assez semblables à elle, croissent en deux paires symétriques au-dessus de ses oreilles, et aux angles de ses mâchoires protubérantes. Il porte une redingote noire, un gilet blanc (il fait un beau temps printanier), et un pantalon ni noir ni perceptiblement bleu, mais d'une de ces teintes indéfinies, mélangées, que le drapier moderne a produites pour s'harmoniser avec la religion des hommes respectables. Il n'est pas encore sorti aujourd'hui, aussi porte-t-il ses pantoufles, ses bottines étant préparées pour lui, sur le tapis devant la cheminée. Soupçonnant qu'il n'a pas de valet de chambre et constatant qu'il n'a pas de secrétaire armé d'un redoutable carnet de notes et d'une non moins redoutable machine à écrire, on est porté à méditer sur le peu de trouble qu'ont occasionné, à notre grande domesticité bourgeoise, les nouvelles méthodes, les nouvelles façons

d'agir, telles que, par exemple, l'entreprise des compagnies de chemins de fer et d'hôtels qui, pour cinquante francs, y compris le voyage aller et retour en première classe, vendent, à qui veut, la vie d'un véritable gentilhomme, du samedi au lundi, sur nos plages à la mode.

Quel âge a Roebuck? La question est importante au seuil d'un drame d'idées, car, dans ces circonstances, tout dépend de savoir si sa jeunesse appartenait aux années soixante ou aux années quatre-vingts. En fait il naquit en 1839, et fut, depuis son enfance, un unitaire et un libre-échangiste. Depuis la publication de l'Origine des Espèces, *ce fut un évolutionniste. Aussi s'est-il toujours considéré comme un penseur avancé, comme un réformateur intrépide et hardi.*

Étant assis à sa table-bureau, il a, à sa droite, les fenêtres donnant sur Portland-Place. Par celles-ci, comme à travers un proscenium, le spectateur curieux peut, autant que le permettent les stores, contempler son profil. A sa gauche est la cloison avec une majestueuse bibliothèque et une porte. Celle-ci est un peu plus éloignée de lui, car elle n'est pas au milieu. Contre le mur, lui faisant face, sont deux bustes, sur des colonnes, l'un à sa gauche, de John Bright, l'autre à sa droite, de Herbert Spencer. Entre ceux-ci, sur le mur, pendent un portrait gravé de Richard Cobden, des photographies agrandies de James Martineau, de Huxley et de George Eliot, des autotypies d'allégories par G. F. Watts (car Roebuck croit aux beaux-arts avec toute la gravité d'un homme qui ne les comprend pas) et une reproduction du tableau de Delaroche qui décore l'hémicycle de l'École des Beaux-Arts. Cette gravure de Dupont représente, comme on le sait ou comme on ne le sait pas, les grands hommes de tous les âges. Sur le mur, derrière lui, au-dessus de la cheminée, un portrait de famille d'une impénétrable obscurité.

Une chaise est placée près de la table-bureau, pour la commodité des visiteurs qui viennent pour affaires. Deux autres chaises sont contre le mur, entre les bustes.

Une femme de chambre entre avec la carte d'un visiteur. Roebuck la prend et fait un signe de la tête, content. Évidemment, ce visiteur est le bienvenu.

RAMSDEN. — Faites monter.

(*La femme de chambre sort, puis revient avec le visiteur.*)

LA FEMME DE CHAMBRE. — Monsieur Robinson.

(M. Robinson est vraiment un jeune homme d'apparence extrêmement bien. Aussi, comme il n'est pas d'accord avec la raison qu'une seconde figure mâle aussi attrayante puisse apparaître dans une seule histoire, il semble devoir être le jeune premier. Sa taille élancée est bien prise, son élégant costume de deuil tout neuf, sa tête petite, ses traits réguliers, sa jolie petite moustache, ses yeux clairs et pleins de franchise, son teint où éclate une jeunesse pleine de santé, ses cheveux luisants, bien brossés, pas frisés, mais fins et d'une belle couleur foncée, ses sourcils dont l'arc

indique une bonté naturelle, son front droit, son menton nettement effilé, tout enfin annonce en lui l'homme qui aimera et qui souffrira plus tard.

Il ne le fera pas sans sympathie, certes, car cela est garanti par une sincérité engageante et une serviabilité vive et modeste qui le marque comme un homme d'un naturel aimable. Au moment où il apparaît, la figure de Ramsden s'épanouit en une expression paternelle et de bienvenue. Mais cette expression se change en celle d'une douleur bienséante tandis que le jeune homme s'approche de lui, le chagrin écrit sur sa figure aussi bien que sur ses vêtements de deuil. Ramsden semble connaître la nature de la perte qu'il a subie. Pendant que le visiteur s'avance silencieusement vers la table-bureau, le vieillard se lève et lui serre la main par-dessus la table, sans un mot : une pression longue, affectueuse, qui dit l'histoire d'une douleur récente, commune à tous deux.)

RAMSDEN, *achevant le serrement de main et se ranimant.* — Allons, allons, Octave, c'est le lot commun. Nous devons tous y passer, quelque jour... Assieds-toi.

(*Octave prend la chaise des visiteurs. Ramsden se remet sur la sienne.*)

OCTAVE. — C'est vrai, nous devons tous y passer, monsieur Ramsden... Mais je lui devais tant... Il a fait pour moi tout ce que mon père aurait fait, s'il avait vécu.

RAMSDEN. — Ah! vois-tu, il n'avait pas de fils à lui.

OCTAVE. — Certes, mais il avait des filles, et pourtant il a été aussi bon envers ma sœur qu'envers moi-même... Puis sa mort fut si soudaine! J'avais toujours eu l'intention de le remercier, de lui dire que je n'avais pas regardé ses soins comme une chose due, naturelle, enfin comme un fils considère les soins de son père. J'attendais une occasion... Et maintenant il est mort... mort... tout à coup, sans le moindre avertissement... Il ne saura jamais ce que j'éprouvais! (*Il sort son mouchoir et pleure sans affectation.*)

RAMSDEN. — Mais si, Octave!... Qu'en savons-nous? Il peut le savoir... Nous ne pouvons pas dire non... Allons ne te désole pas!... (*Octave se maîtrise et remet son mouchoir dans sa poche.*) C'est bien... Écoute maintenant quelque chose qui va te consoler. La dernière fois que je l'ai vu, — c'était dans ce cabinet même — il m'a dit : « Tavy est une âme généreuse, l'essence même de l'honneur; oui, quand je vois comme beaucoup d'autres hommes obtiennent peu d'égards de leurs fils, je me rends parfaitement compte qu'il a été pour moi bien meilleur qu'un fils »... Eh bien, voyons, est-ce que ça ne te fait pas plaisir?

OCTAVE. — Et dire, cher monsieur, que maintes fois il m'a répété qu'il n'avait rencontré qu'un homme au monde qui fût l'essence de l'honneur : Roebuck Ramsden.

RAMSDEN. — Oui, oui, mais ça, c'était à cause de sa partialité; nous étions de si vieux amis, tu sais... Mais il y a encore autre chose

qu'il me répéta maintes fois à ton sujet... Vraiment je me demande si je dois te le dire?

OCTAVE. — Vous le savez mieux que moi.

RAMSDEN. — C'est quelque chose qui concerne sa fille.

OCTAVE, *vivement.* — Concernant Anne!... Oh alors, dites-le-moi! je vous en prie!

RAMSDEN. — Oui... Eh bien, écoute!... Il a dit qu'après tout, il était content que tu ne fusses pas son fils, parce qu'il pensait que quelque jour Annette et toi... (*Octave rougit vivement.*) Tiens, j'aurais peut-être mieux fait de ne pas te le dire... Pourtant il parlait sérieusement, tu sais.

OCTAVE. — Ah! cher monsieur Ramsden, si je pensais avoir seulement une simple petite chance?... Vous savez que je ne me soucie ni d'argent ni de ce qu'on appelle une haute position; que la lutte brutale des affaires me répugne absolument; que je suis trop artiste, trop poète, pour jamais arriver à m'y intéresser... Anne a une nature des plus exquises, mais elle est si habituée à cette lutte, qu'elle considère le caractère d'un homme comme incomplet s'il n'est pas ambitieux. Elle sait que si elle m'épousait, elle devrait se raisonner pour ne pas être honteuse de moi, qui n'aurai pas de succès.

RAMSDEN, *se levant et se plantant le dos au foyer.* — Bêtise, mon garçon, bêtise! Tu es trop modeste... A son âge que sait-elle de la vraie valeur des hommes...? (*Plus gravement.*) D'ailleurs, c'est une fille extraordinairement soumise. Le vœu de son père serait sacré pour elle. Sais-tu bien que, depuis qu'elle a l'âge de jugement, je ne crois pas que jamais elle ait une seule fois prétexté de son désir pour faire ou ne pas faire une chose quelconque? C'est toujours « Père désire que je... » ou « Mère n'aimerait pas cela... » Vraiment c'est presque un défaut chez elle. Aussi, souvent, lui ai-je dit qu'elle devrait apprendre à penser par elle-même.

OCTAVE, *secouant la tête.* — Je ne pourrais pas... Non je ne pourrais pas lui demander de m'épouser parce que son père le désirait.

RAMSDEN, *réfléchissant.* — Oui, oui... en effet... Certes, tu ne le peux pas... Évidemment non... Je vois ça... Non vraiment tu ne le peux pas... (*Ayant son opinion ferme.*) Mais quand tu l'auras gagnée par tes propres mérites, ce sera un grand bonheur pour elle de réaliser les vœux de son père en même temps que le sien propre... Hein!... Allons, tu la demanderas en mariage, n'est-ce pas?

OCTAVE, *avec une gaieté triste.* — En tous cas, je vous promets de n'en demander jamais d'autre.

RAMSDEN. — Bah! tu n'en auras jamais besoin. Elle t'acceptera, mon garçon, elle t'acceptera... quoique... (*Ici il devient très grave*) tu aies un grand désavantage.

OCTAVE, *avec anxiété.* — Ah!... De quel désavantage voulez-vous parler...? Ou plutôt, voyons, parmi mes nombreux désavantages, duquel parlez-vous, dites?

RAMSDEN. — Je vais te le dire... (*Il prend sur la table un livre relié*

en toile rouge.) J'ai ici en main un exemplaire du livre le plus infâme, le plus scandaleux, le plus malfaisant, le plus vil qui ait jamais échappé au bûcher dressé par les mains du vulgaire bourreau... Je ne l'ai pas lu... non, je ne voudrais pas souiller mon esprit avec une pareille ordure, mais j'ai lu ce qu'en disent les journaux. Le titre d'ailleurs est tout à fait suffisant pour moi. (*Il le lit :*) *Manuel de poche du Parfait révolutionnaire*, par Jean Tanner, M. C. R. O, Membre de la Classe Riche Oisive.

OCTAVE, *souriant.* — Mais Jeannot...

RAMSDEN. — Sapristi! Ne l'appelle pas Jeannot sous mon toit..., (*Il jette violemment le livre sur la table, puis quelque peu soulagé, il vient à Octave en passant près de la table, et s'adresse à lui de très près, avec une gravité impressionnante.*) Écoute, Octave, je sais que défunt mon ami avait raison de dire que tu étais une âme généreuse. Je sais que cet homme, ce Tanner, a été ton camarade de collège. Je sais qu'il y a une amitié d'enfance entre vous, et qu'à cause de cela, tu te crois obligé de le soutenir. Mais maintenant les circonstances sont changées, ne l'oublie pas... Tu as été traité comme un fils dans la maison de mon ami. Tu vivais là, et tes amis ne pouvaient pas être chassés de la maison. A cause de toi, cet homme, ce Tanner, y avait ses entrées et ses sorties, depuis son enfance. Il appelle Annette par son nom de baptême, et la tutoie aussi librement que toi-même tu le fais... Naturellement, tant que son père vivait, c'était son affaire à lui et non la mienne. A ses yeux, cet homme, ce Tanner, n'était qu'un enfant; ses opinions étaient choses risibles, comme l'est un chapeau d'homme sur une tête d'enfant. Mais maintenant, Tanner est un homme et Annette une femme... Et son père est parti... Nous ne connaissons pas encore les termes exacts de son testament, mais il en a souvent parlé avec moi, et je suis certain que le testament me désigne comme tuteur d'Annette, aussi certain que je suis certain de te voir assis là, en face de moi. (*Avec force*)... Eh bien! je te le dis, une fois pour toutes, je ne peux pas et je ne veux pas voir Annette, placée dans une situation telle, qu'elle soit obligée de souffrir l'intimité de ce garçon, de ce Tanner. Ce n'est pas juste, ce n'est pas bien, ce n'est pas bon!... Que comptes-tu faire à ce sujet?

OCTAVE. — Mais Anne elle-même a dit à Jeannot que, quelles que soient ses opinions, il sera toujours le bienvenu, parce qu'il a connu son cher père.

RAMSDEN, *perdant patience.* — Oh!... Cette jeune fille est insensée avec ses devoirs envers ses parents... (*Comme un bœuf que l'on aiguillonne, il s'élance dans la direction de John Bright, dans l'expression duquel ne se reflète aucune sympathie pour lui. Tout en parlant il arrive à exhaler sa colère auprès de Herbert Spencer qui le reçoit encore plus froidement.*) Pardon, Octave, pardon, il y a des limites à la tolérance sociale... Tu sais que je ne suis ni un bigot ni un homme à préjugés. Tu sais que je suis tout simplement Roebuck Ramsden, quand d'autres, qui ont fait moins que moi, ont des croix, des rubans, des titres. Ils

flagornaient l'Église et l'aristocratie, tandis que moi je soutenais l'égalité et la liberté de conscience... Whitefield et moi, à cause de nos opinions avancées, nous avons dix fois gâché notre situation. Mais vraiment, devant l'anarchisme, l'amour libre et autres choses de ce genre, je tire l'échelle... Si je dois être le tuteur d'Annette, elle devra apprendre qu'elle a des devoirs envers moi... Je ne veux pas de ça! Je ne veux pas de ça!... Elle doit interdire la maison à Jean Tanner, et toi aussi tu dois le faire.

(*La femme de chambre revient.*)

OCTAVE. — Mais...

RAMSDEN, *appelant son attention sur la domestique.* — Ch...? Qu'y a-t-il?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Monsieur Tanner désire voir monsieur.

RAMSDEN. — Monsieur Tanner!

OCTAVE. — Jeannot!

RAMSDEN. — Comment monsieur Tanner ose-t-il se présenter chez moi?... Dites que je ne puis le recevoir.

OCTAVE, *blessé.* — Je regrette que vous mettiez ainsi mon ami à la porte.

LA FEMME DE CHAMBRE, *avec calme.* — Mais il n'est pas à la porte, monsieur. Il est en haut dans le salon, avec mademoiselle Ramsden. Il est venu avec madame Whitefield, mademoiselle Anne et mademoiselle Robinson, monsieur.

(*Ce que Ramsden éprouve dépasse toute description.*)

OCTAVE, *riant.* — Ça, c'est du Jeannot tout pur!... Vous devez le voir, cher monsieur, vous devez le voir, ne serait-ce que pour le chasser de chez vous.

RAMSDEN, *plein d'une colère contenue, et martelant chaque syllabe entre ses dents.* — Priez monsieur Tanner d'avoir l'obligeance de descendre ici... (*La bonne sort et Ramsden revient devant la cheminée, comme dans une position fortifiée.*) Je dois dire que de tous les satanés exemples d'insolence... Eh bien! si ce sont là les manières anarchistes, j'espère que tu les aimes!... Et Annette avec lui! Annette!... A... (*Il suffoque.*)

OCTAVE. – Mais oui... et c'est bien là ce qui me surprend. Il a une peur si affreuse d'Annette... Sûrement, il y a quelque chose.

(*M. Jean Tanner ouvre tout à coup la porte et entre. Il est trop jeune pour qu'on le décrive simplement : un homme grand avec une barbe. Mais il est déjà évident qu'au milieu de sa vie, on pourra le classer dans cette catégorie. Il a encore un peu de la sveltesse de la jeunesse, mais la jeunesse n'est pas l'effet auquel il vise. Sa redingote siérait à un premier ministre. En lui, une certaine facon de redresser la poitrine et de se carrer, un port hautain de la tête, et la majesté olympienne avec laquelle il rejette en arrière une crinière, ou plutôt une énorme touffe de cheveux brun noisette, découvrant un front imposant, suggèrent l'idée de Jupiter plutôt que celle d'Apollon. Il parle avec*

une abondance prodigieuse; il est agité, émotif (remarquez ses narines vibrantes, et son œil bleu inquiet, trop largement ouvert, juste d'un trentième de pouce), peut-être même un peu fou. Il est habillé avec grand soin, non par cette vanité qui fait qu'on est incapable de résister au désir d'être bien habillé. Il l'est parce qu'il considère comme important tout ce qu'il fait : aussi accorde-t-il autant d'importance à faire une visite que d'autres hommes en accordent à se marier ou à poser la première pierre d'un palais.

C'est un homme sensible, susceptible, sérieux, avec une tendance à l'exagération, en un mot, un mégalomane qui serait perdu sans un sens profond du comique. En ce moment même, son sens du comique est dans l'attente. Dire qu'il est agité, ce n'est rien : il est toujours agité. Il est maintenant dans un état de terreur panique et il marche droit sur Ramsden, comme si il avait l'intention fixe de le fusiller là sur la carpette du foyer. Mais ce qu'il tire de sa poche n'est pas un pistolet. C'est un document sur papier écolier; il le pousse en l'agitant, sous le nez indigné de Ramsden, et s'exclame.)

TANNER. — Ramsden, savez-vous ce que c'est que ça?

RAMSDEN, *avec hauteur.* — Non, monsieur, non.

TANNER. — C'est une copie du testament de Whitefield. Anne l'a reçue ce matin.

RAMSDEN. — Anne!... Vous voulez dire mademoiselle Whitefield, je pense.

TANNER. — Je veux dire Anne, notre Anne, votre Anne, l'Anne à Tavy, et maintenant... que le ciel me vienne en aide!... mon Anne!

OCTAVE, *se levant, très pâle.* — Que veux-tu dire?

TANNER. — Ce que je veux dire? (*Il tient le testament en l'air et l'agite.*) Savez-vous qui est désigné par ce testament pour être le tuteur d'Anne?

RAMSDEN, *froidement.* — Moi, je crois.

TANNER. — Vous?... Vous et moi, entendez-vous! Moi! Moi! Moi!!! Nous deux! (*Il lance le testament sur la table-bureau.*)

RAMSDEN. — Vous!... Impossible!

TANNER. — Si, si, ce n'est que trop hideusement vrai... (*Il se jette sur la chaise d'Octave.*) Ramsden, tirez-moi de là, n'importe comment. Vous ne connaissez pas Anne aussi bien que moi. Elle commettra tous les crimes que peut commettre une femme respectable, et elle les justifiera tous en disant que tel était le désir de ses tuteurs. Elle rejettera tout sur nous, et nous n'aurons pas plus d'autorité sur elle qu'une couple de souris n'en a sur un chat.

OCTAVE. — Jeannot!... Je voudrais bien que tu ne parles pas d'Anne en de pareils termes.

TANNER. — Ce garçon est amoureux d'elle. En voilà une autre complication!... Ou bien elle le repoussera en disant que je n'approuve pas cet amour, ou bien elle l'épousera en disant que c'est vous qui le lui avez ordonné. Je vous le dis en vérité, ça c'est le coup le plu

foudroyant qui ait jamais frappé un homme de mon âge et de mon tempérament.

RAMSDEN. — Permettez que je regarde ce testament, monsieur... (*Il va à la table-bureau et le prend.*) Je ne peux vraiment pas croire que mon vieil ami Whitefield ait montré un tel manque de confiance en moi, qu'il m'associe avec... (*Sa voix défaille et sa mine s'assombrit tandis qu'il lit.*)

TANNER. — Mais ça, c'est mon œuvre! Voilà l'horrible ironie de la chose... Un jour, il m'a confié que vous seriez le tuteur d'Anne. Alors, comme un imbécile, je me suis mis à discuter avec lui, sur la folie qu'il y avait à laisser une jeune femme sous l'autorité d'un vieillard aux idées surannées.

RAMSDEN. — Mes idées surannées!!!!!!

TANNER. — Tout à fait, tout à fait... Je venais de terminer un essai intitulé : « A bas le gouvernement par les vieux! » et j'étais plein d'arguments et de faits. Ce qui convient, lui ai-je dit en substance, c'est de combiner l'expérience d'un vieillard avec la vitalité d'un homme jeune... Que je sois pendu s'il ne m'a pas pris au mot, et s'il n'a pas changé son testament — il est daté de quinze jours seulement après cette conversation — pour me nommer tuteur, conjointement avec vous!

RAMSDEN, *pâle et décidé.* — Je refuserai la tutelle.

TANNER. — A quoi bon? Durant tout le trajet depuis Richmond jusqu'ici, j'ai refusé! Mais Anne se plait à répéter qu'elle n'est qu'une orpheline et que naturellement alors, elle ne peut s'attendre à voir les gens qui étaient heureux de fréquenter la maison, du vivant de son père, se soucier beaucoup d'elle à présent. Voilà le dernier bateau... Orpheline! C'est comme si on entendait un cuirassé dire qu'il est à la merci des vents et des vagues!

OCTAVE. — Ce n'est pas juste, Jeannot, pas juste. Elle est réellement orpheline. Et tu devrais la défendre.

TANNER. — La défendre!... Mais quel danger court-elle? Elle a pour elle la loi et l'opinion publique, elle a beaucoup d'argent et pas de conscience. Tout ce qu'elle veut de moi, c'est me charger de toutes ses responsabilités morales, et faire ce qui lui plaît, aux dépens de mon caractère. Je n'ai aucune autorité sur elle, elle peut me compromettre autant qu'il lui plaît. Je pourrais aussi bien être son mari.

RAMSDEN. — Vous pouvez refuser d'accepter la tutelle. Moi, certainement, je refuserai de l'exercer conjointement avec vous.

TANNER. — Oui-da! Et que dira-t-elle alors?... qu'en dit-elle?... Oh! tout simplement que les désirs de son père sont sacrés pour elle, et que je consente ou non à en accepter la responsabilité, elle me regardera toujours comme son tuteur... Refuser! Ah! vous me la baillez belle! Vous pourriez aussi bien refuser d'accepter les enlacements d'un boa constrictor, une fois qu'il s'est enroulé autour de votre cou.

OCTAVE. — En parlant ainsi, tu n'es guère aimable pour moi.

TANNER, *se levant et allant à Octave pour le consoler, mais continuant*

à se lamenter. — S'il voulait un tuteur jeune, pourquoi n'a-t-il pas désigné Tavy?

RAMSDEN. — C'est vrai, ça... pourquoi?

OCTAVE. — Je vais vous le dire... Il m'a effectivement sondé à ce sujet, mais j'ai refusé cette tutelle parce que j'aime Annette. Je n'avais pas le droit de me laisser imposer à elle par son père en qualité de tuteur. D'ailleurs, il lui en a parlé, et elle a dit que j'avais raison... Vous savez que je l'aime, cher monsieur Ramsden, et Jeannot le sait aussi. Si Jeannot aimait une femme je ne la comparerais pas, en sa présence, à un boa constrictor, quel que soit mon manque d'affection pour elle. (*Il s'assied entre les bustes et tourne son visage vers le mur.*)

RAMSDEN. — Je ne peux m'imaginer que Whitefield fût dans son bon sens quand il a fait ce testament... Vous avez dit qu'il l'avait fait sous votre influence?

TANNER. — Oui, et vous devriez me savoir pas mal gré de mon influence... Il vous laisse soixante mille francs pour votre peine. Il laisse à Tavy une dot pour sa sœur et cent vingt-cinq mille francs pour lui.

OCTAVE, *dont les larmes recommencent à couler.* — Ah! non vraiment, je ne peux les prendre. Il a toujours été trop bon pour nous.

TANNER. — Tu ne les auras pas, mon garçon, tu ne les auras pas, si Ramsden démolit le testament.

RAMSDEN. — Ah! je saisis... Vous me pincez par là!

TANNER. — A moi, sous prétexte que j'ai déjà plus d'argent que cela ne m'est bon, il ne me laisse rien que la garde de la moralité d'Anne... Cela prouve qu'il avait bien tous ses esprits, n'est-ce pas?

RAMSDEN, *d'un ton lugubre et renfrogné.* — Oui, oui, je l'admets.

OCTAVE, *se levant, sort de son refuge près du mur et s'adresse à Ramsden.* — Voyons, cher monsieur, vous êtes prévenu contre Jeannot, je vous assure... C'est un homme d'honneur, incapable d'abuser...

TANNER. — Assez, assez, Tavy, tu vas me rendre malade... Je ne suis pas un homme d'honneur, je suis un homme que frappe la main d'un mort... Après tout, Tavy, il faut que tu épouses Anne pour m'en débarrasser... Et dire que j'avais pris à cœur de te sauver d'elle!

OCTAVE. — Oh! Jeannot, comment peux-tu parler de me sauver de mon plus grand bonheur?

TANNER. — Oui, oui, le bonheur de toute une vie... Ah! mon pauvre vieux Tavy, s'il s'agissait seulement du bonheur de la première demi-heure de ta vie, je donnerais volontiers jusqu'à mon dernier sou pour te l'acheter. Mais le bonheur d'une vie entière! Ah non, non! Aucun homme ne pourrait le supporter : ce serait l'enfer sur terre.

RAMSDEN, *avec violence.* — Bêtise, monsieur, bêtise!... Parlez sensément ou bien allez faire perdre le temps à quelqu'un d'autre! J'ai mieux à faire que d'écouter vos divagations. (*Très maussade, il retourne à sa table-bureau et reprend son siège.*)

TANNER. — Tu l'entends, Tavy, tu l'entends!... Dans sa tête, pas

une idée postérieure à 1860... Non, nous ne pouvons pas laisser Anne sans autre tuteur.

RAMSDEN. — Je suis fier, monsieur, de votre mépris pour mon caractère et mes opinions. Les vôtres sont exprimées ici, dans ce livre, n'est-ce pas?

TANNER, *s'approchant avec vivacité de la table-bureau.* — Tiens! Vous avez mon livre!... Qu'en pensez-vous?

RAMSDEN. — Oh! monsieur!... Pouvez-vous croire que je lise pareil livre?

TANNER. — Alors pourquoi l'avez-vous acheté?

RAMSDEN. — Mais je ne l'ai pas acheté, monsieur! Il m'a été envoyé par une jeune folle qui semble admirer vos idées. Je me proposais d'en disposer quand Octave m'a interrompu. Je le ferai maintenant, si vous le permettez. (*Il jette le livre dans la corbeille à papier avec une telle véhémence que Tanner recule sous l'impression qu'il lui est lancé à la tête.*)

TANNER. — Allons, allons, vous n'avez pas de meilleures manières que moi. Au moins ça épargne toute cérémonie entre nous... (*Il se rassoit.*) Qu'avez-vous l'intention de faire au sujet de ce testament?

OCTAVE. — Puis-je vous dire mon idée?

RAMSDEN. — Certainement, certainement.

OCTAVE. — N'oublions pas, qu'à ce sujet, Anne peut avoir quelques désirs.

RAMSDEN. — Oui, oui, c'est bien mon intention de consulter les désirs d'Annette... d'une façon raisonnable, bien entendu. Ce n'est qu'une femme, et encore, une femme jeune et inexpérimentée, vous savez.

TANNER. — Ramsden, je commence à vous plaindre.

RAMSDEN, *avec chaleur.* — Je ne tiens pas à connaître vos sentiment à mon égard, monsieur.

TANNER. — Anne ne fera rien que ce qui lui plaît. Et ce qui plus est, elle nous forcera de lui conseiller de le faire; et c'est sur nous qu'elle fera retomber le blâme, si ça tourne mal. Mais comme Tavy désire ardemment la voir...

OCTAVE, *avec timidité.* — Non, non.

TANNER. — Tu mens... Donc prions-la de descendre du salon pour lui demander ce qu'elle a l'intention de nous faire faire. Allons, Tavy, en route. Va la chercher! (*Tavy se tourne pour s'en aller.*) Et ne sois pas long, car les rapports tendus qui existent entre Ramsden et moi rendront ce temps assez pénible.

(*Ramsden pince les lèvres, mais ne dit rien.*)

OCTAVE. — Ne faites pas attention à lui, cher monsieur, il n'est pas sérieux. (*Il sort.*)

RAMSDEN, *sur un ton très réfléchi, après un moment de silence.* — Vous êtes le personnage le plus impudent que j'aie jamais rencontré, monsieur Tanner.

TANNER, *avec sérieux.* — Je le sais, Ramsden, je le sais. Pourtant,

moi-même, je n'arrive pas à vaincre complètement mes sentiments de honte... Nous vivons dans une atmosphère de honte, voyez-vous. Nous avons honte de tout ce qui est réel en nous, honte de nous-mêmes, de nos parents, de nos revenus, de nos accents, de nos opinions, de notre expérience, tout comme nous avons honte de notre nudité. Oui, mon cher Ramsden, nous avons honte d'aller à pied, honte de monter en omnibus, honte de louer une voiture au lieu d'en avoir une à soi, honte de n'avoir qu'un cheval au lieu de deux, et un groom-jardinier au lieu d'un cocher et d'un valet de pied. Plus est grand le nombre de choses dont un homme a honte, plus il est respectable. Tenez, vous avez honte d'acheter mon livre, honte de le lire; la seule chose dont vous n'ayez pas honte, c'est de me juger d'après lui, sans l'avoir lu... Mais au fait, cela même veut simplement dire que vous avez honte d'avoir des opinions hétérodoxes. Voyez l'effet que je produis parce que la fée, ma marraine, m'a privé de ce don de la honte. J'ai toutes les vertus qu'un homme peut posséder, excepté...

RAMSDEN. — Je suis heureux que vous ayez une si bonne opinion de vous-même.

TANNER. — Par là, vous voulez simplement dire que vous pensez que je devrais avoir honte de parler de mes vertus. Vous ne voulez pas dire du tout que je ne les possède pas, car vous savez parfaitement bien que je suis un citoyen aussi sobre, aussi honnête, aussi loyal personnellement, et beaucoup plus loyal, politiquement et moralement parlant que vous-même.

RAMSDEN, *touché sur son point le plus sensible, avec force.* — Je le nie, vous entendez, je le nie! Je ne permettrai ni à vous, ni à personne autre de me traiter comme si j'étais un simple bourgeois. Je déteste leurs préjugés, je méprise leur étroitesse, et je réclame mon droit de penser par moi-même... Vous vous posez en homme avancé. Eh bien permettez-moi, de vous dire que, moi-même, j'étais un homme avancé bien avant que vous fussiez né.

TANNER. — Oui, c'était il y a longtemps, je sais.

RAMSDEN. — Je suis aussi avancé que je l'ai jamais été... Je vous défie de prouver que j'ai jamais laissé tomber le drapeau... Je suis plus avancé que je l'ai jamais été... Je deviens chaque jour plus avancé.

TANNER. — Plus avancé en âge, Polonius.

RAMSDEN. — Polonius!... Alors vous êtes Hamlet, je pense?

TANNER. — Non, je suis simplement le personnage le plus impudent que vous ayez jamais rencontré. C'est là votre notion du caractère foncièrement mauvais!... Quand vous voulez me dire votre façon de penser, vous vous demandez, en homme foncièrement juste, quelle est la pire des choses que vous pouvez dire justement de moi. Voleur, menteur, faussaire, adultère, parjure, glouton, ivrogne? Aucune de ces qualifications ne me convient. Alors, vous êtes obligé de vous rejeter sur mon impudence... Eh bien, je l'admets! Même, je m'en félicite, car, si j'avais honte de ma vraie personnalité, j'aurais

l'air aussi stupide que tout le reste d'entre vous... Cultivez un peu l'impudence, Ramsden, et vous deviendrez un homme tout à fait remarquable.

RAMSDEN. — Je n'ai aucun...

TANNER. — Oui, oui, vous n'avez aucun désir de cette sorte de notoriété, c'est entendu. Je savais que cette réponse viendrait aussi sûrement que je sais qu'une boîte de bonbons sortira d'un distributeur automatique si je mets deux sous dans la fente. Vous auriez honte de dire autrement.

(*La réplique écrasante en vue de laquelle Ramsden a visiblement réuni toutes ses forces est à jamais perdue. En effet, à ce moment même, Octave revient avec mademoiselle Anne Whitefield et sa mère.*

Ramsden se lève et s'avance vivement à la porte pour les recevoir.

Si Anne est jolie ou non, cela dépend de votre goût, aussi — et peut-être par-dessus tout — de votre âge et de votre sexe. Pour Octave, c'est une femme exquisement belle. En sa présence, pour lui, le monde est transfiguré. En sa présence, pour lui, les limites étroites de la conscience individuelle sont subitement poussées à l'infini, grâce à une mémoire mystique de la vie entière de la race, depuis ses commencements en Orient ou seulement depuis le paradis d'où elle a chu. Pour lui, elle est la réalité du roman, le bon sens intime de la folie, la lumière à ses yeux, la liberté à son âme, l'abolition du temps, du lieu, et des circonstances, la transformation de son sang en rivières extatiques où coule la source même de la vie, la révélation de tous les mystères et la sanctification de tous les dogmes. Pour sa mère, elle n'est — pour s'exprimer aussi modérément que possible — rien de tout cela.

Ce n'est pas que l'admiration d'Octave soit, en quoi que ce soit, ridicule ou déshonorante. Anne est une créature bien faite, pour ne parler que de ce point-là. Elle est parfaitement distinguée, gracieuse et agréable, avec des yeux et des cheveux ensorcelants. En outre, au lieu d'offenser l'œil, comme le fait sa mère, elle s'est composé un costume de deuil en soie noire et violette qui fait honneur à feu son père, et révèle la tradition familiale de l'absence de cette convention que Ramsden prise tant. Mais, pour décrire le charme d'Anne, tout ceci est à côté de la question. Retroussez son nez, donnez un léger tour à l'un de ses yeux, remplacez sa toilette noire et violette par le tablier et le costume d'une marchande de fleurs, remplissez ses discours de cuirs, et Anne continuerait encore à faire rêver les hommes. La vitalité est aussi commune que l'humanité, et, comme l'humanité, elle s'élève parfois jusqu'au génie. Anne est l'un de ces génies vitaux. Elle n'est pas du tout, je vous prie de le croire, une personne sursexuée. Être sursexuée serait un manque de vitalité et non pas

un excès de vitalité. C'est une femme tout à fait respectable, tout à fait maîtresse de soi, le paraissant, d'ailleurs. Toutefois, son maintien tout à fait correct est naturel et franc. Elle inspire confiance, comme tout un chacun qui ne fait rien qu'il ne veuille faire. Peut-être aussi inspire-t-elle un peu de crainte, comme toute femme qui fait tout ce qu'elle veut faire — c'est ce qu'elle appelle le bien — sans tenir plus compte des autres qu'il n'est nécessaire. Bref, elle est ce que les plus faibles de son sexe appellent parfois une « tigresse ».

Rien ne peut être plus convenable que son entrée et sa réception par Ramsden qui l'embrasse. Feu M. Whitefield serait satisfait, presque jusqu'à s'en impatienter, par les figures allongées des hommes — sauf Tanner, qui est énervé — par les poignées de mains silencieuses, par l'arrangement sympathique des chaises, par les renifflements de sa veuve, par l'œil humide de sa fille dont le cœur semble ne pas lui permettre d'être maîtresse de sa voix pour parler. Ramsden et Octave prennent les deux chaises qui sont contre le mur, et les avancent pour les dames, mais Anne va à Tanner et prend sa chaise qu'il offre d'un geste brusque. Il soulage ensuite son irritation en allant s'asseoir sur le coin de la table-bureau avec un manque étudié de décorum.

Octave donne une chaise à madame Whitefield, à côté d'Anne, et prend lui-même la chaise vacante que Ramsden a placée sous le nez de Herbert Spencer.

Madame Whitefield, soit dit en passant, est une petite femme dont les cheveux blonds fanés ressemblent à de la paille sur un œuf. Elle a une expression de ruse quelque peu hébétée, et dans la voix, un grincement de protestation. Enfin, elle a un drôle d'air de jouer continuellement des coudes, comme pour éloigner quelque personne qui voudrait l'acculer dans un coin. On devine qu'elle est une de ces femmes qui sont conscientes d'être traitées comme des personnes sottes et négligeables, et qui, sans avoir assez de force pour s'affirmer efficacement, ne se soumettent pas à leur sort. Il y a une nuance de galanterie chevaleresque dans les attentions scrupuleuses d'Octave vis-à-vis d'elle, même alors que son âme entière est absorbée par Anne.

Solennellement, Ramsden revient occuper son siège magistral devant la table-bureau. Ignorant Tanner, il ouvre la séance.)

RAMSDEN. — Je regrette, Anne, de te forcer à t'occuper d'affaires en un moment aussi triste que le moment présent. Mais le testament de ton pauvre père a soulevé une question excessivement sérieuse... Tu l'as lu, je crois... (*Anne, trop affectée pour parler, acquiesce d'un signe de tête et d'une reprise de respiration.*) Je dois t'avouer que je suis surpris de trouver monsieur Tanner désigné conjointement avec moi comme tuteur de Sophie et de toi... (*Une pause. Ils ont tous un air de sinistre augure, mais ils n'ont rien à dire. Ramsden, un peu troublé par cette absence de réponse, continue* :) Je ne crois pas que je

puisse consentir à agir dans de telles conditions... D'après ce que je comprends, monsieur Tanner a aussi quelques objections, mais je ne prétends pas en comprendre la nature; il parlera pour lui-même, sans aucun doute... Mais je dois te dire que nous sommes d'accord pour ne décider de rien avant que nous ne connaissions ton opinion... Je crains qu'il ne me faille te demander de choisir entre ma seule tutelle et celle de monsieur Tanner, car j'ai grand peur qu'il ne nous soit impossible d'entreprendre quoi que ce soit, conjointement.

ANNE, *d'une voix basse et musicale.* — Maman...

MADAME WHITEFIELD, *vivement.* — Ah, non, Anne, non, non, je t'en prie, ne mets rien sur mon dos! Je n'ai aucune opinion sur ce sujet, et si j'en avais une, on n'y ferait probablement pas attention. Je suis tout à fait satisfaite, quoi que ce soit que vous décidiez tous trois.

(*Tanner tourne la tête et regarde fixement Ramsden qui refuse avec humeur de recevoir cette communication muette.*)

ANNE *reprend de la même voix douce, ignorant le manque de tact de sa mère.* — Maman sait qu'elle n'est pas suffisamment forte pour supporter toute la responsabilité de s'occuper seule de moi et de Sophie; elle sait qu'il lui faut aide et conseil. Sophie doit avoir un tuteur, et quoique son aînée, je ne crois pas qu'une jeune fille de mon âge doive être entièrement livrée à elle-même... J'espère que vous êtes de mon avis, bon papa?

TANNER, *sursautant.* — Bon papa! As-tu l'intention d'appeler tes tuteurs « bon papa? »

ANNE. — Ne dis donc pas de stupidités, Jeannot, Monsieur Ramsden a toujours été pour moi « bon papa. Je l'ai baptisé ainsi dès que j'ai commencé à parler.

RAMSDEN, *sarcastiquement.* — J'espère que vous êtes satisfait, monsieur Tanner... Continue, Annette, je suis tout à fait de ton avis.

ANNE. — Eh bien! puisqu'il faut que j'aie un tuteur, puis-je refuser le choix de mon cher père?

RAMSDEN, *se mordant la lèvre.* — Alors tu approuves le choix de ton père?

ANNE. — Ce n'est pas à moi à l'approuver ou à le désapprouver. Je l'accepte. Mon père m'aimait et, mieux que tout autre, il savait ce qui était bon pour moi.

RAMSDEN. — Évidemment, Annette, évidemment, je comprends tes sentiments. Je n'attendais pas moins de toi, et cela te fait honneur... Mais ça ne résout pas la question aussi complètement que tu peux croire. Tiens, laisse-moi te citer un cas... Suppose que tu découvres que je me suis rendu coupable de quelque acte déshonorant... qu'enfin je ne suis pas l'homme que croyait ton pauvre père!... Voyons, trouverais-tu encore bien que je sois le tuteur de Sophie?

ANNE. — Je ne puis pas vous imaginer faisant quoi que ce soit de déshonorant, bon papa.

TANNER, *à Ramsden.* — Vous n'avez rien fait de semblable, n'est-ce pas?

RAMSDEN, *avec indignation.* — Non, monsieur, non!!

MADAME WHITEFIELD, *avec placidité.* — Eh bien alors! pourquoi le supposer?

ANNE. — Vous voyez bien, bon papa, maman ne veut pas que je suppose pareille chose.

RAMSDEN, *très perplexe.* — Dans ces affaires de famille, vous êtes toutes deux si remplies de sentiments naturels et affectueux qu'il est très difficile d'établir la situation devant vous avec équité.

TANNER. — Oui, d'autant plus, mon ami, que vous ne la leur exposez pas du tout avec équité, la situation.

RAMSDEN, *d'un ton boudeur.* — Eh bien, alors, exposez-la vous-même!

TANNER. — C'est ce que je vais faire... Anne, Ramsden est d'avis que je ne suis pas propre à être ton tuteur, et je suis tout à fait de son avis. Il estime que si ton père avait lu mon livre, il ne m'aurait jamais désigné. Ce livre est l'acte déshonorant dont il parlait tout à l'heure. Il croit qu'il est de ton devoir, à cause de Sophie, de lui demander d'agir seul et de me faire retirer. Dis un mot, et je me retire.

ANNE. — Mais Jeannot, je ne l'ai pas lu ton livre.

TANNER, *plongeant dans la corbeille à papier, afin d'y repêcher le livre.* — Alors, lis-le tout de suite et décide.

RAMSDEN, *avec véhémence.* — Si je dois être ton tuteur, Annette, je te défends absolument de lire ce livre. (*Il frappe la table de son poing et se lève.*)

ANNE. — Bien, bien, bon papa, si vous le désirez. (*Elle pose le livre sur la table.*)

TANNER. — Si l'un des tuteurs te défend de lire le livre de l'autre, comment allons-nous nous arranger? Suppose que je t'ordonne de le lire.

ANNE, *doucement.* — Je suis sûre, Jeannot, que tu ne me mettras point exprès dans un embarras aussi pénible.

(*Tanner, écrasé, s'esquive vers la cheminée, avec un geste de désespoir.*)

RAMSDEN. — Oui, Annette, oui, tout ça c'est bel et bon, et comme je le disais, tout à fait naturel et convenable, mais enfin, d'une façon ou d'une autre, il faut que tu fasses ton choix. Nous sommes dans l'embarras, tout comme toi.

ANNE. — Vraiment, je suis trop jeune, trop inexpérimentée pour décider quoi que ce soit... Les volontés de mon père sont sacrées pour moi.

MADAME WHITEFIELD. — Puisque vous deux, des hommes, ne voulez pas les exécuter, j'avoue que c'est assez dur de vouloir en faire assumer la responsabilité par Anne. Il me semble, qu'en ce monde, les gens mettent toujours les choses sur le dos des autres.

RAMSDEN. — Je suis vraiment fâché que vous le preniez de cette façon.

ANNE, *d'une manière touchante.* — Voyons, bon papa, est-ce que vous refusez de m'accepter comme votre pupille?

RAMSDEN. — Non, certes, non, jamais je n'ai dit cela, mais j'ai fait de fortes objections à être ton tuteur avec monsieur Tanner.

MADAME WHITEFIELD. — Pourquoi?... Que vous a fait ce pauvre Jeannot?

TANNER. — Mes idées sont trop avancées pour lui.

RAMSDEN, *avec indignation.* — C'est faux! Je le nie formellement.

ANNE. — C'est évident... Quelle folie! Personne n'est plus avancé que bon papa. Je suis sûre que c'est Jeannot lui-même qui a créé toutes ces difficultés. Allons, Jeannot, sois bon pour moi dans ma douleur... Tu ne refuses pas de m'accepter comme ta pupille, n'est-ce pas?

TANNER, *d'un air sombre.* — Non. Je récolte ce que j'ai semé.. Je dois donc subir mon sort. (*Il se retourne vers la bibliothèque et reste là à étudier, d'un air chagrin, les titres des volumes.*)

ANNE, *se levant, avec effusion.* — Alors, nous sommes tous d'accord et la volonté de mon cher papa sera exécutée... Ah! Vous ne savez pas quelle joie c'est pour moi et pour ma mère! (*Elle va à Ramsden et presse ses deux mains en disant* :) Et j'aurai mon bon papa pour m'aider et me conseiller (*Elle jette par-dessus son épaule un regard vers Tanner*) et aussi Jeannot, le Pourfendeur de Géants, (*Elle passe à côté de sa mère pour aller à Octave*) et l'ami inséparable de Jeannot, mon Rikki-Tikky-Tavy. (*Il rougit et a l'air inexprimablement sot.*)

MADAME WHITEFIELD, *se levant et secouant ses voiles de veuve pour les faire retomber droit.* — Maintenant que vous êtes le tuteur d'Anne, mon cher monsieur Ramsden, vous devriez bien lui parler au sujet de l'habitude déplorable qu'elle a de donner des sobriquets aux gens. Il n'est pas douteux qu'ils n'aiment pas ça du tout. (*Elle se dirige vers la porte.*)

ANNE. — Oh! maman! Comment peux-tu dire ça? (*Puis, toute ardente d'un affectueux remords.*) Oh!... Aurais-tu raison, je me le demande?... Voyons, réellement, est-ce que j'ai manqué de tact? (*Elle se tourne vers Octave qui est assis à califourchon sur sa chaise, ses coudes sur le dossier. Posant sa main sur son front, elle lui relève soudainement sa tête.*) Veux-tu être traité comme un homme, dis? A l'avenir, dois-je t'appeler monsieur Robinson?

OCTAVE, *gravement.* — Non, non, je t'en prie, appelle-moi : Rikki-tikky-tavy. Ça me blesserait cruellement, monsieur Robinson.

ANNE, *elle rit et lui caresse la joue avec son doigt, puis revient à Ramsden.* — Vous savez, je commence à croire que votre nom de « bon papa » est plutôt un peu impertinent. Mais vraiment je n'ai jamais pensé à vous blesser.

RAMSDEN, *légèrement, tout en lui tapotant affectueusement le dos.* — Ma chère Annette, c'est absurde, tout à fait absurde... J'insiste pour être appellé « bon papa »... j'y tiens absolument. Je ne veux pas d'autre nom que celui-là, tu entends : Bon papa à Annette, ainsi c'est entendu.

ANNE, *avec reconnaissance.* — Oh! Ce que vous me gâtez tous, sauf Jeannot.

TANNER. — Je crois que vous devriez m'appeler monsieur Tanner.

ANNE, *avec gentillesse.* — Non, non, tu ne le crois pas. C'est comme les choses que tu dis, exprès pour choquer les gens : ceux qui te connaissent n'y font aucune attention. Mais si tu veux, je t'appellerai comme ton fameux ancêtre, Don Juan!!

RAMSDEN. — Don Juan?

ANNE, *innocemment.* — Oui... Y a-t-il du mal à cela? Je ne savais pas... Alors, certainement, je ne t'appellerai pas ainsi... Voyons, puis-je t'appeler Jeannot, jusqu'à ce que je trouve quelque chose d'autre?

TANNER. — Ah! Pour l'amour du ciel, n'essaye pas d'inventer quelque chose de pire!... Je capitule, j'accepte Jeannot. Ici finit ma première et dernière tentative pour affirmer mon autorité.

ANNE. — Tu le vois bien, maman, tous aiment vraiment à avoir des sobriquets.

MADAME WHITEFIELD. — Tout de même, il me semble que tu pourrais les abandonner..., au moins tant que nous sommes en deuil.

ANNE, *d'un ton de reproche, frappée au cœur.* — Oh! maman. Oh!... Comment peux-tu rappeler cela? (*Précipitamment, elle quitte la chambre pour cacher son émotion.*)

MADAME WHITEFIELD. — Ma faute! comme d'habitude. (*Elle suit Anne.*)

TANNER, *quittant la bibliothèque.* — Ramsden, nous sommes battus... écrasés... réduits à rien... comme sa mère!

RAMSDEN. — C'est idiot, monsieur, c'est idiot! (*Il suit madame Whitefield hors de la chambre.*)

TANNER, *resté seul avec Octave, le contemple d'un air baroque.* — Dis donc, mon vieux Tavy, veux-tu compter pour quelque chose dans ce monde?

OCTAVE. — Oui, certes, je veux compter pour quelque chose comme poète; je veux écrire une grande tragédie.

TANNER. — Avec Anne pour héroïne, n'est-ce pas?

OCTAVE. — Oui, oui, avec Anne pour héroïne, je l'avoue.

TANNER. — Attention, Tavy, attention! La tragédie avec Anne pour héroïne, c'est très bien, mais... attention! ou sapristi, elle t'épousera.

OCTAVE, *soupirant.* — Je n'aurai pas cette chance-là, va!

TANNER. — Mais, mon vieux, ta tête est déjà dans la gueule de la lionne; tu es déjà à moitié dévoré; oui, oui, en trois bouchées; une : Rikky; deux : Tikky; trois : Tavy, et te voilà avalé!

OCTAVE. — Mais voyons, tu sais bien qu'elle est comme ça avec tout le monde!

TANNER. — Oui, oui, je sais, d'un coup de sa patte, elle brise les reins à tous... D'ailleurs la question est : Lequel de nous va-t-elle dévorer? D'après moi, c'est toi qu'elle veut manger.

OCTAVE, *se levant avec dépit.* — C'est horrible de parler ainsi d'Anne quand elle est là-haut à pleurer son père... Mais j'ai un tel désir qu'elle

me dévore que je puis supporter tes brutalités : elle me donne de l'espoir, vois-tu.

TANNER. — Le voilà bien le côté diabolique de la fascination féminine! Elle vous fait souhaiter votre propre destruction.

OCTAVE. — Mais non, mais non, ce n'est pas la destruction, c'est l'accomplissement de ce qui doit être.

TANNER. — Oui, oui... de son dessein à elle! Et son dessein n'est ni son bonheur, ni le tien, mais celui de la nature... La vitalité chez la femme, vois-tu, c'est une sorte de fureur aveugle de création. Elle se sacrifie pour cela; crois-tu alors qu'elle hésitera à te sacrifier, toi?

OCTAVE. — Mais pas du tout, c'est justement parce qu'elle se sacrifie elle-même, qu'elle ne sacrifie pas ceux qu'elle aime.

TANNER. — En voilà une erreur, la plus profonde de toutes les erreurs!... Oui, oui, mon vieux, ce sont les femmes qui se sacrifient elles-mêmes, qui sacrifient les autres avec le plus d'insouciance. Comme elles ne sont pas égoïstes, elles sont bonnes dans les petites choses. Comme elles ont un dessein qui n'est pas leur dessein propre, mais qui est celui de l'univers entier, un homme n'est rien pour elles... que l'instrument de ce dessein.

OCTAVE, *choqué*. — Vraiment, tu n'as guère de générosité... N'ont-elles pas les soins les plus tendres pour nous?

TANNER. — Oui... comme le soldat prend soin de son fusil ou le musicien de son violon... Mais voyons... nous permettent-elles la moindre liberté personnelle, le moindre dessein personnel? Nous prêtent-elles l'un à l'autre?... Une fois qu'elles se le sont approprié, l'homme le plus fort peut-il leur échapper?... Elles tremblent quand nous sommes en danger, et elles pleurent quand nous mourons, mais leurs larmes ne sont pas pour l'homme. Ces larmes, tu entends, sont pour le père disparu, pour l'enfantement inutile du fils... Elles nous accusent de les traiter comme de purs instruments de plaisir! Mais, en vérité, une folie aussi faible et aussi passagère que le plaisir égoïste d'un homme peut-elle domestiquer une femme, comme le dessein de la nature entière, incorporé en une femme, peut domestiquer un homme?

OCTAVE. — Qu'importe, si cette domestication nous rend heureux?

TANNER. — Évidemment, ça n'importe pas du tout, si vous n'avez aucun but personnel et si vous êtes, comme la plupart des hommes, un simple gagneur de pain. Mais toi, Tavy, tu es un artiste; c'est-à-dire que tu as un but aussi absorbant que l'est le but de la Femme et, pour l'atteindre, tu dois être sans scrupules, comme la Femme.

OCTAVE. — Sans scrupules?... Non, non, non!

TANNER. — Si, si, si, tout à fait sans scrupules!... Le véritable artiste, mon cher, laisse sa femme mourir de faim, et ses enfants courir pieds nus. Plutôt que de travailler à autre chose qu'à son art, il laisse sa mère trimer encore à soixante-dix ans pour lui donner à manger. Avec les femmes, il est moitié vivisecteur, moitié vampire. Sachant qu'elles ont le don d'éveiller en lui ses énergies créatrices les plus

profondes, il entre en relations intimes avec les femmes pour les étudier, pour leur arracher leur masque de convention, pour surprendre leurs secrets cachés, pour le sauver de sa froide raison, pour lui faire voir des visions, et rêver des rêves, pour l'inspirer comme il dit. Il persuade aux femmes que cette inspiration fera leur affaire à elles, tandis qu'en réalité, elle fera son affaire à lui. Il vole le lait de sa mère et le noircit pour en faire de l'encre d'imprimerie, afin de se railler d'elle et de glorifier la femme idéale. Il prétend lui épargner les angoisses de l'enfantement, mais c'est en réalité afin de garder pour lui-même la tendresse et les soins qui appartiennent de droit à ses enfants. Depuis que le mariage existe, le grand artiste est connu pour être mauvais mari. Même il est pire : c'est un voleur d'enfants, un suceur de sang, un hypocrite et un escroc. Qu'importe que la race périsse et que des milliers de femmes se flétrissent si ce sacrifice lui permet de jouer mieux Hamlet, de modeler une plus belle statue, de peindre un plus beau tableau, d'écrire un poème plus ému, une comédie plus amusante, de concevoir une philosophie plus profonde!... Note-le bien, Tavy, l'œuvre de l'artiste est de nous montrer à nous-mêmes tels que nous sommes réellement, sans fard. Nos âmes ne sont rien autre que cette connaissance de nous-même, et celui qui ajoute une ligne à cette connaissance crée une nouvelle âme, aussi sûrement que chaque femme crée de nouveaux hommes. Dans sa rage de création, l'artiste est aussi impitoyable que la femme. Il est aussi dangereux pour elle qu'elle l'est pour lui, et il est aussi horriblement fascinant qu'elle l'est elle-même. De toutes les luttes humaines, aucune n'est aussi traitresse et aussi cruelle que la lutte entre l'homme-artiste et la femme-mère. Des deux, qui usera l'autre? car il n'est pas d'autre issue. Et cette lutte est d'autant plus mortelle que, selon votre jargon romanesque, ils s'aiment l'un l'autre.

OCTAVE. — Mais si c'était ainsi, — et je ne l'admets pas un instant, — c'est des luttes les plus mortelles que sortent les plus nobles caractères.

TANNER. — Rappelle-toi cela la prochaine fois que tu rencontreras un ours gris ou un tigre du Bengale.

OCTAVE. — Mais je veux dire : là où il y a l'amour, tu le sais bien.

TANNER. — Oui, oui, mais le tigre aura de l'amour pour toi! Il n'y a pas d'amour plus sincère que l'amour de la nourriture. Anne t'aime de cette façon-là, je crois... Elle a caressé ta joue comme si c'était une jolie côtelette bien saignante.

OCTAVE. — Tiens! Je devrais te fuir. (*Mouvement de protestation de Tanner.*) Oui, oui, je devrais fuir loin de toi si je ne m'étais fixé cette règle de ne faire aucune attention à tout ce que tu racontes... Dis donc, sais-tu que parfois tu dis des choses absolument révoltantes?

(*Ramsden, suivi d'Anne, rentre vivement. Leur air de chagrin si convenable est remplacé par un air de véritable souci, et même, chez Ramsden, par une nuance d'ennui. Il s'avance entre les deux hommes, avec l'intention de s'adresser à Octave, mais, en voyant Tanner, il fait un mouvement.*)

RAMSDEN. — Vraiment, monsieur Tanner, je ne m'attendais guère à vous trouver encore ici.

TANNER. — Suis-je de trop?... Au revoir, camarade tuteur. (*Il se dirige vers la porte.*)

ANNE. — Arrête, Jeannot, arrête!... Bon papa, tôt ou tard, il faudrait bien qu'il l'apprenne.

RAMSDEN. — Octave, j'ai une nouvelle... une nouvelle très sérieuse à t'annoncer... Elle est d'une nature tout à fait intime, délicate... d'une nature très pénible aussi, j'ai le triste regret de te le dire... Désires-tu que monsieur Tanner soit présent à cette explication?

OCTAVE, *devenant pâle.* — Je n'ai aucun secret pour Jeannot.

RAMSDEN. — Voyons, avant que tu n'en décides définitivement, je dois te dire que cette nouvelle concerne ta sœur, et que c'est une nouvelle épouvantable.

OCTAVE, *effrayée.* — Violette!... Que lui est-il arrivé?... Elle est morte?

RAMSDEN. — Non, non... mais je ne suis pas certain que ce ne soit pas pire encore!

OCTAVE. — Pire! Ah!... Elle est grièvement blessée?... un accident?

RAMSDEN. — Non, non, rien de tout cela.

TANNER. *entre ses dents.* — Nom de Dieu, Anne, veux-tu nous dire ce qui est arrivé?

ANNE, *dans un demi-murmure.* — Je ne peux pas... Violette a fait quelque chose d'affreux... Il va falloir l'envoyer quelque part. (*Elle va avec agitation à la table-bureau et s'assied sur la chaise de Ramsden, aissant les trois hommes s'expliquer entre eux.*)

OCTAVE, *écrasé. Il a compris.* — C'est ça ce que vous voulez dire, monsieur Ramsden?

RAMSDEN. — Oui... (*Octave se laisse tomber sur une chaise.*) Violette n'a pas été à Eastbourne, il y a trois semaines, quand nous la croyions avec les Parry-Whitefield... Hier, elle est allée voir un docteur étranger... avec une alliance au doigt. Madame Parry-Whitefield l'y a rencontrée par hasard, et c'est ainsi que la chose s'est ébruitée.

OCTAVE, *se levant, les poings serrés.* — Quel est le scélérat?...

ANNE. — Elle ne veut pas nous le dire.

OCTAVE, *s'affaissant de nouveau sur sa chaise.* — Quelle chose épouvantable!

TANNER, *avec un sarcasme irrité.* — Oh! oui, épouvantable!... Terrifiante! Pire que la mort, comme dit Ramsden... (*Il s'approche d'Octave.*) Hein! Tavy, que ne donnerais-tu pour changer cette horrible chose en un accident de chemin de fer? Tous ses os seraient broyés, oui mais au moins ce serait quelque chose de respectable, et puis, ça mériterait la compassion!

OCTAVE. — Oh! Jeannot, Jeannot, je t'en prie, ne sois pas si brutal!

TANNER. — Brutal!... Mais bon Dieu, pourquoi te lamentes-tu alors?... Voyons, voici une femme que tous nous supposions uniquement occupée à faire de mauvaises aquarelles, à jouer du Grieg et

du Brahms, à aller à des concerts et à des soirées, enfin, à gaspiller son temps et son argent. Tout à coup, nous apprenons qu'elle a abandonné ces sottises pour l'accomplissement de son but le plus élevé et de sa fonction la plus grande : croître, multiplier, et repeupler la terre. Et, au lieu d'admirer son courage et de se réjouir de son instinct, au lieu d'entonner le chant triomphal : « L'enfant nous est né, le fils nous a été donné », vous voilà à faire de longues mines et à avoir l'air aussi honteux et aussi déshonorés que si cette jeune fille avait commis le plus vil des crimes... oui, oui, vous qui, dans votre deuil pour le mort, étiez joyeux comme pinsons.

RAMSDEN, *rugissant de rage.* — Je ne veux pas qu'on dise de pareilles abominations dans ma maison. Vous entendez! (*Il frappe du poing sur la table-bureau.*)

TANNER. — Dites donc, vous, si vous m'insultez encore, je vous prends au mot et je quitte votre maison... Anne, où est Violette maintenant?

ANNE. — Pourquoi?... Tu veux aller la voir?

TANNER, *s'emportant.* — Bien sûr que je veux la voir! Elle a besoin d'aide, elle a besoin d'argent, elle a besoin de respect et de félicitations, elle a besoin pour son enfant de ne négliger aucun des hasards de la fortune. Tout ça, elle ne semble pas devoir l'attendre de vous : elle l'aura de moi... Où est-elle?

ANNE. — Allons, Jeannot, allons, ne sois donc pas si entêté..., elle est en haut.

TANNER, *moins emporté mais plus sarcastique.* — Quoi! Sous le toit sacré de Ramsden! Allons, Ramsden, allez faire votre misérable devoir!... Chassez-la dans la rue! Purifiez votre seuil de sa contamination! Défendez la pureté de votre foyer bourgeois!... Je cours chercher un taxi...

ANNE, *alarmée.* — Oh! bon papa... vous n'allez pas faire ça.

OCTAVE, *le cœur navré, se levant et s'adressant à Ramsden.* — Je vais l'emmener, cher monsieur, je vais l'emmener. Elle n'avait pas le droit de venir dans votre maison.

RAMSDEN, *avec indignation.* — Mais je ne demande pas mieux que de l'aider... (*Se tournant vers Tanner.*) Comment, monsieur, osez-vous m'imputer d'aussi monstrueuses intentions? Je proteste contre... oui, oui... Je suis prêt à donner jusqu'au dernier sou pour la sauver d'en être réduite à recourir à votre protection.

TANNER, *se calmant.* — Bien, bien... Octave : il n'agira pas selon ses principes... Bien, bien, bien... Ainsi il est convenu que nous soutenons tous Violette.

OCTAVE. — Mais qui est-ce?... Quel homme est-ce?... Il peut tout réparer en l'épousant, et... il le fera, ou il aura à m'en répondre.

RAMSDEN. — Il le fera, il le fera!... C'est bien, ça, de parler en homme.

TANNER. — Alors, après tout, vous ne le trouvez pas un scélérat?

OCTAVE. — Comment, pas un scélérat?... Mais si, un scélérat sans cœur.

RAMSDEN. — Un satané scélérat... Annette, je te demande pardon, mais vraiment je ne peux l'appeler autrement.

TANNER. — Alors, nous devons marier ta sœur à un satané scélérat, sous prétexte de refaire sa réputation!... Par Dieu, vous êtes tous fous.

ANNE. — Voyons, Jeannot, ne sois pas absurde... Évidemment Tavy a tout à fait raison, mais nous ne savons pas qui c'est, Violette ne veut pas nous le dire.

TANNER. — Mais, bon Dieu, qu'est-ce que ça fait? Il a joué son rôle; Violette doit jouer le sien, voilà tout.

RAMSDEN, *criant.* — C'est fou! C'est idiot... Comment? Dans nos relations, il y a un coquin, un libertin, un scélérat, pire qu'un assassin, et nous ne devons pas savoir qui c'est!... Dans notre ignorance, nous devons lui serrer la main, l'introduire dans nos foyers, laisser nos filles avec lui, le... le...

ANNE, *d'un ton enjôleur.* — Là, là là, bon papa, ne criez pas si fort!... C'est très mal. Bien sûr que nous admettons tous ça; mais si Violette ne veut pas nous le dire, que pouvons-nous y faire?... Rien, n'est-ce pas? rien du tout?

RAMSDEN. — Hum, je n'en suis pas si sûr!... Voyons si quelque homme a accordé une attention spéciale à Violette, nous pouvons aisément le découvrir... S'il y a parmi nous un homme avec des principes notoirement libres..., un homme sans principes...

TANNER. — Hem!

RAMSDEN, *élevant la voix.* — Oui, monsieur, oui, je le répète, s'il y a parmi nous un homme aux principes notoirement libres, un homme sans principes...

TANNER. — Ou un homme qui notoirement est incapable de se contenir.

RAMSDEN, *épouvanté.* — Vous osez me soupçonner, moi, d'être capable d'un tel acte?

TANNER. — Mais, mon cher Ramsden, c'est un acte dont tout homme est capable. (*Anne, très choquée, se lève et sort, laissant la porte entr'ouverte.*) Voilà ce que c'est que de vouloir contrarier la nature. Le soupçon que vous venez de me jeter à la tête s'attache à nous tous. Cette sorte de boue colle aussi bien à l'hermine du juge, à la robe du cardinal, qu'aux haillons du vagabond... Allons, Tavy, allons, n'aie pas l'air si éperdu. Ç'aurait pu être moi, ç'aurait pu être Ramsden, tout comme ç'aurait pu être n'importe qui. Si ç'avait été un de nous, que pouvait-il faire sinon mentir et protester... comme va protester Ramsden?

RAMSDEN, *suffoquant.* — Je... je... je...

TANNER, *inexorable.* — Vois!... La culpabilité en personne ne pourrait balbutier d'un air plus troublé. Et pourtant tu sais parfaitement bien qu'il est innocent.

RAMSDEN, *épuisé.* — Ah! je suis vraiment heureux que vous l'admettiez, monsieur. Moi aussi, j'admets qu'il y a un élément de vérité dans ce que vous dites, tout grossièrement que vous le disiez, pour satis-

faire à votre humeur méchante. J'espère, Octave, qu'aucun soupçon contre moi n'a pu naître en ton esprit.

OCTAVE, *avec vivacité.* — Contre vous! Non, non, pas un instant.

TANNER, *sèchement.* — Je ne sais pas trop s'il ne me soupçonne pas un petit peu.

OCTAVE, *presque avec hésitation.* — Non, non, Jeannot..., tu ne pourrais pas... tu ne voudrais pas...

TANNER. — Et pourquoi pas?

OCTAVE, *stupéfié.* — Pourquoi pas?

TANNER. — Oui, pourquoi pas?... Eh bien! je vais te le dire, moi, le pourquoi pas... En premier lieu, tu te croirais obligé de te quereller avec moi. En second lieu, Violette ne m'aime pas. En troisième lieu, si j'avais l'honneur d'être le père de l'enfant de Violette, je m'en vanterais au lieu de le nier. Ainsi, rassure-toi, notre amitié n'est pas en danger.

OCTAVE. — Mais c'est avec horreur que j'aurais écarté ce soupçon si tu voulais consentir à sentir et à raisonner là-dessus comme tout le monde. Mais tu ne le veux pas. Allons, je te demande pardon.

TANNER. — Tu me demandes pardon! En voilà une bêtise!...

ANNE, *rentrant.* — Tu as fini, j'espère.

TANNER. — Oui. Que se passe-t-il là-haut?

ANNE. — Violette est dans la lingerie..., toute seule, naturellement.

TANNER. — Pourquoi pas au salon?

ANNE. — Jeannot, ne sois pas absurde. Mademoiselle Ramsden est avec ma mère au salon, pour examiner ce qu'il faut faire.

TANNER. — Ah! bien... La lingerie, c'est la prison, n'est-ce pas; et la prisonnière attend d'être amenée devant ses juges... Les vieilles tigresses!

ANNE. — Oh! Jeannot!

RAMSDEN. — Vous êtes en ce moment l'hôte et sous le toit d'une des vieilles tigresses, monsieur! Ma sœur est la maîtresse de cette maison.

TANNER. — Elle me mettrait aussi dans la lingerie, si elle osait. Pourtant, je retire tigresse. Les tigresses auraient plus de bon sens... En ma qualité de tuteur, Anne, je vous ordonne d'aller immédiatement près de Violette et d'être très gentille avec elle.

ANNE. — Je l'ai vue. J'ai grand'peur, oui, grand'peur qu'elle ne montre de l'obstination au sujet d'un voyage à l'étranger. C'est Tavy qui devrait aller lui parler, ce serait mieux je crois.

OCTAVE. — Comment pourrais-je lui parler d'un sujet pareil? (*Il ne peut en dire plus.*)

ANNE. — Ne te laisse pas abattre, Rikky... Tâche de supporter tout cela pour nous.

RAMSDEN. — Mais oui, Octave, mais oui, la vie n'est pas tous jeux et poèmes... Allons, allons!... Sois un homme!

TANNER, *s'irritant de nouveau.* — Pauvre frère! Pauvres amis! Pauvres petites tigresses! Pauvre tout le monde, sauf la femme qui

va risquer sa vie pour créer une autre vie!... Allons, Tavy, ne sois pas un âne égoïste! Va-t-en causer avec Violette et amène-la ici s'il lui plaît de venir... (*Octave se lève.*) Dis-lui que nous la soutiendrons tous.

RAMSDEN, *se levant.* — Non, monsieur, non...

TANNER, *se levant aussi et l'interrompant.* — Oui, oui, nous comprenons, votre conscience s'y oppose... mais vous le ferez tout de même.

OCTAVE. — Ma parole, je t'assure que je n'ai jamais voulu être égoïste... Comme c'est difficile de savoir ce qu'il faut faire quand on souhaite sérieusement de faire bien!

TANNER. — Oui, oui, mon vieux, tu as la pieuse habitude, comme tous les Anglais, de regarder le monde comme un gymnase moral, expressément bâti pour fortifier ton caractère. Ça te conduit parfois à songer à tes maudits principes, à toi, quand tu devrais penser aux nécessités des autres... Le besoin de l'heure présente, vois-tu, c'est une heureuse mère et un robuste bébé. Mets tes efforts à l'obtenir et tu verras ta route avec assez de clarté.

(*Octave, très perplexe, sort.*)

RAMSDEN, *se tournant face à Tanner, dans l'intention de l'impressionner.* — Et la moralité, monsieur, la MORALITÉ, qu'en faites-vous?

TANNER. — La Moralité, c'est-à-dire une Madeleine en larmes, et un innocent enfant flétri de sa honte... non, non, pas dans notre milieu, merci bien. La Moralité peut retourner chez son père, le diable.

RAMSDEN. — Je m'en doutais, monsieur, je m'en doutais... La moralité envoyée au diable pour plaire à nos libertins mâles et femelles! Et voilà l'avenir de l'Angleterre, n'est-ce pas?

TANNER. — N'ayez crainte, allez, l'Angleterre survivra à votre désapprobation. En attendant, vous êtes d'accord avec moi quant à ce qu'il faut faire, n'est-ce pas?

RAMSDEN. — Pas avec votre manière de voir, monsieur... Non, non, pas pour les mêmes raisons que vous.

TANNER. — Oh bien! vous pourrez les donner si quelqu'un vous les demande dans ce monde ou dans l'autre! (*Il se retourne et se plante devant Herbert Spencer qu'il contemple sombrement.*)

ANNE, *se levant et venant à Ramsden.* — Voyons, bon papa, ne feriez-vous pas mieux de monter au salon pour leur dire ce que nous avons l'intention de faire?

RAMSDEN, *regardant Tanner avec intention.* — Tu sais, je n'aime guère te laisser seule avec ce monsieur... Tu ne veux pas venir avec moi?

ANNE. — Mais bon papa, mademoiselle Ramsden ne voudrait pas parler de cela devant moi. Je ne peux pas être présente.

RAMSDEN. — Tu as raison, j'aurais dû y penser... Tu es une bonne fille, Annette. (*Il lui tapote l'épaule. Elle lève sur lui des yeux rayonnants et il sort très ému. Ayant obtenu de lui ce qu'elle voulait, elle regarde Tanner. Celui-ci lui présentant son dos, elle donne un moment d'attention à son extérieur, à elle-même, puis s'approche doucement de lui, et lui parle presque dans l'oreille.*)

ANNE. — Jeannot... (*Il se retourne avec un sursaut*) dis, es-tu content d'être mon tuteur?... Ça ne t'ennuie pas d'être responsable de moi, j'espère?

TANNER. — La dernière addition à ta collection de boucs-émissaires, n'est-ce pas?

ANNE. — Oh! toujours ton ancienne plaisanterie stupide! Laisse cela, je t'en prie, c'est agaçant!... Pourquoi dis-tu ces choses?... Tu sais qu'elles me peinent... Je fais de mon mieux pour te plaire, je peux te le dire, n'est-ce pas, maintenant que tu es mon tuteur. Tu me rendras bien malheureuse, va, si tu ne veux pas que nous soyons amis.

TANNER, *l'étudiant aussi sombrement qu'il a étudié le buste.* — Vous n'avez pas besoin de venir mendier mon amitié... Comme nos jugements moraux sont faux! Tu me sembles n'avoir absolument aucune conscience... seulement de l'hypocrisie, et tu ne peux pas en saisir la différence..., et pourtant, il y a en toi, une sorte de fascination... Mais oui, je m'occupe toujours de toi d'une manière quelconque... Tu me manquerais si je te perdais.

ANNE, *glissant tranquillement son bras sous le sien, et marchant avec lui, par la chambre.* — Mais n'est-ce pas très naturel? Nous nous connaissons depuis notre enfance. Te rappelles-tu...

TANNER, *l'écartant brusquement.* — Assez, je me rappelle tout.

ANNE. — Oui, oui, je sais bien que nous étions souvent très sots, mais...

TANNER. — Plus de ça, Anne, je te le défends absolument... Maintenant je ne suis pas plus cet écolier que je ne suis le radoteur de quatre-vingt-dix ans, que je deviendrai si je vis assez longtemps... Tout ça, c'est le passé, laisse-moi l'oublier.

ANNE. — Je regrette beaucoup, tu sais, beaucoup, que tu aies trouvé mauvaise mon influence.

TANNER. — Je ne dis pas qu'elle ait été mauvaise. Mais, mauvaise ou bonne, il ne me plaisait pas d'être taillé à ta mesure... Et je ne veux pas l'être.

ANNE. — Mais personne ne le veut, Jeannot, personne, je t'assure... (*Mouvement de protestation de Tanner.*) Oui, oui, vraiment, je t'en donne ma parole... Je ne m'inquiète pas le moins du monde de tes opinions étranges. Nous avons tous été élevés avec des opinions avancées, tu le sais bien. Pourquoi persistes-tu alors à me trouver si étroite d'esprit?

TANNER. — C'est là justement qu'est le danger. Je sais bien que vous ne vous inquiétez pas de mes opinions parce que vous avez découvert que cela n'a pas d'importance. Le boa constrictor non plus ne s'inquiète pas le moins du monde des opinions d'un cerf quand il s'est enroulé en anneaux autour de lui.

ANNE. — O-o-o-o-o-o-oh! Maintenant je comprends pourquoi tu as prévenu Tavy que j'étais un boa constrictor. Bon papa me l'a dit... (*Elle rit et jette son boa autour du cou de Tanner.*) Est-ce que ce n'est pas chaud et doux?

TANNER, *dans le filet.* — O femme scandaleuse! Veux-tu laisser tomber, même, ton hypocrisie?

ANNE. — Je ne suis jamais hypocrite avec toi, tu sais... Tu es fâché? (*Elle retire le boa et le jette sur une chaise.*) Peut-être n'aurais-je pas dû le faire?

TANNER, *avec mépris.* — Peuh!... De la pruderie!... Bah! pourquoi pas, si cela t'amuse?

ANNE, *avec timidité.* — Dame! parce que... parce que je pense que ce que tu voulais réellement dire par boa constrictor c'était... ceci. (*Elle jette ses bras autour de son cou.*)

TANNER, *la regardant avec de grands yeux.*—Oh!!... Superbe audace!!... (*Elle dit et lui tapote les joues.*) Et dire que si je mentionnais cet épisode, personne ne me croirait, excepté les gens qui me battraient froid pour l'avoir raconté, tandis que, si tu m'accusais, personne ne croirait mes dénégations!

ANNE, *enlevant ses bras avec une parfaite dignité.* — Décidément, tu es incorrigible. Non, tu ne devrais pas plaisanter au sujet de notre affection l'un pour l'autre. Personne ne pourrait s'y méprendre. Tu ne te méprends pas, j'espère.

TANNER. — Oh non, va! Mon sang l'interprète pour moi... Pauvre Rikky Tikky-Tavy!

ANNE, *le regardant vivement comme si une nouvelle lumière luisait en son esprit.* — Allons donc, voyons, sûrement tu n'es pas absurde au point d'être jaloux de Tavy?

TANNER. — Jaloux! Pourquoi diable le serais-je?... Non, non, mais je ne m'étonne plus de ton empire sur lui... Je sens les anneaux se resserrer autour de moi... et pourtant tu ne fais que jouer avec moi.

ANNE. — Crois-tu que j'aie des vues sur Tavy?

TANNER. — Oui, je sais que tu en as...

ANNE, *gravement.* — Prends garde, Jeannot, prends garde! Tu peux rendre Tavy très malheureux en le trompant à ce sujet.

TANNER. — Ne crains rien, il ne t'échappera pas.

ANNE. — Je me demande si réellement tu es un homme très intelligent?

TANNER. — Pourquoi ce doute soudain?

ANNE. — Tu parais comprendre toutes les choses que je ne comprends pas; mais tu es un vrai bébé pour les choses que je comprends.

TANNER. — En tous cas, Anne, je comprends ce que Tavy ressent pour toi.

ANNE. — Et tu crois comprendre ce que je ressens pour Tavy, n'est-ce pas?

TANNER. — Oui, oui, je ne sais que trop bien ce qui va arriver au pauvre Tavy.

ANNE. — Tiens, Jeannot, n'était la mort de mon pauvre père, tu me ferais rire de bon cœur, va... Écoute-moi bien, Tavy va être très malheureux.

TANNER. — Oui, mais il ne le saura pas, le pauvre diable. Il est

mille fois trop bon pour toi. Voilà pourquoi il va commettre avec vous le malheur de toute sa vie.

ANNE. — Je crois que les hommes commettent plus de malheurs en étant trop intelligents qu'en étant trop bons. (*Elle s'assied avec, dans l'élégant port de ses épaules, une expression de mépris pour le sexe mâle entier.*)

TANNER. — Oh! je sais bien que tu ne tiens pas beaucoup à Tavy... Mais il y en a toujours un qui embrasse et un autre qui permet simplement qu'on l'embrasse. Tavy embrassera : et toi... tu tendras la joue tout simplement. Et si quelqu'un de mieux se présente, tu enverras promener Tavy.

ANNE, *offensée.* — Tu n'as pas le droit de dire pareilles choses. Elles sont ni vraies, ni délicates... Ce n'est pas ma faute, si toi et Tavy vous avez envie de vous conduire stupidement à mon égard.

TANNER, *avec remords.* — Excuse mes brutalités. Elles visent ce monde méchant et pas toi... (*Elle lève les yeux sur lui, contente et prête au pardon. Immédiatement, il se met sur ses gardes.*) Tout de même, je voudrais bien que Ramsden revienne. Jamais je ne me sens en sûreté avec toi; il y a en toi un charme diabolique... ou plutôt non, pas un charme, une subtile sympathie... (*Elle rit.*) Oui, tu le sais bien d'ailleurs, et tu triomphes, tu triomphes ouvertement et sans honte.

ANNE. — Quel terrible Don Juan tu fais, Jeannot!

TANNER. — Moi! Un Don Juan!!

Anne. — Oui, oui, un Don Juan! Tu dis sans cesse des sottises aux gens et sans cesse tu les offenses, mais au fond tu n'as pas du tout l'intention de lâcher ton emprise sur eux.

TANNER. — Je vais sonner. Cette conversation est déjà allée plus loin que je ne voulais.

(*Ramsden et Octave reviennent avec mademoiselle Ramsden, une vieille fille sagace. Elle est vêtue d'une robe simple en soie brune, mais elle porte suffisamment de bagues, de chaînes et de broches pour prouver que la simplicité de sa robe est une question de principe et non de pauvreté. D'un air très décidé, elle entre dans la chambre : les deux hommes la suivent perplexes et abattus. Anne se lève et va vivement à sa rencontre. Tanner se retire jusqu'au mur, entre les bustes, et fait semblant d'étudier les tableaux. Ramsden va à sa table comme d'habitude, et Octave se tient dans le voisinage de Tanner.*)

MADEMOISELLE RAMSDEN, *repoussant presque Anne, s'avance jusqu'à la chaise de madame Whitefield, où elle se plante, résolument.* — Je me lave les mains de toute cette affaire.

OCTAVE, *très malheureux.* — Je sais, mademoiselle, que vous voulez que j'emmène Violette. Je le ferai, je le ferai. (*Il se tourne d'un air très irrésolu du côté de la porte.*)

RAMSDEN. — Non, non...

MADEMOISELLE RAMSDEN, *coupant la parole à son frère, avec une ferme décision.* — A quoi bon dire non, Roebuck? Octave sait fort

bien que jamais je ne renverrais de chez toi une femme qui serait contrite et repentante. Mais, quand une femme ne se contente pas d'être mauvaise, et qu'elle veut encore continuer de l'être, alors, elle et moi nous nous séparons.

ANNE. — Oh! mademoiselle!... Que voulez-vous dire?... Qu'est-ce que Violette a dit?

RAMSDEN. — Violette est certainement très obstinée... Elle ne veut pas quitter Londres!... véritablement, je ne la comprends pas, non, je ne la comprends pas.

MADEMOISELLE RAMSDEN. — Moi si, par exemple... Voyons, Roebuck, mais c'est aussi évident que ton nez au milieu de ton visage!... Elle ne veut pas partir parce qu'elle ne veut pas être séparée de cet homme, quel qu'il soit, c'est clair!

ANNE. — Mais voyons, Octave, lui as-tu parlé?

OCTAVE. — Elle ne veut rien nous dire... Elle ne veut prendre aucune décision avant d'avoir consulté quelqu'un... Évidemment, il s'agit du misérable qui l'a trahie.

TANNER, *à Octave.* — Eh bien, mais qu'elle le consulte!... Quel mal y a-t-il à ça?... Il sera certainement heureux qu'on l'emmène à l'étranger!... Alors, où est la difficulté?... Où est la difficulté?

MADEMOISELLE RAMSDEN, *coupant la parole à Octave au moment où il ouvre la bouche.* — La difficulté, monsieur Jean, c'est que lorsque je lui ai offert de l'aider, je ne lui offrais pas de devenir la complice de sa mauvaise conduite... Ou elle engage sa parole qu'elle ne reverra plus jamais cet homme, ou elle s'en va chercher d'autres amis et le plus tôt sera le mieux.

(*La femme de chambre reparaît à la porte. Anne reprend vivement son siège et prend une expression aussi détachée que possible. Octave l'imite instinctivement.*)

LA FEMME DE CHAMBRE. — La voiture est à la porte, mademoiselle.

MADEMOISELLE RAMSDEN. — Quelle voiture?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Pour mademoiselle Robinson.

MADEMOISELLE RAMSDEN. — Ah!... (*Se remettant.*) Très bien... (*La femme de chambre se retire.*) Elle a fait chercher une voiture.

TANNER. — Il y a une demi-heure, moi-même je voulais la chercher, cette voiture.

MADEMOISELLE RAMSDEN. — Je suis heureuse qu'elle comprenne la position dans laquelle elle s'est mise.

RAMSDEN. — Écoute, Suzanne, ça m'ennuie de la voir s'en aller ainsi. Nous ferions mieux de ne pas agir trop durement.

OCTAVE, *avec effusion, mais ayant toujours le sentiment de la situation.* — Merci, merci... Non... vraiment. Mademoiselle Ramsden a tout à fait raison. Violette ne peut pas espérer rester.

ANNE. — Ne ferais-tu pas mieux, Tavy, d'aller avec elle?

OCTAVE. — Elle ne veut pas de moi.

MADEMOISELLE RAMSDEN, *brusquement.* — Bien sûr qu'elle ne veut pas de vous! Elle va aller droit chez cet homme.

TANNER. — Dame, naturellement, c'est le résultat naturel de la vertueuse réception qu'on lui a faite ici.

RAMSDEN, *très ennuyé.* — Voilà, Suzanne, voilà... Tu entends!... Et il y a un peu de vrai là-dedans!... Voyons, tâche de trouver le moyen d'arranger tes principes de façon à avoir un peu de patience avec cette jeune fille... Elle est très jeune, et il y a un temps pour tout.

MADEMOISELLE RAMSDEN. — Sois tranquille, elle obtiendra de la part des hommes toute la sympathie dont elle a besoin... Vrai, tu me surprends, Roebuck!

TANNER. — Et moi aussi... des plus favorablement!

(*Violette apparaît à la porte. C'est une jeune femme à l'aspect aussi froid et aussi maître de soi qu'on souhaiterait le voir chez celles de son sexe qui se conduisent le mieux. Sa tête petite, sa bouche et son menton mignons et résolus, sa sécheresse hautaine de parole, la correction de son port, l'élégance impitoyable de son costume et de son coquet chapeau orné d'un oiseau, tout cela indique qu'elle est aussi énergique qu'exquisement jolie. Ce n'est pas une sirène comme Anne; on l'admire sans qu'elle y pousse ou même sans qu'elle s'y intéresse. D'ailleurs, chez Anne, il y a de la gaieté, mais chez Violette aucune gaieté et peut-être même pas de pitié. Si quelque chose la retient, c'est l'intelligence et l'orgueil, pas la pitié. Tandis qu'elle dit avec un calme parfait et un certain dédain ce qu'elle est venue dire, sa voix est celle d'une maîtresse d'école s'adressant à une classe de fillettes qui se sont mal conduites.*)

VIOLETTE. — Je viens seulement pour dire à mademoiselle Ramsden qu'elle trouvera dans la lingerie le cadeau d'anniversaire qu'elle m'a donné, le bracelet en filigrane.

TANNER. — Entrez donc, Violette, et venez causer avec nous d'une façon sensée.

VIOLETTE. — Non, merci, j'en ai assez de la conversation de la famille ce matin! Et ta mère aussi, Anne, elle est retournée chez elle en pleurant... Tout de même, ça m'aura servi, j'aurai au moins découvert ce que valent certains de mes prétendus amis... Adieu.

TANNER, *avec une fermeté, mêlée de quelque solennité.* — Pardon, pardon, un moment. J'ai quelque chose à dire que je vous prie d'écouter... (*Elle regarde sans la moindre curiosité, mais attend, apparemment autant pour mettre son gant que pour entendre ce qu'il a à dire.*) En toute cette affaire, je suis entièrement de votre côté. Je vous félicite avec le respect le plus sincère d'avoir eu le courage de faire ce que vous avez fait. Vous avez absolument raison, et la famille a absolument tort.

(*Sensation. Anne et mademoiselle Ramsden se lèvent et se tournent vers eux deux. Violette, plus surprise que les autres, oublie son gant et s'avance jusqu'au milieu de la chambre, à la fois étonnée*

et mécontente. Seul, Octave ne bouge pas, ne lève même pas la tête, il est accablé de honte.)

ANNE, *plaidant auprès de Tanner pour qu'il soit raisonnable.* — Voyons, Jeannot!

MADEMOISELLE RAMSDEN, *outragée.* — Eh bien, vrai!

VIOLETTE, *avec aigreur, à Tanner.* — Qui vous l'a dit?

TANNER. — Mais... Ramsden et Tavy, naturellement... Pourquoi ne me l'auraient-ils pas dit?

VIOLETTE. — Mais parce qu'ils ne savent pas!

TANNER. — Ils ne savent pas... quoi?

VIOLETTE, *sèchement.* — Que je n'ai rien fait de mal.

TANNER, *avec vivacité.* — Si, si! Ils le savent en leurs cœurs, quoi qu'ils se croient obligés de vous blâmer à cause de leurs préjugés stupides sur la moralité, la bienséance et tout le bataclan. Mais je le sais, et en vérité, le monde entier le sait, quoi qu'il n'ose pas le dire, que vous aviez raison de suivre votre instinct, que la vitalité et la bravoure sont les plus grandes qualités que peut posséder une femme, que la maternité est son initiation solennelle à sa qualité de femme; et que le fait de n'être pas mariée légalement n'influe pas le moins du monde sur votre valeur personnelle et sur notre respect pour vous.

VIOLETTE, *rougissant d'indignation.* — Oh... Comment?... Vous aussi me croyez une femme de mauvaise vie!... Vous croyez que non seulement j'ai été vile, mais encore que je partage vos abominables opinions... Mademoiselle, j'ai supporté vos paroles dures, parce que je savais que vous les regretteriez lorsque vous sauriez la vérité. Mais je ne veux pas supporter une insulte aussi horrible que d'être complimentée par Jean qui me croit une de ces misérables créatures qu'il approuve. A cause de mon mari, j'ai gardé mon mariage secret. Mais maintenant je réclame mon droit, comme femme mariée, à ne pas être insultée.

OCTAVE, *levant la tête, avec un soulagement inexprimable.* — Tu es mariée!!!

VIOLETTE. — Oui, et véritablement je trouve que tu devrais l'avoir deviné... Ah ça! de quel droit acceptiez-vous tous comme certain que je n'avais pas le droit de porter mon anneau de mariage? Pas un de vous ne me l'a demandé. Je ne puis l'oublier.

TANNER. — Me voilà abîmé, écrasé, anéanti... Mes intentions étaient bonnes, vous savez... Je vous fais mes excuses, mes plus plates excuses.

VIOLETTE. — A l'avenir, j'espère que vous serez plus prudent dans les choses que vous dites. Naturellement, on ne les prend pas au sérieux, mais elles sont tout de même très désagréables et d'assez mauvais goût, je crois.

TANNER, *ployant devant l'orage.* — Allez!... Je suis sans défense... Mais à l'avenir je saurai ce que j'aurai à faire au lieu de prendre le parti de n'importe quelle femme... Enfin, à vos yeux, nous nous

sommes tous déshonorés, n'est-ce pas? Tous, sauf Anne. Elle vous a soutenue, elle! Allons, Violette, pour l'amour d'Anne, pardonnez-moi!

VIOLETTE. — Oui, oui, Anne a été très gentille, mais elle savait tout, elle.

TANNER, *stupéfait.* — Ooooh!

MADEMOISELLE RAMSDEN, *avec raideur.* — Et quel est ce monsieur qui ne reconnaît pas sa femme, je vous prie?

VIOLETTE, *vivement.* — Ça, mademoiselle, c'est mon affaire, et pas la vôtre. J'ai mes raisons pour garder actuellement mon mariage secret.

RAMSDEN. — Nous le regrettons beaucoup, je t'assure, nous le regrettons beaucoup. Je suis honteux en pensant à la façon dont nous t'avons traitée!

OCTAVE, *gauchement.* — Pardonne-moi, Violette, pardonne-moi!

MADEMOISELLE RAMSDEN, *ne voulant pas encore se rendre.* — Naturellement, ce que vous dites donne un tout autre jour à l'affaire... Pourtant, je me dois à moi-même...

VIOLETTE, *l'interrompant court, d'un ton doctoral.* — Vous me devez des excuses, mademoiselle, voilà ce que vous nous devez et à vous-même, et à moi... Si vous étiez une femme mariée, auriez-vous aimé aller vous asseoir dans la lingerie?... Auriez-vous aimé à être traitée comme une enfant méchante, et par qui? par des vieilles dames et des jeunes filles qui ignorent les devoirs sérieux et les lourdes responsabilités.

TANNER. — Voyons, Violette, voyons, ne nous frappez pas quand nous sommes par terre. Évidemment, nous nous sommes conduits comme des imbéciles, mais c'est vous réellement qui en êtes la cause.

VIOLETTE. — En tout cas, Jeannot, ça ne vous regardait pas.

TANNER. — Comment?... Ca ne me regardait pas!... Mais Ramsden m'a pour ainsi dire accusé d'être le monsieur inconnu.

(*Ramsden fait des mouvements désespérés, mais la colère froide et aiguë de Violette l'immobilise.*)

VIOLETTE. — Vous!... Oh!... Quelle infamie! Quelle abomination!... Mais de quelle façon honteuse avez-vous donc tous parlé de moi?... Si mon mari le savait, il ne me laisserait plus jamais parler à aucun de vous... (*A Ramsden.*) En vérité, vous, vous auriez au moins pu m'épargner cela!

RAMSDEN. — Mais je t'assure, que jamais... voyons, je t'assure que du moins, il n'y a là qu'une monstrueuse perversion d'une chose que j'ai dite, que...

MADEMOISELLE RAMSDEN, — Tu n'as pas besoin de t'excuser, Roebuck, tu entends... C'est elle qui est la cause de tout, elle seule, et c'est à elle à s'excuser pour nous avoir trompés.

VIOLETTE. — Je puis avoir de l'indulgence à votre égard, mademoiselle, car vous ne pouvez comprendre ce que je ressens, bien que j'eusse pu attendre de gens aussi expérimentés que vous des choses

d'un peu meilleur goût... Enfin, vous vous êtes tous mis dans une position très pénible, c'est certain; aussi la chose la plus aimable que je puisse faire pour vous, c'est de m'en aller tout de suite... Bonjour!... (*Elle sort, les laissant tous ahuris.*)

MADEMOISELLE RAMSDEN. — Eh bien! vrai!

RAMSDEN, *plaintivement.* — Je ne crois pas qu'elle soit tout à fait juste à notre égard.

TANNER. — Comme nous tous, mon vieux Ramsden, vous devez vous courber devant l'anneau de mariage!... La coupe de notre ignominie est pleine.

BERNARD SHAW

(Traduction A. et H. DAMON.

(*A suivre.*)

LA DÉMOCRATIE

ET

LA MYSTIQUE DÉMOCRATIQUE

I

LA CRISE DE L'IDÉE DÉMOCRATIQUE

La physionomie politique du monde, au lendemain de la guerre mondiale, réalise un paradoxe qui est exactement le réciproque de celui qu'offrait l'Europe après la tourmente des guerres de la Révolution et de l'Empire. La Révolution qui avait déclaré la « guerre aux rois » se liquida, en 1815, par un triomphe général de la monarchie. Les dynasties qui survécurent à la chute de Napoléon étaient bien moins nombreuses, mais combien plus puissantes que celles de l'Ancien Régime! En effaçant de la carte les petites principautés concurrentes; en démolissant les institutions et les traditions, — privilèges de l'Église, de l'aristocratie, des villes, des corporations, des Parlements et le particularisme provincial — qui limitaient au XVIIIe siècle le pouvoir royal, la Révolution renforça d'autant l'autorité monarchique. A première vue, un observateur impartial eût pu croire à la victoire définitive de l'absolutisme. Mais l'excès même de ses prérogatives inclina la monarchie vers la démocratie. Le Pape n'a jamais tant subi l'influence de la Curie romaine que depuis la proclamation de son infaillibilité : le sentiment de sa responsabilité l'accable à ce point qu'elle le rend infiniment circonspect et l'induit à soumettre toutes ses initiatives à l'approbation des congrégations compétentes. Il en fut ainsi pour la monar-

chie absolue. L'une après l'autre, toutes les dynasties, en présence de la complexité croissante de la vie des peuples et des fonctions nouvelles que l'État se trouvait dans l'obligation d'assumer, éprouvèrent le besoin de chercher un auxiliaire et un soutien dans la collaboration de Chambres élues. Elles s'engagèrent dans la voie du parlementarisme. C'est ainsi que les institutions monarchiques, en tempérant les impatiences populaires par le respect d'un ordre séculaire, permirent aux jeunes démocraties de s'organiser, de s'essayer, de prendre conscience d'elles-mêmes, et finalement de s'émanciper.

La victoire des Alliés en 1918 semble marquer l'heure de leur définitif affranchissement. Les plus puissantes dynasties de l'Europe, les Habsbourg, les Hohenzollern, les Romanof, ont disparu de la scène du monde. L'Allemagne impériale s'efforce de se muer en République démocratique; les États successeurs de la double monarchie se sont donné des constitutions fondées sur le suffrage universel et le régime parlementaire. Déjà l'idée démocratique a gagné les pays qui semblaient les fiefs inexpugnables du despotisme oriental : la Turquie et la Chine. Il semble donc que, de la grande mêlée des peuples, la démocratie sorte fortifiée et triomphante, et donne à cette guerre inexorable sa plus haute signification morale. Et, pourtant, cette victoire de l'idée démocratique coïncide avec un affaiblissement général des convictions qui la soutiennent. Les démocraties modernes disposent d'une force militaire et financière inconnue des monarchies de l'Ancien régime qui avaient tant de mal à recruter des soldats et à lever des impôts; mais cette force n'a d'égal que leur peu de prestige et la diminution de leur autorité. En Russie, la dictature du prolétariat; en Italie, la dictature fasciste; en Espagne, la dictature militaire, prônent et réalisent le gouvernement d'une minorité, cependant qué chez nous les partisans de l'Action Française voient le salut de la nation dans un retour au gouvernement personnel. Même dans les milieux républicains, ni le suffrage universel, ni le parlementarisme ne sont à l'abri des critiques et des sarcasmes. Entre monarchistes et communistes, la « démocratie bourgeoise » est prise entre l'enclume et le marteau.

Sans chercher à analyser ici les raisons intimes de cette

« crise de la démocratie », une remarque s'impose. Si la démocratie n'avait pour adversaires que les partis d'extrême-droite et d'extrême-gauche, le péril qu'elle encourrait serait plus théorique que réel. Le Maurrassisme est une construction de l'esprit infiniment distinguée, qui repose sur une induction historique périlleuse. De ce que la royauté héréditaire, qui identifie l'intérêt national à l'intérêt dynastique, s'est montrée merveilleusement efficace dans le passé, à une époque où la conduite des peuples nécessitait de la part des gouvernements plus d'autorité et de continuité dans les desseins que de technique et de compétence dans la gestion des services publics, il ne suit pas que la monarchie soit également qualifiée pour résoudre les problèmes toujours plus complexes que pose aujourd'hui l'existence journalière des grandes nations; aussi la thèse des royalistes apparaît-elle plutôt comme une spéculation à l'usage d'intellectuels dilettantes que comme une doctrine de combat à l'usage de politiques militants. La catastrophe économique et sociale entraînée par la révolution russe qui, pour subsister, a dû renoncer à ses propres principes, a été, par ailleurs, une exemplaire et salutaire leçon pour les esprits romantiques qu'attire la magie des extrêmes. En France, l'affolement de décembre 1924 devant les révélations des grands quotidiens sur la propagande soviétique en France, correspondait moins à un danger réel qu'elle ne manifestait la répulsion instinctive du bon sens populaire en présence de l'aventure bolchevique. Le véritable danger n'est pas là. Il se trouve dans le camp même de ceux qui, quotidiennement, se livrent à une surenchère de foi démocratique, en revendiquant pour eux, et pour eux seuls, le titre de véritables républicains. On ne saurait soupçonner leur bonne foi, ni l'excellence de leurs intentions. Mais il importe d'autant plus de leur dessiller les yeux, et de leur montrer qu'ils mènent la démocratie à sa perte en conduisant la société à sa ruine. C'est qu'ils mêlent imprudemment à la doctrine démocratique, qui est une pure doctrine politique, une mystique sociale qu'elle ne comporte pas et dont la mise en œuvre n'irait à rien de moins qu'à la destruction, par voie de conséquences, du régime dont ils se proclament les plus fervents prosélytes et les plus fermes soutiens.

II

DE L'IDÉE DÉMOCRATIQUE A LA MYSTIQUE DÉMOCRATIQUE

De la démocratie, Périclès a donné, au ve siècle avant notre ère, la définition la meilleure. « Notre constitution n'est faite sur le modèle d'aucune autre, mais elle est plutôt un modèle pour les autres. Comme elle recherche l'utilité du plus grand nombre et non l'avantage de quelques-uns, son nom est *démocratie*. Dans les différends qui s'élèvent entre particuliers, tous sont égaux devant la loi. La considération ne s'accorde qu'à celui qui se distingue par son mérite et, si la Cité dispense des honneurs, c'est pour récompenser la vertu, non pour consacrer le privilège. Quiconque est susceptible de rendre service à l'État n'est pas repoussé, si modestes que soient sa naissance et sa fortune : tous, nous sommes appelés à exprimer librement notre avis sur les affaires publiques. » Ainsi le propre d'un gouvernement démocratique, selon Périclès, c'est de rechercher le bien commun et non l'intérêt d'une classe de privilégiés, et de n'admettre d'autres distinctions sociales que celles que confère le mérite, ce qui permet le libre recrutement de l'élite dans toutes les classes de citoyens.

La réalisation pratique du libre recrutement de l'élite est assurée par l'égalité civile dont la notion est parfaitement claire et qui a été rigoureusement définie dans la *Déclaration des droits de l'homme* de 1789 :

> **La loi doit être la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse. Tous les citoyens, étant égaux à ses yeux, sont également admissibles à toutes les dignités, places et emplois publics, selon leur capacité et sans autre distinction que leurs vertus et leurs talents.**

La garantie effective que le gouvernement poursuit l'intérêt commun est le plus souvent recherchée dans l'égalité politique, c'est-à-dire dans le suffrage universel. Il a semblé que le plus sûr moyen de s'assurer que le gouvernement s'exerce pour le bien public est de le faire exercer par le peuple même. La définition classique du gouvernement démocratique : « Le gouvernement par le peuple », sort de là. Caractérisant ce type de gouvernement par ses moyens plutôt que par sa fin, elle est

bien inférieure à celle donnée par Périclès : « Le gouvernement qui recherche l'utilité du plus grand nombre. » Dans la pratique, on sait l'impossibilité qu'il y a à réaliser le gouvernement par le peuple dans les grands États. Le peuple ne pouvant se réunir en comices et légiférer en corps délègue sa souveraineté à ses mandataires : c'est ce que l'on appelle le régime représentatif. J.-J. Rousseau a pensé établir comment les électeurs, par la somme algébrique de leurs volontés individuelles, dégagent du conflit des intérêts particuliers la volonté générale qui, par définition, ne peut vouloir que l'intérêt commun. En réalité, là où le théoricien du *Contrat social* voyait une algèbre politique infaillible, nous savons aujourd'hui qu'il n'y a qu'un expédient, commode mais contestable. Il est inadmissible, par exemple, que seule la foule inorganique des individus ait droit de représentation et non les corps collectifs qui donnent à une société sa structure et manifestent ses intérêts permanents. Lorsque les ministres, qui détiennent l'exécutif, sont pris dans la majorité du Parlement et responsables devant les Chambres, le régime est dit parlementaire : l'exemple des États-Unis, où les ministres sont responsables seulement devant le Président, est là pour nous avertir qu'il ne faut pas identifier parlementarisme et démocratie.

Bref, et sans nous attarder à une analyse plus minutieuse, on peut résumer le contenu de l'idée démocratique en disant qu'elle implique *l'égalité civile et l'égalité politique des citoyens comme moyens en vue de réaliser sa véritable fin qui est la poursuite de l'intérêt général.* On outrepasse singulièrement, par contre, le contenu de cette idée, lorsqu'on prétend qu'elle implique l'égalité sociale ou l'égalité des conditions de tous les citoyens. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner comment on en vient à introduire cette nouvelle notion.

Pour l'introduire, il faut identifier l'intérêt général avec le règne de la justice et il faut définir la justice par l'égalité réelle des citoyens.

Ouvrons l'ouvrage, *la Politique républicaine,* où le Cartel des gauches, par l'organe de quelques-uns de ses plus illustres représentants, a consigné son programme politique et social. Un chapitre, paru dans la *Revue de Paris* et signé de M. Lévy-Bruhl, professeur à la Sorbonne, est intitulé : *l'Idéal républi-*

cain. « S'il fallait, déclare l'éminent sociologue, exprimer en un mot l'essence de cet idéal, au point de vue politique et social, nous dirions avec Jean Jaurès : « La République, c'est la justice ! » Dans son discours, lors du transfert des cendres du grand tribun au Panthéon, Édouard Herriot a renouvelé la même déclaration, en proclamant comme de la plus pure essence démocratique l'idéologie du prophète de Carmaux : « Sa politique est une Éthique autant qu'une Économique. Elle tend vers des fins morales. »

Renvoyons à plus loin le problème de savoir si l'intérêt commun s'identifie avec la justice et si la fin d'une société démocratique est spécifiquement d'ordre moral. Bornons-nous, pour l'instant, à l'analyse du concept de justice. On peut dire que tout le monde s'accorde sur sa définition formelle : la justice, c'est, suivant la formule d'Ulpien, rendre à chacun son dû, *suum cuique.* A ce titre, on peut affirmer que tous les gouvernements — sauf peut-être la tyrannie au sens grec du mot — se flattent de poursuivre et de réaliser la justice, les monarchies tout comme les démocraties : qui fut plus juste d'intention que Marc-Aurèle, et de fait que Saint-Louis qui, entouré de ses prud'hommes, de ses légistes et de ses clercs solennels, élevait au-dessus de la garde de son épée sa main de justice et enseignait aux princes l'équité à l'ombre de frondaisons séculaires. Mais la difficulté commence dès qu'il s'agit de déduire de la définition formelle de l'idée de justice un contenu matériel : le débat, le véritable débat commence dès l'instant où il s'agit de dire ce qui appartient à chacun. Aristote, partant de ce principe : « Il n'est pire injustice que de traiter également des choses inégales », constatant, par ailleurs, l'inégalité naturelle des individus, déduit de ces prémisses la justification morale de l'esclavage et le bien-fondé de l'opposition des Hellènes et des Barbares. Pour déduire de l'idée de justice l'égalité réelle des conditions, il faut, fermant les yeux à l'évidence, postuler que tous les hommes sont naturellement égaux.

Babœuf, cet impitoyable logicien, a très bien vu que l'égalité sociale est la conséquence de la *Déclaration des droits de l'homme,* sitôt qu'on y introduit, comme dans la Déclaration de 93, l'idée d'égalité naturelle. Rapprochons l'article premier

de la *Déclaration des droits de l'homme* de 89 : « Tous les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits », de l'article 3 de celle de 93 : « Tous les hommes sont égaux par nature et devant la loi ». Si tous les hommes sont égaux par nature et devant la loi, il ne reste plus qu'à conclure : *La nature a donné à tous les hommes un droit égal à la jouissance de tous les biens* (art. 1er de l'*Analyse de la Doctrine de Babœuf*). Dès lors (art. 2) : « Le but de la société est de tendre à cette égalité et d'augmenter par le concours de tous les jouissances communes ». Mais comment y parvenir? Babœuf va nous le dire (art. 4) : « Les travaux et les jouissances doivent être communs »; en effet, tous doivent supporter une égale portion de travail et en retirer une égale quantité de jouissances. Cela s'appelle, en bon français, le communisme (art. 6) : « Nul n'a pu sans crime s'approprier exclusivement les biens de la terre ou de l'industrie ». L'inégalité, cause de tous les maux, ayant pour origine « l'appropriation exclusive », c'est-à-dire la propriété privée, criminels sont ceux « qui ont introduit la distinction du Tien et du Mien ». L'abolition de la propriété privée, par la socialisation de tous les instruments de production et de toutes les richesses acquises, permettra seule, en détruisant l'inégalité, de réaliser, dans la paix des peuples, le bonheur universel. La Révolution politique de 89 qui a fondé l'égalité civile doit logiquement se parachever par la révolution sociale, que réalisera la lutte des classes. « Qu'est-ce que la Révolution française? s'écrie Babœuf : une guerre sociale entre les plébéiens et les patriciens, entre les riches et les pauvres », qui s'achèvera par l'avènement du communisme.

Dès lors que l'on identifie l'idéal républicain avec la justice et que l'on postule l'égalité naturelle de tous les hommes, on est inévitablement conduit au communisme. C'est ce qui apparut un jour à Robespierre dans une heure de particulière lucidité : « L'Égalité (il parle ici de l'égalité intégrale des conditions, telle que la rêvait Babeuf) est une chimère, essentiellement irréalisable dans la société civile, et supposant nécessairement la communauté qui est encore plus visiblement chimérique parmi nous. » Mais les chimères sont l'aliment mystique des croyants : l'absurdité d'une doctrine n'a jamais gêné sa diffusion, bien au contraire. Le *Credo quia absurdum*

est ici de mise. Il n'exprime pas seulement une défaite habile, une fin de non-recevoir aux objections les plus élémentaires du bon sens : il traduit ce sentiment propre à la psychologie des illuminés, que le doute est une faute contre l'amour, et que la vraie foi, qui transporte les montagnes et réalise les palingénésies sociales, est celle qui, abolissant tout esprit critique, s'exalte jusqu'à la folie. Le « glissement vers la gauche » du libéralisme au radicalisme, du radicalisme au socialisme, du socialisme au communisme, est le schème inévitable, comme l'a montré ici même avec tant d'autorité le Comte de Fels, du progrès démocratique.

M. Lévy-Bruhl, auquel nous empruntions tout à l'heure la définition de l'idéal républicain, en convient de bonne grâce : « L'idéal républicain voudrait la justice ici-bas ». Comment le réaliser? « Ce que les générations des siècles passés, répond-il, transmettent à celles qui les suivent, sous forme de richesse acquise, de moyens de travail, de mise en valeur des ressources naturelles : terres, sous-sol, houille blanche, etc., devra être réparti entre les vivants pour être utilisé, consommé, transmis à son tour autrement que nous le voyons aujourd'hui. Comment s'accomplira ce changement? Par une transformation plus ou moins complète de la propriété privée en propriété collective, comme le croient les socialistes? Par le développement de la coopération? Par d'autres moyens que nous ne devinons pas, bien qu'ils commencent peut-être à agir sous nos yeux? Nous n'avons pas à dessiner ici, par avance, cet avenir » (page 87). Dans le même ouvrage, M. Seignobos, professeur d'histoire à la Sorbonne, est moins sibyllin : « A mesure que le parti républicain faisait reculer les autorités gardiennes du pouvoir arbitraire et des inégalités sociales, il a élargi son programme de réformes : à la liberté et à l'égalité politiques, il a ajouté la liberté et l'égalité économiques » (p. 58).

Sans nous arrêter à souligner l'incompatibilité des deux termes que le savant historien de la Sorbonne associe comme des boulets ramés, liberté et égalité, la liberté conduisant nécessairement à l'inégalité et l'égalité étant, pour le moins, restrictive de la liberté, nous pouvons, au terme de cette analyse, préciser ce en quoi consiste la *Mystique démocratique*

et ce qu'elle ajoute à l'idée démocratique : *La Mystique démocratique consiste à partir de la prétendue égalité naturelle ou de la parfaite équivalence de tous les hommes, pour conclure, en vertu du principe : « La justice veut que l'on traite également des choses égales », à la nécessité de réaliser l'égalité économique et sociale des individus.* A l'idée d'égalité civile et d'égalité politique impliquée, la première rigoureusement, la seconde à titre d'expédient commode, par l'idée démocratique, la Mystique démocratique ajoute *l'idée d'égalité réelle des conditions.*

III

LES ORIGINES DE L'IDÉE D'ÉGALITÉ NATURELLE

D'où a pu venir l'idée d'égalité naturelle? Rechercher ses origines, c'est montrer combien elle est anti-scientifique, irrationnelle et dangereuse. C'est établir qu'elle rentre dans la catégorie de ces idées, qui, n'étant fondées ni sur les données brutes de l'expérience, ni sur l'expérience rationnellement interprétée, relèvent de l'affectivité, de la mystique et de la foi.

L'idée d'égalité naturelle ne repose pas sur l'expérience. L'observation nous révèle que les individus ont des aptitudes physiques, intellectuelles et morales inégales. On pourrait même facilement établir qu'avec la division croissante du travail social, la nécessité de la spécialisation qui en résulte, le progrès industriel et scientifique, l'inégalité des aptitudes tend à s'accroître avec la diversité des fonctions. Cela est si vrai que tous les apôtres de la justice égalitaire l'ont toujours entendue comme un retour à un état de faible différenciation sociale, qui constitue, pour le sociologue, un phénomène de régression. Les prophètes d'Israël ont stigmatisé la splendeur profane et la civilisation urbaine des rois d'Israël et de Juda et ont conçu l'avènement de la justice, le jour d'Iahvé, comme un retour à la vie nomade des patriarches. C'est au désert, dans la solitude, que se fera la réconciliation d'Iahvé avec son peuple, là où se fit jadis leur première rencontre : « C'est pourquoi je veux l'attirer et le conduire

au désert. Là je parlerai à son cœur... Je le ferai habiter sous la tente, comme au jour de la rencontre » (*Osée*, II, 14, XII, 10). Pareillement, le XVIIIe siècle a fait de l'idylle humaine une églogue consistant dans le retour à l'état de nature : son modèle n'est plus l' « honnête homme », mais le bon sauvage; sa terre d'Utopie n'est plus le salon bleu d'Arthénice, ni la cour splendide du roi Soleil, ni même le Club de l'entresol; ce n'est pas un Tusculum ou un Tibur, c'est Tahiti. Le rêve de Diderot, écrivant le *Supplément au Voyage de Bougainville*, évoque les tableaux de Gaugain. L'idéal égalitariste et anti-aristocratique de la Révolution s'exprime dans le vœu de Saint-Just : tout citoyen petit propriétaire, labourant son champ comme Cincinnatus et coulant, au sein d'une honnête médiocrité, une vie paisible et vertueuse dans un intérieur de Chardin. Tolstoï n'entrevoit le salut de l'humanité que comme un retour à l'âge agricole et pastoral, et, désespéré par le contraste entre son genre de vie et ses convictions, s'en va mourir dans la steppe.

A l'idée d'égalité naturelle on pourrait songer à attribuer une origine religieuse. Le stoïcisme et le christianisme ont proclamé l'égalité morale de l'humanité. « Tous les hommes sont des frères parce qu'ils sont tous fils de Dieu », proclame Épictète avant l'apôtre des Gentils. Mais jamais les Stoïciens et les Chrétiens n'ont conclu de l'égalité morale de tous les hommes à leur égalité sociale, ou même simplement à l'égalité civile et politique. « Que chacun demeure dans l'état où il était lorsque Dieu l'a appelé », écrit saint Paul aux Corinthiens; « que ceux qui sont sous le joug de la servitude regardent leur maître comme digne de tout honneur ». De même pour le Stoïcien, la vraie liberté est intérieure; chacun, empereur ou esclave, est tenu à accomplir, sans impatience ni révolte, la fonction qui lui a été impartie par la providence, dans ce vaste organisme qu'est le monde.

Pour découvrir les sources de l'idée d'égalité naturelle, il convient de se retourner vers les doctrines philosophiques qui avaient cours au XVIIIe siècle, lorsque s'élaborait l'idéologie de la Révolution française. Deux philosophies se partageaient alors l'assentiment des esprits : le cartésianisme, héritier de la scolastique en fait de métaphysique, et l'empirisme anglais

ou le sensualisme français, qui avait franchement rompu avec l'École.

Descartes croit qu'il existe dans notre esprit des vérités innées que Dieu y a déposées comme sa marque sur son ouvrage, et qui constituent en nous la raison. La raison, dépôt certain de toutes les vérités premières, oracle infaillible de toutes les règles du bien et du mal, est « une et entière en un chacun ». Descartes croit à l'*égalité de la raison chez tous les hommes* en vertu d'une théorie qu'il emprunte à la scolastique et qui dérive en droite ligne de l'ontologie d'Aristote.

Suivant Aristote, aux notions abstraites de genres et d'espèces qu'élabore notre esprit, correspondent adéquatement dans la nature des essences objectives qui possèdent nécessairement tous les caractères contenus dans la définition de leurs notions. Ainsi, la notion d'homme étant définie : un animal raisonnable, il existe chez tous les hommes une essence spécifique commune, l'essence humaine, qui confère nécessairement à chacun le caractère d'être raisonnable, la raison étant ce qui distingue et, par suite, permet de définir cette espèce particulière d'êtres animés que sont les hommes parmi tous les autres genres d'animaux. En chaque individu singulier, Paul ou Pierre, il y a dès lors deux sortes de caractères à distinguer : les caractères essentiels qu'il partage avec ses semblables et qu'il possède nécessairement par essence, en vertu de la définition de son espèce, tel le fait d'être doué de raison, et les caractères accidentels qui ne se laissent pas déduire de la définition de l'espèce humaine, mais qui servent à caractériser chaque individu en propre parmi tous ses congénères, tel le fait d'avoir le nez camus ou aquilin. Or, déclare Aristote, chaque essence étant une et indivisible, les caractères essentiels qu'un sujet possède en vertu de la définition de la notion de son espèce ne sont pas susceptibles de plus ou de moins : seuls, les caractères accidentels qui le singularisent sont capables de latitude et de variété.

Ouvrons la première page du *Discours de la Méthode*, nous y lisons : « Le bon sens ou raison est naturellement égale en tous les hommes... car pour la raison ou le sens, d'autant qu'elle est la seule chose qui nous rend homme et nous dis-

tingue des bêtes, je veux croire *qu'elle est tout entière en un chacun* et suivre en ceci l'opinion commune des philosophes qui disent qu'il n'y a de plus ou de moins qu'entre les *accidents* et non point entre les formes ou natures des *individus* d'une même *espèce.* » Comme la raison est la différence spécifique de l'humanité, affirmer que tous les hommes sont également raisonnables, c'est affirmer ontologiquement leur *égalité naturelle.* C'est ce que l'on traduira souvent au XVIIIe siècle, par cette formule chère à Diderot : *un homme en vaut un autre.*

Cette croyance est commune au XVIIe et XVIIIe siècles. C'est Bossuet qui écrit dans sa *Logique* : « Être homme convient également au plus sage et au plus fol, sans qu'on puisse jamais dire, en parlant proprement et exactement, un homme plus homme qu'un autre. De là est né cet axiome de l'École : que les essences ou raisons propres des choses sont indivisibles, c'est-à-dire qu'on n'a rien ou qu'on les a dans toute leur intégrité ». C'est d'Holbach, en sa *Morale universelle* : « Quelle que soit la variété prodigieuse que l'on trouve dans les individus de l'espèce humaine, ils ont une *nature commune* qui ne se dément jamais », le concept de nature, appliqué à l'homme, étant défini, comme chez les scolastiques, par « l'assemblage des propriétés et des qualités qui le constituent ce qu'il est, qui sont inhérentes à son espèce, qui la distinguent des autres espèces d'animaux ou qui lui sont communes avec elles »; c'est Mably, dans ses *Principes de Morale* : « La troisième chose que je demande, c'est que mon philosophe soit persuadé que les *hommes sont égaux* entre eux, qu'il parvienne à aimer cette vérité »; c'est Morelly, dans le *Code de la Nature* : « Dans l'ordre moral, la *nature est une, constante, invariable...* Donc tout ce qu'on peut alléguer de la variété des mœurs des peuples, sauvages ou policés, ne prouve point que la nature varie »; c'est Babœuf, dans le *Manifeste des Égaux* : « *Nous sommes tous égaux,* n'est-ce pas? Ce principe demeure incontesté, parce qu'à moins d'être atteint de folie on ne saurait dire sérieusement qu'il fait nuit quand il fait jour ».

Des livres des logiciens, des métaphysiciens et des moralistes, cette théorie se glisse dans les traités des naturalistes. Parlant de la substance spirituelle ou âme humaine, qui,

jointe à la substance corporelle, constitue l'homme, Buffon enseigne qu' « inaltérable en sa substance, impassible dans son essence, elle est toujours la même ». Plus explicite encore est le naturaliste génevois, Charles Bonnet, en sa *Palingénésie philosophique* : « Les essences sont immuables, chaque chose est ce qu'elle est.... L'essence de l'homme est susceptible d'un nombre indéfini de modifications diverses et aucune de ces modifications ne peut changer l'essence. Newton encore enfant était essentiellement le même être qui calcula, depuis, la route des planètes. L'entendement divin est la région éternelle des essences. Dieu ne peut changer ses idées, parce qu'il ne peut changer sa nature. »

Des traités des naturalistes, la doctrine s'insinue dans les ouvrages des moralistes et des historiens. Hume qui, en sa double qualité de psychologue et d'historien, aurait dû avoir le sens de la diversité des races, des peuples et des époques, écrit : « Pour connaître les Grecs et les Romains, étudiez les Français et les Anglais d'aujourd'hui, les hommes décrits par Polybe et Tacite ressemblent aux gens qui nous entourent. » C'est affirmer une loi de constance de la nature humaine, semblable à la loi de constance intellectuelle suggérée à Rémy de Gourmont par les travaux de René Quinton. Cette loi justifiera toutes les analogies ruineuses qui guideront les hommes de la Révolution, citant comme autorité Plutarque et argumentant par Sparte, par Athènes et par Rome. Elle dicte à la tragédie classique son canon : « J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'avais imité d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens ou la raison étaient les mêmes dans tous les siècles. Le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athènes », déclare Racine dans la préface d'*Iphigénie*. Elle inspire la philosophie de l'histoire et le théâtre de Voltaire : « Tout ce qui tient intimement à la nature humaine se ressemble d'un bout de l'Univers à l'autre... L'empire de la coutume répand la variété sur la scène de l'Univers : la nature y répand l'unité », lit-on dans l'*Essai sur les Mœurs*. Et Rousseau de préciser : « Il n'y a plus aujourd'hui de Français, d'Allemands, d'Espagnols, d'Anglais même quoi qu'on dise : il n'y a plus que des Européens. » Voilà qui vous justifie d'écrire, sans sortir de

votre antichambre, un projet de constitution pour la Pologne ou pour la Corse!

C'est surtout chez les juristes et les hommes politiques que l'idée de l'égalité naturelle s'enseigne et s'accrédite. Nulle part elle n'est plus en faveur qu'auprès des théoriciens de l'école du droit naturel, particulièrement florissante chez les nations protestantes. Tour à tour, Althusius, Grotius, Selden, Pubendorf, Cumberland, Heineccius, Leibniz, Wolff, Burlamaqui, Vattel, Barbeyrac enseignent que le droit naturel dérive de la droite raison et repose sur l'égalité spécifique de tous les hommes. Barbeyrac écrit : « La raison, qui est propre à l'homme et qui lui est encore plus naturelle que le désir de société, dont on voit quelques traces chez les bêtes, la raison, dis-je, nous enseigne clairement qu'il n'est pas convenable de borner la sensibilité et l'affection naturelle à quelque peu de personnes ou à une seule communauté, mais qu'elle doit être étendue d'une manière ou d'une autre à tous les hommes ou à tous ceux de notre espèce, sur lesquels elle se répand également en vertu de la destination de la Nature, et *par cela même qu'ils sont naturellement tous égaux.* » De là suit l'égalité des droits de l'homme et du citoyen : « Telle est, déclare Concordet, l'origine de ces déclarations des droits, regardées aujourd'hui par tous les hommes éclairés comme la base de la liberté et dont les Anciens n'avaient pas conçu et ne pouvaient pas concevoir l'idée, parce que l'esclavage domestique souillait leur Constitution; que, chez eux, le droit du citoyen était héréditaire, ou conféré par une adoption volontaire; et qu'ils ne s'étaient pas élevés jusqu'à la connaissance de *ces droits inhérents à l'espèce humaine et appartenant à tous les hommes avec une entière égalité.* » Proudhon, dans son essai sur la *Justice dans la Révolution et dans l'Église*, résume toute la doctrine en la rattachant à son véritable fondement philosophique, le réalisme ontologique de l'École : « *L'homme par essence est égal à l'homme*, et si, à l'épreuve, il s'en trouve qui restent en arrière, c'est qu'ils n'ont pas voulu ou su tirer parti de leurs moyens; si quelque différence se manifeste entre eux, elle provient non de la pensée créatrice qui leur a donné l'être et la forme, mais des circonstances

extérieures sous lesquelles les individualités naissent et se développent. »

La philosophie, rivale du cartésianisme, qui lui disputait, au XVIIIe siècle, l'adhésion des esprits, était l'empirisme anglais, développé par Locke, et vulgarisé en France par les Encyclopédistes et par Condillac. Locke s'inspire d'une théorie de la connaissance tout autre que celle de Descartes. Il rejette la croyance en l'objectivité des genres et des espèces où il ne voit que des concepts forgés abstraitement par l'esprit : ce qui le prouve, ce sont les cas tératologiques, car c'est un fait qu'il existe des hommes idiots de naissance et qui ne répondent pas à la définition aristotélicienne de la nature humaine. Du coup tombe la fameuse distinction des caractères essentiels et accidentels : « Ce qu'on appelle essentiel et non essentiel se réfère uniquement à nos idées abstraites et aux noms qu'on leur donne. » Dans la nature, il n'existe que des individus, dont tous les caractères sont également nécessaires, aussi bien un nœvus de la face, la courbe du nez ou le pigment de l'iris que la structure d'un organe essentiel comme le cœur ou le poumon. La raison n'est pas donnée une fois pour toutes en naissant, comme une révélation originelle du réel : il n'y a pas d'idées innées, et toutes les représentations de l'esprit viennent des sens : *nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu.*

Il semble que la philosophie de Locke aurait dû réagir contre la croyance en l'égalité naturelle de la raison chez tous les hommes. Il n'en fut rien cependant, car l'empirisme de Locke fait abstraction de l'hérédité psychologique. Il soutient que l'esprit est, à sa naissance, une table rase, une feuille vierge sur laquelle rien n'est écrit, une pure réceptivité à l'égard des phénomènes qui viendront l'impressionner. Il en résulte *une égale aptitude chez tous les hommes à être également raisonnables,* à parvenir au même degré de culture : seules, l'éducation et les conditions sociales font la différence des esprits. Partant de l'empirisme de la table rase, Helvétius écrit son livre *de l'Esprit* dont le succès fut prodigieux, pour montrer que « l'esprit, le génie et la vertu sont le produit de l'instruction ». Ayant pris dessein d'examiner, nous confie-t-il, « ce

que pouvaient sur nous la nature et l'éducation, *je me suis aperçu que l'éducation nous faisait ce que nous sommes* ». La plus grande erreur que l'on puisse commettre sur ce point c'est de croire que « le génie et la vertu sont de purs dons de nature ». Le génie est un fruit de l'éducation et non un don de la nature, si bien que, du plus petit pâtre des Alpes, on peut tirer à volonté un Newton ou un Lycurgue. En conséquence, les hommes « ne sont que le produit de leur éducation »; et, de l'éducation, il faut avouer « qu'elle peut tout ». Disciple d'Helvétius, non moins que de Rousseau qui professait la même doctrine, madame Roland écrit : « Les différences infinies qui se trouvent entre les hommes proviennent presque entièrement de leur éducation. » Babœuf s'approprie la même opinion : « Qui peut douter que beaucoup d'hommes ignorants ne l'eussent pas été, s'ils avaient eu l'occasion de s'instruire? Le pâtre le plus grossier ne met-il pas dans la direction de ses travaux et dans la discussion de ses intérêts autant de finesse d'esprit qu'il en a fallu pour découvrir les lois de l'attraction? Tout dépend de l'objet vers lequel notre attention se dirige. »

IV

LES ILLUSIONS DE L'ÉGALITÉ

Il est très remarquable que deux philosophies rigoureusement opposées, partant de prémisses diamétralement contradictoires, se soient conjuguées pour aboutir l'une et l'autre à justifier l'idée d'égalité naturelle, sous ces deux variantes : *égale raison innée en un chacun, égale aptitude de tous à devenir raisonnables.* De là dérive l'erreur maîtresse de l'idéologie révolutionnaire qui commande aujourd'hui encore les grandes directives de notre École dirigeante : *la croyance en la toute puissance de l'éducation sur les individus et de la législation sur les peuples.* Si l'on fait abstraction de l'hérédité psychologique chez les individus et de la tradition chez les peuples, on est conduit à admettre qu'une même éducation et une commune législation amènent les citoyens et les nations au même niveau de culture. Faisant grand fond sur la nature humaine qu'ils croyaient indéfiniment perfectible, les hommes de la Révolu-

tion ont cru qu'il suffirait d'une bonne constitution pour créer de bonnes mœurs et d'une éducation bien dispensée pour instruire à la vertu.

« C'est notre éducation, dit Mably, si capable d'abrutir les uns et de développer dans les autres les facultés de leur âme, qui nous a persuadé que la providence a fait différentes classes d'hommes. Dans ces trous de rochers que nous avons vus en montant sur cette montagne, la misère cache peut-être des Horace, des Fersen, des Marlborough, des Aristide, des Epaminondas et des Lycurgue. Dans la première situation des hommes, une éducation égale développait à peu près les mêmes talents dans tous. » Ce préjugé qu'il existe différentes classes sociales par nature est si ancré dans les esprits, qu'il fait perdre au plus grand nombre le sentiment de sa dignité et de ses droits. « Si les hommes avaient toujours eu tous une égale éducation, s'ils n'avaient point été asservis aux sots préjugés qui les ont si longtemps empêchés de connaître ce qu'ils étaient et ce qu'ils valaient, jamais le plus grand nombre ne se serait soumis à ce que le petit osât lui imposer des chaînes flétrissantes. Jamais ce qu'on a appelé le tiers état n'eût été condamné à ne pouvoir que souffrir pour faire jouir ceux qui ont prétendu s'ériger en premiers ordres; jamais il n'y aurait eu qu'un ordre. »

De l'éducation, dont est sorti tout le mal, peut venir le remède d'où découlera tout le bien. Il suffit pour cela de la rendre commune et intégrale, de façon qu'aucun individu ne puisse devenir « plus distingué par ses lumières qu'aucun de ses égaux ». C'est ce que réalisera la main-mise de l'État sur les jeunes générations : « L'éducation publique, enseigne Rousseau, sous des règles prescrites par le gouvernement et sous des magistrats établis par le souverain, est donc une des maximes fondamentales du gouvernement populaire ou légitime. » — « Les principes, promulgue Barère, qui doivent diriger les parents, c'est que les enfants appartiennent à la famille générale, à la République, avant d'appartenir aux familles particulières. Sans ce principe, il n'y aurait pas d'éducation nationale. » Pourquoi l'État doit-il au peuple une instruction nationale, c'est ce qu'explique Condorcet dans le premier de ses *Mémoires sur l'Instruction publique* : « Vainement aura-t-on

déclaré que les hommes ont tous les mêmes droits..., si l'inégalité dans les facultés morales empêchait le plus grand nombre de jouir de ces droits dans toute leur étendue. L'inégalité d'instruction est une des principales sources de la tyrannie. »

La législation étant pour les peuples ce que l'éducation est pour les individus, c'est proprement la différence des législations qui fait la diversité du caractère de chaque nation. « Chaque nation, écrit Helvétius dans son traité de l'*Homme*, a sa manière particulière de voir et de sentir, qui forme son caractère, et chez tous les peuples ce caractère, ou change tout à coup, ou s'altère peu à peu, selon les changements subits ou insensibles survenus dans la forme de leur gouvernement, par conséquent de l'éducation publique. Un gouvernement différent donne tour à tour à la même nation un caractère élevé ou bas, constant ou léger, courageux ou timide. » C'est d'une législation inique, détruisant au profit du petit nombre l'égalité primitive, qu'est résultée la misère des hommes, affirme Mably : « Ce n'est pas la faute de la nature si les hommes ont perdu leur égalité. C'est la faute de la politique assez imprudente et assez inconsidérée pour permettre que des magistrats s'accoutumassent dans l'exercice d'une trop longue magistrature à la douceur de commander, eussent l'adresse de tourner la puissance politique à leur avantage particulier et s'en rendissent enfin les maîtres. » C'est du rétablissement de l'égalité par des institutions équitables que résultera le bonheur commun, but de la société : « Il faut donc, déclare Babœuf, que les institutions sociales changent à ce point qu'elles ôtent à tout individu l'espoir de devenir jamais ni plus riche, ni plus puissant, ni plus distingué par ses lumières qu'aucun de ses égaux. Le seul moyen d'arriver là est d'établir l'administration commune; de supprimer la propriété particulière; d'attacher chaque homme au talent, à l'industrie qu'il connaît; de l'obliger à en déposer le fruit en nature au magasin commun et d'établir une simple administration des subsistances qui, tenant registre de tous les individus et de toutes les choses, fera répartir ces dernières dans la plus scrupuleuse égalité... Ce gouvernement démontré praticable par l'expérience, puisqu'il est appliqué aux douze cent mille hommes de nos douze armées, est le seul

dont il peut résulter un bonheur universel, inaltérable, sans mélange. » Les tendres et pacifiques devises : Liberté, Égalité, Fraternité, gravées aux frontispices des monuments aboutissant à la caporalisation de tous les individus, quelle ironie! *O miseras hominum mentes!*

L'homme étant naturellement bon, ce sont les mauvaises lois qui l'ont perverti. Horace écrivait : *Quid leges sine moribus?* C'est exactement l'inverse qu'il faut dire : la question morale est une question sociale. « Si les lois sont bonnes, déclare Diderot, les mœurs seront bonnes, et elles seront mauvaises si les lois sont mauvaises. » Helvétius développe ce thème : « Les vices d'un peuple sont toujours cachés au fond de sa législation... On ne peut se flatter de faire aucun changement dans les idées d'un peuple qu'après en avoir fait dans sa législation, et c'est par la réforme des lois qu'il faut commencer la réforme des mœurs... C'est uniquement par de bonnes lois qu'on peut former des hommes vertueux. » « Le législateur, opine Diderot, forme à son gré des héros, des génies et des hommes vertueux ». Dès lors, s'il y a des criminels, c'est la faute de la société qui doit ne s'en prendre qu'à elle. On reconnaît là l'idée de la *Nouvelle Héloïse*. En effet, « tous les caractères sont bons et sains en eux-mêmes, évangélise Rousseau, tous les vices qu'on impute au naturel sont l'effet des mauvaises formes qu'il a reçues »; dès lors, « il n'y a point de criminel dont les penchants, mieux dirigés, n'eussent produit de grandes vertus ». Cette conception, juste en partie seulement, supprime le remords et substitue, à la responsabilité individuelle, la responsabilité anonyme de la société, c'est-à-dire l'irresponsabilité collective.

Le but de l'instruction publique et de la législation, du gouvernement vraiment démocratique en un mot, est donc de rétablir ou de maintenir l'égalité naturelle, source de toute vertu : « C'est l'inégalité seule, enseigne Mably, qui a appris aux hommes à préférer aux vertus bien des choses inutiles et pernicieuses... *L'égalité doit produire tous les biens*, parce qu'elle unit les hommes, leur élève l'âme et les prépare à des sentiments mutuels de bienveillance et d'amitié : *j'en conclus que l'inégalité produit tous les maux*, parce qu'elle les dégrade, les humilie, et sème entre eux la division. » Réaliser l'égalité

civile (1789), puis l'égalité politique (1793), enfin l'égalité réelle des conditions (1796), voilà les trois moments logiques, les trois étapes nécessaires de l'idéologie révolutionnaire dont les deux premières seulement ont été réalisées.

V

MYSTIQUE DÉMOCRATIQUE ET MESSIANISME POLITIQUE

Nous venons de voir que l'idée d'égalité naturelle repose sur deux doctrines philosophiques aujourd'hui complètement périmées : sur le réalisme ontologique des genres et des espèces que l'analyse du processus de l'abstraction et la théorie évolutionniste ont définitivement condamné; sur l'empirisme de la table rase de Locke et de Condillac qui nie l'hérédité des caractères psychologiques aujourd'hui rigoureusement établie. Il n'y a pas d'idée plus anti-scientifique que l'idée-mère de la mystique démocratique : ceux qui la soutiennent seraient incapables de la justifier en raison. C'est bien la marque d'une idée mystique : elle s'impose affectivement à l'assentiment des esprits sans que ceux-ci soient en mesure de la justifier d'aucune sorte, parce qu'ils en ont oublié l'origine; sans qu'ils en éprouvent du reste le besoin, parce que l'habitude la leur fait trouver naturelle.

La réalisation de l'idée de justice ne peut, en conséquence, se ramener à l'établissement de l'égalité sociale. Contrairement à la formule de Diderot : *Un homme en vaut un autre*, il faut proclamer la non-équivalence des individus, comme, du reste, des groupes sociaux. Chaque individu est affecté d'un coefficient particulier de valeur sociale qui dépend, si l'on peut dire, de deux variables : de l'utilité générale des services qu'il peut rendre et de la difficulté qu'on éprouve à le remplacer. Pareillement, deux variables déterminent le prix d'un objet : son usage et sa rareté.

Mais il y a plus. On peut se demander si l'utilité générale que doit poursuivre tout gouvernement pour mériter le nom de démocratique se ramène uniquement à l'avènement messianique de la justice ici-bas. On peut se demander si la politique se réduit, en fin de compte, à une éthique.

La société étant un phénomène naturel, ne serait-telle pas, d'aventure, située « par delà le bien et le mal », la nature étant d'une amoralité transcendante, et cela au même titre que la croissance des plantes, que la chute des fleuves, que la danse des atomes, que l'évolution des nébuleuses? Rien ne prouve *a priori* que la société puisse se plier aux exigences les plus raffinées de notre conscience morale. Le *Dialogue égyptien du désespéré avec son âme*, les *Chants babyloniens de lamentation*, le *Livre de Job*, les *Vers de Théognis* expriment l'étonnement douloureux de l'âme humaine devant le scandale des apparences sensibles, en présence de la figure de ce monde pétri d'iniquité, où l'ingratitude et l'adversité sont le tribut payé à la vertu. Peut-être la société est-elle organiquement injuste ou n'est-elle pas, comme la science est déterministe ou n'est pas? Peut-être rechercher la justice avant tout, au détriment de la culture, de la civilisation, de l'obtention de certains grands buts objectifs nécessitant des hécatombes d'individus sacrifiés est-ce travailler à rebrousse-poil de la volonté suprême, comme disait Renan, et contrarier les vœux de la nature? Peut-être la société et la nature, dont elle est une efflorescence passagère, ne poursuivent-elles aucune fin, c'est-à-dire ne peuvent être conçues comme l'évolution d'une réalité imparfaite vers un état parfait où elle trouve sa justification et son achèvement? Peut-être la réalisation de la justice intégrale, au terme de l'évolution humaine, équivaudrait-elle à la plus grande des iniquités, capable de disqualifier à jamais moralement le Cosmos, car le privilège des derniers venus aurait pour effet d'aggraver, par contraste, l'injustice criante du sort qui fut réservé à leurs ancêtres, artisans de leur tardif bonheur? Peut-être le monde ne peut-il se justifier que d'un point de vue esthétique et spectaculaire?

Sans vouloir aborder ici ces problèmes de haute métaphysique, bornons-nous à quelques considérations plus terre-à-terre.

La première sera renouvelée de l'expérience de ce personnage d'un des contes de Voltaire qui, ayant multiplié les critiques à l'adresse du « Monde comme il va », finit par découvrir « qu'il y avait souvent de très bonnes choses dans les abus ».

Il se peut que, dans l'intérêt commun et, particulièrement, dans l'intérêt des plus déshérités, des institutions qui favorisent l'inégalité des conditions soient plus favorables que des lois qui cherchent à garantir une égalité commutative impossible. Comparons plutôt les États-Unis, où le régime capitaliste (le régime de l'abomination pour les collectivistes) ne reçoit nulle entrave, et l'Union des Républiques soviétiques socialistes, dont on ne saurait nier la volonté de justice et d'égalité. Le régime capitaliste fait de l'ouvrier américain un véritable « bourgeois »; le régime soviétique en fait un paria militarisé, et, généralisant la famine, la corruption, la déchéance humaine, il opère une régression de toutes les formes de l'industrie, du commerce, du crédit, sans parler de la disparition de toute vie intellectuelle supérieure, que la misère, la suppression des loisirs et la socialisation des esprits rendent pratiquement impossible. On sait combien l'incidence des lois déroute les prévisions des sages : il en est qui, ayant en vue d'améliorer la condition matérielle de la classe pauvre, n'aboutissent qu'à l'empirer, en provoquant l'exode des capitaux qui vont alimenter des entreprises étrangères et qui frustrent la classe ouvrière nationale des salaires que ces entreprises payent dans les autres pays. C'est l'histoire de notre politique financière d'avant-guerre. Les quarante milliards de capitaux français placés à l'étranger représentent une perte de plusieurs dizaines de milliards de salaires pour le prolétariat français. Il en est résulté que la France, qui avait multiplié les mesures législatives en faveur des masses ouvrières et des petits fonctionnaires, se trouvait être un des pays où les salaires moyens étaient le plus bas. Prenons encore l'enseignement de la guerre. L'équité absolue veut que tous les citoyens courent les mêmes risques, et c'est l'idée très morale qui a présidé à notre mobilisation générale; mais l'intérêt de la défense et le salut du pays veulent que les savants, les ingénieurs, les ouvriers spécialisés restent à l'arrière pour organiser et intensifier les industries de guerre. Après quelques mois, il a bien fallu reconnaître la folie de notre mobilisation égalitaire et rappeler du front ceux des techniciens qui survivaient. Les apôtres du peuple sont ainsi souvent ses plus grands malfaiteurs. Là-dessus notre bon maître Jérôme Coignard tenait

d'excellents propos : « La folie de la Révolution, disait-il, fut de vouloir instituer la vertu sur la terre. Quand on veut rendre les hommes bons et sages, libres, modérés, généreux, on est amené fatalement à les tuer tous. Robespierre croyait à la vertu : il fit la Terreur. Marat croyait à la justice : il demandait deux cent mille têtes. » Le problème social et politique ne se ramène pas à un problème moral; mais, plutôt, le problème moral résulte de la nécessité d'accommoder notre idéal humain aux possibilités sociales et politiques de l'heure présente. L'intérêt général peut recommander tantôt de favoriser le régime capitaliste, tantôt de le contrôler, tantôt de nationaliser une entreprise, tantôt d'affermer un monopole, tantôt de favoriser la coopération, tantôt de brider le syndicalisme qui, à la limite, va à la destruction de l'État. Des considérations morales et économiques interviennent dans la politique, mais la politique, pas plus que l'économie, ne se ramène à une éthique.

Ce n'est pas tout. Il est absolument arbitraire de ramener le bien commun, l'utilité générale, au seul souci de la justice, entendue comme l'uniformisation des conditions. Le respect des libertés individuelles qui engendrent la diversité, l'augmentation du bien-être moyen obtenu grâce à l'entreprise capitaliste, l'avancement des sciences et des arts non moins que la diffusion de la culture, l'accroissement de la puissance nationale, l'illustration du pays, le prestige de l'État, les entreprises de gloire, sont des fins économiques, politiques et morales qui s'imposent à des titres tout aussi légitimes à l'attention du législateur. Une nation n'est pas une armée du salut. On peut remarquer à ce sujet, pour l'édification des esprits qui se disent « libérés », que la recherche de la justice *avant tout*, fût-ce même au détriment de la prospérité nationale et des fins supérieures de la civilisation, provient d'une conception essentiellement religieuse et messianique de l'évolution de l'humanité.

Athènes ne rechercha pas l'égalité et la justice avant tout, sans quoi elle eût aboli l'esclavage; mais elle fut tolérante et hospitalière, amoureuse de liberté et passionnée de gloire; elle respecta l'homme de loisir qui n'est pas forcément un oisif; elle prit au sérieux son rôle d' « École de la Grèce », et d'institutrice du genre humain; elle mérita de détenir toutes

les maîtrises parce qu'elle ne mit rien au-dessus du culte de l'intelligence et de la beauté. Rome, par un prodige de vertu civique, réalisa « la Paix auguste », c'est-à-dire l'organisation pacifique et juridique de l'humanité civilisée obtenue par le respect du droit et le dévouement actif de tous les citoyens à la chose publique, l'*Imperium*, la formidable puissance gardienne de la légalité, incarnée dans la personne de César. Elle peupla le monde de prétoires, de basiliques, de bibliothèques et de théâtres. Elle fit de la Méditerranée le forum immense et pacifique où, sous la tutelle de sa loi, s'échangèrent les idées, les produits et les mœurs des trois continents. L'homme antique concevait le monde comme un être vivant, un organisme parfait, animé d'une âme divine, qui faisait harmonieusement concerter tous les êtres, concourir tous les événements en vue du bien de l'ensemble. Il intégrait l'ordre social dans l'ordre cosmique. La vertu pour chacun consistait à acquiescer à l'ordre universel, en accomplissant la tâche humble ou auguste, familière ou sublime, qui lui avait été impartie dans le Cité de Zeus qu'était l'Univers : le métier d'empereur comme Marc-Aurèle, ou celui d'esclave comme Epictète. Cette vision du monde implique l'idée d'une hiérarchie sociale et cosmique, et celle de la division du travail universel. Elle a donné la plus haute résultante de notre espèce : la civilisation gréco-romaine. L'Église enfin, copiant son ordre sur celui de Rome, sut éliminer le ferment d'anarchie que comportait son espérance primitive en la fin du monde imminente et en l'inauguration du royaume de Dieu avant que la génération apostolique ne passât. Confiant aux ordres religieux le soin de réaliser la vie évanglique, en marge de la société séculière qui ne s'en accommodait point, elle sut devenir une puissance d'ordre et de progrès social et, par son alliance avec l'Humanisme, elle fut, à l'époque de la Renaissance, à la tête de la civilisation occidentale.

Seuls, dans l'histoire, les prophètes d'Israël ont élevé une constante protestation contre le train de ce monde où les riches oppriment les justes, rançonnent les pauvres, « changent le droit en absinthe »[1]. Voyant dans la pauvreté la disgrâce

1. On ne saurait voir dans ce qui suit rien qui doive faire penser à l'antisémitisme. Il s'agit simplement de considérations de nature historique.

suprême, — à la différence du sage antique pour qui la vraie richesse est intérieure, et du chrétien pour qui le pauvre est « l'image du Christ », — Israël n'a cessé de se poser cette angoissante question : comment le Juste peut-il souffrir la pauvreté et la persécution? Comment le peuple élu peut-il être subjugué par les nations impies? La solution qu'il est parvenu à donner à ce problème est la suivante : Il viendra, le jour du Seigneur! Ce jour-là, Iahvé enverra son serviteur, le Messie, pour inaugurer le règne triomphant d'Israël sur tous les peuples assujettis. Comme il serait inique que les Justes morts avant l'avènement du royaume de Dieu ne participent pas à cette allégresse, que leurs torts ne soient pas redressés, ils ressusciteront, et même, pour que toutes choses soient égales, ils ressusciteront tels qu'ils ont vécu, avec leur chair. Le mirage d'un âge d'or où régnera la justice ici-bas, c'est-à-dire où il n'y aura plus ni de riches ni de pauvres, n'a cessé de hanter, au cours de sa longue histoire traversée, l'imagination apocalytique d'Israël. Le protestantisme a puisé cette espérance dans la lecture de la Bible, et l'a transmise aux auteurs de la Révolution. Karl Marx, le véritable précurseur des temps nouveaux, l'a recouverte du prestige de l'infaillibilité scientifique, en la déduisant du jeu inéluctable de pseudo-lois qui régiraient l'évolution économique. Puisque la pauvreté est la suprême iniquité, le royaume de Dieu ne peut résulter que de la guerre des pauvres contre les riches, comme l'enseignait Babœuf au nom de la mystique démocratique, comme le vaticine Karl Marx au nom des lois économiques, comme le prophétisaient les *Nabi* d'Israël au nom de l'idéal patriarcal et nomade. *La dictature du prolétariat se présente ainsi comme l'aboutissement logique et conjugué de l'esprit messianique, de la mystique démocratique et de l'économie marxiste.* « Périsse le monde, plutôt que l'iniquité soit! » Voilà le cri d'Osée et d'Amos que répercutent les diatribes furibondes des socialistes et des communistes contre la société capitaliste de nos jours. La révolution russe est l'aube du « Grand Soir » promis par les prophètes et par les sibylles.

L'histoire nous apprend qu'il y eut, effectivement, dans l'histoire un « Grand Soir » : celui de la civilisation antique. Le christianisme, en désaffectionnant l'homme de sa patrie

terrestre, relâcha le civisme, dont les républiques grecques et romaines avaient fait une manière de religion; les hommes du IVe et du Ve siècles, accaparés par de fratricides querelles religieuses, ne croyant plus à la valeur de la civilisation antique, ne surent pas résister à l'assaut des Barbares. Bien mieux, ils les appelèrent comme les fléaux de Dieu, venant punir la société païenne qui s'endurcissait dans son idolâtrie. Le poète Commodien appelle les Goths contre Rome, comme des libérateurs et des vengeurs : « Elle pleurera pendant l'éternité, elle qui se vantait d'être éternelle! » « Saül maudit et déchu, voilà Rome! David béni et triomphant, voilà les Barbares! » proclame, au bruit de l'Empire qui croule, un prêtre exultant. On avait honte d'être Romain : « Qui donc maintenant, s'écrie Salvien, oserait se vanter d'être Romain? »

La ruine du monde antique éclaire d'une singulière lumière le drame qui se joue aujourd'hui entre les vieilles nations civilisées d'Occident fondées sur d'antiques sagesses et les jeunes mystiques qui nous viennent d'une Russie asiatisée, et, du fond d'un passé plus reculé, des rêveurs du ghetto et des idéologues de la Révolution française auxquels deux siècles de politesse et d'idées générales avaient fait croire en la bonté native de l'homme et en la toute-puissance de la raison. De nouveau, s'affrontent durement et sont aux prises deux forces antagonistes qui se disputent la conduite des sociétés : « le libéralisme, d'origine grecque, et le socialisme, d'origine hébraïque », comme l'écrit Renan, « le libéralisme poussant au plus grand développement humain, et le socialisme, tenant compte, avant tout, de la justice entendue d'une façon stricte » : lutte entre les élites qui poursuivent un idéal de perfection qualitative, et la force du nombre qui vise à l'égalité niveleuse où sombre toute culture fine; lutte entre l'esprit positif qui s'alimente de l'étude des faits, et l'esprit mystique qui se repaît d'un messianisme économique chimérique. Et ce n'est pas un des spectacles les moins curieux du panorama moral de ce temps-ci que de voir les curieuses dissociations d'idées auxquelles cette lutte donne quotidiennement lieu : Maurras, païen de dilection, se rallie à l'idée monarchique et à l'Église romaine, parce qu'il voit dans le principe dynastique et l' « Église de l'ordre » les seules disci-

plines capables d'endiguer l'anarchie, l'avilissement de la culture, l'insurrection de l'affectivité contre la raison, que représentent pour lui le paupérisme des prophètes d'Israël et le « Noël évangélique »; au lieu que nos radicaux-socialistes, qui poursuivent avec zèle une politique anti-cléricale, dérivent très authentiquement des millénaristes juifs et chrétiens des premiers siècles croyant au règne de la justice ici-bas, réalisé par la vertu du nombre sous les espèces de la sainte égalité.

VI

L'IDÉE DÉMOCRATIQUE ET LA RÉALITÉ SOCIALE

Étant donné un milieu physique déterminé, un liquide, un cristal, une plaque de fer, un fil d'acier, il existe des conditions de symétrie qui limitent le nombre des phénomènes physiques qui peuvent s'y produire. Étant données les grandeurs physiques qui définissent un système, il existe des équations de dimensions qui restreignent le nombre des relations qui peuvent intervenir entre elles. Étant donnés des corps solides, il existe des équations d'élasticité et des conditions d'équilibre qui circonscrivent les assemblages qu'on en peut faire sous l'action de la pesanteur. Pareillement, étant donnée une société, il existe des conditions de structure qui s'imposent au législateur et réduisent le champ des expériences qu'il lui est loisible de tenter, à peine de voir l'édifice social s'effondrer dans la confusion et l'anarchie.

Une société n'est pas une matière indéfiniment malléable et plastique que pourraient malaxer à leur guise les mains souveraines des hommes d'État, comme fait de la matière première amorphe le Démiurge du *Timée* de Platon. La réalité sociale résiste aux entreprises des utopistes, tout comme la réalité physique résiste aux incantations magiques des sorciers. C'est qu'en effet, une société est un organisme complexe, composé d'individus accomplissant des tâches distinctes, groupés en familles, en cités, en syndicats professionnels, en corps sociaux, tout comme, en un organisme supérieur, les cellules sont différenciées et assemblées en tissus qui sont les organes de fonctions variées : plus est évolué un organisme

individuel ou collectif, plus considérables sont les répercussions qu'y provoquent des conditions nouvelles; si ces répercussions sont trop profondes, la mort résulte de la rupture d'équilibre qu'on a provoquée.

Ces analogies n'ont d'autre but que d'éclairer cette vérité élémentaire : il existe des conditions de survie et de prospérité des sociétés qui s'imposent à tout gouvernement soucieux du bien public et ménager de l'avenir. Ces conditions restrictives sont imposées par des faits, qui tiennent à la nature même de l'institution sociale. Ces faits sont les suivants : l'inégalité naturelle des individus qu'accroît encore l'obligation de la division du travail social; la famille et les mille groupements qui font qu'une société a une structure et est autre chose qu'un simple agrégat d'unités atomiques toutes interchangeables; la nécessité d'une hiérarchie sociale, de la sélection d'une élite dirigeante; le respect des libertés individuelles et l'autorité de l'État; le sacrifice partiel des intérêts particuliers au bien de l'ensemble et la solidarité dans le temps des générations successives qui fait la continuité morale de la vie des peuples. Partant, on ne saurait évaluer la bienfaisance d'un idéal d'après la seule générosité de l'âme qui le conçoit : il faut encore tenir compte de sa capacité de réalisation pratique. Les grands mystiques eurent la sagesse de se retirer de la vie de ce monde, pour fonder, en marge de la société séculière qui ne s'en accommodait pas, leurs thébaïdes d'ascètes, de thérapeutes, de contemplatifs, où ils pouvaient caresser en paix et sans danger les fictions fortifiantes nées de leur rêve paradisiaque. L'idéal démocratique ne fait pas, par une exemption insigne, exception à la règle : envisagé en tant qu'idée-force, il est un fait avec lequel il convient de compter : mais lui-même doit tenir compte des autres faits sans lesquels il n'est pas de société possible. S'il les violente et les outrepasse, il tombera dans ce qu'Hello appelait « les ironies de Dieu » : voulant le règne de la raison, la justice et la paix, il engendrera l'absurde, l'iniquité et la violence, l'abomination de la désolation.

LOUIS ROUGIER

LE FRÈRE-DE-LA-CÔTE[1]

III

L'affectation commune aux marins de ne s'étonner de rien de ce que peut offrir la mer ou la terre était devenue chez Peyrol une seconde nature. Ayant appris, dès l'enfance, à réprimer tout signe d'étonnement en présence de spectacles ou d'événements extraordinaires, de gens singuliers, de coutumes étranges, ou des plus redoutables phénomènes de la nature (la violence des volcans, par exemple, ou la furie des êtres humains), il était devenu vraiment indifférent, — ou peut-être seulement tout à fait inexpressif. Il avait été témoin de tant de bizarreries et d'atrocités, avait entendu tant d'histoires étonnantes, qu'en face d'une nouvelle aventure sa réaction mentale était généralement formulée par les mots : « J'en ai vu bien d'autres. » La dernière fois qu'il avait été frappé d'une sorte de panique du surnaturel, ç'avait été lorsqu'il avait assisté à la mort sur un tas de haillons de cette femme farouche et décharnée, sa mère : et la dernière chose qui lui avait, — à l'âge de douze ans, — communiqué une sorte de terreur, ç'avait été le bruit et la multitude de tous ces gens sur les quais de Marseille, une chose vraiment inconcevable et qui l'avait fait se réfugier derrière une pile de sacs de blé quand on l'eut jeté hors de la tartane. Il était resté là tremblant, jusqu'à ce qu'un homme avec un chapeau à cocarde et un sabre au côté (l'enfant n'avait jamais vu chapeau ni sabre de ce genre) l'eût saisi sous le bras et

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er janvier.

l'eût tiré de là; un homme qui aurait pu lui paraître un ogre (mais Peyrol n'avait alors jamais entendu parler d'un ogre) et qui, en tout cas, avait dans son genre quelque chose de plus effrayant et de plus étonnant que tout ce qu'il aurait pu imaginer, — si l'imagination avait été alors développée le moins du monde en lui. Il y avait assurément de quoi mourir de frayeur, mais ça n'arriva pas. Il ne devint même pas fou : comme ce n'était qu'un enfant, il s'adapta simplement, par une sorte d'acceptation passive, aux conditions nouvelles et inexplicables de la vie, et ce fut l'affaire de vingt-quatre heures à peu près. Après cette initiation, le reste de son existence, depuis les poissons volants jusqu'aux baleines, aux nègres et aux récifs de corail, aux ponts ruisselants de sang et à la torture par la soif dans des barques, n'avait guère été en comparaison qu'une navigation normale. A l'époque où il entendit parler d'une Révolution en France et de certains Immortels Principes qui causaient la mort de quantité de gens, — et cela il l'apprit soit de la bouche de marins et de voyageurs soit dans des gazettes vieilles d'un an et qui venaient d'Europe, — il était déjà en état d'apprécier à sa manière l'histoire contemporaine. Se mutiner et passer des officiers par-dessus bord : il avait déjà vu pareille chose à deux reprises, et il avait même été d'un côté différent chaque fois. Mais, quant à ce bouleversement-là, il ne prit aucun parti. C'était trop loin, trop grand, — et trop confus aussi. Il avait appris pourtant le jargon révolutionnaire assez rapidement et en faisait usage à l'occasion, quoique avec un secret mépris. Tout ce qu'il avait enduré, depuis l'amour fou pour une femme jaune jusqu'à la trahison d'un ami intime, camarade de bord (et Peyrol s'avouait à lui-même qu'il ne pouvait encore s'expliquer ni l'un ni l'autre), sans compter les divers degrés de son expérience des hommes et des passions dans l'entre-temps, tout cela avait teinté d'un mépris général, — un sédatif étonnant, — l'étrange mixture qu'on pouvait appeler l'âme de Peyrol à son retour au pays.

Aussi non seulement ne manifesta-t-il aucune surprise mais encore n'en éprouva-t-il aucune quand il aperçut, à droite de sa femme, le maître de la ferme d'Escampobar. Peyrol, assis dans cette salle vide, une bouteille de vin devant

lui, était en train de porter le verre à ses lèvres quand il vit entrer l'homme, l'ex-orateur de sections, chef de bonnets rouges, chasseur de ci-devants et de prêtres, fournisseur de la guillotine, bref un buveur de sang : et le citoyen Peyrol qui n'avait jamais été à moins de six milles des réalités de la Révolution, posa son verre tranquillement et lança de sa voix profonde ce seul mot : « Salut! »

L'autre répondit par un « Salut » beaucoup plus faible, en regardant fixement cet étranger dont on venait de lui parler. Ses yeux doux et taillés en amande étaient remarquablement brillants, de même que la peau qui couvrait ses pommettes hautes et rondes, et rouges comme celles d'un masque : tout le reste de la figure n'était qu'une masse de poils bruns en broussaille et qui poussaient si abondamment près des lèvres qu'ils cachaient entièrement le dessin d'une bouche qui, d'après ce que savait Peyrol, devait avoir un certain caractère de férocité. Le front soucieux et le nez droit indiquaient de l'austérité, comme il convient à un ardent patriote. L'homme tenait à la main un long couteau qu'il posa aussitôt sur une table. Il ne semblait pas avoir plus de trente ans, il était bien pris, et de taille moyenne; mais toute son allure trahissait un manque de résolution, et la forme de ses épaules une sorte de désillusion. C'était là un effet assez subtil, mais qui n'échappa point à Peyrol, tandis qu'il expliquait son cas et finissait son récit en déclarant qu'il était un marin de la République et qu'il avait toujours fait son devoir devant l'ennemi.

Le buveur de sang avait écouté attentivement. La courbe de ses sourcils lui donnait une expression d'étonnement. Il se rapprocha de la table et se mit à parler d'une voix qui tremblait d'indignation.

— Cela se peut. Mais on a peut-être pu tout de même vous corrompre. Les marins de la République ont bien été corrompus par l'or des tyrans. Qui l'aurait jamais cru? Ils parlaient tous comme des patriotes. Et pourtant les Anglais sont entrés dans le port et ont débarqué dans la ville sans rencontrer la moindre opposition. Les armées de la République les ont chassés, mais la trahison est tapie dans la terre, elle monte du sol, elle s'installe à nos foyers, se cache dans le sein des

représentants du peuple, dans celui de nos pères, de nos frères. Il fut un temps où fleurissait la vertu civique, mais à présent elle doit se cacher. Et je vais vous dire pourquoi : on n'a pas assez tué. On croirait qu'on ne pourra jamais en finir. C'est décourageant. Voyez où nous en sommes.

Sa voix s'étrangla dans sa gorge comme s'il avait soudain perdu toute confiance en lui.

— Un autre verre, citoyen, — dit Peyrol après un moment, — et buvons ensemble. Nous boirons à la confusion des traîtres. Je déteste la trahison comme personne, mais...

Il attendit que l'autre fût revenu, puis il versa le vin, et après qu'ils eurent trinqué et à demi vidé leurs verres, il posa le sien et reprit :

— Mais, voyez-vous, je n'ai rien à faire avec vos hommes politiques. J'étais à l'autre bout du monde, vous ne pouvez donc pas me soupçonner d'être un traître. Vous n'avez pas eu de merci, vous autres sans-culottes, pour les ennemis de la République à l'intérieur du pays, moi j'ai tué ses ennemis au dehors, bien loin d'ici. Vous coupiez les têtes sans beaucoup de cérémonie...

A ces mots l'autre ferma soudain les yeux un moment puis les rouvrit tout grands.

— Oui, oui, — acquiesça-t-il à voix basse. — La pitié peut être un crime.

— Oui. Et j'ai frappé les ennemis de la République à la tête, n'importe où je les ai trouvés, devant moi, sans m'inquiéter de leur nombre. Il me semble que vous et moi, nous sommes faits pour nous entendre.

Le maître de la ferme d'Escampobar murmura, toutefois, qu'en des temps pareils on ne pouvait rien considérer comme une preuve positive. Chaque patriote devait nourrir la suspicion dans son sein. Peyrol ne montra aucune impatience. Sa maîtrise de soi et l'inaltérable bonne humeur avec laquelle il avait mené la discussion lui valurent d'avoir gain de cause. Le citoyen Scévola Bron (tel était le nom du maître de la ferme), objet de crainte et d'horreur pour les autres habitants de la presqu'île de Giens, se laissa probablement influencer par le désir d'avoir quelqu'un avec qui échanger de temps à autre quelques mots. Aucun des villageois ne se souciait

de venir jusqu'à la ferme, et il n'en viendrait aucun, à moins qu'ils ne vinssent tous en corps et animés d'intentions hostiles. Ils étaient assez fâchés d'avoir cet homme dans le pays.

— D'où venez-vous? — fut la dernière question qu'il posa.

— J'ai quitté Toulon il y a deux jours.

Le citoyen Scevola frappa la table du poing, mais cette manifestation d'énergie fut de courte durée.

— Et dire que c'est la ville dont un décret disait qu'il ne resterait pas pierre sur pierre! — s'écria-t-il d'un air désolé.

— La plupart sont encore debout, — assura Peyrol avec calme, — je ne sais si la ville a mérité le sort qu'avait prescrit ce décret. Je viens d'y passer un mois à peu près et je sais qu'on y rencontre de bons patriotes. Je le sais parce que je me suis lié avec eux tous.

Et Peyrol cita quelques noms que l'ancien sans-culotte accueillit d'un sourire amer et d'un inquiétant silence, comme si les gens qui les portaient n'avaient été bons que pour l'échafaud et la guillotine.

— Venez que je vous montre où vous coucherez, — dit-il en poussant un soupir.

Peyrol s'empressa de le suivre. Ils entrèrent ensemble dans la cuisine. Par la porte du fond large ouverte un grand carré de soleil tombait sur les dalles. Dehors une troupe de poulets s'agitaient en attendant leur pâture, tandis qu'une poule jaune juchée sur le seuil penchait sa tête à droite et à gauche avec affectation. La grandeur et la propreté de la pièce firent sur Peyrol une impression des plus favorables.

— Vous mangerez ici avec nous, — lui dit son guide.

Sans s'arrêter ils suivirent un étroit passage qui conduisait au pied d'un escalier assez raide. Au-dessus du premier étage un escalier étroit et en spirale donnait accès à l'étage supérieur de l'habitation, et quand le sans-culotte eut ouvert une épaisse porte de bois, Peyrol se trouva dans une grande pièce mansardée qui contenait un lit à colonnes sur lequel étaient posés en tas des couvertures et des oreillers de rechange. Il y avait aussi deux chaises de bois et une grande table ovale.

— On pourrait arranger cette pièce pour vous, — dit le maître. — Mais je ne sais ce qu'en dira la maîtresse — ajouta-t-il.

Peyrol, frappé de l'expression particulière qu'avait prise

la figure de Scévola, tourna la tête et vit la jeune femme debout près de la porte. On eût dit qu'elle avait flotté derrière eux, car aucun bruit de pas, si léger fût-il, n'avait trahi sa présence. Ses lèvres rouges et ses bandeaux de cheveux noirs que couvrait en partie un bonnet de mousseline bordé de dentelle faisaient ressortir encore le teint pur de ses joues blanches. Elle ne fit aucun signe, ne prononça pas une seule parole, exactement comme s'il n'y avait eu personne dans la pièce : et Peyrol soudain se détourna de ce visage inconscient, aux yeux inquiets.

On ne sait comment, toutefois, le sans-culotte dut l'avoir comprise, car il déclara d'un ton décisif :

— Ça va bien, alors.

Pendant le silence qui suivit, les yeux de la femme ne cessèrent d'errer tout autour de la pièce, tandis qu'un demi-sourire se dessinait sur ses lèvres, un sourire moins distrait encore qu'inexplicable et que Peyrol observa du coin de l'œil sans pouvoir parvenir à en comprendre la raison. Elle ne sembla même pas le connaître.

— Vous avez la vue de trois côtés sur la mer ici, — remarqua le futur hôte de Peyrol.

L'habitation était fort élevée et cette grande mansarde à trois fenêtres donnait d'un côté sur la rade d'Hyères au premier plan, et au loin sur les ondulations bleuâtres de la côte vers Fréjus; de l'autre côté sur le vaste demi-cercle de hautes collines dénudées, que coupait l'entrée du port de Toulon gardé par ses forts et ses batteries et qui s'achevait par le Cap Cépet, avec sa masse robuste aux sombres replis, des rochers bruns à sa base et une tache blanche à son sommet, un ci-devant sanctuaire consacré à Notre-Dame, et ci-devant lieu de pèlerinage. L'éblouissant midi semblait fondre à la surface sans défaut de la mer.

— On se croirait dans un phare, — s'écria Peyrol. — C'est un endroit fait pour un marin.

La vue de voiles çà et là sur la mer réconforta son cœur. Les gens de la terre, leurs maisons, leurs animaux et leurs faits et gestes ne l'intéressaient guère. La vie réelle des rivages étranges où il avait passé, ç'avait été pour lui leurs embarcations : canoes, catamarans, ballahous, praus, lorchas, ou

même simples radeaux faits de troncs côte à côte, avec un bout de natte comme voile et sur lesquels des hommes de couleur s'en allaient pêcher le long de bancs de sable blanc accablés par un ciel tropical ou dans le reflet sinistre d'un nuage orageux suspendu à l'horizon. Il ne vit là que sérénité parfaite; le rivage n'avait rien de sombre, l'éclat du soleil rien de menaçant. Le ciel semblait poser légèrement sur la chaîne distante et vaporeuse des collines : et toute cette immobilité complète semblait en équilibre dans l'air comme un aimable mirage. Sur cette mer sans marées on pouvait voir plusieurs tartanes immobilisées par le calme plat dans la petite passe entre Porquerolles et le cap Esterel, et pourtant leur immobilité n'était pas celle de la mort, mais celle d'un léger sommeil, la tranquillité d'un souriant enchantement, d'un beau jour en Méditerranée, sans le moindre souffle parfois, mais non pas sans vie. Quelque enchantement que Peyrol eût pu éprouver au cours de sa vie vagabonde à la mer, il était toujours venu s'y mêler des pensées de combat et de mort, jamais cette sécurité souriante à la lumière de laquelle tout son passé lui apparaissait comme une succession de jours sombres et de nuits accablantes. Il eut l'impression qu'il n'aurait plus jamais envie de sortir de là, comme un obscur sentiment que son âme de vieux flibustier n'avait jamais cessé d'être enracinée à cet endroit du monde. Oui, c'était un endroit fait pour lui, non pas parce que la nécessité l'y contraignait, mais simplement parce que son désir de repos avait enfin trouvé un gîte.

En se détournant de la fenêtre, il se trouva face à face avec le sans-culotte, qui s'était apparemment rapproché de lui, avec l'intention peut-être de lui taper sur l'épaule, mais qui alors tourna la tête. La jeune femme avait disparu.

— Dites-moi, patron, — lui dit Peyrol, — n'y a-t-il pas près d'ici une petite crique où je pourrais à l'occasion mettre un bateau?

— Qu'est-ce que vous voulez faire d'un bateau?

— Aller à la pêche quand le cœur m'en dira! — répondit Peyrol tranquillement.

Le citoyen Bron, subitement radouci, lui déclara qu'il trouverait ce qu'il lui fallait à environ deux cents mètres

de la maison, au bas de la colline. La côte était partout très découpée, mais là il trouverait une espèce de petit bassin. Et les yeux en amande du buveur de sang toulonnais prirent une expression étrangement sombre en regardant Peyrol qui l'écoutait avec attention. Un petit bassin qui communiquait avec une anse que les Anglais connaissaient bien. Il se tut pendant un moment. Sans animosité mais avec conviction, Peyrol remarqua qu'il était bien difficile de tenir les Anglais à l'écart d'un endroit où il y avait un peu d'eau salée : mais il ne pouvait imaginer ce qui avait pu les amener dans un pareil endroit.

— C'est quand leur flotte est venue pour la première fois, — répondit le patriote d'une voix caverneuse, — et qu'elle croisait en vue de la côte avant que les traîtres anti-révolutionnaires ne les eussent fait entrer dans Toulon, et eussent vendu le sol sacré de leur patrie pour une poignée d'or. Oui, pendant les jours qui ont précédé l'accomplissement de ce crime, des officiers anglais débarquaient la nuit dans cette anse et montaient jusqu'à cette maison où nous sommes.

— Quelle audace! — remarqua Peyrol vraiment surpris cette fois. — Oui, c'est leur genre. Tout de même c'est difficile à croire. Ce n'est pas une histoire?

Le patriote étendit violemment le bras :

— J'ai juré que c'était vrai devant le tribunal, — dit-il. — C'est une sombre histoire, — s'écria-t-il d'une voix perçante. Il s'arrêta. — Cela a coûté la vie à son père, — reprit-il à voix basse — ... et à sa mère aussi, mais la patrie était en danger, — ajouta-t-il à voix plus basse encore.

Peyrol se dirigea vers la fenêtre qui donnait vers l'ouest et regarda dans la direction de Toulon. Au milieu de l'étendue d'eau qui le séparait du Cap Cicié il aperçut un vaisseau à deux ponts et de petits points noirs, ses chaloupes, qui s'efforçaient de lui mettre le nez dans la bonne direction. Peyrol les observa un moment puis revint au milieu de la pièce.

— L'avez-vous vraiment arraché d'ici pour le conduire à la guillotine? — demanda-t-il d'un air indifférent.

Le patriote hocha la tête pensivement, les yeux baissés.

— Non, il est venu à Toulon, juste avant l'évacuation, c'était un ami des Anglais... il a fait le trajet dans une tartane

qu'il avait et qui est restée ici, à Madrague. Il avait sa femme avec lui. Ils étaient venus pour rechercher leur fille qui était alors confiée à des religieuses qui se cachaient. Les Républicains victorieux approchaient et les esclaves des tyrans ne pensaient plus qu'à fuir.

— Ils étaient venus chercher leur fille, — dit Peyrol d'un air rêveur. — C'est curieux que des coupables eussent...

Le patriote dressa la tête farouchement.

— Ce fut justice, — dit-il à voix haute. — C'étaient des antirévolutionnaires, et en admettant même qu'ils n'eussent jamais parlé à un Anglais, ils avaient sûrement ce crime atroce en tête.

— Et ils sont restés trop longtemps à la recherche de leur fille, — murmura Peyrol. — Et c'est vous qui l'avez reconduite chez elle.

— En effet, — répondit le patron. Un moment ses yeux évitèrent le regard investigateur de Peyrol, mais bientôt après il le regarda bien en face. — Aucune leçon de honteuse superstition n'est venue corrompre son âme, — déclara-t-il avec exaltation. — Je l'ai ramenée chez elle patriote.

Peyrol, très calme, fit un geste d'assentiment à peine perceptible.

— Eh bien! — dit-il, — tout cela ne m'empêchera pas de dormir fort bien dans cette pièce. J'avais toujours pensé que j'aimerais habiter un phare quand j'en aurais assez de courir les mers. Ça ressemble vraiment à la lanterne d'un phare, — ajouta-t-il en se dirigeant vers l'escalier. — Salut, citoyen.

Peyrol avait une maîtrise de soi qui confinait à la placidité. En Orient, des hommes n'avaient pas mis en doute que Peyrol fût un homme à la fois calme et terrible. Ils pouvaient en citer des exemples qui, à leur point de vue, étaient parfaitement admirables. Quant à Peyrol lui-même, il pensait qu'il n'avait fait que se conduire raisonnablement dans toutes sortes de dangereuses circonstances, sans se laisser égarer ni par la nature, ni par le danger de quelque situation que ce fût. Il savait s'adapter au caractère et à l'esprit même d'un événement, sans la moindre sentimentalité. Le sentiment en soi était une création artificielle dont il n'avait jamais entendu parler et qui, s'il l'avait vu agir, lui

aurait paru trop compliquée pour pouvoir en faire usage.

Cette sorte d'acceptation naturelle fit de Peyrol un très satisfaisant commensal de la ferme d'Escampobar. Il débarqua sans encombre avec son chargement, comme il disait, et à la porte de la maison il trouva la jeune femme au visage pâle et au regard errant. Rien de ce qui l'entourait ne pouvait fixer longtemps son attention. A droite, à gauche, au loin, elle semblait toujours chercher quelque chose pendant qu'on lui parlait, au point qu'on ne savait si elle suivait vraiment ce qu'on lui disait. Elle avait pourtant toute sa présence d'esprit. Malgré son air de toujours chercher quelque chose d'invisible, elle adressa un sourire à Peyrol; puis, se retirant dans la cuisine, elle observa, — autant que ses regards inquiets pouvaient observer quoi que ce fût, — le chargement de Peyrol et Peyrol lui-même quand il monta l'escalier.

La partie la plus précieuse du chargement de Peyrol étant suspendue à sa propre personne, la première chose qu'il fit, une fois seul dans sa chambre, fut de se débarrasser de son fardeau et de le poser sur le pied du lit. Puis il s'assit et accoudé à la table se mit à le contempler avec un sentiment de complet soulagement. Ce butin n'avait jamais chargé sa conscience, il n'avait fait par moments qu'oppresser son corps : et si son esprit en avait été tant soit peu affecté, ce n'était pas à cause de son caractère secret, mais plus simplement à cause de son poids qui était gênant, irritant, et, à la fin de la journée, parfaitement insupportable. Un marin comme lui, libre d'allures et respirant à l'aise, se faisait l'effet d'un animal surchargé, et cela augmentait ce que la nature de Peyrol avait de compassion pour les bêtes à quatre pattes qui portent ici-bas les fardeaux des hommes. Les nécessités d'une existence illégale avaient fait de Peyrol quelqu'un d'impitoyable, mais non pas de cruel.

Allongé sur sa chaise, nu jusqu'à la ceinture, sa tête robuste et grisonnante au profil romain appuyée sur un avant-bras puissant et couvert de tatouages, il se sentait enfin à son aise, les yeux fixés sur son trésor avec un air de méditation. Peyrol ne méditait pas (comme un observateur superficiel aurait pu le croire) sur la meilleure cachette à lui donner. Il avait bien eu quelque expérience de cette sorte de pro-

priété qui lui avait toujours rapidement fondu entre les doigts : mais ce qui le rendait pensif, c'était le caractère même de ce trésor; non plus une part de butin chèrement acquise au prix de luttes, de dangers, de labeurs, de privations, mais un coup de chance pour lui seul. Il savait ce que c'était que du butin et combien cela se dissipait vite; mais cela, ça devait durer. Il l'avait là avec lui, fort loin de ces parages où il avait passé le plus clair de sa vie, pour ainsi dire dans un autre monde. Il ne s'agissait pas de le dilapider à boire, à jouer, ou de toute autre façon habituelle. Dans cette pièce qui dominait de quelques pieds ce pays natal où il se sentait plus étranger que partout ailleurs, dans cette vaste mansarde inondée de lumière et pour ainsi dire environnée par la mer, Peyrol, plongé dans une sensation de paix et de sécurité, ne voyait pas de quoi se casser la tête. Il s'aperçut qu'il ne s'était jamais vraiment soucié de la part de butin qui avait pu lui revenir. Jamais. Se soucier extrêmement de celui-ci, que personne n'essaierait de reprendre, ce serait vraiment absurde. Peyrol se leva et se mit en devoir d'ouvrir un grand coffre en bois de santal que fermait un énorme cadenas, sa part du butin ramassé dans une ville chinoise du Golfe du Tonkin, en compagnie de quelques Frères-de-la-Côte qui avaient mis, une nuit, le grappin sur une goëlette portugaise. Il était jeune alors, très jeune; on lui laissa le coffre parce que personne d'autre ne voulait de quelque chose d'aussi encombrant, et aussi parce que le métal des cercles curieusement ouvragés qui le renforçaient n'était pas de l'or mais du cuivre. Lui, dans son innocence, avait été ravi de cet objet. Il l'avait traîné avec lui dans toutes sortes d'endroits, il l'avait même abandonné, pendant une année entière, dans une caverne sombre et humide d'un certain endroit de la côte de Madagascar. Il l'avait confié à des chefs indigènes, à des Arabes, à un tenancier de tripot à Pondichéry, à des amis singuliers et même à des ennemis : une fois il l'avait perdu.

C'était la fois où il avait reçu une blessure qui l'avait laissé béant et perdant le sang comme une outre. Une discussion s'était élevée tout à coup dans une compagnie de Frères-de-la-Côte sur on ne sait quelle conduite à suivre, que compliquaient des jalousies personnelles, dont il était

aussi innocent qu'un nouveau-né. Il ne sut jamais qui lui avait porté le coup. Un autre Frère, un de ses camarades, un jeune Anglais, était intervenu dans la bagarre, l'avait tiré de là, et il ne s'était plus rappelé ce qui lui était arrivé pendant des jours. Maintenant, quand il regardait la cicatrice, il ne comprenait pas comment il avait pu en réchapper. Cette aventure, sa blessure et une pénible convalescence, avaient quelque peu assagi son caractère. Bien des années plus tard, ses idées sur la légalité s'étant modifiées, il servait comme quartier-maître à bord de l'*Hirondelle*, un corsaire relativement respectable, quand il aperçut son coffre à Port-Louis, à la devanture d'une échoppe que tenait un Hindou solitaire. L'heure était tardive, la petite rue déserte, et Peyrol entra réclamer son bien, loyalement, un dollar d'une main, un pistolet de l'autre : l'Hindou, sans résistance, le laissa l'emporter. Il chargea le coffre vide sur son épaule, et le même soir le corsaire prit la mer : alors seulement il put s'assurer qu'il ne s'était pas trompé, car peu après l'avoir eu pour la première fois, il avait, dans un mouvement de sinistre légèreté, gravé à l'intérieur, avec la pointe d'un couteau, le grossier dessin d'un crâne et de deux os entrecroisés qu'il avait ensuite badigeonné en rouge avec de la laque de Chine. Le dessin y était, aussi frais que jamais.

Dans cette mansarde tout inondée de lumière de la ferme d'Escampobar, Peyrol ouvrit son coffre; il en retira tout le contenu, et après avoir étendu son trésor au fond, il remit tout en place : une veste ou deux, une vareuse de drap fin, un morceau de mousseline de Madapolam, dont il n'avait que faire, et une certaine quantité de chemises fines. Personne n'oserait venir fourrager dans son coffre, pensait-il, avec l'assurance de quelqu'un qui, dans son temps, a su inspirer la crainte. Il se releva, parcourut la pièce du regard en étirant ses bras puissants, et il cessa de penser à son trésor, à l'avenir et même au lendemain, pénétré de la soudaine conviction qu'il serait décidément fort bien dans ce logis.

IV

Peyrol se rasait avec son inusable rasoir anglais devant un morceau de glace suspendu au montant de la fenêtre, car ce

jour-là était un dimanche. Les années qui, après bien des agitations politiques, avaient abouti à la proclamation de Bonaparte comme consul, n'avaient guère laissé de traces sur Peyrol, si ce n'est que son épaisse chevelure était devenue presque blanche. Après avoir soigneusement remis son rasoir dans l'étui, Peyrol mit sa meilleure paire de sabots et descendit bruyamment l'escalier. Sa culotte de drap brun n'était pas attachée aux genoux et les manches de sa chemise étaient relevées au-dessus du coude. Ce flibustier devenu campagnard avait l'air parfaitement chez lui dans cette ferme qui, comme un phare, commandait la vue de deux rades et de la haute mer. Il traversa la cuisine pour aller s'asseoir devant la maison, et laissa derrière lui la porte ouverte. Au bruit des sabots, un jeune homme qui était assis dehors, sur un banc, tourna la tête et lui adressa un salut nonchalant. Il avait le visage allongé et hâlé, le nez légèrement recourbé, le menton bien dessiné. Il portait une vareuse bleue d'officier de marine, ouverte sur une chemise blanche et une cravate noire à longues pointes. Une culotte blanche, des bas blancs, et des souliers noirs à boucles d'acier complétaient son costume. Une épée à poignée de cuivre, dans un fourreau accroché à un ceinturon, était posée à terre près de lui. Peyrol, dont le visage rouge reluisait sous ses cheveux blancs, s'assit sur le banc à quelque distance du jeune homme. Devant la maison, le terrain rocheux, nivelé sur une petite étendue, s'inclinait ensuite vers la mer par une pente qu'encadraient deux collines dénudées. Le vieux forban et le jeune marin, les bras croisés, regardaient vaguement devant eux, sans échanger une parole, comme deux vieux amis ou comme deux étrangers. Ils ne firent pas même un mouvement lorsque le maître de la ferme d'Escampobar apparut à la barrière, une fourche sur l'épaule, et se mit à traverser la cour. Avec ses mains noires, ses manches relevées, sa fourche, sa tenue de travail, tout son aspect prenait, un dimanche, un air de manifestation : mais le patriote, dans la fraîche lumière de ce riant matin, traînait ses sabots avec un air de lassitude qu'un paysan n'aurait certainement pas eu à la fin d'une journée de travail.

— Est-ce que ce garçon-là ne se repose jamais? — demanda négligemment le jeune homme, sans même détourner la tête.

— Pas le dimanche, en tout cas, — répondit Peyrol du même air détaché. — Que voulez-vous! la cloche de l'église, c'est un poison pour lui.

« Il y a quelque temps, quand les prêtres ont commencé à revenir dans leurs paroisses, imaginez-vous que ce garçon-là, — et Peyrol fit de la tête un geste dans la direction de la porte de la salle, — est parti pour le village avec un sabre au côté et son bonnet rouge sur la tête. Il se dirigea vers la porte de l'église. Ce qu'il voulait y faire, je n'en sais rien. Ce n'était certainement pas pour y dire ses prières. Tous les gens étaient enchantés de voir leur église rouverte; de sa fenêtre une femme le vit passer et donna l'alarme. « Hé! voyez le Jacobin, le sans-culotte, le buveur de sang! Regardez-le. » Des gens sortirent précipitamment de chez eux : un ou deux hommes qui travaillaient dans leur jardin se penchèrent par-dessus les murs de clôture. Une foule se fut bientôt rassemblée, des femmes surtout, chacune avec la première chose qui lui était tombée sous la main, un bâton, un couteau de cuisine, n'importe quoi. Quelques hommes avec des bêches et des gourdins les rejoignirent près de l'abreuvoir. Il ne trouva pas cela du tout de son goût. Que pouvait-il faire? Il rebroussa chemin et se mit à grimper la colline en courant comme un lapin. Il faut du courage pour tenir tête à une bande de femmes déchaînées. Il grimpa le chemin sans regarder derrière lui et les autres se mirent à sa poursuite en hurlant : « A mort! à mort, le buveur de sang! » Pendant des années il n'avait cessé d'être un objet d'horreur et d'abomination pour tous ces gens, et maintenant ils pensaient que leur tour était venu. Le prêtre, du fond de son presbytère, entend tout ce bruit et court à la porte. D'un coup d'œil il comprend ce qui se passe. C'est un homme d'environ quarante ans, mais tout en nerfs, avec de longues jambes, et agile avec ça. Il vous ramasse sa soutane et se met à bondir dehors, en prenant des raccourcis par-dessus de petits murs bas et en sautant de rocher en rocher comme une chèvre. J'étais là-haut dans ma chambre quand le bruit me parvint. Je me mis à la fenêtre et vis la poursuite qui allait son train. Je commençais à croire que cet imbécile allait nous amener toutes ces furies avec lui jusqu'ici, et que ces gens-là allaient prendre la maison d'assaut et nous faire à tous un

mauvais parti, quand le prêtre lui coupa la route juste à temps. Il aurait pu faire tomber mon Scevola comme rien, mais il le laissa passer et se jeta au-devant de ses paroissiens, les bras étendus. Cela fit son effet. Il a sauvé le patron. Ce qu'il a bien pu leur dire pour les calmer, je n'en sais rien, c'était les premiers temps et ils aimaient beaucoup leur nouveau prêtre. Il faisait d'eux ce qu'il voulait. Je m'étais penché à la fenêtre, — c'était assez intéressant. — Ils auraient volontiers massacré toute notre maudite bande, ainsi qu'ils nous appelaient dans le village. Quand je me retirai, la patronne était derrière moi, qui regardait aussi. Vous venez ici depuis assez longtemps pour savoir comment elle circule, dehors et dans la maison, sans faire le moindre bruit. Une feuille ne se pose pas plus légèrement par terre que ne le font ses pieds. Je suppose qu'elle ignorait que j'étais là-haut et qu'elle était venue dans la chambre avec cette façon qu'elle a de toujours chercher quelque chose qu'elle ne trouve pas, et en me voyant ainsi penché à la fenêtre elle s'est naturellement approchée pour voir ce que je regardais. Elle n'était pas plus pâle que d'habitude, mais elle serrait sa robe contre sa poitrine avec ses dix doigts, comme ceci. J'en fus stupéfait. Avant même que j'aie pu retrouver l'usage de la parole, elle s'est retournée et elle est sortie de la pièce sans faire plus de bruit qu'une ombre. »

— En fait d'ombre, — fit indolemment le jeune officier, — je connais la sienne.

Le vieux Peyrol ne put réprimer un geste.

— Que voulez-vous dire? — demanda-t-il. — Où celà?

— Il n'y a qu'une fenêtre dans la chambre où l'on m'a mis à coucher hier soir et j'étais là à regarder dehors. C'est pour cela que je suis ici, n'est-ce pas? pour regarder. Je m'étais éveillé en sursaut et, une fois éveillé, je suis allé me mettre à la fenêtre.

— On ne voit pas d'ombres en l'air, — grommela le vieux Peyrol.

— Non, mais on en voit par terre, et assez noires même, quand la lune est pleine: elle s'étendait sur cet endroit découvert, depuis le coin de la maison.

— La patronne, — s'écria Peyrol à voix basse.

— Évidemment. Je sais reconnaître une ombre; et quand

je l'ai vue, cela ne m'a nullement effrayé, pas à moitié autant que ce que je vous en dis semble le faire. Tout de même, votre sans-culotte d'ami doit avoir un sacré sommeil, tous ces pourvoyeurs de guillotine vous ont une conscience républicaine à l'épreuve du feu. Je les ai vus à l'œuvre dans le Nord, quand j'étais enfant, et que je courais pieds nus dans les ruisseaux.

— Il dort toujours dans cette chambre, — fit gravement Peyrol.

— Mais il ne s'agit pas de cela, — reprit l'officier, — si ce n'est que cela fait peut-être l'affaire des ombres errantes que d'entendre la conscience de cet homme en prendre ainsi à son aise.

Peyrol, fort agité, se contraignit à baisser la voix.

— Lieutenant, — dit-il, — si je n'avais pas vu depuis le début ce que vous avez en tête, j'aurais trouvé moyen de me débarrasser de vous depuis longtemps, de façon ou d'autre.

Le lieutenant lui lança de nouveau un regard de côté et Peyrol, qui avait levé le poing, le laissa retomber lourdement sur sa cuisse.

— Je suis le vieux Peyrol et cet endroit-ci, aussi isolé qu'un navire en mer, est pour moi comme un navire; tous ceux qui s'y trouvent sont mes camarades de bord. Ne vous occupez pas du patron. Je veux savoir seulement si vous avez entendu quelque chose. Un bruit quelconque? Un murmure, un bruit de pas?

Un sourire amer et moqueur passa sur les lèvres du jeune homme.

— Pas même le pas d'une fée. Entendriez-vous tomber une feuille? et avec ce sacré terroriste qui faisait un bruit de trompette juste au-dessus de ma tête?...

Sans décroiser les bras, il se tourna vers Peyrol qui le regardait anxieusement.

— Vous voulez savoir, n'est-ce pas? Eh bien, je vais vous dire ce que j'ai entendu et vous en ferez ce que voudrez. J'ai entendu le bruit d'un faux pas. Ce n'était pas assurément une fée qui butait. C'était je ne sais quoi dans un gros soulier. Une pierre roula jusqu'au bas de ce ravin, interminablement, puis il y eut un silence de mort. Je n'ai rien vu remuer. De la

façon dont la lune était placée, le ravin se trouvait plongé dans l'ombre. Et je n'ai pas essayé de voir.

Peyrol, le coude sur un genou, appuya sa tête dans la paume de sa main. L'officier, sans desserrer les dents, répéta :

— Faites-en ce que vous voudrez!

Peyrol hocha légèrement la tête. Le jeune officier s'appuya en arrière contre le mur, mais, un moment après, le bruit d'une pièce d'artillerie leur parvint du bas de la falaise, le long de la pente à leur gauche, un bruit sourd suivi d'une sorte de soupir qui semblait chercher une issue parmi ces crêtes rocheuses.

— C'est la corvette anglaise qui croise dans la rade d'Hyères depuis la semaine dernière, — dit le jeune officier, en ramassant brusquement son épée.

Il se leva et boucla son ceinturon, et, tandis que Peyrol se levait plus lentement de son banc, il dit :

— Elle n'est certainement pas où nous l'avons vue à l'ancre hier soir. Ce canon avait l'air assez près. Elle a dû se rapprocher. Il y a eu assez de vent pour cela, à certains moments, cette nuit. Mais sur quoi peut-elle bien tirer, là, dans la Petite Passe. Nous ferions bien d'aller voir.

Il s'élança, suivi de Peyrol. On ne voyait pas une âme aux alentours de la ferme, on n'entendait pas le moindre bruit, si ce n'est le lointain mugissement d'une vache. Peyrol emboita le pas derrière l'officier qui, rapidement, suivait le sentier dont la trace était à peine marquée sur la pente pierreuse de la colline.

— Ce canon n'était pas chargé, — remarqua soudain Peyrol, d'une voix profonde et ferme.

L'officier le regarda par-dessus son épaule.

— Vous avez peut-être raison. Vous n'avez pas été canonnier pour rien. Pas chargé, eh! Alors, c'est un signal. Mais à qui? Voilà des jours que nous observons cette corvette et nous savons qu'elle n'a pas de compagnon.

Il avançait toujours et Peyrol le suivait sur le sentier raboteux, sans perdre haleine. Il répondit d'une voix ferme :

— Elle n'a pas de compagnon, mais elle a peut-être aperçu un ami au lever du soleil, ce matin.

— Ah! bah! — répliqua l'officier sans ralentir le pas. —

Vous parlez comme un enfant, ou bien vous me prenez pour un enfant. A quelle distance aurait-elle pu voir? Qu'aurait-elle pu découvrir au lever du jour, en se dirigeant vers la Petite Passe où elle se trouve maintenant? Les îles lui auraient masqué les deux tiers de la mer et justement dans la direction où l'escadre anglaise du blocus se promène au-dessous de l'horizon. Drôle de blocus! On ne voit pas la moindre voile anglaise pendant des jours et des jours, et puis au moment où l'on s'y attend le moins, ils arrivent en foule comme s'ils voulaient nous manger tout vifs. Non, non! il n'y a pas eu assez de vent pour lui amener un compagnon. Mais, dites-moi, canonnier, vous qui vous flattez de reconnaître le rugissement des pièces anglaises, quel canon était-ce?

— Une pièce de douze, — grogna Peyrol. — La pièce la plus lourde qu'elle porte. Ce n'est qu'une corvette.

— Eh bien alors, c'est donc qu'on aura tiré pour rappeler une des embarcations quelque part où nous ne pouvons la voir, le long de la côte. Avec une côte comme cela, toute en pointes et en criques, cela n'aurait rien d'extraordinaire, n'est-ce pas?

— Non, — dit Peyrol en marchant d'un pas ferme. — Ce qui est extraordinaire, c'est qu'elle ait mis une embarcation à la mer.

— Oui, vous avez raison, — l'officier s'arrêta soudain.— C'est étonnant qu'elle ait envoyé une embarcation. Mais je ne vois pas comment expliquer autrement ce coup de canon.

Le visage de Peyrol ne trahissait aucune émotion.

— Il y a là quelque chose qui mérite une investigation, — reprit avec animation l'officier.

— S'il ne s'agit que d'une embarcation, — reprit Peyrol le plus tranquillement du monde, — cela ne peut pas être quelque chose de bien sérieux. Qu'est-ce que cela pourrait bien être? Vraisemblablement, ils l'auront envoyée sur la côte de bonne heure le matin, avec des lignes, pour essayer d'attraper du poisson pour le petit déjeuner du capitaine. Pourquoi écarquillez-vous les yeux ainsi? Vous ne connaissez donc pas les Anglais? Ils sont capables de tout.

Après avoir prononcé ces mots avec une lenteur à laquelle ses cheveux blancs donnaient un air vénérable, Peyrol fit le geste d'essuyer son front qui cependant était à peine moite.

— Allons! — dit brusquement le lieutenant.

— Pourquoi courir ainsi, — fit Peyrol sans bouger. — Mes sabots sont lourds, et me font trébucher sur ces pierres.

— Vraiment? — s'écria l'officier. — Eh bien, si vous êtes fatigué, vous pouvez vous asseoir et vous éventer avec votre chapeau. Au revoir.

Et il s'éloigna à grand pas, avant que Peyrol eût eu le temps d'ouvrir la bouche.

L'inquiétude croissante de celui-ci prit brusquement fin quand, il vit devant lui Arlette qui se détachait sur le ciel ensoleillé et descendait le sentier par lequel le lieutenant avait disparu.

Peyrol alla rapidement à sa rencontre. Il n'était pas homme à perdre son temps et les sabots ne semblaient pas lui peser beaucoup aux pieds. La fermière, que les gens du village appelaient Arlette comme si elle n'avait été qu'une petite fille, (et cela avec un étrange accent de terreur), s'avançait, la tête baissée, les pieds touchant le sol aussi légèrement qu'une feuille, comme disait Peyrol. Le bruit des sabots lui fit lever les yeux, ces yeux noirs ouverts dans son enfance sur de tels spectacles de terreur et de sang qu'elle en avait conservé une crainte de regarder longtemps droit devant elle de peur de voir se former aussitôt quelque vision de mort. C'est ce que Peyrol appelait « essayer de voir quelque chose qui n'y était pas » : et cette mobilité, évasive et franche à la fois, faisait tellement une part de son être, que la fermeté avec laquelle elle soutint son regard inquisiteur surprit un moment le vieux Peyrol.

— Vous a-t-il parlé? — demanda-t-il sans autre préambule.

Elle répondit d'un ton dégagé et provocant qui frappa également Peyrol comme une nouveauté :

— Il ne s'est même pas arrêté, il a passé près de moi comme s'il ne m'avait pas vue.

Ils détournèrent leur regard l'un de l'autre.

— Dites-moi, qu'est-ce que vous surveillez donc comme ça la nuit?

Elle ne s'attendait pas à cette question. Elle baissa la tête et prit entre ses doigts un pli de sa robe, avec l'air embarrassé d'un enfant.

— Et pourquoi pas, — murmura-t-elle à voix basse, timidement.

— Qu'a dit Catherine?

— Elle dormait, ou, peut-être, était-elle seulement étendue sur le dos, les yeux fermés.

— Cela lui arrive? — demanda Peyrol d'un air incrédule.

— Oui. — Et Arlette fit à Peyrol un étrange et vague sourire sans que ses yeux prissent la moindre expression. — Oui, cela lui arrive souvent. Je l'avais déjà remarqué. Elle reste là à trembler sous ses couvertures jusqu'à ce que je revienne.

— Qu'est-ce qui vous a fait sortir la nuit dernière?

Peyrol essaya de saisir son regard, mais ses yeux lui échappèrent comme d'habitude et son visage semblait maintenant incapable d'un sourire.

— Mon cœur, — dit-elle.

Peyrol en demeura un moment interdit et incapable de faire un geste. La fermière ayant baissé les yeux, tout ce qu'elle avait de vie sembla s'être réfugié sur ses lèvres d'un rouge vif et d'un dessin parfait. Peyrol, d'un geste du bras, abandonna la partie et s'engagea dans le sentier, sans regarder derrière lui. Une fois qu'il eut dépassé le tournant, il s'approcha de l'observatoire, en ralentissant le pas. C'était une bande de terrain tout uni au-dessous du sommet de la colline. La pente en était accentuée, si bien qu'un pin trapu qui s'y trouvait surplombait de quelque cinquante pieds le bord de la crique. La première chose que Peyrol aperçut, ce fut l'eau de la Petite Passe dont l'ombre énorme de l'île de Porquerolles assombrissait à demi l'étendue à cette heure encore matinale. Il ne pouvait la découvrir tout entière, mais sur la partie qu'embrassait son regard, on ne voyait aucun navire. Le lieutenant, à plat ventre le long du pin incliné, lui cria d'un air furieux.

— Accroupissez-vous! croyez-vous donc qu'il n'y a pas de lorgnettes à bord de cette corvette anglaise?

Peyrol obéit sans mot dire, et pendant une minute environ donna l'étrange spectacle d'un robuste paysan, aux vénérables boucles blanches, qui grimpait une colline à quatre pattes, sans qu'on pût comprendre pourquoi. Quand il eut atteint le pied de l'arbre, il se releva sur les genoux. Le lieu-

tenant, aplati contre le tronc incliné, la lorgnette contre l'œil, grommela avec colère :

— Vous la voyez maintenant, n'est-ce pas?

Peyrol, à genoux, découvrit alors le navire. Il était à moins d'un quart de mille, et de sa voix puissante, il aurait presque pu le héler sans effort. Il pouvait, à l'œil nu, suivre les mouvements de ses hommes, comme des points noirs sur le pont. La corvette était venue si près que la masse du cap Estérel semblait toucher l'arrière du navire. A la voir si rapprochée, Peyrol en retint son souffle. Le lieutenant, la lorgnette toujours collée à son œil, murmura :

— Je peux distinguer jusqu'aux épaulettes des officiers sur la dunette.

V

Comme Peyrol et le lieutenant l'avaient supposé en entendant le coup de canon, le navire anglais qui, la veille au soir, était à l'ancre dans la rade d'Hyères, avait mis à la voile, la nuit venue. Une légère brise l'avait, au début de la nuit, amené jusqu'à la Petite Passe, et là l'avait abandonné au clair de lune sous lequel, absolument immobile, il avait plutôt l'air d'un monument de pierre blanche rapetissé par les masses sombres de la côte que d'un bâtiment renommé pour sa vitesse au combat ou à la course.

Son capitaine, un homme d'environ quarante ans, avait la figure complètement rasée, des joues pleines et des lèvres minces et mobiles qu'il serrait mystérieusement avant de parler et quelquefois aussi après qu'il avait parlé. Son allure était alerte; ses habitudes nocturnes.

Dès qu'il vit que le calme prenait complètement possession de la nuit et durerait vraisemblablement encore des heures, le capitaine Vincent s'accouda à la lisse, dans sa pose favorite. Il était alors un peu plus de minuit, et dans cette paix absolue, la lune glissant dans un ciel sans tache semblait répandre son enchantement sur une planète inhabitée. Le capitaine Vincent ne s'inquiétait guère de la lune. Elle rendait, il est vrai, son navire visible des deux rives de la Petite Passe. Mais, depuis une année ou presque qu'il commandait ce navire qui servait d'éclaireur à la flotte de blocus de l'amiral Nelson,

il connaissait l'emplacement d'à peu près tous les canons des défenses de la côte. A l'endroit où la brise l'avait laissé, il se trouvait à l'abri du plus gros des canons qu'on avait montés sur Porquerolles. Du côté de Giens, il savait de source sûre qu'il n'y avait pas la moindre pièce. Sa longue familiarité avec cette partie de la côte l'avait convaincu qu'il connaissait parfaitement les habitudes de sa population. Les lumières de leurs maisons s'étaient éteintes de très bonne heure et le capitaine Vincent était sûr qu'ils étaient tous couchés, y compris les canonniers des batteries, qui appartenaient à la milice locale. L'habitude leur avait fait perdre tout intérêt aux mouvements de l'*Amélia*, corvette de vingt-deux canons, de la flotte de Sa Majesté Britannique. Elle ne se mêlait pas de leurs affaires privées et laissait les bateaux de pêche de la côte aller et venir à leur guise. Ils auraient été surpris de la voir partie plus de deux jours. Le capitaine Vincent avait coutume de dire sarcastiquement que la rade d'Hyères lui était devenue comme un second foyer.

Pendant une heure environ, le capitaine Vincent rêva à son foyer véritable, à des affaires de service et à d'autres choses restées ignorées, puis d'un mouvement délibéré, il s'en alla surveiller lui-même l'envoi de cette embarcation dont le lieutenant Réal avait judicieusement soupçonné l'existence et qui ne faisait absolument aucun doute pour le vieux Peyrol, quoique sa mission ne consistât aucunement à pêcher du poisson pour le petit déjeuner du commandant.

L'extrémité de cette presqu'île, en forme de marteau dont la partie qui regardait la mer demeurait invisible des deux autres côtés, était un endroit rêvé pour un débarquement clandestin. Son aspect solitaire avait séduit l'imagination du capitaine, qu'une remarque incidente de M. Bolt avait d'abord éveillée.

Une semaine auparavant, comme l'*Amélia* croisait au large, Bolt, un des officiers, déclara en regardant la côte, qu'il connaissait fort bien cette région : il y avait débarqué des années auparavant, du temps où il servait dans la flotte de lord Howe. Il décrivit la nature du sentier, l'aspect d'un petit village sur le versant opposé et s'étendit sur le sujet d'une certaine ferme où il était allé plus d'une fois et où il avait même passé vingt-quatre heures de suite à plus d'une reprise. Tout

cela avait éveillé la curiosité du capitaine Vincent. Il envoya chercher Bolt et eut une longue conversation avec lui. Il écouta son récit avec grand intérêt. Un jour, du pont du navire sur lequel Bolt servait alors, on avait aperçu un homme, parmi les rochers, qui agitait un drap ou une nappe sur le rivage. Ç'aurait pu être un piège; mais comme l'homme semblait être seul et que le rivage était à portée de canon du navire, on envoya une embarcation le chercher.

— Et ce fut là, commandant, — poursuivait Bolt gravement, — la première communication que lord Howe reçut des royalistes de Toulon.

Bolt décrivit ensuite au capitaine Vincent les rencontres des royalistes avec les officiers de la flotte. Derrière la ferme, il avait lui-même bien souvent surveillé pendant des heures l'entrée du port de Toulon pour apercevoir la barque qui amenait les émissaires royalistes. A un signal convenu avec l'escadre avancée, des officiers anglais débarquaient et se rencontraient avec les Français à la ferme. Ce n'était pas plus difficile que cela. Les gens de la ferme, le mari et la femme, étaient aisés, de bonne famille, et de fervents royalistes. Il les avait bien connus.

Le capitaine Vincent demanda si les mêmes gens habitaient toujours cet endroit. Bolt ne voyait pas de raison pour qu'il en fût autrement. Il n'y avait que dix ans de cela, et ce couple n'était pas vieux. Autant qu'il avait pu le comprendre, la ferme leur appartenait. Lui, Bolt, ne savait alors que quelques mots de français. Ce n'est que plus tard, après avoir été fait prisonnier et gardé en France jusqu'à la paix d'Amiens, qu'il avait pris une teinture du jargon. Sa captivité lui avait fait perdre ses faibles chances de promotion, ainsi qu'il ne put s'empêcher de le remarquer. Bolt était toujours lieutenant.

Le capitaine Vincent, d'accord en cela avec beaucoup d'officiers de tous rangs de la flotte de Nelson, avait des doutes sur l'efficacité de ce système du blocus à distance dont, apparemment, l'amiral ne voulait pas se départir. On ne pouvait pourtant blâmer Nelson. Tous, dans la flotte, comprenaient que son dessein était de détruire l'ennemi, et que si l'ennemi était bloqué de près, on ne le verrait jamais sortir pour se faire détruire. D'un autre côté, il était clair que cette méthode

ne donnait que trop de chances aux Français de gagner le large à l'improviste et de disparaître pendant des mois. Ces chances-là ne cessaient d'irriter le capitaine Vincent qui s'employait avec une ardeur passionnée à remplir la mission dont on l'avait chargé. Que n'eût-il pas donné pour avoir une paire d'yeux rivés nuit et jour sur l'entrée du port de Toulon, ou le pouvoir de constater l'état des navires français et de pénétrer les secrets des esprits français eux-mêmes.

Il ne dit rien de cela à Bolt. Il se contenta de remarquer que l'esprit du gouvernement français avait changé et que celui des royalistes de la ferme pouvait avoir changé aussi, depuis qu'il leur avait été permis de reprendre l'exercice de leur religion. Bolt répondit qu'il avait eu, autrefois, souvent affaire aux royalistes, avant et après l'évacuation de Toulon : toutes sortes de gens, hommes et femmes, barbiers et nobles, marins et commerçants, toute espèce de royalistes imaginables, et son opinion était qu'un royaliste ne changeait jamais.

Quant à l'endroit lui-même, il souhaitait seulement que le commandant l'eût pu voir. C'était un de ces endroits que rien ne peut changer, il alla même jusqu'à dire qu'il serait exactement pareil dans cent ans.

Il y avait des risques évidemment. Pour que la chose réussît, et en supposant la ferme habitée par les mêmes gens, il était nécessaire qu'elle fût entreprise par quelqu'un qu'ils connussent. Il ajouta qu'il était sûr de se faire reconnaître et tandis qu'il s'étendait sur les relations excellentes qu'il avait eues avec les propriétaires de la ferme, particulièrement avec la maîtresse du logis, une femme avenante et maternelle qui avait été très bonne pour lui et montrait une vive intelligence, le capitaine Vincent, en regardant les épais favoris de son officier, pensait qu'ils suffiraient aisément à le faire reconnaître. Cette impression fut si forte qu'il lui demanda de but en blanc : « Vous n'avez pas changé la forme de votre barbe depuis lors, monsieur Bolt? » Il y eut un semblant d'indignation dans la réponse négative de Bolt : car il était fier de ses favoris. Il déclara qu'il était prêt à courir les risques les plus désespérés pour le service du roi et de la patrie.

Le capitaine ajouta : « Pour Lord Nelson aussi. » On comprenait bien où l'amiral voulait en venir avec ce blocus à soixante

lieues de distance. Il parlait à un marin, et il n'y avait pas besoin d'en dire plus. Bolt pensait-il pouvoir persuader ces gens de le cacher chez eux, sur cette pointe déserte de la presqu'île, pendant quelque temps? Bolt pensait que c'était la chose la plus simple du monde; il n'aurait qu'à monter là-haut renouer connaissance, mais il n'avait pas l'intention de le faire avec témérité. Cela devait se faire la nuit, quand il n'y aurait personne aux alentours. Il débarquerait au même endroit que jadis, enveloppé dans un caban de marin méditerranéen — il en avait un — par-dessus son uniforme et il s'en irait tout simplement frapper à la porte. Il y avait tout à parier que le fermier lui-même viendrait ouvrir. Il savait assez le français maintenant, pensait-il, pour persuader ces gens de le cacher dans une chambre qui aurait vue dans la bonne direction et il pourrait rester là des jours aux aguets, sans prendre d'exercice autrement qu'au milieu de la nuit, ni d'autre nourriture que du pain et de l'eau, si c'était nécessaire, pour ne pas éveiller de soupçon parmi le personnel de la ferme. Et qui sait si, avec l'aide du fermier, il n'obtiendrait pas des renseignements sur ce qui se passait actuellement dans le port. De temps en temps, il pourrait descendre, au milieu de la nuit, faire un signal au navire et transmettre son rapport. Bolt exprima l'espoir de voir l'*Amélia* rester autant que possible en vue de la côte. Cela le réconforterait de la voir dans les parages. Le capitaine Vincent, naturellement, acquiesça. Il fit remarquer toutefois à Bolt que son poste gagnerait encore en importance si le navire devait être poursuivi ou drossé par le mauvais temps, comme cela pourrait bien arriver. « Vous seriez, alors, l'œil même de la flotte de lord Nelson, monsieur Bolt, pensez-y. L'œil même de la flotte de lord Nelson! »

Après avoir envoyé son officier accomplir cette mission, le capitaine Vincent passa la nuit sur le pont. Le lever du jour vint enfin, plus pâle que la lune qu'il remplaçait. Et toujours pas d'embarcation. Le capitaine Vincent se demandait de nouveau s'il n'avait pas agi imprudemment. Impénétrable, l'air aussi dispos que s'il ne venait que de monter sur le pont, il discuta la chose avec lui-même jusqu'à ce que le soleil levant, éclairant la cime de Porquerolles, vint darder ses

rayons horizontaux sur son navire dont la rosée assombrissait les voiles et mouillait les agrès. Il se redressa pour dire à son premier lieutenant de mettre les embarcations à l'eau pour remorquer le navire. Le coup de canon qu'il avait fait tirer exprimait simplement son irritation. L'*Amélia*, le cap sur le milieu de la Passe, avançait comme une tortue derrière le chapelet de ses embarcations. Dix minutes s'écoulèrent et, tout à coup, le capitaine Vincent aperçut sa yole qui revenait, conformément aux ordres. Quand elle fut presque par le travers du navire, elle obliqua pour atteindre son flanc. Bolt grimpa à bord, seul, après avoir donné l'ordre d'aider au remorquage. Le capitaine Vincent l'accueillit avec un regard interrogateur.

Les premiers mots de Bolt furent pour déclarer qu'il pensait que ce sacré endroit devait être ensorcelé. Puis il jeta un coup d'œil sur le groupe d'officiers réuni de l'autre côté de la dunette. Le capitaine Vincent l'emmena dans sa cabine. Il se retourna alors et considéra son officier qui, l'air distrait, marmottait :

— Il y a des somnambules, là-haut.

— Voyons Bolt, que diable avez-vous vu? Avez-vous pu approcher de la maison?

— Je suis allé jusqu'à vingt mètres de la porte, commandant, — répondit Bolt.

Et encouragé par le ton plus calme avec lequel le capitaine lui dit : « Et alors? » il commença son récit. Il n'avait pas atterri au pied du sentier qu'il connaissait, mais à une petite plage ou il avait dit à ses hommes de hâler la yole et de l'attendre. La plage était dissimulée du côté de la terre par d'épais buissons, et par quelques rochers du côté de la mer. Puis il avait gagné ce qu'il appelait le ravin, en évitant toujours le sentier, si bien qu'il avait fait la plus grande partie du chemin à quatre pattes, lentement parmi les pierres, jusqu'à ce que, en s'accrochant à un buisson, ses yeux fussent parvenus au niveau du terrain plat qui s'étendait devant la maison.

Jadis la femme du fermier avait le sommeil léger. Les gens de la ferme, qui, il s'en souvenait, habitaient le village ou étaient répartis dans les étables, ne lui donnaient aucune inquiétude. Point n'était besoin de frapper à la porte. Il se

représentait la femme du fermier assise dans son lit, prêtant l'oreille, puis réveillant son mari qui, plus que probablement, irait prendre le fusil placé contre le dressoir et viendrait à la porte.

Et alors, tout irait bien... mais peut-être... oui! Il était plus que probable que le fermier ouvrirait la fenêtre pour parlementer avec lui. C'était vraiment plus que probable. Naturellement. A sa place Bolt pensait qu'il aurait agi ainsi. Oui; c'est ce qu'un homme, dans une maison isolée, au milieu de la nuit, ferait tout naturellement. Et il s'imaginait murmurant mystérieusement ses réponses le long du mur aux questions qu'on lui poserait : « Ami. — Bolt. — Ouvrez-moi. — Vive le roi », ou quelque chose de ce genre. La force de ces images convainquit Bolt que le mieux à faire était de lancer de petites pierres contre les volets de la fenêtre, juste de quoi réveiller un dormeur au sommeil léger. Il ne savait pas exactement laquelle des fenêtres du premier étage était celle de la chambre de ces gens; en tout cas, il n'y en avait que trois. Il allait se hisser jusqu'au terrain plat, lorsque, ayant levé les yeux pour regarder de nouveau la façade de la maison, il avait découvert qu'une des fenêtres était déjà ouverte. Comment ne s'en était-il pas aperçu plus tôt, il ne pouvait se l'expliquer. Il déclara au capitaine Vincent, au cours de son récit :

— Cette fenêtre ouverte, commandant, m'arrêta net. En fait, cela ébranla ma confiance, car vous savez, commandant, qu'aucun des naturels de ce pays n'aurait l'idée de dormir la fenêtre ouverte. J'eus l'impression qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas; et je restai où j'étais.

Cette impression charmante de paix et de sympathie que dégage une maison la nuit, avait été dissipée du coup. Une simple fenêtre ouverte, un carré noir dans un mur éclairé par la lune, et la maison avait pris l'aspect d'un piège. Bolt affirma au capitaine Vincent que la fenêtre ne l'aurait pas arrêté : il aurait continué tout de même, quoique avec quelque incertitude; mais tandis qu'il réfléchissait, il vit glisser sans bruit devant ses yeux irrésolus, et sortant d'on ne sait où, une blanche vision : une femme. Il pouvait distinguer les cheveux noirs qui lui tombaient dans le dos. Une femme que tout le monde aurait prise pour un fantôme.

— Je ne vous dirai pas, commandant, que mon sang ne fit qu'un tour, mais un moment je me sentis glacé. Bien des gens ont vu des fantômes, du moins ils le disent, et je n'ai pas de parti pris là-dessus. Elle avait un air étrange, au clair de lune. Elle ne marchait pas comme une somnambule. Si elle n'était pas sortie d'une tombe, elle avait dû bondir hors de son lit. Quand elle rebroussa chemin pour aller se poster au coin de la maison, je vis bien que ce n'était pas un fantôme. Elle n'avait pas pu me voir. Elle resta là dans l'ombre à épier quelque chose, ou à attendre quelqu'un, — ajouta Bolt, l'air sinistre. — Elle avait l'air d'une folle, — ajouta-t-il charitablement.

Il n'y avait de clair pour lui qu'une seule chose, c'était que des changements étaient survenus dans cette ferme depuis qu'il n'y était venu. Bolt s'en montra indigné comme s'il se fût agi seulement de la semaine précédente. La femme postée au coin de la maison restait là, aux aguets, comme si elle n'attendait que de le voir se montrer, pour se mettre à courir en criant et réveiller tout le pays. Bolt eut vite conclu que le mieux était de se laisser glisser sur la pente. En changeant de position, il eut le malheur de faire rouler une pierre. Cette circonstance avait précipité sa retraite. En quelques minutes il s'était retrouvé près du rivage. Il s'était arrêté pour prêter l'oreille. Au-dessus de lui, au haut du ravin, et tout autour, parmi les rochers, tout était parfaitement tranquille. Il se dirigea vers son canot. Il n'y avait rien d'autre à faire que de s'éloigner tranquillement et peut-être...

— Oui, monsieur Bolt, j'ai peur qu'il nous faille abandonner notre plan, — interrompit le capitaine Vincent.

Bolt acquiesça comme à regret, et il s'enhardit jusqu'à déclarer que cela n'était pas là le pire. Et devant l'air étonné du commandant il se hâta de révéler ce que c'était. Il était vraiment désolé, il ne pouvait absolument pas s'expliquer, mais... il avait perdu un de ses hommes.

Le capitaine Vincent sembla n'en pas croire ses oreilles :

— Qu'est-ce que vous me racontez? Vous avez perdu un homme de l'équipage de mon canot!

Il n'en revenait pas. Bolt, de son côté, se montrait vraiment

affligé. Il raconta que, peu après qu'il les eut quittés, les hommes avaient entendu, ou cru entendre, des bruits faibles et singuliers, quelque part dans la crique. Le patron avait envoyé un des hommes, le plus vieux de l'équipage, le long du rivage pour voir si de l'autre coté de la crique on pouvait apercevoir la yole qu'on avait tirée sur la grève. L'homme, — c'était Symons, — était parti à quatre pattes faire le tour de l'anse, et puis... il n'était pas revenu. C'était la raison pour laquelle ils avaient tant tardé à rallier le navire. Bolt, naturellement, ne voulait pas abandonner un de ses hommes. Il était inconcevable que Symons eût déserté. Il avait laissé son coutelas et était absolument sans arme; mais même s'il avait été surpris, il aurait pu pousser un cri qu'on aurait entendu d'un bout à l'autre de la crique. Pourtant jusqu'au lever du jour, il n'avait régné sur la côte qu'un profond silence, au milieu duquel on aurait entendu un murmure, semblait-t-il, à des lieues de là. On eût dit que Symons avait été enlevé, par quelque moyen surnaturel, sans lutte et sans cri. Car il était inconcevable qu'il se fût aventuré à l'intérieur et se fût fait prendre. Il était également inconcevable qu'il y eût eu, cette nuit-là précisément, des gens prêts à fondre sur Symons et à l'assommer assez rapidement pour ne pas lui laisser même le temps de pousser un gémissement.

— Voilà qui est fantastique, monsieur Bolt, — s'écria le capitaine Vincent. Il serra les lèvres un moment puis reprit : — Mais pas beaucoup plus que votre histoire de femme. Je suppose que vous avez vraiment vu quelque chose de réel...

— Je vous assure, commandant, qu'elle est restée là, en plein clair de lune, pendant dix minutes, à vingt pas de moi, — protesta Bolt, l'air désespéré. — Elle semblait être juste sortie de son lit pour surveiller la maison. Si elle avait un jupon par-dessus sa chemise de nuit, c'était tout. Elle me tournait le dos. Quand elle s'est éloignée, je n'ai pas pu bien distinguer son visage. Et puis elle est allée se poster dans l'ombre de la maison.

— En observation, — suggéra le capitaine Vincent.

— Cela en avait l'air, commandant, — avoua Bolt.

— Il devait donc y avoir quelqu'un dans les abords de la maison, — conclut le capitaine Vincent avec assurance.

— C'est probable, — murmura Bolt comme à regret. Il avait appréhendé des tas d'ennuis à cause de cette aventure et se sentit soulagé devant l'attitude tranquille du capitaine. — J'espère, commandant, que vous m'approuverez de n'avoir pas essayé d'aller tout de suite à la recherche de Symons.

— Oui. Vous avez agi prudemment en ne vous avançant pas dans les terres, — répondit le capitaine.

— Je craignais de tout gâter, en révélant notre présence sur le rivage. Et nous n'aurions pas pu l'éviter. En outre, nous n'étions que cinq en tout, et pas très bien armés.

— Notre plan a échoué par la faute de votre somnambule, monsieur Bolt, — déclara sèchement le capitaine Vincent. — Mais il faut essayer de savoir ce qu'est devenu notre homme, si on peut le faire sans trop de risques.

— En débarquant en force, la nuit prochaine, on pourrait entourer la maison, — proposa Bolt. — Si nous y trouvons des amis, c'est bel et bien : si ce sont des ennemis, alors nous pouvons en emmener quelques-uns à bord pour faire un échange. Je regrette presque de n'être pas retourné enlever cette donzelle, — ajouta-t-il en fureur. — Ah! si seulement ç'avait été un homme!

— Il y avait sans doute un homme pas très loin, — reprit le capitaine Vincent. — Cela va bien, monsieur Bolt. Vous ferez bien d'aller prendre un peu de repos, maintenant.

Bolt ne se le fit pas dire deux fois, car il était las et affamé, après son déplorable échec. Ce qui le contrariait le plus c'était l'absurdité de son équipée. Le capitaine Vincent, bien qu'il n'eût pas fermé l'œil de la nuit, se sentait trop agité pour rester en bas. Il suivit son officier sur le pont.

VI

Pendant ce temps on avait remorqué l'*Amélia* à environ un demi-mille du cap Esterel. Ce changement de position l'avait rapprochée des deux observateurs qui, à flanc de colline, eussent été parfaitement visibles du pont du navire si la tête du pin n'eût dissimulé leurs mouvements. Le lieutenant Réal, ayant à califourchon suivi le tronc rugueux aussi loin qu'il le pouvait, avait maintenant tout le pont du navire anglais

dans le champ de la lorgnette de poche qu'il braquait entre les branches.

— Le capitaine vient de monter sur le pont, — dit-il tout à coup à Peyrol.

Celui-ci, assis au pied de l'arbre, ne répondit rien. Une chaude torpeur envahissait la terre et semblait peser sur ses paupières. Mais, intérieurement, le vieux forban était bel et bien éveillé. Sous son masque d'immobilité, et en dépit de ses yeux à demi fermés et de ses mains paresseusement croisées, il entendit parfaitement le lieutenant, perché tout contre la tête de l'arbre, qui comptait à mi-voix : « Un, deux, trois », puis s'écria : « Parbleu ! », après quoi, il se dégagea du tronc, à reculons. Peyrol s'écarta pour lui faire place et ne put s'empêcher de lui demander :

— Que se passe-t-il?

— Je vais vous dire ce qu'il y a, — répondit l'autre.

Dès qu'il fut sur ses pieds, il rejoignit Peyrol et une fois près de lui, se croisa les bras sur la poitrine.

— La première chose que j'ai faite, ç'a été de compter les embarcations dehors. Il n'en restait pas à bord. Je viens de les compter de nouveau et j'en ai trouvé une de plus. Ce navire avait un canot dehors hier soir. Comment ne l'ai-je pas vu déborder de dessous la côte, je n'en sais rien. Je surveillais le pont, je suppose, et il semble être allé directement jusqu'à la remorque. Mais j'avais raison. Ce navire avait une embarcation dehors.

Il prit tout à coup Peyrol par les épaules :

— Je crois que vous le saviez depuis longtemps. Vous le saviez, je vous dis.

Peyrol, que l'officier secouait, leva les yeux pour regarder le visage furieux tout près du sien. Son regard lassé ne trahissait ni crainte, ni honte, mais de la perplexité et un évident intérêt. Il resta passif, et se contenta de dire :

— Doucement, doucement.

Le lieutenant lâcha Peyrol sur une dernière secousse qui faillit le faire chanceler. Aussitôt relâché, celui-ci continua en manière d'explication :

— Car le terrain est glissant ici. Si j'avais perdu l'équilibre, je n'aurais pas pu m'empêcher de me raccrocher à vous, et

nous aurions dégringolé tous deux cette falaise : ce qui en aurait dit plus à ces Anglais que vingt canots n'en pourraient découvrir en autant de nuits.

Le ton tranquille de Peyrol intimida quelque peu le lieutenant Réal, Rien ne pouvait l'ébranler. Physiquement même, il eut l'impression que son effort était parfaitement inutile; autant aurait valu secouer un rocher. Il se laissa glisser négligemment à terre en disant :

— Par exemple?

Peyrol se baissa avec une lenteur qui s'accordait avec ses cheveux gris.

— Vous ne supposez tout de même pas que, de cent vingt paires d'yeux à bord de ce navire, il n'y en ait pas au moins une douzaine qui scrute le rivage. Voir dégringoler deux hommes du haut d'une falaise aurait été un spectacle saisissant. Ces Anglais y auraient trouvé assez d'intérêt pour envoyer fouiller nos poches, et, morts ou seulement à moitié morts, nous n'aurions guère pu les en empêcher. Cela n'aurait pas beaucoup d'importance pour moi; je ne sais quels papiers vous pouvez bien avoir dans vos poches, mais il y a vos pattes d'épaules, votre uniforme.

— Je ne porte pas de papiers dans mes poches et...

Une pensée sembla frapper soudainement le lieutenant, une pensée si intense que l'effort mental qu'il fit lui donna un moment l'air absent. Il se secoua et poursuivit :

— Les pattes d'épaules n'auraient pas été en elles-mêmes une grande révélation.

— Non. Peut-être pas : mais, assez pour montrer au capitaine qu'on le surveillait.

Le lieutenant se resaisissait : « Des papiers dans ma poche, murmura-t-il. Ce serait un moyen excellent. » Ses lèvres en se rejoignant esquissèrent un sourire légèrement sarcastique, tandis qu'il vit Peyrol lui jeter un regard de côté, avec un étonnement évidemment provoqué par l'inexplicable caractère de ces paroles.

— Je parie, — dit le lieutenant, — que, depuis le premier jour où je suis venu ici, vous vous êtes cassé la tête pour découvrir mes motifs et mes intentions.

Peyrol répondit simplement :

— Vous êtes d'abord venu ici en service commandé, et puis vous êtes revenu parce que, même dans la flotte de Toulon, un officier a parfois quelques jours de congé. Quant à vos intentions, je n'en dirai rien, spécialement à mon endroit. Il y a dix minutes, n'importe qui aurait pensé qu'elles n'étaient pas très amicales.

Le lieutenant se redressa soudainement. A ce moment, la corvette anglaise, en s'éloignant de la terre, était devenue visible, même de l'endroit où ils étaient assis.

— Regardez! — s'écria Réal. — On dirait qu'elle va de l'avant malgré ce calme.

Peyrol, surpris, leva les yeux et vit l'*Amélia* qui, dégagée du bord de la falaise, traversait la Passe. Toutes ses embarcations étaient au long du bord, et pourtant, comme Peyrol put s'en convaincre en la fixant attentivement, elle n'était pas immobile.

— Elle va de l'avant, c'est indéniable. Elle va de l'avant. Regardez la tache blanche de cette maison sur Porquerolles. Là! La pointe de son bout-dehors arrive dessus. Dans un moment, son phare avant va nous la masquer.

— Je ne l'aurais jamais cru, — murmura le lieutenant, après avoir regardé fixement le navire. — Et regardez, Peyrol, regardez, l'eau n'a pas une ride.

Peyrol, qui s'abritait les yeux du soleil, laissa retomber sa main.

— Oui, — dit-il, — elle obéirait au souffle d'un enfant mieux qu'une plume et les Anglais s'en sont vite aperçu après l'avoir prise. Ils l'ont prise à Gênes quelques mois seulement après que je suis revenu prendre mon mouillage ici.

— Je ne savais pas cela, — murmura le jeune homme.

— Ah! lieutenant, — dit Peyrol en appuyant son doigt sur sa poitrine, — ça fait mal là, n'est-ce pas? Il n'y a que de bons Français ici. Est-ce que vous croyez que ça me fait plaisir de voir ce pavillon-là à la tête du mât? Regardez, on la voit tout entière maintenant. Regardez, son pavillon qui pend comme s'il n'y avait le moindre souffle... (Il tapa du pied.) Et pourtant, elle avance, ceux qui à Toulon pensent la prendre morte ou vive, feront bien d'y réfléchir à deux fois, de faire

leurs plans sérieusement et de s'assurer des hommes capables de les réaliser.

— On en a parlé à l'Amirauté, à Toulon, — dit Réal.

Peyrol secoua la tête.

— Ce n'était pas la peine de vous envoyer ici, — dit-il. — Voilà un mois que je la surveille, elle et l'homme qui la commande. Je connais tous ses tours et toutes ses habitudes maintenant. Cet homme-là est un marin, il n'y a pas à dire, mais je sais d'avance ce qu'il fera dans un cas donné.

Le lieutenant Réal s'allongea sur le dos, les mains croisées derrière la tête. Il pensait que le vieux ne se vantait pas. Il en savait long sur ce navire anglais, et si l'on tentait de le capturer, on ferait bien de prendre son avis. Néanmoins, dans ses rapports avec le vieux Peyrol, le lieutenant Réal souffrait d'éprouver des sentiments contradictoires. Réal était le fils de ci-devants, — petite noblesse de province, — qui avaient laissé leur tête sur l'échafaud la même semaine. Quant à leur fils, il avait été confié, par ordre du délégué du Comité révolutionnaire de la ville, à un menuisier pauvre mais bien intentionné, qui ne put pas lui acheter des souliers pour faire ses courses, mais qui traita avec bienveillance cet aristocrate. Ce qui n'empêcha pas l'orphelin de s'enfuir au bout d'un an et de s'engager, comme mousse, sur un des navires de la République qui appareillaient pour une expédition lointaine. A la mer, les choses lui apparurent sous un autre angle. Au cours d'environ huit années, réprimant ses facultés d'amour et de haine, il avait atteint le rang d'officier grâce à son seul mérite et il s'était accoutumé à considérer les hommes avec scepticisme, sans beaucoup de mépris ni beaucoup de respect. Il n'avait de principes que professionnels, et n'avait de sa vie jamais eu une amitié : plus infortuné en cela que le vieux Peyrol qui avait connu au moins les liens illégaux des Frères-de-la-Côte. Il était, naturellement, maître de lui. Peyrol, qu'il avait été fort étonné de trouver installé sur cette presqu'île, était le premier être humain qui l'eût fait se départir de cette réserve que la nature précaire des choses avait imposée à cet orphelin de la Révolution. La frappante personnalité de Peyrol n'avait pas manqué d'éveiller l'intérêt de Réal, une sympathie méfiante, mêlée à un mépris d'une

espèce purement doctrinaire. Il était évident que cet homme avait dû jadis être quelque chose comme un pirate : c'était là un genre de passé qui ne pouvait guère sembler recommandable à un officier de marine.

Toujours est-il que Peyrol avait eu raison de cette réserve et les particularités de tous les gens de la ferme, l'un après l'autre, avaient passé par cette brèche.

Le lieutenant Réal, étendu sur le dos, les yeux fermés pour se garantir de l'éclat du soleil, méditait au sujet du vieux Peyrol, tandis que Peyrol lui-même, sa tête blanche découverte en plein soleil, avait l'air de veiller un cadavre. Ce qui, chez cet homme, frappait le lieutenant Réal, c'était sa faculté d'intuition. Les rapports de Réal avec la ferme de la presqu'île avaient été tels que Peyrol l'avait dit : d'abord, en service commandé pour établir un poste de signaux, puis, une fois ce projet abandonné, des visites volontaires. N'appartenant à aucun navire de la flotte, mais occupé à l'arsenal, le lieutenant Réal avait passé à la ferme quelques congés assez courts et n'aurait pu dire s'il y était venu pour son service ou en permission. Il n'aurait pu, — ni peut-être voulu, — se dire à lui-même pourquoi il y était venu. Ses fonctions l'ennuyaient. Il ne savait où aller. Était-ce Peyrol qu'il était venu voir? une entente muette, soupçonneuse et méfiante s'était établie imperceptiblement entre lui et ce vieux forban qui eût semblé n'être venu là que pour y mourir si toute sa robuste personnalité et sa vitalité tranquille n'avaient contredit l'idée même de la mort. Ce forban agissait comme s'il avait le temps entier à sa disposition.

Peyrol se mit soudain à parler en regardant droit devant lui comme s'il s'adressait à l'île de Porquerolles, à huit milles de là.

— Oui, je connais tous ses mouvements, et pourtant je dois dire que cette façon de raser notre presqu'île est quelque chose de nouveau.

— Oui! du poisson pour le déjeuner du commandant, — marmotta Réal sans ouvrir les yeux. — Où est-elle maintenant?

— Au milieu de la Passe, hissant dare-dare ses embarcations. Et gardant son erre. Ce navire aurait de l'erre tant

que la flamme d'une chandelle, sur le pont, ne resterait pas droite.

— C'est un navire merveilleux!

— Il est de construction française, — dit le vieux Peyrol avec amertume.

Il y eut un long moment de silence, puis le lieutenant reprit avec un air d'indifférence :

— Vous semblez très affirmatif, Comment le savez-vous?

— Voilà un mois que je le regarde; quel que soit le nom qu'il ait eu, ou de quelque nom que les Anglais l'appellent maintenant, avez-vous jamais vu un navire construit en Angleterre avoir un avant comme cela?

Le lieutenant resta silencieux comme s'il avait perdu tout intérêt à la chose et qu'il n'y eût rien eu qui ressemblât à un navire de guerre anglais à moins d'un mille de là. Pourtant il ne cessait de réfléchir. On lui avait parlé confidentiellement d'une certaine mission à remplir d'après des instructions reçues de Paris. Ce n'était pas exactement une opération navale, mais une mission de la plus grande importance. Le risque n'en était pas tant mortel que particulièrement odieux. De quoi faire reculer un homme brave; il y a des risques (non pas de mort) qui feraient reculer sans honte un homme résolu.

— Avez-vous jamais goûté de la prison, Peyrol? — demanda-t-il tout à coup, en prenant un ton somnolent.

Peyrol poussa presque un cri :

— Bonté divine! Non! De la prison! Que voulez-vous dire par prison?... J'ai été prisonnier chez les sauvages, — ajouta-t-il en se calmant, — mais c'est une très vieille histoire. J'étais jeune et extravagant alors. Plus tard, devenu homme, j'ai été esclave chez le fameux Ali-Kassim. J'ai passé quinze jours bras et jambes enchaînés, dans la cour d'un fortin sur la côte du golfe Persique. Nous étions à peu près une vingtaine de Frères-de-la-Côte, logés à la même enseigne... à la suite d'un naufrage.

— Oui... — Le lieutenant parlait toujours languissamment — et je crois bien que vous êtes tous entrés au service de ce vieux pirate sanguinaire.

— Il n'y avait pas un seul de ces milliers de moricauds qui

aurait pu charger un fusil proprement. Mais Ali-Kassim faisait la guerre comme un prince. Nous mîmes à la voile : une flotte régulière, nous franchîmes le Golfe, nous prîmes une ville quelque part sur la côte d'Arabie et nous la mîmes au pillage. Alors, moi et les autres, nous fîmes en sorte de nous emparer d'un boutre armé, et nous nous frayâmes, en combattant, un passage à travers cette flotte de moricauds. Plusieurs d'entre nous sont morts de soif, par la suite. Tout de même, ce fut une grande affaire. Mais que venez-vous me parler de prison? Un homme digne de ce nom, si on lui donne une chance de se battre, peut toujours se faire casser la tête. Vous me comprenez?

— Oui, je vous comprends, — répondit le lieutenant d'une vois traînante, — je crois que je vous connais bien. Je suppose qu'un an de prison anglaise...

— Quel horrible sujet de conversation! — interrompit Peyrol.

Le silence devint alors si pénible entre les deux hommes qu'il se levèrent d'un même mouvement. Le lieutenant se mit vivement sur pied. Peyrol mit plus de temps et de dignité à se relever. Ils demeurèrent debout côte à côte, incapables de détacher leurs regards avides du navire ennemi qu'ils apercevaient à leurs pieds.

— Je me demande pourquoi il s'est mis dans cette singulière position, — dit l'officier.

— Je me le demande aussi, — grogna Peyrol brusquement. — Si nous avions eu seulement deux pièces de dix-huit sur cette saillie rocheuse à notre gauche, on aurait pu la démâter en dix minutes.

— Brave vieux canonnier, — fit Réal ironiquement, — Et ensuite? Nous jeter à la mer, vous et moi, nos coutelas entre les dents, et aller la prendre à l'abordage, n'est-ce pas?

Cette saillie fit passer sur le visage de Peyrol un sourire grave.

— Non, non, — protesta-t-il, — mais pourquoi ne pas renseigner Toulon à ce sujet? Envoyer une frégate ou deux pour la capturer. Bien des fois j'ai imaginé sa capture, rien que pour me soulager le cœur; souvent, la nuit, j'ai regardé par la fenêtre, là-haut, à travers la baie, vers l'endroit où je

savais qu'elle était à l'ancre, et j'ai pensé à la petite surprise que je pourrais lui faire, si je n'étais pas seulement le vieux Peyrol, canonnier.

— C'est bon — dit Réal, les yeux fixés sur le navire anglais qui faisait maintenant route au nord. — Regardez : il a l'air d'avoir enfin perdu sa route, — fit-il remarquer, en manière de parenthèse, à Peyrol qui aussitôt regarda de ce côté et fit un signe d'assentiment.

Peyrol leva la tête vers le soleil et déclara qu'il était temps de redescendre à la ferme manger la soupe. Le visage de Réal s'assombrit aussitôt, mais il se mit en route suivi de Peyrol. Au premier tournant du sentier, ils découvrirent en contre-bas les bâtiments d'Escampobar avec les pigeons sur le faîte des toits, les vergers ensoleillés, les cours désertes. Peyrol remarqua qu'ils étaient probablement tous dans la cuisine à attendre son retour et celui du lieutenant. Quant à lui il mourait de faim.

— Et vous, lieutenant?

Le lieutenant n'avait pas faim. En entendant cette déclaration faite d'un ton bourru, Peyrol hocha la tête d'un air entendu derrière le dos du lieutenant. Ma foi! quoi qu'il arrive il faut qu'un homme mange. Lui, Peyrol, savait ce que c'était de n'avoir rien à se mettre sous la dent. C'était peu, très peu, que des demi-rations pour quelqu'un qui doit travailler ou combattre. Il lui était impossible d'imaginer une circonstance qui l'empêcherait de faire un repas aussi longtemps qu'il y aurait moyen d'attraper quelque chose à manger.

Sa loquacité inaccoutumée ne provoqua aucun réponse, mais Peyrol continua à parler du même ton, comme s'il ne pensait absolument qu'à la nourriture, tandis que ses regards erraient de droite et de gauche et qu'il prêtait l'oreille au moindre bruit. Une fois devant la maison, Peyrol s'arrêta pour jeter un regard anxieux au bas du sentier, vers la côte, en laissant le lieutenant entrer dans le café. La Méditerranée, dans la partie que l'on découvrait de la porte du café, était aussi dépourvue de navires qu'une mer inconnue. Le tintement triste d'une cloche fêlée, au cou de quelque vache errante, fut le seul bruit qu'il entendit et qui accentuait la paix dominicale de la ferme. Deux chèvres étaient couchées

sur le penchant de la colline. Tout cela avait un aspect rassurant et l'expression anxieuse se dissipait sur le visage de Peyrol quand, soudain, l'une des chèvres sauta sur ses pieds. Le forban tressaillit et prit une pause rigide, comme sous l'effet d'une vive appréhension. Un homme dont l'état d'esprit est tel qu'une chèvre qui se lève peut le faire tressaillir, n'est pas paisible. L'autre chèvre, cependant, resta étendue. Il n'y avait réellement aucune raison d'alarme, et Peyrol, composant son visage pour lui donner autant que possible son expression de pladicité habituelle, suivit le lieutenant dans la maison.

JOSEPH CONRAD

(Traduction de G. JEAN-AUBRY.)

(*A suivre.*)

DU XIXE SIÈCLE AU XXE SIÈCLE[1]

DEUXIÈME PARTIE

LES PROBLÈMES BERGSONIENS

Dans une lettre à son ami Guasco, Montesquieu disait de Voltaire : « Il a trop d'esprit pour m'entendre; tous les livres qu'il lit, il les fait; après quoi, il approuve ou il critique ce qu'il a fait. » Plus un philosophe est original, plus il y a de chances pour qu'il subisse le traitement dont Montesquieu indique avec tant de finesse les causes et les effets. « Savons-nous, demandait un jour Gaston Milhaud, si Aristote a jamais compris un mot aux conceptions mathématiques de Platon? » De fait, les contre-sens d'Aristote ont servi de base à la plupart des doctrines qui se réclamaient de la théorie des *Idées*, dans l'antiquité ou au moyen âge, au temps de Berkeley ou au temps de Schopenhauer. Et l'on voit qu'il est arrivé à Spinoza d'être trahi par Taine, qui se croyait en droit de l'invoquer, autant que par Bayle, qui s'imaginait l'avoir réfuté. On ne saurait donc s'étonner que, de nos jours, le bergsonisme n'ait échappé ni à la « prévention » des antibergsoniens ni à la « précipitation » des bergsoniens.

Dans la doctrine nouvelle, les uns et les autres n'ont vu, trop souvent, que l'occasion de reprendre cet ancien combat, dont John Stuart Mill avait défini les termes, il y a plus de cinquante ans : « La réaction du XIXe siècle a pour caractéristique d'accorder aux *éléments non raisonnables* de la nature

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre.

humaine la même infaillibilité que le XVIIIe siècle est supposé avoir accordée aux *éléments raisonnables*. A l'apothéose de la Raison nous avons substitué celle de l'Instinct; et nous appelons *instinct* tout ce que nous trouvons en nous et pour quoi nous ne pouvons découvrir aucune trace de justification rationnelle. » Que l'on s'en tienne donc à cette antithèse, en prenant pour bases de référence, d'une part la notion de raison, telle que Mill l'empruntait à l'empirisme des psychologues classiques en Angleterre, d'autre part, la notion de l'instinct, telle que Nietzsche devait l'exprimer selon la tradition du romantisme allemand; et l'on sera inévitablement amené à faire entrer les problèmes du bergsonisme dans des cadres antérieurs à son avènement.

Mais, par le rythme de pensée qui lui est propre, la philosophie bergsonienne récuse tous les jugements extérieurs et prématurés qui peuvent être ainsi portés sur elle, toutes les tentatives d' « utilisation » pour une apologie, soit de l'anarchie sociale, soit de la transcendance religieuse, soit de l'improvisation artistique. Comme l'ont montré en particulier les commentaires si pénétrants et si riches de M. Thibaudet, le bergsonisme n'est ni une doctrine facile ni une doctrine paresseuse. Il exige qu'on en suive le courant, avec le plein désintéressement spéculatif qui est la règle suprême, et de manière à faire soi-même l'expérience d'une puissance de renouvellement, que l'on sentira capable de se répandre à travers l'horizon entier de la pensée contemporaine.

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, Ribot avait cru orienter la psychologie française dans la voie positive, en lui proposant d'imiter, en particulier, les empiristes anglais. L'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, d'une manière toute fine et toute simple, fait voir que le système psychologique de Mill n'est ni moins « livresque », ni moins irréel, que son système logique. Mill traite les faits de conscience comme s'ils n'étaient pas des faits de conscience; c'est-à-dire qu'à l'exemple de Locke et de Hume il les assimile à des parcelles de matière, susceptibles de se détacher les unes des autres pour venir s'aligner dans l'espace à la façon des atomes de Démocrite. A cette première supposition, Mill

ajoutera l'hypothèse que les atomes psychiques sont régis par des lois analogues à celles que les physiciens ont pu découvrir et vérifier; et c'est ce qu'il appelle fonder le déterminisme. D'autre part, se ranger, avec Renouvier, à l'hypothèse inverse, admettre, en souvenir d'Épicure, une « déclinaison », sans cause et sans raison, de la ligne que l'atome avait commencé de suivre, ce n'est pas davantage se rapprocher de la liberté. La psychologie de Mill et de Renouvier, calquée sur la physique de la discontinuité, ne peut avoir de la vie intérieure qu'une représentation difforme, viciée dès son origine par cet étrange parti pris de méthode, qui consiste à juger de ce qui est nous par ce qui n'est pas nous.

Avec M. Bergson (et le paradoxe de la littérature philosophique au XIXe siècle était tel que l'événement a pris un aspect paradoxal), le *moi* est rentré dans son domaine. « Les illusions de la conscience réfléchie » nous avaient amené à nous former une idée factice de nous-même, en nous asservissant à la nécessité de justifier notre conduite aux yeux des autres, de la motiver à nos propres yeux. Il y a pourtant, immédiatement donnée à la conscience spontanée, une intuition de notre être immédiat, de notre spontanéité interne. C'est là que nous avons à nous ressaisir, dans des profondeurs que notre « inertie » et notre « mollesse » ont laissées trop souvent inexplorées. De là, en effet, surgit l'action dont nous dirons qu'elle est entièrement libre, sans avoir besoin pour cela de nous référer à une loi abstraite, à une raison universelle, mais simplement parce qu'elle est entièrement nôtre, parce qu'elle « répond à l'ensemble de nos sentiments, de nos pensées et de nos aspirations les plus intimes, à cette conception particulière de la vie qui est l'équivalent de toute notre expérience passée, bref, à notre idée personnelle du bonheur et de l'honneur ».

Maine de Biran raconte, dans son *Journal*, qu'un certain soir de novembre 1817, son vieil ami, l'abbé Morellet, lui avait demandé brusquement : *Qu'est-ce que le moi?* A quoi, Biran avoue qu'il n'avait pu répondre. « C'est, ajoute-t-il, qu'il faut se placer dans le point de vue intime de la conscience et, ayant alors présente cette unité qui juge de tous les phénomènes, en restant invariable, on aperçoit le *moi*, on ne demande

plus ce qu'il est. » Mais, nous qui avons lu l'*Essai sur les données immédiates*, nous comprenons que la seconde partie de la phrase démentait la première. Biran a bien eu le sentiment que le *moi* était une réalité concrète, indéfinissable en quelque sorte par définition; mais il n'a pas su dissiper le mirage de l'immutabilité logique. La conscience demeure alors extérieure à son propre cours, et comme aliénée de soi, par une contradiction dont une formule échappée à Royer-Collard contient un témoignage involontaire, d'autant plus frappant : « Nos plaisirs et nos peines, nos espérances et nos craintes, toutes nos sensations, tous nos actes et toutes nos pensées, en un mot, s'écoulent devant la conscience, comme les eaux d'un fleuve sous l'œil du spectateur immobile attaché au rivage. »

Les fragments, publiés jusqu'ici, du *Journal* d'Amiel permettent encore de préciser le problème : on dirait qu'Amiel n'y cesse, obstinément et vainement, de frapper à la porte que M. Bergson seul saura ouvrir :

> Il y a dix hommes en moi, suivant les temps, les lieux, l'entourage et l'occasion; je m'échappe dans ma diversité mobile. Aussi, montrer quoi que ce soit de mon passé, de mon journal ou de moi-même, ne sert de rien à qui n'a pas l'intuition poétique et ne me recompose pas dans ma totalité, avec et malgré les éléments que je lui confie. Je me sens caméléon, kaléidoscope, protée, muable et polarisable de toutes les façons, fluide, virtuel, par conséquent latent, même dans mes manifestations, absent, même dans ma représentation. J'assiste, pour ainsi dire, au tourbillon moléculaire qu'on appelle la vie individuelle, j'ai perception et conscience de cette métamorphose constante, de cette mue irrésistible, de l'existence qui se fait en moi; je sens fuir, se renouveler, se modifier toutes les parcelles de mon être, toutes les gouttes de mon fleuve, tous les rayonnements de ma force unique.

Or, de cette expérience qui est déjà, *mais à son point de départ seulement*, l'expérience bergsonienne, Amiel se refuse à tirer parti pour l'approfondissement de son être. Bien plutôt, il s'efforcera de la contredire, en la subordonnant à un mot d'ordre systématique. Et, en effet, il écrit, dans les premières lignes du fragment même que nous venons de reproduire : « Pour avoir le portrait juste, il faut convertir la succession en simultanéité, quitter la pluralité pour l'unité, remonter

des phénomènes changeants à l'essence. » En fait, cédant à une sorte de quiétisme oriental, probablement sous l'influence dominante de Schopenhauer, Amiel laisse son être se dissoudre dans ce qu'il appellera lui-même, d'un mot qui est ici décisif, son *a-chronie intérieure* :

La catégorie du temps n'existe pas pour ma conscience, et par conséquent toutes les cloisons, qui tendent à faire d'une vie un palais aux mille chambres, tombent pour moi, et je ne sors pas de l'état unicellulaire primitif... Cette *réimplication* psychologique est une anticipation de la mort.

Si donc Amiel, aspirant à l'*éternité de la vie*, n'a rencontré qu'une *éternité de mort*, peut-être convient-il d'en accuser le caractère de sa personnalité, mais assurément aussi faut-il faire une part à la limitation technique de sa réflexion philosophique. Entre l'éternité, d'une part, et le temps dont Spinoza disait déjà qu'il était, comme l'espace, *un simple auxiliaire de l'imagination*, il n'a pas su insérer le moyen terme de la *continuité interne* : la *durée*. Or, soustraire l'intuition de la durée au fantôme spatial du temps, c'était du même coup la condition nécessaire pour retrouver le *moi* véritable, et véritablement libre :

Le moi intérieur, écrit M. Bergson, celui qui sent et se passionne, celui qui délibère et se décide, est une force dont les états et les modifications se pénètrent intimement, et subissent une altération profonde dès qu'on les sépare les uns des autres pour les dérouler dans l'espace.

Il y a une analyse psychologique qui *tue la spontanéité*, suivant l'expression même d'Amiel. L'analyse bergsonienne est, pour reprendre une remarque de Victor Delbos, une *analyse contre l'analyse*. Tournée vers l'intuition, elle travaille à libérer la spontanéité. C'est ce travail de libération que l'on se donnera la joie de suivre à travers des *plans de conscience*, de plus en plus hauts et de plus en plus vastes à la fois, pourvu qu'on ait la sagesse de ne pas transformer l'appel à la durée en une solution toute faite de problèmes toujours posés en termes identiques, et qu'au contraire, on traite l'intuition de durée comme une réalité vivante et mouvante, pour qui rien n'est donné d'une façon absolue et définitive, susceptible par suite d'un progrès intérieur qui sera illimité.

La première impression que donne, dans l'*Essai*, la durée bergsonienne, c'est, assurément, d'être une « durée fuyante ». Elle déçoit l'entendement, qui voudrait obtenir du temps qu'il consentît à « suspendre son vol », pour lui permettre de fixer l'être du *moi*, de le caractériser dans son unité avec lui-même, dans son individualité constante, pour lui attribuer aussi, avec la dignité de la causalité morale, le fardeau de la responsabilité. Il est inévitable, en effet, que l'effort du moi pour dépasser le moment où il se saisit comme tel, se trouve contrarié, vaincu, par le cours de la durée qui déplace l'être, qui condamne la personne à une volubilité perpétuelle :

Ce cœur donc, qui avait palpité si rudement dans le mal, ce cœur humain contradictoire et changeant, dont il faut dire, comme le poète a dit de la poitrine du Centaure, que *les deux natures y sont conjointes*, ce déplorable cœur, écrit Sainte-Beuve dans *Volupté*, secouait la honte en un instant; il retournait son rôle et alternait tout d'un coup de la convulsion grossière à l'aspiration platonique. Je tuais, comme à volonté, mon remords, et voilà que j'étais dans l'amour subtil. Facilité abusive : versatilité mortelle à toute foi en nous et au véritable Amour! L'âme humaine, sujette à cette fatale habitude, au lieu d'être un foyer persistant et vivant, devient bientôt comme une machine ingénieuse qui s'électrise contrairement en un rien de temps et au gré des circonstances diverses. Le centre, à force de voyager d'un pôle à l'autre, n'existe plus nulle part; la volonté n'a plus d'appui. Notre personne morale se réduit à n'être qu'un composé délié de courants et de fluides, un amas mobile et tournoyant, une scène commode à mille jeux; espèce de nature, je ne dis pas hypocrite, mais toujours à demi-sincère et toujours vaine.

Rien ne serait pourtant plus inexact, si l'on s'y arrêtait, que ce premier aspect du moi : l' « *esprit momentané*, qui manque de mémoire », c'est, pour M. Bergson, comme c'était pour Leibniz, ce qui est à peine esprit, ce qui serait plutôt matière. Le présent, réduit en quelque sorte à sa seule présence, point insaisissable où ce qui n'est pas encore se change en ce qui n'est plus, est proprement le néant de durée et par là même le néant de réalité. Et la thèse qui fait l'originalité de l'*Essai*, consiste, en face de la menace perpétuelle de dissolution que suscite la fuite perpétuelle du temps, à chercher un appui dans le cours même du temps, dans le flux de durée, à tirer de son tissu souple et mouvant la force de cohésion et de résistance que l'on eût attendue vainement d'une étoffe

rigide et cassante. A la succession des états de conscience, interprétée au sens purement formel où succession serait symétrique de simultanéité, s'oppose une « organisation », mais qui s'accomplit spontanément, « quand notre *moi* se laisse vivre, quand il s'abstient d'établir une séparation entre l'état présent et les états antérieurs. Il n'a pas besoin, pour cela, de s'absorber tout entier dans la sensation ou dans l'idée qui passe, car alors, au contraire, il cesserait de durer. Il n'a pas besoin non plus d'oublier les états antérieurs : il suffit qu'en se rappelant ces états il ne les juxtapose pas à l'état actuel, comme un point à un autre point, mais les organise avec lui, comme il arrive quand nous nous rappelons, fondues pour ainsi dire ensemble, les notes d'une mélodie. Ne pourrait-on pas dire que, si ces notes se succèdent, nous les apercevons néanmoins les unes dans les autres, et que leur ensemble est comparable à un être vivant, dont les parties, quoique distinctes, se pénètrent par l'effet même de leur solidarité? »

L'expérience esthétique est uniquement encore, au stade où nous sommes ici, l'expérience de l'auditeur. Il s'agit, non d'inventer et de créer, mais de vibrer à l'unisson du rythme qui est immanent à la durée, considérée elle-même comme une réalité indépendante et sur laquelle nous aurions en quelque sorte à nous accorder. C'est ce thème qui est, dans le *Rire*, l'objet des plus admirables développements : « L'art n'est sûrement qu'une vision plus directe de la réalité », réalité interne aussi bien qu'externe :

> Si la réalité venait frapper directement nos sens et notre conscience... je crois bien que l'art serait inutile ou plutôt que nous serions tous des artistes... Notre regard saisirait au passage, sculptés dans le marbre vivant du corps humain, des fragments de statue aussi beaux que ceux de la statuaire antique. Nous entendrions chanter au fond de nos âmes, comme une musique quelquefois gaie, plus souvent plaintive, toujours originale, la mélodie ininterrompue de notre vie intérieure.

Le privilège de l'expérience esthétique serait donc de nous rendre plus proche et plus nôtre, comme immédiate, notre intuition de la durée. Mais en même temps aussi, par la précision qu'elle lui apporte, il semble qu'elle nous fasse

apercevoir sous un jour nouveau, inattendu et même paradoxal, l'assurance de liberté que se donnait à lui-même un *moi* déclaré « infaillible dans ses constatations immédiates ». L'organisation spontanée des états de conscience n'évoque-t-elle pas bien plutôt « cette préformation des mouvements qui suivent dans les mouvements qui précèdent, préformation qui fait que la partie contient virtuellement le tout, comme il arrive lorsque chaque note d'une mélodie apprise, par exemple, reste penchée sur la suivante pour en surveiller l'exécution? » Autrement dit, la signification originelle du progrès, impliquant pour l'homme, et comme une condition de sa liberté, la discrimination réfléchie des valeurs, s'efface au profit d'une « évolution naturelle » : l'action sort de ses antécédents, « de telle sorte qu'on retrouve dans cette action les antécédents qui l'expliquent, et qu'elle y ajoute pourtant quelque chose d'absolument nouveau, étant en progrès sur eux comme le fruit sur la fleur ». Or, s'il y a dans la maturation du fruit plus que les yeux n'apercevaient dans l'épanouissement de la fleur, rien, pour l'esprit, n'est moins imprévisible que l'apparition de la pomme après la fleur du pommier, rien ne suggère davantage le contraire de ce que nous serions tentés d'appeler création et liberté. L'imagination des poètes peut demander aux fruits de passer la promesse des fleurs; la réalité ne laisse place à des surprises véritables que dans le sens de la déception. Et n'est-il pas d'ailleurs inévitable que, si le progrès doit se concevoir selon le dynamisme de la durée vivante, il se traduise par la monotonie du cycle qui, après la maturité, amène la vieillesse et la décrépitude?

Nous n'avons souligné les points où la liberté bergsonienne semblait se rapprocher de la « spontanéité sensible », que pour nous rendre capables de mieux saisir la portée du mouvement par lequel la doctrine tend à dépasser ce qui a pu en paraître le point de départ. L'acte libre n'est pas seulement celui qui se détache du *moi*, « à la manière d'un fruit trop mûr »; il est aussi celui qui, avec notre personnalité entière, a « cette indéfinissable ressemblance qu'on trouve parfois entre l'œuvre et l'artiste ». C'est-à-dire que nous voici dans un nouveau plan d'expérience esthétique, où la

production ne se confond plus avec la reproduction, où l'artiste, non content de s'assimiler au spectateur de la nature, à l'auditeur de soi-même, prend conscience qu'il ajoute à la nature quelque chose de son génie et de son humanité. A ce nouveau plan d'expérience va correspondre un nouveau plan de durée. Pour l'amateur qui se rappelle une mélodie, pour le chanteur qui l'exécute, il existe préalablement un rythme donné en soi, sans lequel la mélodie, en tant que telle, disparaît. Ce rythme a sa qualité propre, il ne saurait être ni accéléré ni retardé; il offre, sans métaphore, l'harmonie du processus biologique par rapport auquel le double spectacle, de l'enfant trop vite grandi, du barbon demeuré nain, apparaît comme une difformité ridicule : « Pour moi, écrivait Marc-Aurèle, rien n'est ou prématuré ou tardif qui pour toi est opportun; tout est fruit, pour moi, de ce qu'apportent tes saisons, ô Nature. »

Mais il n'en saurait être de même pour le *temps d'invention*, dont M. Bergson dit qu' « il ne fait qu'un avec l'invention même, » ajoutant : « C'est le progrès d'une pensée qui change au fur et à mesure qu'elle prend corps. Enfin c'est un processus vital, quelque chose comme la maturation d'une idée. » Dans ce cas, *le temps ne fait rien à l'affaire*. C'est une fois l'idée mûrie, l'invention achevée, dans le trajet qui « va de l'*abstrait au concret, du schéma à l'image* », qu'il suffira d'avoir du temps à sa disposition, et de le laisser agir à la manière d'une force de la nature. Mais l'invention, dont le « schéma dynamique » est lui-même un produit, a éclaté dans une crise, ou dans une série de crises, où manquaient précisément les traits caractéristiques du processus normal et fatal de la vie, continuité d'un ordre régulier, certitude d'un heureux dénoûment. Molière a raison quand il se moque d'Oronte, à qui certes la longue patience a fait défaut. On ne saurait en conclure qu'elle eût suffi pour lui procurer du génie. Et c'est pourquoi Boileau, de son côté, raille Chapelain, qui s'est consumé dans la lente mais intense élaboration d'un avortement piteux.

Tant que l'intuition se borne, dans la sphère de l'expérience purement intérieure, à éliminer les bruits parasites pour demeurer fidèle au rythme congénital du *moi*, elle est, par définition, inséparable d'une durée retrouvée. Mais l'intuition, inventive et ascendante, pour qui l'immédiation est à conqué-

rir, connaît ce qui a causé l'éternel désespoir des mystiques : la *rareté d'expérimentation*, le *refus de durer. O! si durasset!* s'écrie saint Bernard dans ses *Sermons sur le Cantique des Cantiques*. De là, le double effort de la philosophie pour s'appuyer à l'intuition, et en même temps pour l'appuyer.

L'intuition, si elle pouvait se prolonger au delà de quelques instants, n'assurerait pas seulement, dit M. Bergson, l'accord du philosophe avec sa propre pensée, mais encore celui de tous les philosophes entre eux. Telle qu'elle existe, fuyante et incomplète, elle est, dans chaque système, ce qui vaut mieux que le système et ce qui lui survit. L'objet de la philosophie serait atteint si cette philosophie pouvait se soutenir, se généraliser et surtout s'assurer des points de repère extérieurs pour ne pas s'égarer. Pour cela, un va-et-vient continuel est nécessaire entre la nature et l'esprit.

Ainsi se dessine le tournant de la doctrine. Il avait pu sembler, à certains endroits de l'*Essai*, que l'esprit se contentât de libérer la spontanéité vivante du moi, et qu'il abandonnât volontiers la nature au mécanisme de la science positive. Avec *Matière et Mémoire*, la conscience franchit le domaine du *moi* pour rendre à la science son élasticité perdue : « Science et conscience sont, au fond, d'accord, pourvu qu'on envisage la conscience dans ses données les plus immédiates et la science dans ses aspirations les plus lointaines. » Il conviendra donc d'admettre que notre monde d'images, qui d'abord avait paru participer à la subjectivité des états du *moi* individuel, implique, dans son intérieur, le système universel des rapports, tel que le labeur incessant des générations tend à nous le révéler; il sera l'objet de ce que M. Bergson appelle *perception pure* : « Une perception qui existe en droit, plutôt qu'en fait, celle qu'aurait un être placé où je suis, vivant comme je vis, mais absorbé dans le présent, et capable, par élimination de la mémoire sous toutes ses formes, d'obtenir de la matière une vision à la fois immédiate et instantanée. » C'est-à-dire que les termes du problème se renversent : au lieu d'avoir à chercher comment il peut se trouver plus au point d'arrivée qu'il y avait au point de départ, nous sommes, dès le début, mis en possession d'un principe qui contient déjà *plus* que le résultat dont nous avons à rendre compte, puisqu'il y entre, avec l'universalité du système scientifique, la réalité intérieure

des qualités sensibles. La solution consistera donc à s'installer dans l'ensemble cosmique des objets-images : de là on voit agir, mais d'une façon toute négative, une loi de sélection vitale. Toutes les qualités qui ne lui ont pas été utiles pour réagir dans la direction où le poussent ses besoins, l'homme les a laissées échapper; et même, afin de mieux assurer l'efficacité de son action, il a consenti à ce que le sentiment de la qualité concrète se dégradât en une « figuration symbolique », en une représentation quantitative et quasi squelettique de l'univers.

La théorie de la perception a sa contre-partie exacte dans la théorie de la mémoire. Selon l'*Essai*, la réalité de la durée était liée à l'actualité de la conscience. Non que cette durée s'épuisât dans le moment présent; elle comprenait une certaine frange du passé immédiat qui adhérait encore au présent, et ce quelque chose de l'avenir immédiat sur quoi elle paraissait mordre. Mais dans cette épaisseur de durée, il semblait que dût se concentrer toute la vie et toute la réalité du moi. Si le passé y exerçait encore une influence, c'était à la condition de s'introduire et de se fondre dans la continuité indivise de l'être concret. Ce qui avait été contribuait à colorer ce qui est, mais en perdant irrévocablement l'originalité de sa couleur propre; l'irréversibilité du flux temporel rendra vaine toute tentative pour la reconstitution objective, pour la récupération, de l'état qui a une fois échappé au sentiment direct de la conscience.

La théorie du *souvenir pur* déborde, à son tour, le domaine de la conscience, en faisant délibérément front au préjugé du sens commun, en admettant l'existence d'un *inconscient psychologique*. En effet, pour M. Bergson, comme il y a un monde des *images-objets*, donné en soi avec tous les rapports qu'il implique, il y a un monde des *images-souvenirs*; et il ne se caractérisera pas seulement par le sentiment *sui generis* qui appartiendrait au passé en général. En lui est donnée une relation entre ces souvenirs, qui fait que chacun d'eux apporte avec soi la connaissance de son passé propre, de son indice temporel, immédiatement et indissolublement lié au moment unique où s'est produit l'événement et où a surgi l'état de conscience, désormais versé dans la mémoire.

Les souvenirs, chassés de la conscience par le cours ininterrompu de la durée, subsistent pourtant dans une durée dépourvue d'actualité. Telles les ombres homériques au pays des Cimmériens, ils errent en quête de l'occasion qui leur rendra la chaleur et la vie. Et chaque perception qui apparaît dans le champ de conscience, qui sollicite de l'être vivant une réaction motrice, peut devenir cette occasion. Chacun des souvenirs accordé à cette perception s'élance à sa rencontre pour lui fournir ce qui lui manque, pour en accroître l'intensité, pour lui donner, par des racines plus profondes et plus amples dans le passé, des vues plus lointaines et une prise plus efficace sur l'avenir. La même théorie, enfin, qui explique le jeu des *images-souvenirs* dans la perception, rend compte du rêve où le passé n'a plus à lutter pour reconquérir son influence perdue en s'actualisant, « où la vie souterraine des souvenirs virtuels devient la vie tout entière ».

A l'appui de ces conclusions, M. Bergson fait valoir des analyses psychologiques, qui sont souverainement fines et lumineuses, une réfutation prophétique de la thèse des « localisations cérébrales », qui passait alors pour vérité acquise. Et en même temps, de l'établissement d'une fonction indépendante de la mémoire, il tire la preuve du spiritualisme qui devient ainsi, de toutes les doctrines, « la plus empirique par sa méthode et la plus métaphysique par ses résultats ».

Le même rythme de pensée explique l'entreprise de l'*Évolution créatrice*. A la conscience actuelle du présent, qui était l'objet principal de l'*Essai*, *Matière et Mémoire* avait ajouté une possession du passé intégral, qui dévoile comme une dimension nouvelle de la durée. Ce qui est demandé maintenant à l'intuition, c'est de franchir les bornes de ce passé encore individuel, de s'égaler, pour ainsi dire, à toute la durée de l'histoire cosmique, en reconquérant le sentiment de son intime parenté avec « la conscience, ou mieux la supraconscience, qui est à l'origine de la vie ».

La connexion avec la science positive, déjà si marquée dans *Matière et Mémoire*, se resserre par le rôle que l'*Évolution créatrice* assigne au principe de la *dégradation* de l'énergie. Introduit dans la physique par Sadi Carnot, il y a un siècle

maintenant, il fait contrepoids au principe purement spatial de *conservation*; il contraint l'esprit à prendre en considération le cours *irréversible* du temps. Or, sur l'extension du principe de Carnot à l'ensemble de la réalité physique, M. Bergson fait reposer la distinction, capitale dans l'univers, entre « deux mouvements opposés, l'un de *descente*, l'autre de *montée*. Le premier ne fait que dérouler un rouleau tout préparé. Mais le second, qui correspond à un travail intérieur de maturation ou de création, dure essentiellement, et impose son rythme au premier, qui en est inséparable ». Le sens de la vie universelle est donc nettement déterminé :

La vérité est que la vie est possible partout où l'énergie descend la pente indiquée par la loi de Carnot, et où une cause, de direction inverse, peut retarder la descente, c'est-à-dire, sans doute, dans tous les mondes suspendus à toutes les étoiles.

Tel est le point où s'arrêtent d'ordinaire les interprétations du bergsonisme; et c'est en effet par là qu'il est le plus facile de le condenser en formules abstraites et systématiques. Au dualisme cosmogonique de la matière et de la vie, correspondra le dualisme psychologique de l'intelligence et de l'instinct qui, sous leur forme « achevée », s'opposent comme étant celle-ci, « la faculté de fabriquer et d'employer des instruments *inorganisés* », celui-là, au contraire, « la faculté d'utiliser et même de construire des instruments *organisés* ». Et alors, par une association inévitable de termes, le « procès de l'intelligence » consacrera la défaite du matérialisme, tandis qu'on travaillerait pour l'esprit, par l'apologie de la vie et la réhabilitation de l'instinct. Mais, si nous avons bien compris ce qui fait l'originalité de l'*Évolution créatrice*, le dualisme apparent de la matière et de la vie, de l'intelligence et de l'instinct, n'y doit servir qu'à poser des problèmes, dont la solution est au delà de ce dualisme.

Il ne peut y avoir, dans une philosophie comme celle de M. Bergson, place pour deux concepts antithétiques, l'un de la matière et l'autre de la vie. La matière brute y est identique, dans son fond, à la matière organisée. Si elle s'en distingue, ce n'est point par un genre d'action qui lui serait propre, mais simplement par la paresse à laquelle s'abandonne un

« principe qui n'a qu'à se détendre pour s'étendre, l'interruption de la cause équivalant ici à un renversement de l'effet ».

Le primat de la vie sur la matière ne marquera donc point, comme l'ont imaginé tant de théologiens et de métaphysiciens, le triomphe d'une finalité transcendante. L'élan vital, du fait même qu'il dure, est soumis à la condition d'un être militant et souffrant. M. Bergson y insiste dans une page décisive :

L'élan est fini, et il a été donné une fois pour toutes. Il ne peut pas surmonter tous les obstacles. Le mouvement qu'il imprime est tantôt dévié, tantôt divisé, toujours contrarié. De là les lignes divergentes d'évolution, au moins dans ce qu'elles ont d'essentiel. Mais il faut y tenir compte des régressions, des arrêts, des accidents de tout genre. Et il faut se rappeler, surtout, que chaque espèce se comporte comme si le mouvement général de la vie s'arrêtait à elle, au lieu de la traverser. Elle ne pense qu'à elle, elle ne vit que pour elle. De là les luttes sans fin dont le monde est le théâtre. De là une désharmonie frappante et choquante, mais dont nous ne devons pas rendre responsable le principe même de la vie.

A travers l'œuvre de M. Bergson, réapparaît la mélancolie des thèmes suscités, depuis Homère et depuis Héraclite, par le sentiment de la conscience vitale. *Vivre consiste à vieillir.* La durée vivante, avec « ses promesses divines » se transforme, par le cours même du temps, en durée vécue, qui semble n'être plus faite que de regrets humains. M. Bergson avait commencé par écrire dans l'*Essai* :

L'idée de l'avenir, grosse d'une infinité de possibles, est plus féconde que l'avenir lui-même, et c'est pourquoi l'on trouve plus de charme à l'espérance qu'à la possession, au rêve qu'à la réalité.

Mais un jour arrive où l'on se posera la question inverse :

Qui sait même si nous ne devenons pas, à partir d'un certain âge, imperméables à la joie fraîche et neuve, et si les plus douces satisfactions de l'homme mûr peuvent être autre chose que des sentiments d'enfance revivifiés, brise parfumée qui nous envoie par bouffées de plus en plus rares un passé de plus en plus lointain.

Et l'*Évolution créatrice* répond à cette question :

Notre liberté, dans les mouvements mêmes par où elle s'affirme, crée les habitudes naissantes qui l'étoufferont si elle ne se renouvelle par un effort constant : l'automatisme la guette. La pensée la plus vivante se glacera dans la formule qui l'exprime. Le mot se retourne

contre l'idée. La lettre tue l'esprit. Et notre plus ardent enthousiasme, quand il s'extériorise en action, se fige parfois si naturellement en froid calcul d'intérêt ou de vanité, l'un adopte si aisément la forme de l'autre, que nous pourrions les confondre ensemble, douter de notre propre sincérité, nier la bonté et l'amour, si nous ne savions que la mort garde encore quelque temps les traits du vivant.

Le pessimisme s'accentue encore lorsque nous passons de la psychologie humaine à la sociologie animale, lorsque nous posons le problème de l'instinct. En interprétant la manière dont le Sphex à ailes jaunes pique un grillon, ou dont l'Ammophile hérissée paralyse une chenille, M. Bergson y retrouve, non point une science susceptible d'être traduite en termes d'intelligence, « mais une intuition (*vécue* plutôt que *représentée*) qui ressemble sans doute à ce qui s'appelle chez nous sympathie divinatrice. » Seulement intuition et sympathie, prises en quelque sorte au niveau où l'élan spontané de la vie a porté, mais où il a laissé, l'instinct animal, ne parviennent qu'à consacrer l'union qui s'établit du dedans entre la victime et le bourreau, comme celle qui, chez les grands séducteurs, du type Don Juan ou du type Bismarck, fait le secret de la force « impondérable » et de l'irrésistible succès. Or de cela Nietzsche, en certains endroits du moins de son œuvre, a bien pu prendre son parti; mais non M. Bergson.

Déjà chez Gœthe, à l'aurore pourtant du romantisme, Amiel relève « une secrète sécheresse, un égoïsme mal dissimulé. La générosité ardente fait défaut ». Et ce défaut l'inquiétait, par sa répercussion chez « tous les petits Gœthereaux », qui devaient en effet se multiplier, et chez nous et ailleurs que chez nous. Mais ce que M. Bergson a laissé apercevoir de sa morale, montre qu'elle sera orientée en sens contraire. Elle pourra être établie par une méthode toute différente de la méthode cartésienne; elle n'en sera pas moins apparentée à la noblesse du rationalisme classique, qui fait de la *générosité* la *clé de toutes les vertus* :

Créateur par excellence est celui dont l'action, intense elle-même, est capable d'intensifier aussi l'action des autres hommes, et d'allumer, généreuse, des foyers de générosité.

L'intuition bergsonienne, dont l'instinct vital est, en

quelque sorte, une forme dégradée, ne se confond pas avec lui; elle sera, proprement, « l'instinct devenu désintéressé, conscient de lui-même, capable de réfléchir sur son objet et de l'élargir indéfiniment ». A cette intuition, en souvenir sans doute de Spinoza, l'*Introduction à la Métaphysique* donne le nom de *sympathie intellectuelle*; de telle sorte que le passage de la sympathie instinctive à la sympathie intellectuelle opérerait comme la conversion de l'instinct à l'intuition. Mais il est téméraire d'attendre que la vie, abandonnée à la spontanéité de son cours biologique, soit capable d'un tel passage. Par le besoin d'agir, par le refus de connaître, qui lui sont inhérents, c'est à une inconscience croissante que l'instinct semble voué, tandis que l'intuition réclame une conscience qui se retourne et se torde sur elle-même : « Effort douloureux, que nous pouvons donner brusquement en violentant la nature, mais non pas soutenir au delà de quelques instants. » Et, si la douleur de l'effort se redouble ainsi par le sentiment de sa précarité, c'est que la condition humaine, de soi, ne comporte pas la liaison de la conscience et de l'intuition : « La conscience, chez l'homme, est surtout l'intelligence. Elle aurait pu, elle aurait dû, semble-t-il, être aussi intuition... » Une humanité complète et parfaite serait celle où ces deux formes de l'activité consciente atteindraient leur plein développement.

Philosophie spéculative et philosophie pratique semblent ici se rejoindre. De même que le principe de vie est *un* en son élan, et ne paraît divisé qu'à cause de sa limitation, de même l'intuition est unique, indivisiblement *supra-instinctive* et *supra-intellectuelle*, par rapport du moins au type animal de l'instinct, au type scolastique de l'intelligence. « Si la force immanente à la vie était une force illimitée, elle eût peut-être développé indéfiniment dans les mêmes organismes l'instinct et l'intelligence. Mais tout paraît indiquer que cette force est finie, et qu'elle s'épuise assez vite en se manifestant. »

Dès lors la voie de la rédemption sera double, et non simple. Celle qui s'ouvre à partir de l'instinct est la voie royale, qui « transcende la condition humaine », selon l'expression de l'*Introduction à la Métaphysique*. Mais, quand on se demande à quel signe reconnaître les philosophes qui ont été

les très grands parmi les grands, celui-ci vient à la pensée qu'ils ont eu le secret de ne pas être exclusifs sans avoir cependant versé dans l'éclectisme. Et c'est pourquoi M. Bergson ne cherche pas le retour à l'intuition originelle dans une tentative de compromis entre l'instinct et l'intelligence. Bien plutôt, il importera de suivre jusqu'au bout l'une et l'autre route dans laquelle l'esprit peut s'engager : « Essentielle aussi est la marche à la réflexion. »

Sans doute, la manière dont l'intelligence est traitée en plus d'un endroit de l'*Évolution créatrice*, interdit d'escompter qu'elle aille d'elle-même se convertir à l'intuition. Le propre de l'intelligence, suivant M. Bergson, c'est d'être une faculté « incurablement présomptueuse », qui s'acharne à étendre sur les choses et sur les êtres les concepts *a priori*, les formes catégoriques, dont, pour son compte, elle n'a pas su s'affranchir. Aussi n'est-elle à son aise que « dans le discontinu, dans l'immobile, dans le mort. *L'intelligence est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie* ». Et il est exact que la sévérité de ce verdict ne comporte aucune atténuation, à la condition seulement que l'on précise sur qui elle retombe, à qui, nommément et dans la réalité concrète de l'histoire, appartient cette intelligence dont M. Bergson a dénoncé, si heureusement et si utilement, « le caractère purement formel ». Du moment que c'est celle de Zénon d'Élée ou d'Aristote, ce pourra être encore celle d'un Renouvier ou d'un Cuvier, mais non celle d'Archimède ou de Lamarck, qui en est l'antipode. De même que la critique de l'évolutionisme spencérien permet de redresser la physionomie de « l'évolutionisme vrai », de même la négation de la discontinuité arithmétique ou de l' « immobilisme » logique conduit à rétablir les traits authentiques du rationalisme, que le XIXe siècle avait défigurés et masqués, mais qui, aussi bien, se trouvent rappelés par M. Bergson, dans leur rapport direct à l'œuvre du XVIIe siècle :

La science moderne est fille des mathématiques; elle est née le jour où l'algèbre eut acquis assez de force et de souplesse pour enlacer la réalité et la prendre dans le filet de ses calculs.

Et encore :

La mathématique moderne est précisément un effort pour substituer au *tout fait* le *se faisant*, pour suivre la génération des grandeurs,

pour saisir le mouvement, non plus du dehors et dans son résultat étalé, mais du dedans et dans sa tendance à changer, enfin pour adopter la continuité mobile du dessin des choses. Il est vrai, ajoute M. Bergson, qu'elle s'en tient au dessin, n'étant que la science des grandeurs.

Du moins de ce dessin schématique, l'intelligence a-t-elle su faire l'instrument d'une physique, qui a travaillé sans relâche pour égaler la subtilité de ses procédés à l'infinie complexité de l'univers. A plus forte raison est-ce là que la philosophie a cherché son appui essentiel. A la source de ses raisonnements, Descartes aperçoit « une connaissance première, gratuite, certaine, et que nous touchons de l'esprit avec plus de confiance que nous n'en donnons au rapport de nos yeux ». Cette connaissance intuitive, Spinoza la pousse jusqu'à l'unité de l'amour en l'homme et en Dieu, sans rompre jamais avec le progrès d'une méthode positive qui assure le maniement du continu et de l'infini. Le problème que les écoles mystiques avaient laissé en suspens, tirées sans cesse en arrière par l'imagination de la transcendance ou par le souci d'une orthodoxie, l'*Éthique* le résout en pleine clarté d'intelligence, en pleine adéquation de conscience.

Des perspectives ainsi ouvertes au XVIIe siècle, les siècles suivants s'étaient détournés par le crédit illusoire qu'ils avaient accordé à la psychologie des atomes, à la logique des concepts. Mais comment la génération présente n'en serait-elle pas à nouveau rapprochée par la ruine de cette double illusion? Et, puisque l'union de l'intelligence et de la conscience est constitutive de l'ordre proprement humain, comment le même mouvement de pensée, auquel la conscience est redevable d'être « rentrée chez elle », n'exercerait-il pas, à l'égard de l'intelligence elle-même, une influence aussi bienfaisante? Si la sympathie intellectuelle s'oppose à une sympathie instinctive, qui a tous les effets de la haine, l'intelligence, telle que le développement de la science moderne la révèle, ne s'opposera-t-elle pas, de la même façon, à une intelligence déductive et formelle qui est capable de tout, hormis de comprendre?

LÉON BRUNSCHVICG

(*La fin au prochain numéro.*)

NOTRE MARINE DE GUERRE[1]

FAISONS LE POINT

LE PERSONNEL

On est souvent tenté de considérer le problème de notre marine militaire du seul point de vue du matériel naval. Que le Parlement, dit-on, consente à voter les crédits nécessaires pour la construction de nos bâtiments neufs et l'avenir est assuré! On ne songe guère au personnel et, s'il arrive que l'on y songe, c'est pour s'indigner qu'il soit excessif et pour railler le nombre de nos amiraux « qui est supérieur à celui de nos cuirassés ». Formule, qui a fait fortune dans le public parce qu'elle frappe l'imagination, mais qui révèle une opinion insuffisamment informée! Certes, il y a aujourd'hui, dans la Marine militaire, une « question du personnel » mais ce n'est pas absolument celle que l'on croit. La Marine n'a pas besoin d'une saignée. La maladie qui la ronge est bien plus grave. C'est le souffle vivant dont elle est animée qui faiblit. La Marine ne recrute plus ses officiers ni ses équipages.

Parlons d'abord des officiers. Quelques chiffres suffiront pour caractériser la situation. Dans ses états-majors et dans ses services, la Marine compte actuellement 1 750 officiers de vaisseau. Il lui en faudrait 1 900. Pour construire et réparer sa

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1926 et l'article sur les Arsenaux (15 octobre 1925) du comte de Fels, dont les suggestions ont en partie inspiré les réformes réalisées par le ministère de la Rue Royale (N. D. L. R.).

flotte elle emploie 150 ingénieurs. Il lui en faudrait 180. Tous les autres corps accusent des déficits analogues. Voilà pour le présent.

Demain la situation va s'aggraver, car de nouveaux bâtiments entreront en service. Certes, nous désarmerons quelques vieux cuirassés ou croiseurs, que le malheur des temps nous avait obligés de conserver. Mais nous substituons à une Marine de grands navires, qui était la nôtre avant guerre, une Marine de petits bâtiments. Or, sait-on que l'état-major d'un de nos cuirassés de 23 000 tonnes se compose de 15 officiers seulement, tandis que les états-majors réunis de 15 torpilleurs, déplaçant ensemble 22 500 tonnes, comptent au total 75 officiers? 75 contre 15, à tonnage égal; la proportion est de 5 à 1. On ne s'étonnera plus que, malgré notre flotte réduite, nos besoins en officiers soient aussi grands qu'autrefois. On ne s'étonnera plus que ces besoins aillent croissant de jour en jour.

Cependant, que se passe-t-il? Depuis 1920 la Marine a perdu chaque année une centaine d'officiers de vaisseau, tandis que les effectifs des promotions de l'École Navale oscillaient jusqu'à l'an dernier autour de 70 élèves. Les cadres se sont donc régulièrement appauvris d'une trentaine d'unités par an. Pourquoi, dira-t-on, n'avoir pas augmenté le nombre des candidats admis à l'École Navale? Le remède, en effet, était simple. Si on ne l'a pas employé, c'est peut-être parce que l'on s'est avisé trop tard du danger que faisait courir à notre Marine la crise des effectifs; c'est aussi parce que l'on risquait pour conjurer une crise de quantité d'ouvrir une crise de qualité, non moins grave que la première. Il y a vingt-cinq ans, 800 candidats se présentaient au concours de l'École Navale. La sélection était sévère : sur 7 ou 8 postulants, il n'y avait qu'un admis. En 1925 il y a eu 213 candidats. On leur offrait 75 places; pour 3 appelés, il y a eu un élu. Encore faut-il noter que toute l'indulgence du jury avait été nécessaire. On en a eu la preuve peu de temps après : parmi les candidats qui avaient été reçus, 11 démissionnèrent; mais les épreuves du concours avaient été si médiocres, que, pour les remplacer, la Commission d'examen ne jugea pas possible d'admettre plus de 3 candidats nouveaux. Cette année-là, dans toute la

France, il ne s'est donc pas trouvé 70 jeunes gens à la fois désireux et capables de faire des officiers de vaisseau! Une telle diminution du nombre des candidats risque d'être mortelle pour notre Marine. Et — circonstance aggravante — c'est surtout dans les familles d'officiers que le fléchissement se produit. Naguère, l'amour du métier de marin se transmettait d'une génération à l'autre; les pères allumaient eux-mêmes cette flamme au cœur de leurs fils. Il n'en est plus de même aujourd'hui : sur 325 jeunes gens admis à l'École Navale de 1920 à 1924, 44 seulement appartenaient à des familles de marins et l'on a vu des officiers, en activité de service, engager eux-mêmes leurs fils à donner leur démission.

Pour qu'une tradition qui a été la force et l'honneur de la Marine française en vienne à se perdre ainsi, il faut que le mal soit grave et ait poussé déjà au cœur des officiers des racines profondes. D'où vient donc cette désaffection pour un métier qui a suscité dans le passé de si magnifiques enthousiasmes?

Ce sont d'abord — il faut bien le dire — les difficultés matérielles de la vie qui détournent de plus en plus notre jeunesse des carrières militaires si mal rémunérées. Sans doute cette question lancinante des soldes ne se pose-t-elle pas seulement pour les marins; elle intéresse tous les officiers, tous les fonctionnaires. Mais le marin a peut-être des titres particuliers à demander qu'elle soit résolue. Quand il rencontre dans quelque port lointain des officiers étrangers du même rang que le sien, comment ne serait-il pas douloureusement affecté de la situation diminuée qui lui est faite? Le traitement d'un lieutenant de vaisseau ne dépasse guère en France 3 500 francs-or; il est en Allemagne de 5 500; en Angleterre de 7 500; aux États-Unis de 12 000. Un amiral touche en France 10 000 francs-or, en Allemagne 18 000; aux États-Unis 40 000; en Angleterre 47 000. Comment l'officier français, dont le navire mouille dans un port étranger, n'hésiterait-il pas à descendre à terre quand il sait que son tramway lui coûtera 6 francs et que toute dépense est à l'avenant? Et que dire de la situation de nos attachés navals, séjournant dans les pays à change apprécié! Elle était en 1925 si précaire, qu'aucun candidat ne s'est plus présenté pour ces postes de choix!

Mais ces causes d'ordre matériel, si graves soient-elles, ne constituent pas, de la crise dont nous parlons, une explication suffisante. Il y en a d'autres encore et qui n'ont pas eu sans doute, sur l'évolution des esprits, un moindre retentissement.

L'officier constate d'abord que sa situation morale n'est plus aujourd'hui dans le pays ce qu'elle était autrefois et il en souffre. Il a été profondément affecté par la déchéance de notre Marine. Il garde le souvenir de ses exploits anciens et sa fierté supporte avec peine de voir le rang qu'elle a tenu si longtemps lui échapper. Il se rappelle sa splendeur passée, et la comparaison qu'il fait du vieux croiseur qu'il commande avec les bateaux tout neufs de l'étranger est cuisante pour son amour-propre de Français. Il n'ignorait certes pas, en se faisant marin, qu'il n'avait plus à compter sur les voyages aux pays lointains et mystérieux qui étaient le plus précieux ornement de la Marine du temps jadis, mais les plus belles heures de sa vie sont toujours celles qu'il passe entre le ciel et l'eau, et il voudrait au moins qu'il lui fût permis de naviguer davantage. Il sait que, de tous les projets de loi qui constituent la charte de la Marine nouvelle, aucun n'est encore voté et il déplore l'indifférence des pouvoirs publics. De toutes ces lois, c'est la loi des cadres qui surtout lui tient à cœur, car elle constitue la sauvegarde même de son avenir. A l'heure actuelle, c'est par la voie budgétaire que les effectifs sont fixés chaque année et une simple décision ministérielle peut les réduire. En fait, depuis la guerre, les hauts grades ont été rudement décapités. Le nombre de nos amiraux a été ramené de 45 à 36. Il faut qu'on sache que ces compressions arbitraires, qui compromettent l'avancement de tous les officiers, font beaucoup de mal par le découragement qu'elles sèment, en particulier dans l'âme des jeunes. Comment ceux-ci embrasseront-ils avec confiance la carrière maritime, si elle ne leur promet pas la juste récompense de leurs services?

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des officiers de vaisseau. Que dire de ceux des corps techniques, médecins ou ingénieurs? L'État s'impose de lourds sacrifices pour leur donner une formation solide; quand ils sont en pleine possession de leurs moyens, ils se laissent trop souvent tenter par les situations largement rémunératrices qui leur sont offertes et ils abandon-

nent la Marine. Dans le Génie maritime et pour la seule année 1925, 21 officiers, soit 13 p. 100 de l'effectif total, sont ainsi partis volontairement. Quel est le corps, si solidement constitué soit-il, qui pourrait supporter longtemps de pareilles saignées?

Insuffisance générale des effectifs, appauvrissement progressif des cadres, difficultés de recrutement, tels sont les trois aspects de la crise que traversent en ce moment les corps d'officiers de la Marine militaire.

Quelques symptômes favorables commencent, à vrai dire, à se manifester. Plusieurs navires neufs ont rallié l'escadre. Ils ont, au cours de l'été dernier, montré les couleurs françaises en Baltique; il les montreront prochainement dans d'autres mers. Le budget de 1927 contient les crédits nécessaires pour permettre à nos officiers de tenir leur rang à l'étranger et pour améliorer la situation des techniciens. La campagne de propagande que mène le Département a commencé de porter ses fruits : 300 jeunes gens se sont présentés en 1926 à l'École Navale et 95 d'entre eux ont pu y être admis. Mais que sont ces modestes résultats au regard du but à atteindre?

Dans six ans, quand tous les navires de la deuxième tranche du programme naval seront entrés en service, il nous faudra 2 200 officiers. Nous en avons 1 750. On ne comblera cet écart dans un si court délai, que si l'on réussit à rendre à la carrière maritime l'attrait qu'elle a perdu. C'est un véritable renversement de courant qu'il faut opérer et l'on ne se demande pas sans angoisse comment la Marine militaire trouvera, dans un avenir prochain, les officiers qui lui seront nécessaires pour construire et pour commander ses vaisseaux.

La question des équipages de la flotte n'est pas moins alarmante que celle des officiers. Leur effectif global est, depuis plusieurs années, théoriquement fixé à 55 000 hommes. Nous écrivons à dessein « théoriquement », car cette moyenne n'est en réalité jamais atteinte. En 1924, les effectifs ont à peine dépassé 50 000 hommes; en 1925, ils n'ont pas atteint 53 000. En 1926, ils restent inférieurs à 52 000 hommes.

On a tenté de parer à ce déficit par une vigoureuse compression des effectifs à terre, au profit des effectifs embarqués, et l'on a récupéré ainsi 5 000 hommes en deux ans. On a

désarmé des navires anciens pour armer les bâtiments neufs. Cela n'a pas suffi. Il a fallu en venir à la réduction des équipages des navires en service, mesure redoutable par ses conséquences, puisqu'elle risque de compromettre l'entretien du matériel et l'entraînement même des forces navales. Toutes ces mesures ne constituent d'ailleurs que des palliatifs. Pour conjurer une situation qui est préoccupante aujourd'hui, qui deviendra angoissante demain — car nos besoins en 1932 seront de 65 000 hommes — il n'y a qu'un moyen : élargir le recrutement. Mais on constate avec effroi, quand on examine la question sous cet angle, que les meilleures sources de recrutement de nos équipages sont en voie de tarir.

Ces sources sont au nombre de quatre : l'Inscription maritime; les engagements et rengagements; les écoles professionnelles; les contingents semestriels que fournit à la Marine le recrutement du Département de la Guerre.

Sur les effectifs fournis par l'Inscription maritime, le Département de la Marine est sans action. Il subit une situation qu'il n'est pas en son pouvoir de modifier. Or les statistiques indiquent que ces effectifs sont en voie de régression continue; la Marine perd quelques centaines d'inscrits par an. Et la stagnation de notre marine marchande, la désaffection à l'égard du dur métier de pêcheur, la modification récemment annoncée par le Gouvernement des limites de l'Inscription maritime, ne permettent pas d'espérer un renversement de l'état de choses existant. D'aucuns objecteront peut-être que les inscrits ne font que trois ans de service, alors qu'aux termes de la loi, le ministre pourrait en exiger cinq. Mais on s'accorde à considérer qu'une augmentation de la durée du service soulèverait de telles protestations qu'il est pratiquement impossible de l'envisager.

Ce sont les engagements et rengagements qui fournissent à la Marine ses meilleures recrues. Dans tous les temps et dans tous les pays, on s'est efforcé de constituer les équipages au moyen de marins de carrière, liés au service pour une longue période. Dans la flotte anglaise, la plupart des matelots ont signé un engagement de douze ans. Dans la marine soviétique elle-même, les hommes doivent quatre années de service, tandis que dans l'armée rouge ils ne font que deux ans. Il y

aurait donc pour nous un intérêt majeur à obtenir des engagements et rengagements de plus en plus nombreux. C'est, hélas! à une régression continue que nous assistons! Avant la guerre, la Marine recrutait 6 à 8 000 engagés volontaires et 3 à 4 000 rengagés. En 1925, ces chiffres sont tombés respectivement à 3 400 et à 1 800 et les statistiques des premiers mois de 1926 accusent des résultats bien plus faibles encore. Un effort a été fait, pourtant, pour attirer et retenir les jeunes gens dans la Marine; des primes d'engagement ont été créées; un pécule a été institué pour les marins demeurant plus de dix ans au service; les primes de rengagement, les hautes payes d'ancienneté ont été augmentées. Ces mesures se révèlent impuissantes à conjurer la crise.

Le recrutement par les écoles professionnelles — écoles de sous-officiers, école des apprentis-marins de Brest, école des apprentis mécaniciens de Lorient — a marqué, il est vrai, depuis trois ans, une progression sensible. De sûrs indices permettent d'escompter que cette reprise sera durable. Mais ici les effectifs en jeu sont faibles et ce mode de recrutement ne fournira jamais que quelques centaines de marins supplémentaires. Or c'est par milliers que se chiffre le déficit!

Restent les hommes des contingents semestriels. A mesure que tarissaient ses propres sources de recrutement, la Marine a dû demander au Département de la Guerre des contingents sans cesse plus nombreux. Ils ont plus que doublé en trois ans. Et il y a aujourd'hui, dans les équipages, 15 000 matelots qui ne sont pas marins de profession et qui ne restent au service que pendant un trop court délai de dix-huit mois. C'est une limite qui ne saurait être dépassée sans inconvénients. Au surplus, le Département de la Guerre ne se prêterait sans doute pas à de nouvelles augmentations du nombre des recrues qu'il cède chaque année à la Marine.

Telle est la situation : le nombre des inscrits maritimes fléchit, celui des engagés et rengagés également; le plafond des contingents semestriels paraît atteint et le service d'un an va creuser demain de nouveaux vides dans les rangs de nos équipages. Ces vides, il ne suffira pas de les combler. Il faudra encore, à mesure que nos navires neufs seront prêts à prendre la mer, recruter d'autres matelots par milliers.

Problème redoutable, le plus angoissant peut-être de ceux qui se posent aujourd'hui au sujet de notre Marine militaire!

Ainsi, nous sommes en présence d'une crise générale, qui frappe toutes les catégories de personnel, officiers, maistrance, équipages. Et, tout en ne perdant pas espoir, on est obligé de constater que l'avenir apparaît ici sous des couleurs assez sombres. Cependant la reconstitution de notre flotte se présente — nous l'avons vu — sous un jour favorable. Il y a là une contradiction profonde. C'est cette contradiction qui domine à l'heure actuelle tout le problème de notre Marine militaire.

Les Gouvernements qui se sont succédé depuis le début de la législature ne paraissent pas avoir tous mesuré la gravité de la crise, puisqu'un ministre n'a pas hésité, en décrétant une augmentation de la durée des permissions, à réduire des effectifs déjà squelettiques. Mais, depuis un an, la question est entrée heureusement dans une phase nouvelle. On s'attache, avec activité, dans les bureaux de la Rue Royale, à la résoudre. Des crédits ont été demandés, que le Parlement a accordés au budget de 1927, pour organiser dans le pays une propagande active, augmenter les avantages pécuniaires, accélérer l'avancement, améliorer les conditions matérielles de la vie à bord. C'est un premier pas. Il faudra faire davantage. Il faudra surtout — et ce n'est pas là seulement une question d'argent, ce ne sera pas non plus l'œuvre d'un jour — rendre au personnel la confiance dans l'avenir et l'amour du métier.

Il n'y a plus de temps à perdre. Si l'on ne savait pas ou si l'on ne voulait pas faire cet effort, le pays ne comprendrait pas qu'on lui ait demandé des milliards pour construire une flotte que l'on ne pourrait pas armer.

LES ARSENAUX

L'opinion publique française n'a guère remarqué certain décret, en date du 10 septembre dernier, qui visait les réformes administratives de la Marine militaire. Elle l'eût sans doute jugé digne de plus d'attention, si elle avait su que ce document vient de clore officiellement un débat ouvert depuis près de

cent ans. C'est en 1827, en effet, que l'amiral de Burgues de Missiessy lança pour la première fois l'idée de la suppression ou de la spécialisation d'un certain nombre de nos arsenaux. Sous l'Ancien régime, nous avions eu, à côté de nos ports de guerre principaux, des ports secondaires, en grand nombre, Dunkerque, le Havre, Saint-Malo, Bordeaux, Bayonne, Marseille, refuges nécessaires pour nos escadres, plus faibles que celles de l'Angleterre. Ces ports secondaires avaient disparu et, au lendemain de 1815, toute la vie de la Marine était, en fait, concentrée dans les cinq grands ports devenus sièges de préfectures maritimes : Toulon, construit par Henri IV; Brest, œuvre de Richelieu; Rochefort, œuvre de Colbert; Lorient, cédé à la Marine en 1765 par la Compagnie des Indes; Cherbourg enfin, créé en 1803 à l'abri de la gigantesque digue construite sous Louis XVI pour servir les desseins du Premier Consul contre l'Angleterre.

Lancée dans le public, l'idée de l'amiral de Missiessy fit lentement son chemin; elle subit d'ailleurs les vicissitudes les plus diverses. On trouve en 1845, dans un document officiel, la proposition de réduire le rôle de Lorient à celui de port de construction. Quatre ans plus tard, la grande Commission d'enquête parlementaire de 1849 se prononçait nettement pour le maintien de tous les arsenaux, mais pour la suppression des constructions de vaisseaux à Lorient comme à Rochefort. Au lendemain de 1870, quelques voix s'élevèrent pour demander l'abandon définitif de ces deux ports. Mais, en 1878, une Commission nouvelle, confirmant les conclusions de celle de 1849, protestait contre toutes les suppressions ou spécialisations envisagées; seul l'amiral Bourgois, rappelant qu'un port de guerre n'est complet que s'il possède une rade vaste et sûre, demandait une réduction de l'importance de Lorient et de Rochefort; il n'était pas suivi. Vingt ans plus tard les discussions reprenaient avec une nouvelle vigueur; elles se sont poursuivies jusqu'à nos jours; partisans et adversaires des arsenaux n'ont cessé de s'affronter; des trésors d'éloquence ont été dépensés; d'admirables arguments ont été développés, dans de volumineux rapports, en faveur des solutions les plus diverses; et, en fin de compte, les arsenaux sont restés debout.

En 1921, la question est entrée dans une phase nouvelle. Le Gouvernement a pris l'initiative de déposer un projet de loi dont les dispositions essentielles étaient les suivantes : la Marine conservait deux arsenaux de plein exercice, Brest et Toulon; Cherbourg et Bizerte devenaient points d'appui. Lorient voyait disparaître ses services militaires et se spécialisait dans les constructions de navires neufs et les grandes refontes. L'arsenal de Rochefort était supprimé. Ce projet de loi, voté avec quelques modifications par la Chambre en 1923, après de longues délibérations, ne vint pas en discussion devant le Sénat. Le Gouvernement suivant le retira et déposa, en avril 1925, un nouveau projet inspiré de cette brève déclaration faite à la tribune par le ministre de la Marine d'alors : « Je conserve les arsenaux. » La réforme qui avait été sur le point d'aboutir semblait une fois de plus ajournée, lorsque tout récemment le Gouvernement a fait le geste d'énergie que d'aucuns attendaient, que d'autres redoutaient : il a porté la hache dans l'institution des arsenaux et coupé les branches mortes de l'arbre.

Tel est l'historique très sommaire des débats qui se sont poursuivis depuis un siècle autour de la question des arsenaux. Celle-ci est restée à l'origine exclusivement technique. Quand l'amiral de Surville affirmait la nécessité de conserver nos cinq ports, parce qu'ils obligeraient en cas de guerre un ennemi à diviser ses flottes, il n'avait certainement aucune arrière-pensée. Mais, du domaine purement maritime, la question a glissé très vite dans le domaine de la politique, voire de la politique locale et c'est ce qui explique ce paradoxe étrange — nous allions écrire ce scandale — que Rochefort, condamné dès le lendemain de la guerre par l'unanimité des marins et des ingénieurs, ait encore survécu huit ans!

Les polémiques auxquelles donnent lieu les arsenaux présentent un caractère bien particulier : il y a deux camps très nettement différenciés : partisans acharnés, adversaires résolus. Les débats ne se déroulent pas toujours dans une atmosphère d'absolue sérénité et les opinions exprimées ne sont pas habituellement exemptes de passions. Qui condamne les arsenaux les condamne en bloc; qui se fait leur champion prétend les défendre tous. En réalité les débats ne portent pas

sur tel ou tel établissement, mais sur un principe. Et bien rares sont ceux qui se sont posé cette question pourtant si simple : « N'y a-t-il pas de bons et de mauvais arsenaux? » A cette question nous tenterons de répondre en toute objectivité. Mais nous définirons au préalable en quoi consiste le rôle actuellement dévolu à un arsenal.

L'objectif unique du Département de la Marine, sa raison d'être, c'est la flotte. Tout le reste n'est qu'accessoire et les arsenaux eux-mêmes ne sont qu'un moyen entre beaucoup d'autres pour réaliser cet objectif essentiel. C'est donc au regard des besoins de la flotte que leur rôle doit être défini. Leur fonction à ce point de vue est triple : ils sont chargés de la construire, de la réparer et de l'entretenir, enfin de la ravitailler.

La fonction primordiale, c'est le ravitaillement, ravitaillement en vivres, munitions, combustibles, matériels divers : nulle part en effet, si ce n'est dans l'arsenal, ne se trouvent réunis les approvisionnements si variés dont la flotte a besoin et c'est parce que l'arsenal a, dès le temps de paix, groupé dans un espace restreint des stocks de toute nature, que le ravitaillement, en temps de guerre, sera rapide.

Réparation et entretien constituent une deuxième fonction de l'arsenal, non moins essentielle que la première. On a souvent prétendu que l'État aurait intérêt à faire exécuter par l'industrie les réparations de ses navires. L'expérience a prouvé le contraire. En cette matière, les marchés forfaitaires sont inapplicables chaque fois — et le cas est fréquent — qu'il est impossible de définir à l'avance avec exactitude les travaux à exécuter. Il faut recourir alors aux marchés en régie; or ceux-ci sont onéreux parce qu'ils assurent à l'adjudicataire un bénéfice exempt de tous risques et d'autant plus grand que la dépense globale est elle-même plus grande; ils constituent une prime au moindre effort! A ces inconvénients d'ordre financier, s'ajoutent d'ailleurs des inconvénients d'ordre militaire; un navire, réparé par l'industrie, est néanmoins tenu de séjourner dans l'arsenal pour procéder à diverses opérations, telles que le carénage, la visite de ses poudres, le réglage de ses compas, l'embarquement de ses munitions, opérations qu'il ne peut faire ailleurs, et son indisponibilité se trouve augmentée

d'autant. En fait, ce sont nos arsenaux qui assurent aujourd'hui l'intégralité des réparations et de l'entretien de notre flotte de guerre.

La troisième fonction — la construction neuve — a donné lieu depuis fort longtemps à de vives controverses. La Marine militaire doit-elle faire construire ses navires dans les chantiers de l'industrie privée ou dans ses propres chantiers? Ici encore les opinions exprimées tombent généralement dans l'excès. Or, il est rare que la solution d'un problème se trouve dans la formule « tout ou rien ». Examinons donc comment se présente la question.

Un conflit armé exige aujourd'hui que le pays mobilise dans un court délai la totalité des ressources dont il dispose. Pour que les chantiers privés soient capables en temps de guerre de construire les navires, les machines, les appareils que réclame la défense nationale, il faut qu'ils fassent leur apprentissage dès le temps de paix; il faut donc que la Marine les appelle à collaborer avec elle et leur confie d'importantes commandes. Mais cette collaboration, si nécessaire soit-elle, doit avoir ses limites et la Marine agit sagement en réservant à ses arsenaux une part notable dans les travaux de ses navires neufs.

La première raison qui justifie ces errements est d'ordre militaire; c'est celle même que nous venons d'invoquer, pour montrer la nécessité du recours à l'industrie. Les arsenaux de la Marine comptent parmi les plus vastes chantiers français et les mieux outillés. Comment les tenir à l'écart, en temps de paix, de travaux qui pourraient devenir leur raison d'être en temps de guerre? La deuxième raison est d'ordre technique : les arsenaux doivent jouer le rôle d'école pour la formation du personnel de la Marine; celle-ci est longue et difficile, car aucun ouvrage sorti de la main de l'homme n'est plus complexe qu'un navire moderne; la formation de l'ingénieur et celle de l'ouvrier ne seraient complètes, s'ils ne pouvaient se familiariser sur le chantier avec tous les problèmes spéciaux de la construction du navire, avec toutes les difficultés du métier. La troisième raison est d'ordre financier. La Marine doit maintenir entre ses fournisseurs une concurrence féconde. Elle doit se réserver la possibilité, en cas de désaccord irréductible sur

les prix, de construire elle-même tel bâtiment d'abord offert à l'un d'eux.

Tenant compte des considérations qui précèdent ainsi que des capacités de ses propres chantiers et de son outillage, la Marine a été amenée, depuis une vingtaine d'années, à répartir ses constructions neuves sensiblement par moitié entre les arsenaux et l'industrie. Certains esprits estimeront peut-être que les arsenaux se taillent encore une trop grosse part; observons à ce propos que, même pour les bâtiments qu'ils construisent, le recours à l'industrie reste considérable. Les matières premières, produits ouvragés, appareils achevés, tous ces éléments qui entrent dans la construction du navire, l'État les demande aux établissements privés. Sur 100 millions de crédits dépensés par un arsenal pour ses constructions neuves, près de 90 millions vont sous cette forme à l'industrie. Une dizaine de millions seulement sont directement versés à titre de salaires aux ouvriers d'État. C'est là un aspect de la question qu'il ne faut pas perdre de vue dans la discussion.

Signalons une dernière branche de l'activité de nos arsenaux qui n'est qu'un corollaire de la précédente. Ils doivent être organisés pour étudier et résoudre les problèmes d'ordre scientifique ou technique dont la solution échappe aux expériences de laboratoire; tels le problème de l'armement, celui de la protection contre l'attaque par le canon, la torpille, la bombe d'avion, celui de la propulsion en plongée du sous-marin, celui de l'utilisation à bord de combustibles nouveaux. L'industrie se désintéresse de ces problèmes qui exigent de coûteuses expériences pleines d'aléas. La Marine, au contraire, a le devoir de ne pas les négliger, car leur heureuse solution nous donnerait cette flotte de qualité, vers laquelle la situation précaire des finances publiques nous commande plus impérieusement que jamais de tendre nos efforts.

***

Le rôle de l'arsenal étant ainsi défini, une double question vient immédiatement à l'esprit : quels sont, parmi les établissements de la Marine militaire, ceux qui sont en état de satisfaire exactement à cette tâche ou de remplir tout au moins

les deux fonctions essentielles que nous avons assignées à un arsenal : le ravitaillement et la réparation? Quels sont ceux au contraire qui ne sont pas en mesure de le faire? Si le décret du 10 septembre réforme ou supprime ceux-ci, en conservant ceux-là, c'est que ses dispositions sont sages et méritent l'approbation.

Avant d'en aborder l'examen, à la lumière des principes que nous venons de dégager, nous ferons une brève observation préliminaire : depuis un quart de siècle, les progrès de la technique navale ont grandement modifié les conditions mêmes de la guerre maritime. Les flottes d'aujourd'hui sont rapides; elles agissent sur des théâtres d'opérations élargis, elles peuvent donc chercher refuge dans des ports relativement éloignés. Elles ont, grâce à l'aviation, des yeux merveilleusement perçants, grâce aux appareils de T. S. F., une ouïe d'une finesse extrême; aussi ne craignent-elles plus les surprises. Et, pour ces deux raisons, leur sécurité n'exige plus la présence sur les côtes de France de bases navales aussi nombreuses qu'autrefois.

Cette constatation de principe étant faite, passons à l'examen des cas concrets. Le décret du 10 septembre ne touche ni à Brest, ni à Toulon, ni à Bizerte, ni à Cherbourg. La cause des trois premiers est entendue. Ils s'imposent par leur situation géographique exceptionnelle. Le rôle capital qu'ils ont joué au cours de la dernière guerre commande de les conserver avec tous les moyens d'action dont ils disposent. Ces arsenaux ne sont pas discutables. Ils ne sont d'ailleurs pas discutés.

Cherbourg, au contraire, a été fréquemment pris à partie. On n'a jamais contesté son importance comme centre de réparations de flottilles, mais on a proposé de fermer son chantier de constructions; on a imaginé que l'arsenal pourrait être coupé en deux parties sensiblement égales et que l'une serait conservée par la Marine, tandis que l'autre serait cédée à l'industrie. Ces conceptions ont pris une forme concrète dans un projet de loi déposé à la Chambre en 1921 et dans une proposition de loi présentée au Sénat en 1926. Elles se heurtent à deux très sérieuses objections.

Cherbourg, berceau de la construction sous-marine en France, a acquis dans cette industrie spéciale une maîtrise

reconnue. Il la doit à une longue expérience de plus de vingt-cinq années, à de solides traditions, à des archives nombreuses, à la spécialisation de son personnel, à une collaboration étroite avec la plus ancienne et la plus réputée de nos forces sous-marines. Il sert de guide aux autres arsenaux. Les chantiers privés eux-mêmes ont maintes fois travaillé sur ses plans et lui ont maintes fois demandé des avis. On lui confie les ouvrages les plus difficiles. Supprimer à Cherbourg le chantier de bâtiments neufs, ce serait décapiter la construction sous-marine en France.

On ne voit pas au surplus le bénéfice que l'on en tirerait. Un arsenal constitue un tout homogène. Il ne s'y trouve pas d'un côté des ateliers de réparations, de l'autre des ateliers de constructions neuves, ce qui permettrait à la rigueur d'aliéner l'un des deux groupes et de conserver l'autre. Il y a des ateliers de tôlerie, de machines, de forges, etc. Chacun d'eux est indispensable et concourt, suivant les circonstances, aux travaux d'entretien ou aux travaux neufs. La cession de la moitié de l'arsenal — en admettant qu'elle fût possible — ne permettrait donc la fermeture d'aucun atelier; il faudrait seulement en reconstruire ailleurs de nouveaux, en remplacement de ceux qui auraient été délaissés. L'opération serait financièrement désastreuse pour un profit militaire nul. On ne peut envisager pour Cherbourg que deux solutions : ou la fermeture complète — mais c'est une hypothèse inadmissible : sur quelle base s'appuieraient alors nos flottilles de la Manche? — ou le maintien du *statu quo*. C'est à juste titre que le décret du 10 septembre ne touche pas à l'arsenal de Cherbourg.

Ce décret condamne au contraire — en tant que ports de guerre — Lorient et Rochefort.

Lorient a de beaux états de services. Au temps de la marine à voiles, il était utile d'avoir, sur chaque théâtre d'opérations, non pas une, mais plusieurs bases, que l'adversaire ne pût tenir simultanément bloquées : tandis que l'une attirait les forces ennemies et les fixait, escadres et convois sortaient des autres ou y rentraient avec une sécurité relative. Lorient a maintes fois joué, à l'égard de Brest, ce rôle de port auxiliaire. C'est ainsi qu'en 1795, Villaret-Joyeuse, mis dans l'impossibilité de regagner Brest, réussit, en se réfugiant à Lorient, à sauver

les débris de son escadre. Mais, aujourd'hui, la stratégie navale ne connaît plus ce jeu de cache-cache. Et depuis longtemps déjà Lorient, situé sur une rivière au cours sinueux et parsemée d'îlots rendant la navigation difficile, ne joue plus, au point de vue militaire, qu'un rôle accessoire. Sa rade est étroite, peu profonde; les échouages y sont à craindre; elle ne saurait abriter une escadre de grands navires; elle est même sans utilité réelle pour les flottes légères qui peuvent gagner, à courte distance, la magnifique rade de Brest. Bref Lorient n'est pas, suivant la définition que nous en avons donnée, un arsenal complet et l'on s'explique que le Gouvernement ait décidé d'y supprimer la Préfecture maritime, les services du ravitaillement, le service des réparations. Réforme excellente, qui avait été décidée déjà par l'un des prédécesseurs du ministre actuel. Un décret avait même été pris en janvier 1921. Mais, deux mois plus tard, un changement de ministère provoquait son abrogation. On déplore aujourd'hui que cinq ans aient été perdus.

Désormais, la flotte active ne fréquentera donc plus Lorient. Mais le rôle de ce port n'est pas terminé. Il est en effet admirablement outillé pour la construction neuve. Sans parler de sa forme de radoub récemment agrandie, de ses ateliers qui ont été regroupés, signalons l'existence de son bassin de construction de 245 mètres de long, achevé depuis la guerre et muni des derniers perfectionnements. On sait que les navires sont habituellement construits sur des cales inclinées d'où ils glissent à la mer; c'est l'opération du lancement. Celle-ci présente, quand les navires sont très gros ou très longs, certains risques. On les évite avec le bassin de construction, ouvrage creusé dans le sol même du rivage et isolé de la mer par des portes étanches. Le navire est entièrement construit dans ce bassin; des moyens de manutention perfectionnés y rendent les travaux rapides et économiques. Quand ils sont achevés, on laisse pénétrer l'eau; le navire flotte; l'aléa du lancement disparaît. Tel est l'ouvrage de Lorient qui n'est surpassé, dans le monde entier, que par le bassin de 290 mètres que les Américains ont construit à Puget-Sound.

Mais les installations matérielles de Lorient ne constituent pas tout son patrimoine. Il possède une main-d'œuvre excel-

lente et des traditions qui ont fait de lui l'un de nos ports constructeurs les plus réputés. Il réunit en un mot toutes les conditions voulues pour pouvoir se consacrer avec fruit à l'exécution de travaux neufs.

Cette distinction nécessaire entre la fonction militaire de Lorient et sa fonction industrielle avait été aperçue dès 1920. Il était alors question de céder l'arsenal. « Si le ministre ne reçoit que des propositions de cession insuffisantes, écrivait dès ce moment le rapporteur du budget de la Marine à la Chambre des députés, il aura à étudier la solution qui consiste — Lorient étant totalement supprimé en tant que port de guerre et débarrassé de toute organisation militaire quelle qu'elle soit — à exploiter les chantiers de constructions navales de ce port dans des modalités nouvelles et avec des règles nouvelles. »

La cession n'ayant pas abouti, cette formule ingénieuse fut reprise. Depuis cinq ans elle a reçu l'adhésion de tous les rapporteurs du budget de la Marine au Parlement et de tous les ministres qui se sont succédé rue Royale. Elle n'a pas rallié cependant l'unanimité des suffrages; quelques voix s'élèvent encore qui persistent à demander pour Lorient une exécution capitale. Il est heureux que le Gouvernement actuel ne les ait pas entendues. On ne comprendrait pas, à l'heure où s'élabore la rénovation de notre flotte de guerre, que la Marine renonce à tirer parti des ressources exceptionnelles que ce port lui fournit. La solution moyenne choisie par le Gouvernement et qui supprime à Lorient la fonction militaire, pour conserver seulement la fonction industrielle, est celle qui correspond vraiment à la nature des choses.

A Rochefort, par contre, c'est bien d'une exécution capitale qu'il s'agit. Rochefort, plus encore que Lorient, a eu dans le passé ses heures de gloire. La nécessité pour la monarchie d'avoir un port de guerre dans les Charentes s'est affirmée, pendant deux siècles, pour des raisons qui ont varié d'ailleurs suivant les époques. A l'origine, Richelieu n'avait eu d'autre but que de faire face à la république protestante de la Rochelle. Cette citadelle tombée, la guerre de Trente ans dressa l'Espagne contre nous et Rochefort profita de sa situation géographique particulière pour menacer le trafic que les ports de Biscaye

faisaient avec les Pays-Bas. Quand notre voisine eut été entraînée dans l'orbite de la politique française, une autre mission fut dévolue à ce port : nos colonies d'Amérique, principalement celles des Antilles, avaient pris, dans notre économie nationale, une place considérable; il fallait assurer nos communications permanentes avec elles, même en temps de guerre. Brest, trop voisin des côtes d'Angleterre, s'y prêtait assez mal. Devant Rochefort, au contraire, les flottes de la Grande-Bretagne ne pouvaient se maintenir en permanence, faute de bases rapprochées, et les convois d'Amérique abordaient là en toute sécurité. Pour les mêmes raisons, Rochefort a vu son rôle grandir encore pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire. De tous nos ports, il était alors le seul qui échappât à un blocus constant, voire à une surveillance permanente et, de toutes les opérations navales qui furent tentées à cette époque, celles qui prirent Rochefort pour base comptent parmi les plus heureuses. Lorsqu'en 1798 le Directoire décida de soutenir en Irlande les populations soulevées, la division Bompard tenta en vain de sortir de Brest; elle se heurta, par deux fois, à une flotte ennemie puissante. Dans le même temps, les trois frégates de Savary appareillaient de Rochefort et réussissaient à jeter un millier d'hommes sur la côte du Connaught. Et, en 1805, c'est encore de Rochefort que sortirent, sans être inquiétées, les divisions des amiraux Missiessy et Allemand pour leurs raids célèbres à travers l'Atlantique. Dans le même temps Ganteaume, dont la flotte eût suffi peut-être à conjurer Trafalgar, était contraint de demeurer dans Brest, étroitement bloqué.

Si Rochefort a connu des destinées glorieuses, il est aujourd'hui irrémédiablement condamné. Situé à plus de 20 kilomètres de la mer, sur un fleuve aux eaux chargées de vase dont les méandres rendent la navigation difficile, il est débordé par la croissance d'une flotte dont les plus petits navires ont 100 mètres de long; le lit du fleuve est au surplus barré par deux hauts-fonds, au-dessus desquels il ne reste, aux plus basses mers, que 70 centimètres d'eau. Rochefort sera fermé demain à la plupart de nos navires de guerre.

Condamné comme base navale, il l'est également comme chantier. Son outillage est désuet et, depuis quinze ans, devant

la menace de fermeture toujours suspendue sur sa tête, la Marine n'a rien fait ou presque rien, pour l'améliorer. L'absence de moyens de transport et d'engins de levage constitue un anachronisme qui suffirait à condamner l'arsenal et qui grève lourdement le prix de revient des travaux. Il n'y a pas de quais à Rochefort, parce que la nature du terrain permet difficilement d'en établir. Il y a par contre de la vase en abondance, contre laquelle il faut se défendre par des dragages incessants et coûteux : après la guerre, on a vu, faute d'entretien, le bassin à flot des torpilleurs entièrement comblé en moins de trois ans. Les roseaux y poussent aujourd'hui.

Ces conditions défavorables expliquent que l'arsenal de Rochefort subisse, dans tous les travaux qu'il exécute, un lourd handicap et qu'il soit devenu absolument impropre à toute construction neuve. Aussi bien, la dernière expérience qui ait été faite dans ce sens n'a-t-elle donné que des déboires. En 1919-1920 les arsenaux de la Marine militaire ont construit, pour la marine marchande, un certain nombre de cargos. Rochefort en mit un en chantier et Brest trois. A Rochefort les travaux durèrent vingt mois et coûtèrent 6 800 000 francs. A Brest, les délais de construction s'échelonnèrent entre dix et dix-sept mois et le prix de revient unitaire n'atteignit pas 4 millions.

La cause de Rochefort est entendue. Tous les esprits impartiaux le reconnaissent. Ceux mêmes qui ont fait du maintien de tous les arsenaux un dogme sont obligés d'en convenir. Mais ils ne se tiennent pas pour battus et ils ont imaginé, en 1925, une formule nouvelle: « Puisqu'on ne saurait plus songer à conserver Rochefort comme port de guerre, disent-ils, qu'on le transforme en établissement de fabrication. » Ainsi la solution réside pour eux dans un simple changement d'appellation. Est-il besoin de dire que, sous sa nouvelle étiquette, Rochefort n'en conserverait pas moins tous ses défauts? Aucune assimilation n'est possible entre Lorient qui est, dès à présent, parfaitement adapté à l'objet limité auquel on le destine et Rochefort qui exigerait une réorganisation coûteuse, avant de pouvoir entreprendre une fabrication nouvelle quelle qu'elle soit.

L'arrêt de mort de Rochefort est signé depuis longtemps.

Il faut se féliciter que le décret du 10 septembre ait prescrit de l'exécuter sans délai.

Il nous paraît utile de mettre ici l'opinion en garde contre certaines illusions que pourraient faire naître les réformes dont nous venons de parler. Les économies que ces réformes vont entraîner sont certaines, mais il ne faudrait pas que l'on se méprît sur leur ordre de grandeur. Ceux qui croiraient qu'elles suffiront à fournir les ressources qui nous manquent pour alimenter la Marine vivante, seraient bien vite cruellement déçus.

Les dépenses que la Marine effectue chaque année dans les ports sont de deux sortes : elles intéressent, d'une part, les services militaires, de l'autre les services industriels. A Rochefort, leur total n'atteindra sans doute pas 40 millions en 1926. Les dépenses des services militaires, qui représentent plus de la moitié du total, sont presque exclusivement des dépenses de personnel (solde, vivres, habillement), Or, à l'exception de quelques pompiers ou gardes-consignes, ce personnel militaire ne disparaîtra pas avec l'arsenal; il changera seulement d'affectation. On voit que l'économie sera ici peu considérable. Quant aux dépenses des services industriels, elles correspondent à des travaux qu'il faudra bien exécuter ailleurs; or, la valeur de la main-d'œuvre et des matières incorporées à une fabrication donnée est évidemment indépendante de l'usine dans laquelle s'exécute le travail. Il n'y aura donc économie véritable que sur les frais généraux qui représentent 8 millions environ. Dans ces conditions, si l'on évaluait à plus de 5 à 6 millions la réduction de dépenses globale à attendre de la fermeture de Rochefort, on ferait une hypothèse que les événements sans doute ne justifieraient pas. Encore faut-il tenir compte, en atténuation de ces économies, du montant des indemnités de licenciement ou de déplacement et des pensions anticipées qui seront allouées au personnel civil en surnombre. On trouvera peut-être que les résultats de l'opération sont modestes. Au point de vue financier, c'est possible; mais ce n'est pas le seul qui compte. La fermeture de Rochefort va libérer des techniciens, des ouvriers, depuis longtemps promis à nos grands arsenaux de Brest et de Toulon. Elle va libérer des officiers, des matelots, qui délaisse-

ront avec joie cet arsenal, où les énergies s'assoupissent, pour courir vers les ports où arment les navires neufs. Elle a surtout une valeur de symbole aux yeux de ceux qui, aimant la Marine, commençaient à douter qu'elle fût jamais assez forte pour se dégager de ses entraves.

***

Notre étude sur les arsenaux ne serait pas complète si nous laissions tout à fait dans l'ombre le côté administratif du problème. Le sujet est aride et nous nous bornerons. Mais quelques précisions ne paraîtront sans doute pas inutiles, dans un domaine où les critiques se sont révélées particulièrement vives et fréquentes.

On reproche à l'organisation administrative de nos arsenaux sa complication. Faut-il s'en étonner? L'arsenal est, par nature, un organisme complexe. Sa fonction — nous l'avons vu en étudiant le cas de Lorient — est double, à la fois militaire et industrielle; et cette fonction industrielle elle-même en comporte deux autres, l'une technique, l'autre administrative. Il y a donc, dans un arsenal, et il y a eu de tout temps, plusieurs pouvoirs distincts. Convenait-il de les juxtaposer, de les subordonner l'un à l'autre, ou de les contrôler l'un par l'autre? Autant de questions qui ont reçu suivant les époques des solutions diverses. On imagine sans peine les rivalités qui sont nées de cet état de choses. Conflits entre les chefs civils et militaires, confusion d'attributions entre les autorités techniques et administratives, entre les pouvoirs d'exécution et de contrôle; toute l'histoire de l'organisation administrative de nos arsenaux tient en ces quelques mots. Quand on feuillette cette histoire, on est frappé de la précipitation avec laquelle les réformes se sont succédé, les règlements ayant été plus d'une fois abolis avant même d'avoir été appliqués : ce fut le cas sous la Révolution, par exemple, où dix décrets furent publiés en moins de cinq ans. On est frappé encore de la multiplicité des Commissions parlementaires ou extra-parlementaires qui, du milieu du XIXe siècle au début du XXe, procédèrent à de larges enquêtes sur l'organisation de notre Marine militaire. Citons celles de 1843 et de

1849; celle de 1878 dont les travaux durèrent quatre ans; celles de 1887, de 1892; celle de 1894 qui embrassa dans toute son ampleur le problème de notre établissement naval; enfin, celle de 1910. A chacune de ces grandes enquêtes ont correspondu des transformations plus ou moins profondes. Nous n'entreprendrons pas de les relater toutes. Nous en marquerons seulement trois étapes essentielles.

La géniale ordonnance de 1689, qui codifiait l'œuvre de Colbert, avait placé dans l'arsenal deux chefs, le commandant, chef militaire, l'intendant, chef administratif et technique; leur autorité s'exerçait dans des domaines bien distincts et, si l'unité de commandement n'était pas absolument assurée, elle l'était au moins dans ce que nous avons appelé tout à l'heure la fonction industrielle de l'arsenal.

Le régime inauguré par Colbert dura près d'un siècle. Il avait fait ses preuves et il eût été sage de n'y toucher qu'avec prudence. Malheureusement, cet esprit de défiance soupçonneuse, qui est aujourd'hui encore une des pierres angulaires de notre système administratif, prit le dessus. On jugea que les pouvoirs de l'intendant étaient excessifs et qu'il fallait dissocier le technique de l'administratif, en vue d'opposer aux directeurs chargés de l'exécution des travaux un organe représentant plus spécialement les intérêts financiers de l'État. Dès lors, un corps spécial, le Commissariat, détint toute l'administration, toute la comptabilité, effectua tous les achats, contrôla l'exécution de tous les travaux. Deux chefs indépendants exercèrent simultanément leur action sur les mêmes objets. On se flattait d'obtenir, par un contrôle réciproque, des garanties efficaces pour la bonne marche des affaires. On ne réussit qu'à les retarder. On ne s'aperçut pas qu'on supprimait, en fait, toute responsabilité réelle, par la précaution même que l'on prenait de répartir les responsabilités entre plusieurs services indépendants. On organisa ce qu'un ministre de la Marine a pu appeler plus tard la « contradiction en matière administrative ».

Ce système avait été inauguré en 1776. Il subsista dans son principe, et malgré des vicissitudes diverses, pendant tout le XIXe siècle. Il a été, sans aucun doute, une des causes principales des difficultés d'ordre administratif dans lesquelles la

Marine militaire s'est longtemps débattue, une des causes principales aussi de ces complications de forme et d'écritures, de ces lenteurs, de ces retards dans l'exécution qui lui ont été si souvent reprochés.

En 1894, les yeux ne s'étaient pas encore ouverts. La question ayant été posée, devant la grande Commission extra-parlementaire nommée cette année-là, de savoir si le moment n'était pas venu de remettre aux directions chargées des travaux le soin de faire leurs achats et de constituer leurs approvisionnements, cette innovation fut formellement repoussée, sous prétexte que « la contradiction des responsabilités assure précisément leur sanction ».

C'est un décret du 15 août 1900 qui a réalisé enfin la réforme indispensable et tant attendue. Les dispositions de ce décret ont pour objet, ainsi que l'expose le rapport introductif, « de permettre aux services techniques d'établir leurs prévisions, de préparer et de faire exécuter leurs marchés, de liquider leurs dépenses, de diriger leurs ateliers et de gérer leur matériel sans être soumis à la tutelle administrative ». Elles consacrent en un mot l'autonomie des directions de travaux.

On s'étonne qu'il ait fallu à la Marine plus d'un siècle de tâtonnements pour dégager cette notion élémentaire qu'une direction unique et responsable est, bien plus qu'une surveillance étroite et qu'un contrôle excessif, la condition même de la prospérité d'une entreprise.

On ne saurait trop insister sur l'importance qu'a eue cette réforme sur les destinées de nos arsenaux. Jusque-là, en effet, les ingénieurs, tenus par les règlements eux-mêmes à l'écart des problèmes administratifs, n'avaient souci que du côté technique des opérations. Dans ce domaine, ils réussissaient d'ailleurs à merveille : le premier vaisseau à vapeur rapide le *Napoléon*, la première frégate cuirassée la *Gloire*, les premiers sous-marins, le premier torpilleur à grande vitesse, sont dûs à leur génie inventif. Mais, le côté administratif de leur rôle leur ayant jusqu'alors échappé, la notion de prix de revient leur était inconnue. On sera sans doute surpris d'apprendre que les premiers devis de travaux qui aient été dressés dans la Marine militaire datent de 1891. Pourquoi l'ingénieur en aurait-il pris souci, puisqu'il ne gérait pas les crédits,

ne passait pas les marchés, puisque toutes les manifestations de son activité étaient soumises au contrôle d'un corps voisin?

L'institution de l'autonomie des directions, en mettant les services constructeurs en présence des problèmes d'ordre budgétaire et administratif, a été le point de départ d'une évolution très féconde. Depuis vingt-cinq ans, s'est manifestée une tendance très nette à « industrialiser » les arsenaux, c'est-à-dire à emprunter à l'industrie toutes les méthodes susceptibles d'améliorer leur fonctionnement. Des mesures ont été prises dans l'ordre intérieur qui s'inspirent d'un large souci de décentralisation. L'outillage a été perfectionné : un vaste programme de modernisation, qui avait été élaboré en 1909, a été exécuté puis complété. Les méthodes de travail ont été améliorées, les travaux à la prime développés. Des bureaux de fabrication ont été créés dans tous les ateliers; on sait que ces bureaux sont organisés en vue d'analyser chaque travail, de faire un choix raisonné du meilleur mode d'exécution, de calculer le temps nécessaire à chaque opération, d'établir les tarifs, de substituer en un mot, à des procédés empiriques, des procédés scientifiques. Cet ensemble de réformes a eu des résultats que quelques chiffres suffiront à caractériser. En 1910, sur le *Danton*, Brest dépensait 99 journées d'ouvrier par tonne de coque construite. En 1921, sur le *Jean-Bart*, il n'en dépensait plus que 72; en 1913, sur la *Bretagne*, que 67; en 1914, sur la *Flandre*, que 55. Après la guerre, le chiffre est tombé à 49 journées, pour le *Duguay-Trouin*; à 43 pour le *Duquesne*. Le *Suffren*, actuellement en construction, accuse de nouveaux progrès.

Le souci d'industrialiser les arsenaux ne s'est pas manifesté seulement dans le domaine matériel. D'autres problèmes encore ont reçu des solutions nouvelles. Parmi ceux-ci, nous retiendrons celui de la main-d'œuvre et celui de la comptabilité.

La question ouvrière! Question brûlante quand il s'agit des établissements d'État. Il est communément reçu que les ouvriers des arsenaux travaillent peu, qu'ils sont inamovibles et que, par là même, les chefs sont sans action sur eux. Il faut bien reconnaître que des faits regrettables ont donné une certaine consistance à ces critiques. Au lendemain de la guerre, il subsistait de larges excédents de personnel dans nos arse-

naux. On ne voulait pas, pour des raisons d'ordre politique, procéder à des congédiements massifs. Le Département de la Marine se fit alors le fournisseur des autres administrations publiques et des particuliers : il répara ou construisit pour eux des bateaux. Mais des protestations ne tardèrent pas à s'élever, protestations justifiées, contre la concurrence que faisaient ainsi, aux chantiers privés, les chantiers d'État. Il fallut abandonner l'expédient auquel on avait eu recours. On occupa alors, tant bien que mal, les ouvriers en excédent à des travaux de manœuvres, mais il arriva que ces travaux eux-mêmes vinrent à manquer et l'on a vu à Rochefort, en 1921-1922, ce scandale — le mot n'est pas trop fort — d'un « compte de chômage » ouvert pour le payement des ouvriers inoccupés.

A partir de 1922 la question a changé de face. Une politique d'économies, pratiquée avec continuité par tous les ministres qui se sont succédé rue Royale, a imposé dans les arsenaux de fortes réductions d'effectifs. En mai 1922, le Département congédiait 1 500 ouvriers; les embauchages étaient totalement suspendus. Du 1er janvier 1922 au 1er janvier 1923, l'effectif tombait de 32 150 unités à 27 800. Cependant les premiers navires du programme naval étaient mis en chantier. D'autres suivaient. A Cherbourg, à Brest, à Toulon, la main-d'œuvre devenait insuffisante et — circonstance aggravante — l'arrêt des embauchages, rompant l'équilibre des professions, troublait la marche des travaux. Mais, dans le même temps, les effectifs demeuraient ailleurs surabondants et l'on a assisté alors à ce spectacle paradoxal : ici, des gaspillages de main-d'œuvre; là des retards dans l'exécution, aussi funestes à l'entraînement de nos forces navales qu'à la reconstitution de notre flotte.

Il n'est pas douteux qu'une politique vigoureuse aurait eu raison de ces désordres. Cette politique était possible. Le décret de 1920, qui a fixé le nouveau statut du personnel ouvrier de la Marine, a donné en effet aux directeurs, en matière d'admissions, de taxations et de congédiements, des pouvoirs étendus; l'expérience de 1922 a prouvé qu'ils n'étaient pas fictifs, puis 1 500 ouvriers ont été alors licenciés en quelques mois. Il est regrettable que cette politique d'énergie n'ait pas été appliquée alors avec plus de continuité. On aurait évité ainsi de graves abus. Reconnaissons

toutefois que les habitudes de tolérance, qui avaient été prises dans un temps où les questions sociales se posaient avec tant d'acuité, rendaient l'application brutale des dispositions nouvelles assez difficile. A l'heure présente, les pouvoirs que donne le décret de 1920 sont encore exercés dans nos arsenaux avec une plénitude plus ou moins grande, suivant le tempérament de celui qui en est investi et la mentalité de la population ouvrière. Il faut admettre qu'en pareille matière des tâtonnements soient inévitables et qu'une évolution des esprits soit nécessaire. Cette évolution s'accomplit présentement et, si certains ajustements apparaissent encore indispensables pour tenir compte des habitudes anciennes et de certaines influences qui ne s'exercent pas toujours avec l'unique souci du bien public, il n'en reste pas moins qu'un grand progrès a été fait, le jour où le directeur de l'arsenal a été investi, dans ses rapports avec les ouvriers, de pouvoirs analogues à ceux du chef d'industrie.

Nous dirons quelques mots, en terminant, du problème de la comptabilité de la Marine. Nous hésiterions à traiter ici un sujet aussi peu attrayant, si ce n'était un de ceux sur lesquels le public est le moins renseigné. Rares sont les personnes qui ont fait l'effort nécessaire pour pénétrer dans ce labyrinthe dont seuls les initiés connaissent les détours. On n'hésite pas cependant à porter sur cette comptabilité des jugements sévères et à la condamner sans appel.

Qu'est-ce qu'une bonne comptabilité? C'est un ensemble d'opérations méthodiques par lesquelles un gérant justifie l'emploi de toutes les ressources qui lui ont été confiées (espèces, approvisionnements, immeubles). Cette définition d'ordre général demande à être complétée. Il existe, en effet, diverses branches de comptabilité, qui présentent des caractères différents, suivant les opérations auxquelles elles s'appliquent. Nous distinguerons, en particulier, la comptabilité administrative et la comptabilité industrielle.

La première a pour objet principal de prouver la régularité de chaque opération faite et de présenter dans des documents récapitulatifs les dépenses totalisées par catégories au regard des évaluations correspondantes des lois de finances. Telle se présentait, tout récemment encore, la comptabilité réglemen-

taire des services de la Marine. C'était une comptabilité sincère, rendant compte par chapitre du budget de l'emploi des crédits alloués, donnant ainsi au Parlement le moyen de vérifier la régularité des dépenses faites. Comptabilité utile, mais d'une grande complication, sévèrement emprisonnée dans les limites de l'exercice et, comme nous allons le montrer, absolument insuffisante.

Les grandes Directions de nos arsenaux, par les travaux qu'elles exécutent, les approvisionnements qu'elles constituent, les capitaux qu'elles immobilisent, sont, en effet, assimilables à des entreprises industrielles. Or, pour ces dernières, une comptabilité qui n'apporterait que la preuve de la régularité des dépenses faites, serait de peu de prix. Ce qui importe, dans l'industrie, c'est que la comptabilité mette en évidence le rendement économique de l'ensemble des opérations qu'elle saisit, qu'elle établisse un lien entre les opérations des exercices successifs, qu'elle fasse apparaître les prix de revient.

C'est à l'image de cette comptabilité industrielle que les Directions des Constructions navales de nos arsenaux viennent de modifier leur comptabilité désuète. La réforme a un double objet : il s'agit d'obtenir désormais des prix de revient exacts, par le décompte précis de la main-d'œuvre et des matières et par l'imputation intégrale, dans les comptes, des frais généraux; il s'agit ensuite de dresser, en fin d'exercice, un compte de gestion analogue aux bilans des sociétés industrielles, qui permette à chaque chef de service de faire ressortir les résultats de son administration.

On a beaucoup critiqué avant qu'il fût né, on a même raillé, ce bilan des opérations industrielles de la Marine. Le mot de bilan évoque en effet, immédiatement, l'idée d'un compte Profits et Pertes. Il est clair que ces mots, profits, pertes, sont vides de sens lorsqu'il s'agit d'un établissement d'État. Aussi ce poste n'apparaît-il pas dans le bilan. Mais les pertes ou profits ne sont pas, dans une entreprise, les seuls éléments à mettre en lumière. Le directeur de l'arsenal a reçu sous forme de crédits budgétaires, sous forme d'approvisionnements, d'outillage et d'immeubles, certaines ressources dont il est comptable. Qu'en a-t-il fait au cours de l'exercice? Voilà la question. Le bilan fournit la réponse. Hier encore, on pouvait

faire grief à la Marine de ne pas calculer facilement ses prix de revient. Aujourd'hui, il suffira d'un rapide coup d'œil sur le bilan et ses annexes, pour les connaître avec exactitude. On mesurera en même temps la variation annuelle du patrimoine du Département. Ainsi, l'on saura si la fortune immobilière de la Marine militaire, si la valeur de son outillage, si l'importance de ses approvisionnements ont augmenté ou diminué au cours de l'exercice écoulé; on trouvera là le premier chapitre de cet inventaire de notre établissement naval, que la *Revue de Paris* sous la plume autorisée du comte de Fels réclamait très justement l'an dernier.

Mais, diront les sceptiques, la détermination d'un prix de revient revêt un certain caractère conventionnel. A côté des dépenses directes qui ont été spécialement faites pour un objet déterminé et dont l'évaluation ne prête pas à discussion, il y a des dépenses communes qui doivent être réparties entre les divers travaux. Si la comptabilité nouvelle de la Marine ne saisit pas la totalité de ces dépenses communes, les prix de revient seront faussés. Précisons, pour répondre à cette objection, que désormais les frais généraux ne comprennent pas seulement les dépenses d'entretien des immeubles et de l'outillage, les dépenses d'exploitation des ateliers, des chantiers, du magasin, les dépenses des services communs, les dépenses du personnel directeur et surveillant, les dépenses des écoles techniques, les allocations de toutes sortes au personnel ouvrier, les frais de transport, etc. Ils comprennent encore une fraction des dépenses de l'administration centrale, les annuités d'amortissement des immeubles et de l'outillage, les dépenses d'assurance contre l'incendie, les annuités représentatives des retraites du personnel, enfin l'intérêt, calculé au taux de 5 p. 100, du capital engagé.

Ainsi, toutes les charges qui pèsent sur l'industrie seront représentées désormais dans la comptabilité des arsenaux, toutes les charges sauf une, l'impôt. La Marine ne paye pas d'impôts. L'industrie en acquitte de très lourds et il est clair que si l'arsenal effectue par ses propres moyens un travail qu'il aurait pu confier au dehors, il prive le Trésor d'une ressource. Observons cependant que, si l'industrie supporte cette charge exceptionnelle, l'arsenal en supporte d'autres

qui pèsent certainement plus lourdement encore sur l'exploitation; il est tenu de constituer et d'entretenir des approvisionnements de guerre considérables, d'accepter toutes les commandes que lui fait la flotte, d'observer les ordres d'urgence qui lui sont imposés, au détriment parfois de la bonne marche des travaux; notons, en outre, que ce ne sont pas des considérations d'ordre économique mais militaire, qui ont présidé au choix de son emplacement. En éliminant les impôts des frais généraux de l'arsenal, on n'établit qu'une compensation partielle avec ses charges militaires.

La comptabilité nouvelle donnera satisfaction aux plus difficiles; elle jette une vive lumière sur toute une série de questions jusqu'alors obscures. Si Thiers revenait parmi nous, il pourrait, conformément au vœu qu'il exprimait comme rapporteur d'un des budgets de la Marine, connaître « sans rapprochement laborieux, le coût non seulement de chaque service général, mais encore de chaque service particulier ».

Quand les Français d'aujourd'hui connaîtront à leur tour la dépense de chacun des Services de leur Marine militaire, il faut espérer qu'ils reviendront sur cette idée, si communément admise, qu'il n'y a dans les arsenaux que gaspillages. Des gaspillages, il y en a eu : nous nous sommes élevés tout à l'heure contre ces tolérances excessives qui ont, à certaines époques, maintenu des effectifs excédant largement les besoins. Nous avons montré aussi que la conservation d'un établissement comme Rochefort a été une lourde charge pour les finances de l'État. Il y a eu là, depuis la guerre, deux fissures par lesquelles s'est écoulée une partie des ressources que le pays avait mises à la disposition de sa Marine militaire. Constatation déplorable sans doute, mais ne serait-il pas plus déplorable encore de laisser croire au pays que ce mal, localisé dans le temps et dans l'espace, est incurable, qu'il tient à la nature même des choses et que les arsenaux sont là pour absorber toutes les forces vives de la Marine? On dit parfois : plus de la moitié des crédits budgétaires tombent dans le gouffre des arsenaux. Que reste-t-il pour la flotte active? Ceux qui parlent ainsi croient-ils vraiment que tout le travail des arsenaux est perdu pour la flotte? Qu'ils considèrent ces chiffres : sur les 670 millions qui constituaient en 1925 le budget des

services de travaux de la Marine, la part des dépenses d'entretien de la flotte était de 21 p. 100, celle des dépenses de travaux neufs de 71 p. 100; celle des frais généraux des services de 8 p. 100 seulement. Il ne faut pas laisser dire que les sacrifices que le pays s'impose pour la rénovation de sa Marine militaire sont consentis en vain.

***

Nous bornerons là notre étude. Elle comporte, nous le savons, plus d'une lacune. Nous n'avons pas marqué les étapes du relèvement de notre aéronautique navale; nous n'avons pas parlé de l'état de nos défenses côtières; nous n'avons pas montré que l'insuffisance de nos approvisionnements en combustibles liquides constitue pour notre flotte une menace redoutable; nous n'avons pas dit les travaux nécessaires pour aménager les installations militaires de nos ports de guerre.

Mais, de l'exposé objectif que nous avons fait des trois problèmes fondamentaux qui commandent les destinées de notre Marine de guerre, une double conclusion se dégage avec netteté. La première, c'est que le labeur soutenu qui a été accompli depuis quatre ans commence aujourd'hui de porter ses fruits. La deuxième, c'est que l'œuvre de reconstitution ne s'achèvera qu'au prix d'un nouvel et persévérant effort.

Si nous étions tentés de l'oublier et d'accepter prématurément pour des réalités tangibles les magnifiques espoirs que nous apportent les brises de Locarno, certaines voix qui s'élèvent périodiquement au delà des Alpes ou par delà les mers nous rappelleraient brutalement que nous n'avons pas le droit de nous bercer de faciles illusions. Aux États-Unis, le président de la Commission navale de la Chambre Haute disait le 2 décembre 1925 : « Désormais, la Grande-Bretagne et les États-Unis contrôlent les mers et seuls commandent. Les autres nations feront ce qu'il nous plaira et ne pourront pas remuer le petit doigt sans notre autorisation. » Plus près de nous, le 3 juin 1923, M. Mussolini lançait un vibrant appel à toute l'Italie. « Un peuple qui surgit, concluait-il, a des droits en face des peuples qui déclinent ». Quelques mois plus tard, il complétait sa pensée. « Tout ce qui passe actuellement

dans le domaine de la politique extérieure met la question de la Marine au premier plan... Mon intention est d'augmenter graduellement mais activement la puissance de notre marine. » En 1925 il disait encore : « Dans l'attente du miracle de la paix éternelle, l'Italie doit avoir une armée puissante et respectée, une marine active, une aviation qui domine le ciel » et, comme si, sous ces paroles qui conservent encore un peu de la modération des discours officiels, l'allusion n'était pas assez claire, le journal l'*Impero* écrivait crûment, le 6 février dernier (et l'on sait quel est, en Italie, le régime de la presse) : « Ou la France fera la guerre à l'Italie : elle sera alors dans l'impossibilité de faire appel à ses réserves coloniales et elle devra abandonner toutes ou presque toutes ses colonies. Ou bien elle fera la guerre aux côtés de l'Italie, et alors elle devra payer l'alliance italienne de la cession d'une grande partie de ses possessions africaines et asiatiques. »

De tels avertissements justifient notre effort d'hier : ils commandent notre effort de demain.

JACQUES MELLON,
Ingénieur en chef du Génie Maritime.

ENTRE L'OPÉRA-COMIQUE ET L'OPÉRA

Dès les premières représentations de la *Tisseuse d'orties* à l'Opéra-Comique, les journalistes nous rappelaient avec empressement que le compositeur de ce drame lyrique en quatre actes et cinq tableaux était Lausannois de naissance. Là-dessus, quelques Parisiens se préparaient à découvrir en cette partition les traces de son origine helvétique, avec l'espoir d'acquérir des idées nettes sur l'état actuel de la musique suisse, tout en assistant à une fantasmagorie pleine de merveilles. Mais tant pis pour ces curieux! La nouvelle pièce de l'Opéra-Comique ne les aura guère renseignés sur nos voisins de l'Est. M. Gustave Doret, symphoniste et dramaturge, n'a point l'accent vaudois. Que les amateurs de linguistique musicale en fassent leur deuil! Ils ne trouveront pas chez lui ces locutions du terroir, ces provincialismes, ces idiotismes savoureux dont ils s'amusent à tenir registre.

En réalité, si le cahier des charges autorise par une clause récente la direction de l'Opéra-Comique à ne plus faire de distinction entre les ouvrages français et ceux des compositeurs belges et suisses, c'est que les frontières artistiques ne coïncident pas exactement avec les frontières politiques. La musique française possède en Belgique et en Suisse des bastions avancés qu'il importe grandement d'entretenir et de fortifier. M. Gustave Doret, en même temps qu'il sert chaleureusement la cause de ses confrères français dans la presse du canton de Vaud, écrit une musique limpide et élégante qui ne

décèle en rien la main de l'étranger. Sa *Tisseuse d'orties* pourrait être de n'importe quel élève du Conservatoire : élève sage, appliqué, scrupuleux, docile aux influences qui prévalaient en France entre 1890 et 1910, ami de Wagner, de l'école franckiste et de Claude Debussy, tout en ne reniant pas son maître Massenet.

Depuis seize années, la *Tisseuse d'orties* languissait dans les cartons de l'Opéra-Comique. Nous n'examinerons pas ici les motifs qui ont pu déterminer l'ancienne direction à retarder aussi cruellement l'exécution de ses promesses : ils devaient être bien impérieux. Que s'est-il donc passé dans l'intervalle? La guerre! Et cela coupe court à toutes récriminations. Quoi qu'il en soit, les épreuves et les tribulations de M. Gustave Doret, son interminable Purgatoire, méritent des égards particuliers. Le critique le moins enclin à l'indulgence, avant de le juger, aura soin de se reporter à l'époque où la pièce fut conçue, écrite, achevée. Il se ressouviendra du langage qui avait cours en cette période déjà lointaine. Si les modes musicales ne s'évanouissent pas plus vite que les autres, comme le croyait faussement Anatole France, il faut convenir qu'elles n'ont pas la vie plus tenace. La partition de M. Gustave Doret ne pouvait point ne pas se ressentir d'une attente aussi extraordinaire.

Il est pénible, le travail d'une eau souterraine qui, malgré les rochers et les sables, veut se frayer un chemin vers la lumière. Certaines pages de la *Tisseuse d'orties* portent la marque d'un effort semblable. La jeunesse contemporaine le constate avec surprise. Délivré par le sacrifice de ses prédécesseurs, tel adolescent d'aujourd'hui, heureux, naïf, un peu infatué, se représente mal les crises de conscience qui harcelaient jadis ses aînés. Il ne conçoit pas leur douloureux embarras, alors qu'ils hésitaient entre les blandices de Massenet et les viriles exhortations d'un Wagner ou d'un César Franck. Ces tourments de l'esprit, M. Gustave Doret ne fut point seul à les connaître. Un autre élève de Massenet les éprouva au même degré. Plus d'une fois, la *Tisseuse d'orties* fait songer aux commencements d'Ernest Chausson. Entre ses mélodies initiales et sa *Symphonie*, avant d'échapper aux incantations de son premier maître, Chausson, lui aussi, eut à

livrer un dur combat dont il ne sortit pas toujours victorieux. Au quatrième acte de la *Tisseuse d'orties*, le chœur gracieux et noble qui précède les funérailles de la reine, aurait certainement séduit l'auteur du *Poème de l'amour et de la mer*.

Pourquoi faut-il que l'analogie s'étende aux faiblesses? Si l'on réfléchit que M. Gustave Doret a conduit à diverses reprises les concerts Eugène d'Harcourt, qu'il fut ensuite directeur de la musique à l'Opéra-Comique et qu'il a donné autrefois à ce théâtre une œuvre lyrique fort importante, les *Armaillis*, on s'afflige de rencontrer chez un musicien d'expérience les maladresses que l'on pardonnait tout juste à Ernest Chausson, au moment où celui-ci abordait l'orchestre avec les pudeurs et les effrois d'un débutant. Sous la plume avisée de M. Gustave Doret, comment s'expliquer l'ennuyeux parallélisme de la ligne vocale et des instruments, l'abus des harpes, l'orgie des cuivres, et puis surtout ces trilles, ces arpèges, ces trémolos, pauvre mortier qui jamais ne lia bien solidement les pierres d'un édifice?

Eût-on excusé ces inadvertances, il y a vingt ans? C'est possible. Quoi qu'il en soit, habitués comme nous le sommes aujourd'hui à une certaine sûreté de main, fût-ce chez des artistes fort inférieurs à M. Doret, nous les observons avec plus de malaise. Voilà ce qu'il en coûte à une œuvre musicale d'apparaître tardivement. Par une fatalité paradoxale, cette première représentation de 1926 ressemble presque à une reprise...

Plaindrons-nous M. Doret, en outre, d'avoir été desservi par son collaborateur? Certes, le scénario de M. René Morax n'a obtenu aucun succès, aussi ne tenterons-nous pas de le défendre. Il est incontestable que le poète a imposé au musicien une tâche particulièrement ingrate. Mais enfin, cette tâche, M. Doret l'avait choisie entre toutes, avec amour, parce qu'il y trouvait un emploi excellent de ses aspirations et de ses forces. Avant de s'arrêter à une décision aussi grave, les plus humbles croque-notes comme les musiciens les plus hardis prennent d'abord conseil de leurs voix intérieures. Une espèce de vision les guide vers on ne sait quoi de divin, comme autrefois l'étoile miraculeuse guidait les rois mages et les bergers vers Bethléem. Soupçonner M. Doret de s'être

mis en marche sans un appel de cette sorte, serait lui faire injure. Que le Ciel nous en préserve! S'il avait craint de s'être fourvoyé, M. Doret eût sans doute abandonné le canevas de M. Morax, tout de même que Debussy abandonna jadis la *Chimène* de Catulle Mendès, plutôt que de s'opiniâtrer sur un chemin qui n'aboutissait nulle part. Donc, au lieu de nous apitoyer sur M. Doret comme sur une victime, félicitons-le d'avoir pu conserver jusqu'au bout ses illusions, ses enthousiasmes. C'est un privilège bien rare : il a permis à plusieurs musiciens d'écrire des chefs-d'œuvre sur des livrets insignifiants.

Nous ne sommes donc pas de ceux qui, maudissant M. Morax, souhaitent désormais que nul livret ne soit présenté aux compositeurs à moins d'avoir reçu l'approbation des théâtres lyriques. Mesure arbitraire, qui ne présage rien de bon. Un sujet aura beau enflammer d'admiration tous les directeurs de Paris et des départements, peu importe, s'il ne sollicite pas l'imagination des musiciens. Et puis, qui nous garantit que les directeurs des théâtres lyriques auront un jugement plus sain que la moyenne des compositeurs? Il est à prévoir, au contraire, que la camaraderie, le favoritisme, les marchandages de toute sorte interviendront sur-le-champ pour compliquer une question déjà suffisamment épineuse par elle-même.

L'occasion s'offrira d'étudier M. Gustave Doret à part, lorsqu'il aura publié une symphonie, une sonate, un quatuor. Mais ici, à propos d'un drame lyrique où il a partie liée avec M. René Morax, nous ne croyons pas devoir séparer le musicien de son poète. C'est conjointement qu'il faut apprécier le résultat de leurs efforts... Eh bien! sans être de ces chefs-d'œuvre qui laissent dans la mémoire des hommes une mélodie qui ne meurt pas, la *Tisseuse d'orties* n'en est pas moins un ouvrage très honorable pour ses auteurs, pour le théâtre qui l'a monté, pour le public qui lui a volontiers accordé ses suffrages, et surtout, gardons-nous de l'oublier! pour ses interprètes si remarquables et dévoués. Parmi ceux-ci, nommons en première ligne madame Croiza, cette noble figure de la tragédie lyrique... Poésie vivante par les mouvements et par les gestes, elle devient, sitôt que le chant s'élève, une mage de la musique pure...

***

On a fort approuvé l'Opéra-Comique d'avoir repris la *Lépreuse* de M. Sylvio Lazzari, dont l'Opéra se dispose à nous révéler prochainement la *Tour du feu*. Ce compositeur, d'après certains biographes, serait né en 1858 à Bozen, dans le Tyrol. Il aurait étudié le droit à Innsbruck, avant de se consacrer à la musique. M. Sylvio Lazzari compterait donc, ainsi que M. Gustave Doret, parmi les conquêtes pacifiques de la musique française. Mais lui non plus ne se souvient guère de ses origines. Acclimaté en France depuis fort longtemps, il se montre, dans la *Lépreuse*, familier avec les vieilles mélodies bretonnes comme M. Guy Ropartz en personne. Au demeurant, M. Lazzari peut se féliciter d'avoir signé avec Henry Bataille un pacte autrement avantageux que celui de M. Gustave Doret avec M. René Morax. Sa *Lépreuse* a cet air de jeunesse qui précisément fait défaut à la *Tisseuse d'orties*.

Cette « tragédie légendaire » ne manque pas de puissance. Par une réussite invraisemblable, les auteurs ont su tirer parti d'un sujet non seulement dangereux, mais hideux et répugnant, puisqu'il risquait de mettre en fuite tous les spectateurs, hors les dermatologues. Sans doute, la *Lépreuse* commence par nous donner la chair de poule. Mais ensuite on s'aguerrit. Une fois domptés les premiers sursauts, le public, rassuré, consent à se laisser toucher. Ni le dégoût ni l'épouvante ne lui soulèvent le cœur à l'instant où Aliette, atteinte du mal abominable, tend à son fiancé Ervoanik le verre sur lequel ses lèvres se sont longuement appuyées. Rendons grâces au musicien : il a chassé les esprits impurs, il a savamment exorcisé les démons de Henry Bataille. Avec lui, on ne craint pas trop de s'aventurer en cette maladrerie. Par la vertu des sons, l'anecdote affreuse s'élève peu à peu jusqu'à la zone salubre où la curiosité se confond avec la pitié. Bientôt, les fumées de ce drame symboliste s'éclaircissent. L'écran de brouillards se déchire. Un orchestre, des chanteurs, cela suffit pour que les allégories nébuleuses cèdent la place à des images de plein jour.

L'instrumentation ne vise pourtant pas à éblouir. A ce drame austère, M. Lazzari n'a destiné que des couleurs

amaties et moroses. Voici des verts putrides, les jaunes des pâleurs mortelles, des gris de cendre, les bruns et les pourpres farouches de la rouille et du sang, toute la famille des timbres en deuil qui s'échelonnent entre le noir opaque, le lilas et le violet; voici les nuances assombries des crépuscules nocturnes. Un alto en sourdine, une trompette bouchée donnent lugubrement la réplique au basson et au cor anglais. Et toutefois, dans cet orchestre chargé d'angoisse comme le chien-et-loup d'une lande solitaire en novembre, on croit voir palpiter çà et là une étoile, un feu de chaumière, l'annonce d'une aurore prochaine, promesses habilement calculées qui nous empêchent de mourir de froid dans nos ténèbres. Avec quel soulagement n'accueille-t-on pas les belles cloches dominicales, allègres et confiantes, lorsqu'elles s'ébranlent à la fin du premier acte! Puis, vers le dénouement de la pièce, les mêmes carillons réconfortent le lépreux, lorsqu'on l'arrache à sa mère, à sa sœur, à tous ses amis, pour le murer dans une solitude perpétuelle. A ce moment, leurs joyeuses volées transforment le cortège funèbre en cortège nuptial : Aliette accourt, elle soutient dans ses bras le malheureux Ervoanik. Et l'on ne sait plus alors s'il faut plaindre ce jeune paysan qui s'achemine vers son destin, appuyé sur sa fiancée, puisque la Pitié et l'Amour l'empêcheront d'apercevoir l'horrible visage de la Douleur.

Ce spectacle peut arracher des larmes, en dépit de quelques longueurs. On se plaît à reconnaître chez mademoiselle Sibille, dans le rôle d'Aliette, certaines qualités de madame Croiza, et non des moins précieuses : même noblesse d'attitudes, même pureté de style. Les notes les plus élevées manquent parfois d'aisance et de moelleux; mais le médium est excellent. Et comme madame Alice Raveau chante et joue à merveille, de son côté le personnage de la vieille Tili, le second acte, où ces deux artistes s'affrontent longuement, est le point le plus pathétique de ce drame si singulier, auquel il est temps de rendre justice.

***

Quel ébahissement, après ces tableaux âpres et saisissants, d'entendre le *Cloître*, drame lyrique en trois actes, que l'Opéra-Comique vient d'inscrire à son répertoire!

On ne devine guère ce qui a pu séduire MM. Masson et Ricou... Le livret? Non pas! le poème d'Émile Verhaeren n'appelait en aucune façon la musique. Jadis, alors même qu'Édouard de Max défendait le *Cloître* au Théâtre-Français avec une conviction irrésistible, cet ouvrage artificiel et boursouflé, piteusement débile en sa grandiloquence postiche, ne semblait se soutenir que par la volonté impérieuse de cette âme de feu... Pour comble d'ennui, le *Cloître* ne comporte aucun rôle de femme. C'est un terrible désavantage. Sur les scènes lyriques, où tant de finesses et de beautés se perdent, soit par la mauvaise articulation des chanteurs, soit par le fracas excessif de l'orchestre, l'auditeur a d'autant plus besoin d'une riche diversité d'instruments et de voix. Les contrastes de timbres ne représentent pas un luxe, mais le strict indispensable. Wagner le savait si bien qu'il eut soin d'introduire un personnage féminin dans le mystère religieux de *Parsifal*.

A vrai dire, le compositeur du *Cloître* ne passait pas jusqu'ici pour un homme de théâtre. M. Michel-Maurice Lévy se contentait de succès plus modestes. Grâce à un don paradoxal d'imitation, il jouissait d'une popularité considérable dans les milieux où l'on rit volontiers de la musique. Au café-concert, au music-hall, il faisait applaudir ses parodies et ses pastiches. Ce n'était point la verve des grands comiques, drue, abondante, impétueuse. Ce n'était pas non plus l'aimable raffinement des « *A la manière de...* » et des « *En marge de...* », bonheur de nos lettrés. Non, le propre de ses bouffonneries, c'était leur apparence rigoureusement impersonnelle. Chez M. Michel-Maurice Lévy, le mimétisme se montrait à l'état pur. Derrière cette glace déformante, on le savait avec certitude, il n'y avait rien. Et pour dépouiller tout caractère individuel, quel pseudonyme choisissait-il? La caricature d'un nom sacré. Il se faisait appeler « Bétove ». Parfaitement.... Sous ce masque humble et irrévérencieux, il obtenait une large notoriété à Montmartre. Rien de plus obscur que M. Michel-Maurice Lévy; mais « Bétove », en revanche, prospérait et triomphait.

Le théâtre de Lyon finit par accueillir un drame lyrique, intitulé le *Cloître*, que M. Michel-Maurice Lévy avait réussi à composer en dépit, et comme à l'insu, de « Bétove ». A cette occasion, ses camarades proclamèrent que M. Michel-Maurice

Lévy était un musicien de haute conscience et d'un savoir inépuisable, malheureusement condamné par les dures conditions de la vie matérielle à gagner son pain sous le déguisement de « Bétove ».

Quel prodigieux argument pour un romantique, ami des antithèses, Victor Hugo en France, Robert Browning en Angleterre!... Chaque soir, après ses pantalonnades, le célèbre et infortuné « Bétove », rentré dans son galetas, s'asseoit devant un piano bancal et redevient, pour une couple d'heures, le musicien délaissé, méprisé, honni, mais inspiré et génial, Michel-Maurice Lévy. Un poète, pur comme un cygne, rejette avec colère les oripeaux du clown...

Les âmes généreuses s'attendrirent. Avoir offert le *Cloître* aux Lyonnais, à merveille! Mais ce n'était point assez. M. Michel-Maurice Lévy, victime d'un âge de fer, méritait une réparation plus éclatante. Il fallait le montrer aux Parisiens sous sa figure véritable. Quelle misère plus cruelle pour un musicien que de n'avoir pu « donner sa mesure »!... Après l'expérience de Lyon, l'Opéra-Comique n'hésita plus à se charger du *Cloître*.

Donc, pendant au moins deux heures d'horloge, avec l'appareil imposant des « premières », un orchestre justement fameux, dirigé par M. Louis Masson en personne, des chanteurs hors de pair (voix de M. Dufranne, chaleureuse et vibrante comme aux plus beaux soirs de *Pelléas*!), nous firent entendre cette monstruosité : une partition sans musique.

A la vérité, M. Michel-Maurice Lévy n'ignore pas plus de choses qu'un autre. Ce n'est aucunement un illettré. Plût au Ciel qu'il eût moins épié, copié, les maîtres! On soupire après ces artistes d'une ingénuité divine auxquels les ordres du cœur tiennent lieu de rhétorique. Mais ici, devant cet artisan insidieux, habile à maquiller et à pallier ses défauts, bien des gens se borneront à hausser les épaules. Sa subtilité ne leur donnera pas le change.

Après avoir tant imité l'accent, les intonations, les allures, la démarche des autres, M. Michel-Maurice Lévy ne peut rentrer en lui-même. Veut-il parler en son nom propre, les mots lui faussent compagnie. L'oiseau moqueur ne sait chanter. Sentiments, idées, langage, tout chez lui

n'est que d'emprunt. Sa voix même lui devient étrangère. Les Muses, en s'enfuyant, ne lui ont laissé que le baroque et fatal privilège de l'imitation simiesque. Il n'est plus que l'ombre de « Bétove » : une ombre qui a perdu son homme...

Dès le préambule du *Cloître*, un malaise affreux nous envahit. Écouterons-nous jusqu'au bout ce discours sans pensée? Les vrais musiciens, loin de babiller à l'aventure, aperçoivent dans chacun de leurs thèmes une suite admirable de conséquences. Mais les thèmes de M. Michel-Maurice Lévy, eux, se réduisent à des citations disparates, intempestives, absurdes. Nos confrères ont dénoncé les souvenirs, les rappels, les allusions ou même les extraits textuels dont sa partition fourmille. Ce n'est point ce qui nous choque le plus. Ces réminiscences ont pu être involontaires ou inconscientes dans leur principe. Mais leur crime capital, c'est de n'avoir aucune signification, de ne tendre vers aucune fin.

Des philosophes, à propos des perroquets, avaient inventé le terme de « psittacisme » pour désigner des mots vides de sens... Hélas! pour le récitatif, pour les dessins mélodiques comme pour l'instrumentation, le *Cloître*, n'est qu'une fastidieuse rhapsodie de « psittacismes ».

Vaudrait-il mieux retourner chez « Bétove »?

***

Allons plutôt voir à l'Opéra la *Prêtresse de Korydwen*, ballet en deux actes de M. Paul Ladmirault. Peut-être ce compositeur nous ramènera-t-il doucement à la vie normale, car il est pareil à tous les autres. Avec lui, point de troubles de la personnalité, point de dédoublements à craindre. M. Paul Ladmirault est un élève modèle. Il possède toutes les qualités qu'on préconise au Conservatoire et à la *Schola Cantorum*, toutes celles qui font l'ornement d'une intelligence cultivée.

Malheureusement, l'équilibre n'implique pas toujours la vigueur. Le tempérament de M. Ladmirault, sain plutôt que robuste, se prêterait mieux, semble-t-il, aux délicatesses de la musique de chambre qu'aux effets plus sonores du théâtre lyrique. Comme la solidité et le sérieux ne sont pas les vertus par excellence d'un ballet, son mérite ne se présente pas à

l'Opéra sous un jour très favorable. Si l'on ne savait par le programme que l'action de la *Prêtresse de Korydwen* se passe dans une île de l'ancienne Armorique, environnée d'une mer brumeuse, on pourrait se croire sur les « coteaux modérés » chers à Sainte-Beuve. M. Ladmirault aime la demi-teinte et le « juste milieu » d'une passion peu commune. Ses druidesses, ivres d'émanations magiques, ont beau célébrer devant lui leurs rites extravagants, ce judicieux musicien, indifférent à leurs délires, n'écoute que son inspiration décente. Une si infaillible possession de soi lui fait le plus grand honneur, sans doute, mais elle exclut toute corrélation profonde entre sa musique et la pantomime.

Les risques d'ennui étant conjurés par mademoiselle Camille Bos, prêtresse comme n'en eurent jamais les divinités celtiques, on admire la virtuosité charmante de cette fée, et ces deux actes s'écoulent sans trop de lassitude. Mais est-il vrai que le livre de M. Albert Juhellé, origine du scénario, abonde en épisodes violents et dramatiques? On ne l'aurait point soupçonné, car il n'en subsiste rien dans le commentaire musical. Tant il est exact que la discrétion et la prudence ont aussi leurs écueils; M. Ladmirault aurait-il été victime de sa sagesse? Mieux vaut pour un symphoniste ne point faire appel à la chorégraphie, s'il ne possède les dons prestigieux du rythme et de la couleur. Sans ces deux sources d'énergie, nul dynamisme : on travaillerait dans le vide, et n'est-ce pas une grande mélancolie que de se trouver finalement en présence d'un orchestre « en veilleuse » et d'un ballet « au ralenti », comme la *Prêtresse de Korydwen*?

***

A l'Opéra, ce spectacle commence un quart d'heure environ après les derniers accords de *Gwendoline*. Contraste fort opportun. Faisant suite aux bariolages éclatants de Chabrier, les camaïeux en gris et rose de M. Ladmirault ont l'avantage de reposer la vue. D'autre part, la placidité un peu molle de la *Prêtresse de Korydwen* donne plus d'intérêt aux déchaînements frénétiques de *Gwendoline*. C'est résoudre avec élégance un problème embarrassant.

La reprise de *Gwendoline* devait être bien nécessaire, puisqu'elle a jeté le désarroi dans une partie du public. Un recensement sévère des chefs-d'œuvre s'impose de temps à autre. Leurs puissances de rajeunissement ne sont pas indéfinies, et il faut bien compter nos morts.

Gwendoline, dont les concerts n'exécutent plus guère que l'ouverture, n'était plus très présente au souvenir de nos contemporains. Sur la foi de ce morceau brillant, plein d'enthousiasme et de feu, ils s'imaginaient que le reste de la partition n'avait point trop vieilli et se dispensaient de la relire.

Les dernières séances de l'Opéra viennent de dissiper ce mirage. Tout d'abord, le livret de Catulle Mendès s'est effondré misérablement. Même retouché par des mains pieuses, il succombe à l'injure des ans. Il étonne, il désole, il irrite. On a peine à supporter ses artifices coquets, son afféterie, ses oppositions mièvres et puériles, son enflure. Quoi de plus fade que l'arrivée du chef danois Harold dans la ferme où demeure la blonde Gwendoline? Comment admettre que la timide jeune fille s'empare ainsi du conquérant barbare, qu'en un tournemain elle l'amène à s'asseoir au rouet, à filer même devant ses vassaux indignés? L'humiliation d'Hercule aux pieds d'Omphale était peu de chose auprès de cette énorme invraisemblance.

Quant à la musique, les amis de Chabrier n'ont pu voir sans gémir qu'elle participait, en maints endroits, des mêmes faiblesses. Ils se sont refusés à reconnaître en cette *Gwendoline* épaissie et flétrie leurs amours d'il y a quarante ans. Eh quoi! L'âge l'aurait-il donc traitée plus cruellement que *Samson et Dalila* de Saint-Saëns, le *Roi d'Ys* de Lalo ou le *Chant de la Cloche* de M. Vincent d'Indy? Les fidèles se le demandaient dans le trouble et l'affliction.

Il semblait difficile, néanmoins, de conserver des illusions au sujet de *Gwendoline*. Une lecture attentive aurait suffi à les détruire. Chabrier s'était jeté sur le poème de Mendès avec un tel empressement qu'il n'avait pas pris garde de choisir un texte en harmonie avec ses dons. Si la musique avait pu sauver *Gwendoline*, c'eût été par la grandeur et par le sentiment du tragique. Or, Chabrier n'avait que de la fougue.

Pour atteindre au style héroïque, il s'évertuait à créer autour de ses personnages cette atmosphère sublime qu'on respire naturellement dans *Tristan* et la *Tétralogie*. Mais son admiration pour le génie wagnérien l'aveuglait sur lui-même. Le plus français, le plus gaulois des compositeurs ne pouvait se maintenir jusqu'au bout dans une exaltation factice. Erreur qui a pesé lourdement sur *Gwendoline*.

Tout le vacarme dont l'auditeur est submergé ne parvient pas à l'étourdir. Son intelligence, loin de s'abandonner, proteste contre cette frénésie bruyante et trépidante. Des moyens aussi formidables lui paraissent en contradiction avec la bonhomie de la pensée. Chez un bourgeois du XIXe siècle que n'a point transfiguré le souffle brûlant de la poésie épique, le vocabulaire de Siegfried perd beaucoup de sa force. La musique, sincérité parfaite, désavoue ces rodomontades. Ce lyrisme truculent sonnait-il moins creux en 1886? Vers 1926, nos contemporains le supportent avec gêne. Ils n'aimeraient pas accompagner Tartarin à Bayreuth.

Mais qui donc a pu croire que le renom de Chabrier dépendait de *Gwendoline*? Plaçons en regard *España*, les *Valses romantiques*, les *Pièces pittoresques*, cette partition étincelante du *Roi malgré lui* que l'Opéra-Comique ne saurait négliger éternellement, et voici revivre Chabrier lui-même. Son esprit ne s'est point éventé. Quel entrain! quelle fantaisie! Et quel merveilleux bon sens! Une imagination aussi juvénile ne risque point de vieillir. Elle a une grâce piquante, une richesse, une liberté, et, par bouffées, des intuitions poétiques dont l'attrait demeure invincible. Que les amis de Chabrier se remettent de leurs alarmes! Leur déception n'aura point de lendemain. Car la supériorité de Chabrier na jamais été dans *Gwendoline*. Et qu'importe de sacrifier le secondaire, si l'on garde l'essentiel?

***

Encore plus que *Gwendoline*, le retour du *Freischütz* à l'Opéra devait passionner les musiciens. Ce chef-d'œuvre leur était enfin montré sous sa forme originale. On sait que Weber avait reçu de l'écrivain allemand F. Kind un opéra

familier, sinon léger, où les scènes parlées alternent avec les morceaux de chant. Or, aux temps héroïques du romantisme, cette désinvolture parut attentatoire à la majesté de l'Opéra. Berlioz fut invité à mettre en récitatifs les passages parlés, ce dont il s'acquitta avec soin, on peut même dire, avec bonheur. Mais aujourd'hui, le vent a changé. Notre souci de l'histoire, le respect des textes, n'admettent pas ces remaniements. La métamorphose du *Freischütz* en « grand opéra » scandalise nos puristes. Aussi l'Académie nationale de Musique a-t-elle emprunté à M. André Cœuroy une adaptation nouvelle qui suit la version primitive de très près.

Une telle mosaïque de morceaux parlés et chantés n'est pas dans les traditions de l'Opéra. Force nous est de reconnaître qu'elle a déconcerté à la fois le public et les interprètes. Ceux-ci, faute d'accoutumance, ne passent pas facilement d'un genre à l'autre. Au reste, les chanteurs les plus remarquables ne sont pas toujours bons acteurs. Ils n'entendent rien à la déclamation, voire à la simple diction. Cela n'apparaît que trop par la gaucherie dont ils ont fait preuve dans le *Freischütz*. Malgré la fermeté avec laquelle M. Ruhlmann dirigeait son orchestre, malgré le charme que madame Germaine Lubin prêtait au personnage d'Agathe, l'embarras était sensible. Quelques répétitions encore, et cette contrainte ira en diminuant. Il sera plus facile alors de rendre justice à l'excellent travail de M. André Cœuroy.

Sans doute, on ne peut se défendre d'un regret. L'Opéra, même au prix d'un effort consciencieux, n'a pas obtenu ce que les Allemands réalisent chez eux à peu de frais. Mais c'est que les compatriotes de Weber ont le *Freischütz* « dans le sang ». Qu'elle est vivante et poétique, la manière dont ils l'interprètent là-bas, même sur leurs scènes les plus modestes! Chasseurs, forestiers, manants, garçons et filles de village, tout ce petit groupe de montagnards, sur la fin de la guerre de Trente Ans, va, court, danse, festoie, chante l'amour et le vin, tire à la cible, avec un ensemble et un naturel parfaits. Aurons-nous jamais cela en France? On hésite à répondre. Le fâcheux souvenir des représentations du *Freischütz*, données au théâtre des Champs-Élysées peu de temps avant la guerre, nous rend fort circonspect à cet égard. Et si les romantiques,

jadis, aimaient tellement le *Freischütz*, ils n'applaudissaient, à tout prendre, que *Robin des Bois*.

Un siècle après sa mort, on finit par connaître Weber : génie spécifiquement germanique, même lorsqu'il prétend se mettre à l'école des Italiens. Ainsi Richard Wagner n'avait point tort de le revendiquer avec force pour son trésor national allemand. L'erreur commune, qui consistait à prendre Weber pour un génie universel comme Mozart ou Beethoven, s'explique par l'ouverture du *Freischütz* : celle-ci a des beautés chevaleresques et pathétiques qui valent pour tous les cœurs. Mais aussitôt après, que voit-on? Des *lieder*, des valses, des marches et des rondes paysannes, les chœurs pour voix d'hommes qui retentissent là-bas de la mer Baltique jusqu'aux forêts de Bohême, bref, en un microcosme, toute la patrie allemande.

Si l'on veut découvrir le profond abîme qui sépare le romantisme allemand du romantisme français, on écoutera, au troisième acte du *Freischütz*, la cavatine d'Agathe, puis la romance et l'air d'Annette. Ces mélodies prosaïques et exaltées, où de jeunes amoureuses passent brusquement des soins domestiques aux rêveries les plus tendres, jamais elles ne seront chantées à Paris comme à Berlin. Il y a là un mélange antipathique à notre goût. Plus on y pense, et moins on s'étonne que les représentations du *Freischütz* ne puissent être en France ce qu'elles sont outre-Rhin.

Ce point de perfection n'est d'ailleurs pas indispensable. Pour rendre hommage à Weber, pour évaluer de quelle hauteur son chef-d'œuvre dépasse tout ce qu'on a pu entendre cet automne à Paris, il suffira d'aller voir le *Freischütz* à l'Opéra.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

LES LIVRES D'HISTOIRE

La Réforme en France. — L'Angleterre et l'Expédition d'Égypte. Les Souvenirs d'un mameluck sur Napoléon.

Un ouvrage d'histoire qui est en même temps un ouvrage d'apologétique est toujours un peu embarrassant. Cependant, si la préoccupation apologétique se manifeste surtout dans la forme et n'altère pas sensiblement la solidité documentaire du fond, elle ne saurait être considérée comme un vice rédhibitoire. C'est plutôt une sorte de loyal avertissement à l'usage du lecteur. C'est le cas de l'*Histoire de la Réforme française* (Fischbacher) de M. John Viénot, des origines à l'édit de Nantes. Personne, pour beaucoup de raisons, n'était plus qualifié pour traiter ce sujet. Professeur honoraire de la Faculté protestante de Paris, président de la Société de l'histoire du protestantisme français, M. Viénot n'ignore rien de ce qui a été publié, et il connaît beaucoup de choses que tout le monde ne connaît pas. D'autre part, ces mêmes titres lui ont rendu plus difficile de garder l'attitude objective et désintéressée qui est toujours préférable, surtout dans les questions où la controverse n'est pas éteinte. M. Viénot lui-même ne trouve pas assez neutres des historiens comme MM. Imbart de la Tour, Georges Goyau et Lucien Romier. Il ne s'étonnera pas que le même regret puisse être exprimé à son égard.

Le volume est facile à lire et même agréable, bien que la composition n'en soit pas impeccable. Certaines parties sont traitées avec beaucoup de détails; ce sont celles naturellement que M. Viénot a particulièrement étudiées et auxquelles

il apporte une contribution tout à fait personnelle. Quelques-unes au contraire, spécialement pour la période des guerres de religion, sont plus succinctes et donnent presque l'impression d'avoir été sacrifiées. D'autre part, le récit suit les règnes des rois de France de François Ier à Henri IV, mais comme il était difficile de découper le tableau de la Réforme uniquement d'après la succession des rois qui l'ont combattue, de gros chapitres se sont intercalés un peu en marge, notamment entre François Ier et Henri II, et aussi entre Henri II et François II. Il se trouve là une histoire de Calvin et du calvinisme qui s'imposait naturellement et qui pourrait presque se détacher du reste. Cette disposition ne pouvait manquer d'amener quelques répétitions et quelques doubles emplois. Il en va de même pour deux chapitres du début concernant la « préréforme », c'est-à-dire la tentative de réforme dans le cadre catholique tentée par l'évêque Briçonnet dans son diocèse de Meaux. Ces deux chapitres se poursuivent jusqu'au supplice de quatorze des novateurs, qui eut lieu en 1546, à la fin du règne de François Ier, c'est-à-dire bien au delà de ce qu'on peut appeler la « préréforme ».

L'histoire de la Réforme française, quelque opinion qu'on ait sur la matière, laisse une impression pénible. Il est bien certain que le pouvoir civil, représenté par des souverains et des chefs dont la valeur morale était inférieure à celle de beaucoup de leurs victimes, a obéi à des préoccupations qui ne sont pas toutes aisées à justifier. Le haut clergé n'était pas davantage un modèle de vertu. M. Viénot n'a pas de peine à tracer de la Cour, de l'Église, de la Sorbonne et du Parlement un portrait sévère. Mais n'y a-t-il parmi les réformés que des héros et des martyrs? M. Viénot insiste surtout sur ce qui s'est passé à Paris. C'est là que les protestants ont sûrement joué le plus le rôle de victimes, — il leur eût d'ailleurs été difficile d'y avoir une attitude provocatrice, ou simplement imprudente, car ils y restent toujours en grande minorité. Il y a moins de choses sur ce qui se passe en province, et cependant c'est en province que la Réforme a trouvé le plus d'écho. Il fut un moment où on pouvait se demander si les Réformés n'étaient pas en majorité dans le Midi, et il leur arriva plus d'une fois d'en abuser. C'étaient des représailles,

peut-on dire. Cependant, le zèle iconoclaste auquel tant d'églises doivent des mutilations encore visibles ne peut être laissé sous silence. Les chefs, rendons-leur cette justice, essaient parfois de s'y opposer, mais sans y réussir. « Vous me pendrez quand j'aurai fini », répondait un soldat huguenot au premier Condé, qui lui défendait de jeter bas une statue de la Vierge, à la cathédrale d'Orléans.

Il est un reproche qu'on a souvent fait aux protestants français et dont M. Viénot les disculpe non sans raison. Ils ont appelé à leur secours les protestants étrangers. Ils ont même, à un moment donné, livré le Havre à la reine Elisabeth. Mais les catholiques de leur côté, et notamment la Ligue, n'hésitaient pas davantage à ouvrir la frontière aux Espagnols de Philippe II. C'est même de ce côté qu'est venu le mauvais exemple. M. Viénot cite à ce propos Brantôme qui écrit : « Nous eûmes premiers des Suisses et des lansquenets. » En fait, Coligny au début avait montré une grande répugnance à mêler les étrangers à nos affaires. Quant à la cession du Havre à la reine Élisabeth, elle résulte du traité de Hampton Court (20 septembre 1562), signé au nom des protestants français par le vidame de Chartres. M. Viénot reconnaît que c'est une « faute », mais en décharge les grands chefs comme Coligny et Condé. Il s'agissait, dit-il, d'une cession provisoire et momentanée destinée à garantir à Élisabeth le remboursement des avances faites pour les aider. « Pour défendre Rouen, Dieppe et le Havre, le prince de Condé livrera cette dernière ville au lieutenant de la reine d'Angleterre à la condition que cette ville soit maintenue et gardée au nom du roi de France par la reine et ses lieutenants pour la défense du prince et de ses confédérés... ». Dans ce texte, en effet, il n'est pas question de cession. Il n'est pas question non plus de subordonner la restitution future du Havre par l'Angleterre à la restitution de Calais par la France. Cela est si vrai que lorsque la paix d'Amboise (12 mars 1563) mit fin momentanément aux hostilités, les protestants français envoyèrent un des leurs auprès d'Élisabeth pour lui demander, « aujourd'hui que la tyrannie de Guise est écartée, de bien vouloir au terme de sa protestation rendre le Havre au roi de France ».

Elle refusa, s'appuyant sur une clause vague du même traité

« arrachée, dit M. Viénot, à l'inattention ou à la faiblesse du vidame de Chartres ». Cette phrase, la voici : « Sans que le présent traité puisse préjudicier au droit de la reine d'Angleterre sur Calais. » Condé, Coligny ont toujours déclaré n'avoir rien su de cette clause. Elle n'indiquait pas, au surplus, que le Havre fût cédé à la place de Calais ni en gage de la récupération de Calais par Élisabeth. Le droit d'Élisabeth, d'après le traité du Cateau-Cambrésis, c'était de récupérer Calais au bout de huit ans, — donc en 1567, — ou de recevoir à la place 500 000 écus. Le traité de Hampton Court n'y changeait rien, même avec la clause discutée. C'est pourquoi les protestants se joignirent avec empressement aux catholiques pour reprendre de concert le Havre. L'ambassadeur d'Élisabeth en France, Trockmorton, l'avait d'ailleurs prévenue que c'est ce qu'ils feraient infailliblement si elle prétendait garder cette ville « malgré eux ». Néanmoins cet incident laissa un fâcheux souvenir. C'est une application de la fable : le cheval s'étant voulu venger du cerf.

A cette époque la religion créait encore, à côté sinon au-dessus de la patrie nationale, une patrie internationale. Heureusement, aux instants où le sang-froid reprenait ses droits, on déplorait des deux côtés l'alliance avec l'étranger contre des compatriotes. « Les Espagnols, disait Tavannes, pourtant bon catholique, feraient mieux de s'occuper de gouverner leur propre maison plutôt que de se mêler des autres royaumes. Tout ce qu'ils veulent, c'est de fomenter des guerres civiles, détruire chaque parti l'un par l'autre pour rester supérieurs à tous. Pour moi j'aime mieux voir cent casaques blanches (huguenots) qu'une croix rouge (espagnol). Car ceux-là sont mes frères, et les autres sont les ennemis naturels de la France. » Le même sentiment est traduit par le maréchal de Vieilleville, le soir de la bataille indécise de Saint-Denis. « Qui a gagné? » demande le roi Charles IX. « C'est le roi d'Espagne », répond le maréchal.

***

Les Anglais mettent une sorte de point d'honneur à ne pas prévoir l'avenir. Ils attendent la leçon des faits pour en

déduire la politique à suivre; ils comptent sur leur esprit pratique pour parer aux surprises fâcheuses, ils font de l'empirisme par système, ils ne s'adaptent aux nouveautés et aux nécessités que quand il leur est bien démontré qu'on n'y peut échapper. En revanche, une fois qu'une idée s'est implantée dans leur cerveau, elle prend un caractère indélébile, et ils y persévèrent jusqu'à ce qu'une nouvelle leçon de choses leur ait prouvé surabondamment qu'elle ne répond plus à la réalité.

Un diplomate, qui est en même temps un historien, nous donne de cet état d'esprit, volontairement limité mais magnifiquement tenace, un illustre exemple. La « Société royale de géographie » d'Égypte a publié au Caire deux élégants volumes de M. François Charles-Roux intitulés : *L'Angleterre et l'Expédition française en Égypte.* La documentation en est, pour une grande partie, originale et surtout puisée aux archives diplomatiques anglaises. Il y a au *Public record office* de Londres, sous la rubrique Turquie, la correspondance du secrétaire d'État des Affaires étrangères avec l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople. C'est une mine précieuse où l'on suit au jour le jour l'effet produit sur le gouvernement anglais par l'expédition de Bonaparte. Il s'y trouve en annexes des lettres échangées entre les représentants diplomatiques de l'Angleterre en Turquie et les autorités coloniales, militaires ou navales de la Couronne jusque dans l'Inde. Le *Colonial office*, l'*India office* contiennent également des fonds peu explorés qui ouvrent des aperçus curieux sur cette période. Non moins intéressantes sont les lettres, interceptées par les croisières anglaises, des généraux et des chefs français, qui furent pour le gouvernement anglais une source capitale de renseignements et de propagande. Comme elles étaient généralement pessimistes, il les publia dès lors. Naturellement, les sources françaises ne sont pas négligées. Mais, de ce côté, il y avait moins à découvrir après le bel ouvrage du commandant de Jonquières, l'*Expédition d'Égypte*, dont les cinq volumes, publiés par la Section historique de l'État-major, vont jusqu'à la prise de commandement par Kléber.

L'Angleterre alors n'avait aucun souci de l'Égypte et n'en

soupçonnait pas la valeur. C'est Bonaparte qui la lui a révélée, c'est la présence des Français en Égypte qui a persuadé aux Anglais d'y venir. L'Angleterre n'a même pas de représentant consulaire dans le pays à cette époque et, ce qui est peut-être le plus étonnant, elle en avait eu. Elle avait supprimé son consul général en 1793. Elle n'a plus de nouvelles de ce pays que par son ambassadeur à Constantinople, qui n'en transmet pas beaucoup et qui lui-même n'en reçoit guère. Il faut cette ignorance extraordinaire pour expliquer que le gouvernement anglais n'ait pas deviné le but de l'expédition préparée à Toulon. Lord Grenville, le ministre des Affaires étrangères, est un prodige d'incompréhension. Il ne pense qu'à l'Irlande. Le premier ministre, William Pitt, malgré sa réputation d'homme d'État, ne voit pas plus loin. C'est humiliant, quand on pense que les Turcs et les Mamelucks sont plus perspicaces et se méfient dès le premier moment.

L'aveuglement du gouvernement anglais est tel qu'il résiste aux informations de ses meilleurs agents. L'un d'eux, dès le 16 avril 1798, écrit de Livourne que le but de l'expédition est d'abord Malte « qui se rendrait aux Français dès leur apparition », puis Alexandrie qui est leur destination principale, et que « le coup est dirigé, dans la pensée de ceux qui l'ont monté, contre la puissante compagnie des Indes Orientales dans l'Inde ». Cette lettre intelligente, Grenville ne la met pas tout à fait au panier, il la garde dans son tiroir. C'est seulement deux mois plus tard que le ministre de la Guerre en fait part au gouverneur de l'Inde. Elle est pourtant confirmée de bonne source par ailleurs. Une lamentable indiscrétion d'un naturaliste français arrive aux oreilles d'un agent anglais à Francfort qui en informe son gouvernement. Cette fois, tout y est dans le plus grand détail. Grenville ne sourcille pas. Voici mieux encore. Un autre naturaliste français, plus en vue, Dolomieu, enrôlé par Bonaparte dans l'équipe des savants et artistes destinée à l'étude de l'Égypte, avise un savant genevois de ses amis de ce qui se prépare. Ce savant genevois, Deluc, était un agent secret de Grenville. Il transmet au *Foreign Office*, dès le 7 mai, les deux lettres qu'il a reçues de Dolomieu. La seconde tout au

moins, sans rien affirmer parce que Berthollet seul était dans le secret des dieux, était de nature à éclairer un ennemi moins buté dans son erreur première. Rien que la liste des livres prévus pour la bibliothèque de campagne était éloquente. Il n'y est question que d'Égypte, Turquie, Perse, Inde, Orient. On remonte jusqu'au *Voyage du jeune Anacharsis.*

Le ministre de la Guerre est moins fermé à l'évidence que Grenville. Il a et il exprime des doutes, bien qu'il ne sache pas tout ce que sait son collègue. Des renseignements venus de l'Inde lui signalent que plusieurs princes indigènes qu'on nomme et dont le principal est Tippoo-Sahib, engagent à leur service des officiers français qui organisent leur armée à la française. Il s'inquiète. On le regarde comme un « emballé ». Grenville et Spencer, ministre de la Marine, ne s'emballent pas, même quand parvient à Londres, le 14 juin, une imprudente proclamation de notre gouverneur de l'Ile-de-France annonçant qu'il a besoin de volontaires pour aider le sultan de Mysore, dont il a reçu une ambassade, à jeter les Anglais hors de l'Inde. Grenville, constate M. Charles Roux, est « réfractaire aux anticipations ». Encore le 28 juin, la veille de l'arrivée de Bonaparte en Égypte, il écrit dans une lettre intime à son frère qu'il est de plus en plus convaincu que l'intention de Bonaparte était seulement de se rendre en Corse, et d'y attendre « que les circonstances décident de la destination future de la flotte au Portugal, à la Grande-Bretagne, à l'Irlande ou aux Indes occidentales », c'est-à-dire aux Antilles.

Nelson sans être un très grand psychologue, est tout de même moins buté dans ses idées. Il avait pressenti que, si la flotte française dépassait la Sicile, c'est qu'elle visait l'Égypte. Il en est sûr après la prise de Malte. Alors que Grenville voit dans cet événement la simple preuve que Bonaparte se sent traqué par la flotte anglaise et va rester bloqué, Nelson prend sur lui de faire voile pour l'Égypte. On sait qu'il longea, sans la voir, la flotte française et arriva avant elle à Alexandrie. Mais ici, son zèle le sert mal. Craignant de s'être trompé, il part au bout de vingt-quatre heures pour l'Archipel et l'Asie-Mineure. Le lendemain, Brueys arrivait à Alexandrie et, le surlendemain, Bonaparte y débarquait.

Quand il reviendra, Nelson détruira la flotte française à Aboukir, ce qui était un beau succès, mais dont il commit l'erreur de s'exagérer l'importance immédiate. Il croit Bonaparte perdu, incapable de se maintenir en Égypte, incapable aussi d'en sortir. Le gouvernement anglais, cette fois, est plus réservé dans son pronostic. Il n'apprend qu'au bout de deux mois cette victoire remportée le 1er août. C'est seulement le 1er octobre qu'arrive à Londres le capitaine Capel, porteur des dépêches de Nelson. Le gouvernement anglais croit, lui aussi, que Bonaparte n'a plus de chance de réussir, mais il ne croit pas qu'on puisse tout de suite lui donner le coup de grâce. Il raisonne comme le colonel Bramble, d'André Maurois. « L'ennemi est battu », lui dit-on. « Peut-être pas encore, répond-il, mais il le sera indubitablement et cela seul importe. » Nelson y met de l'amour-propre d'auteur. Après l'échec de Bonaparte devant Saint-Jean d'Acre, il écrira : « Le vagabond est rentré au Caire où je crois qu'il terminera sa carrière. » Cette lettre est du 10 août 1795. Depuis quinze jours, l'armée turque sur laquelle table Nelson était jetée à la mer, à Aboukir (25 juillet).

Le grand marin n'en reste pas moins imperméable à tout raisonnement. Sidney Smith, plus clairvoyant et mieux renseigné, s'épuise en explications pour lui faire comprendre, et au gouvernement, que les Français, même après le départ de Bonaparte, sont encore à vaincre, et que le mieux qu'on puisse espérer, c'est qu'ils consentent à se laisser rapatrier. On ne veut pas qu'il laisse à Kléber la possibilité de revenir en France. Que les Français capitulent. « Cela rappelle, écrivait Sidney Smith, le conseil ironiquement donné aux enfants de mettre un grain de sel sur la queue des oiseaux pour les attraper. » Nelson reste intraitable, bien que son agitation ne donne rien. Comme dit ingénieusement M. Charles-Roux, « ses bateaux sont souvent en mouvement, ses sentiments sont à l'ancre ».

En tout cas, depuis l'expédition de la France en Égypte, l'Angleterre n'a plus cessé d'avoir les yeux sur ce pays. C'est une obsession. Après la rupture de la paix d'Amiens, quand notre flotte de Toulon prend la mer (1805), Nelson court à Alexandrie. Naturellement, il ne trouve personne, mais il se persuade que c'est son intervention qui a changé la destination

de « l'Armada » française. L'année suivante, Nelson, tué à Trafalgar, n'est plus là, mais la hantise persiste. La France et la Turquie se sont rapprochées. Ce ne peut être que pour préparer le retour des Français en Égypte. Le gouvernement anglais est aussi féru de cette idée, devenue fausse, qu'il avait eu de peine à la concevoir quand elle était juste. Une expédition anglaise débarque à Alexandrie et essaye d'occuper le pays. Méhémet Ali s'en débarrasse. Cette déconvenue guérit l'Angleterre de la manie de voir les Français à tout bout de champ sur les bords du Nil, mais la question d'Égypte n'en restera pas moins pour elle au premier plan. Ce serait trop de dire, comme on l'a fait parfois, que la France en Égypte a tiré les marrons du feu pour l'Angleterre; elle lui a du moins montré qu'il y en avait sous la cendre.

***

Napoléon avait un mameluck qui s'appelait Ali. Seulement, Ali n'était pas mameluck et ne s'appelait pas Ali. Il s'appelait Saint-Denis, il était de Versailles et il n'a jamais connu de l'Afrique que l'île de Sainte-Hélène. Son père était, au moment de sa naissance (1788), piqueur aux écuries royales. La Révolution lui fit perdre sa place, mais comme il était un cavalier célèbre pour sa tenue classique, il devint professeur d'équitation à Paris et le resta pendant un demi-siècle. Il ne mourut que sous Louis-Philippe, en 1843, à la veille d'être nonagénaire, et se flattait encore à soixante-seize ans de dresser les chevaux les plus rétifs.

Le fils, après de bonnes études primaires, fut petit clerc de notaire durant quatre ans, place Vendôme, et entra alors dans la maison de l'Empereur, d'abord aux bureaux des écuries, et, au bout d'un mois (1er mai 1806), avec le titre d'élève-piqueur. Comme il chassait de race, il devint sous-piqueur au mois d'octobre 1808, enfin second mameluck, c'est-à-dire doublure de Roustan (1er janvier 1812), sur la présentation de Caulaincourt, duc de Vicence. Qu'était cette fonction? Il nous le dit lui-même : « Suivre à cheval Sa Majesté, monter sur le siège de sa voiture, avoir soin de ses armes et savoir les charger, et faire l'office de valet de chambre à la toilette. » Napoléon

avait demandé : « Sait-il lire et écrire? » Apprenant qu'il avait été clerc de notaire : « Il en sait, dit l'Empereur, plus qu'il n'en faut. » C'est seulement à Saint-Hélène qu'Ali fit office de secrétaire, ou tout au moins de copiste, et même de bibliothécaire.

Ce contact perpétuel avec la personne de l'Empereur lui permit de beaucoup voir et de beaucoup entendre, et il avait fort bonne mémoire. De là, les souvenirs qui paraissent aujourd'hui : *Souvenirs du mameluck Ali sur l'Empereur Napoléon* (Payot). Saint-Denis ne les avait pas écrits au jour le jour. C'est seulement après la mort de l'Empereur, alors qu'il était retiré à Sens, qu'il les rédigea, et nullement pour les publier. Au contraire, il demanda à sa famille, par le codicille de son testament, de ne les communiquer à personne excepté à Marchand, le valet de chambre de l'Empereur, son grand ami. Saint-Denis avait épousé à Sainte-Hélène une jeune Anglaise dont il eut trois filles. Les deux aînées n'ont plus aujourd'hui de descendants, mais une petite-fille de la troisième a épousé M. Michaut, professeur à la Sorbonne, par lequel sont édités enfin les souvenirs d'Ali. Ils en valent la peine, surtout pour la captivité de Sainte-Hélène, mais aussi pour la campagne de Russie et la fin de l'Empire. Saint-Denis est très préoccupé de dire la vérité, il distingue nettement ce qu'il a vu de ce qu'on lui a dit, et, quand sa mémoire lui fait défaut, il ne s'en cache pas. Il n'est pas un écrivain et il n'a pas la prétention d'en être un, mais il ne manque ni de correction, ni de clarté; il a de la lecture et préfère les bons auteurs aux médiocres. Ses compagnons de la Maison le regardaient comme un savant : « Vous qui avez de l'instruction pour vous et pour moi », lui dit modestement Pierron, 'ancien maître d'hôtel, qui n'est nullement un illettré.

Il ne faut pas s'attendre évidemment à des anecdotes sensationnelles. Mais des traits de caractère sont éclairés parfois par un simple geste ou un simple mot. Napoléon, très fier de son fils qu'il tient dans ses bras après déjeuner, en bon papa bourgeois, le tend à Marie-Louise : « Embrasse donc ton fils. » Elle est moins maternelle. « Avec un ton presque de répugnance et de dégoût », elle répond : « Je ne sais pas comment on peut embrasser un enfant. » Autre scène

d'intimité. Talma est reçu par l'Empereur le lendemain d'une représentation de *Tippo-Saïb* (tragédie de Jouy) à laquelle le souverain a assisté. Il fait des critiques sur la pièce et sur le jeu. Pour montrer comment Tippo-Saïb partant en guerre contre les Anglais doit se lever du trône, « l'Empereur s'assit dans un fauteuil et s'en releva avec un geste des plus significatifs, plein de noblesse et de résolution, en articulant quelques mots appropriés à la circonstance ». On a dit que Napoléon prenait des leçon de Talma, en voici une au moins qu'il lui a rendue.

On n'ignore pas que Napoléon, dans la campagne de Russie, est obsédé du souvenir de Charles XII. « Pendant presque tout le temps qu'il resta au Kremlin, constate Ali, l'*Histoire de Charles XII* par Voltaire, joli petit volume in-18 en maroquin doré sur tranches, demeura constamment sur le petit bureau » de sa chambre à coucher. Ne cherchez pas ce petit volume : la bibliothèque portative de l'Empereur, rangée dans des caisses, fut brûlée pendant la retraite. « Différentes personnes auraient voulu sauver quelques volumes du feu, mais il y avait ordre que contenu et contenant fussent livrés aux flammes. » On voit l'armée fondre chaque jour. Les hommes « tombaient en avant, gigotaient quelque peu et mouraient ». Quand il fait plus froid, on s'en aperçoit à « la colonne qui diminuait d'épaisseur à mesure que nous avancions ». C'est vu.

A l'île d'Elbe, quelques croquis. Celui de Pauline est flatteur. « Sa personne, suivant ce qui était apparent, avait toutes les belles proportions de la Vénus de Médicis. » Plus heureux que Saint-Denis, nous pouvons en juger par la statue de Canova qui la représente justement en Vénus victorieuse, la pomme de Pâris à la main. Pour cacher quelques rides naissantes, « une légère teinte de fard, qui donnait plus d'animation à sa jolie physionomie ». Il y en a ainsi une demi-page où sont célébrés « ses yeux charmants et fort éveillés, sa bouche des mieux meublées, ses pieds et ses mains du plus parfait modèle ». Signe particulier, on ne la voit pas à la messe du dimanche, et elle est toujours fatiguée sauf s'il s'agit de danser toute la nuit. « L'Empereur se plaisait à l'asticoter » au risque de la faire bouder, mais pas pour longtemps. Quant

à Madame Mère, Saint-Denis constate qu'elle avait dû être très bien. Mais elle abuse du fard. Il remarque avec bon sens que « trop de rouge ne va pas avec les rides ». En ce temps-là, bien entendu.

Ali est du retour de l'île d'Elbe. Son récit n'ajoute rien à ce que nous savons, sauf peut-être un détail. A Auxerre, le général Brayer, dînant avec l'Empereur, lui propose d'aller en avant avec quelques centaines d'hommes et de « surprendre les Bourbons dans leur lit ». L'Empereur refuse. « Qu'eût-il fait de ces princes? Il en aurait été embarrassé, il aimait mieux leur laisser la porte ouverte. » Ali est à Waterloo. Il cite un incident peu flatteur pour Blücher. Le postillon de Napoléon, un Allemand appelé Horn, est pris par l'ennemi et a eu un bras emporté par un boulet. Blücher, parcourant le champ de bataille, le trouve assis sur une pierre et l'interpelle. Horn répond en allemand. Blücher, voyant que c'est un compatriote, l'accable de sottises et s'oublie jusqu'à le souffleter.

Passons à Sainte-Hélène. Sur la vie domestique que mène Napoléon, sur la disposition des pièces et des meubles, sur les habitudes de chacun, Ali est d'une précision impeccable. A l'égard des croyances et des pratiques religieuses de Napoléon, il paraît sceptique. Cinq ou six jours avant sa mort, l'Empereur eut un entretien avec l'abbé Finaly, sans témoins. « Dire ce qui s'est passé, c'est ce que personne n'a su. M. Finaly a emporté la vérité dans la tombe. » L'Empereur voulait, pense Ali, qu'on sût ou qu'on crût dans le public « qu'il avait fait ses dévotions ». Il n'en est plus question jusqu'à sa mort. Le crucifix qu'on place sur son cadavre est le seul qu'il y eût à Longwood et il avait été apporté par les deux ecclésiastiques envoyés par Fesch en 1819. L'Empereur tient peu aux pratiques « Qu'ils en finissent », fait-il dire aux officiants qui, à son gré, restent trop longtemps en prières un Jeudi-Saint. Il n'était pas religieux « au sens du mot pour les dévots, il l'était, conclut Ali, dans le sens que lui donnent les philosophes ».

A. ALBERT-PETIT

LES

SOUHAITS DU JOUR DE L'AN

Un diplomate de nos amis autrefois attaché à l'Ambassade de France auprès du Vatican occupait ses loisirs à lire la correspondance des Ambassadeurs de Louis XVIII et de Charles X. Ces hommes d'État qui s'appelaient le vicomte de Chateaubriand, le comte de la Ferronnays, le duc Mathieu de Montmorency furent alternativement ministres des Affaires étrangères et Ambassadeurs à Rome. Les instructions qu'ils se donnèrent successivement à l'époque où la Congrégation jouait à Paris un rôle si important sont d'un libéralisme déconcertant. Le ministre recommandait à l'Ambassadeur d'éclairer le Saint-Père sur la nécessité de faire des concessions à l'esprit moderne. Insistez auprès du Pape, disait-il, pour que le Souverain Pontife comprenne que sa politique ne peut plus être celle de l'Ancien Régime. Il faut être de son temps, modérer l'ardeur des *Zelanti*, etc.

On peut croire que les enseignements et les exhortations prodigués à Léon XII par les ambassadeurs du Roi très chrétien ne sont pas tombés sur un sol ingrat et qu'ils ont fructifié sur le terrain du Siège apostolique. Un siècle écoulé, ils nous reviennent de Rome. Mais cette fois-ci on peut presque dire qu'il s'agit de prêcher un converti. A l'époque lointaine dont nous parlons, le nonce apostolique, en félicitant le roi Louis XVIII des succès obtenus par son représentant au Congrès de Vérone, se servait de termes presque identiques à ceux qu'employait Monseigneur Maglione, le 1er jan-

vier 1927, en complimentant M. Gaston Doumergue sur l'attitude prise par « son ministre des Affaires étrangères » à Locarno et à Genève. A l'alliance du trône et de l'autel si chère aux doctrinaires de la Restauration, on voit donc succéder aujourd'hui l'aurore d'une entente entre le Quai d'Orsay et le Vatican. La condamnation retentissante du groupement de l'*Action Française*, qui doit être particulièrement agréable au gouvernement de la République et au Ministère des Affaires étrangères du Cabinet Poincaré, ne vient-elle pas donner encore plus d'éclat à l'approbation sans réserves que le nonce apostolique a formulée au cours de la réception diplomatique du 1er janvier?

***

« Le corps diplomatique est heureux d'offrir à Votre Excellence, les vœux les meilleurs pour la nouvelle année. Daignez les agréer : ils sont sincères et chaleureux; ils vous disent avec quelle sympathie et quelle satisfaction nous suivons les efforts accomplis par la France pour la pacification des peuples. Nous sommes certains que votre gouvernement poursuivra cette œuvre, digne des traditions de votre pays, de son âme très noble et de son très grand cœur. La pleine confiance que nous en avions déjà a été encore confirmée par les projets que votre ministre des Affaires étrangères exposait, il y a un peu plus de trois mois, aux représentants d'un si grand nombre de nations. »

C'est en ces termes que Monseigneur Maglione, nonce du Saint-Siège apostolique, offrait à M. Doumergue les vœux du corps diplomatique, dans la Galerie des Fêtes de l'Élysée, le 1er janvier. L'opinion française ne paraît pas avoir réalisé tout de suite le caractère singulier de ce discours. Tout y est surprenant. Après trente ans d'anticléricalisme, après le combisme, après la séparation, le représentant de l'Église vient faire ses compliments au Gouvernement de la République Française. Il lui parle de l'active et loyale collaboration du Saint-Siège et il rappelle que le Vatican n'a jamais cessé d'appeler avec la tendresse d'un père le désarmement

des esprits. Ces effusions passent par-dessus la tête de M. Poincaré, Président du Conseil, pour s'adresser directement à M. Briand, dont le goût pour la pacification générale est assez connu.

Nous venons de rappeler la condamnation si longuement préparée, dosée, distillée, graduée et répétée de l'*Action Française*, c'est-à-dire de la politique du trône et de l'autel. La raison qu'on en donne à Rome est que le trône y passait avant l'autel. C'est ce que le Cardinal Dubois a rappelé dans une lettre publiée le 2 janvier par la *Semaine religieuse* : « Un catholique ne doit pas adhérer à une école qui professe la maxime : *Politique d'abord*, et fait servir la religion aux intérêts d'un parti politique. » Le Cardinal est même allé beaucoup plus loin, il a interdit de la façon la plus nette, en se fondant sur la parole pontificale, tous les partis mixtes, c'est-à-dire tous les partis à la fois politiques et religieux. Les catholiques, a-t-il dit, restent libres de préférer tout idéal politique, toute forme légitime de gouvernement. Pour la défense de l'Église et des libertés religieuses, ils doivent s'unir en dehors de toute considération politique.

Ainsi, de toutes parts, on voit pointer, sous une forme déjà précise, dans le temps que le gouvernement compte encore parmi ses membres des anticléricaux notoires, des dignitaires des loges et des hommes qui nous ramèneraient très volontiers le combisme, — une politique nouvelle, la politique de la République et de l'autel.

L'artisan de ces diverses trames est évidemment M. Briand. Cet homme nonchalant et habile, cet étonnant tacticien parlementaire, ce négociateur si désireux de plaire à son adversaire est en même temps l'apôtre mystique de la paix universelle. C'est la grandeur de son rôle et l'unité de sa pensée. Il n'est pas douteux qu'il ait cherché à l'intérieur à rétablir la paix religieuse, et qu'il ait dans ce dessein renoué avec le Vatican. De ces bonnes relations avec Rome, il s'est d'autre part servi pour se débarrasser à l'intérieur de quelques ennemis gênants et personnels. Et voici qu'il s'en sert aussi pour la consécration de sa politique extérieure. Thoiry est approuvé officiellement par le Saint-Siège.

Et non seulement Thoiry, mais encore le discours de

Genève, le fameux discours pour la réception de l'Allemagne à la Société des Nations, discours qui a provoqué en France de la surprise, du mécontentement et un peu de scandale. Le ministre des Affaires étrangères établissait entre la France et l'Allemagne une parité qui a un peu surpris et qui a généralement paru inopportune. Or voici le surprenant et l'inquiétant de l'affaire. Ce discours, bien loin qu'il soit un exposé de doctrine, était un expédient de circonstance. On savait qu'un triomphe était préparé à M. Stresemann. On savait que ce triomphe prendrait aisément le caractère d'une manifestation anti-française. Pour éviter cette manifestation, M. Briand, avec cette connaissance qu'il a de la tactique dans les Assemblées, a pris les devants. Il a dit justement ce qu'il fallait dire pour déchaîner le tonnerre des applaudissements. Il a obtenu un succès triomphal. On dit que le représentant du Canada est monté sur une table pour mieux délivrer son enthousiasme. C'est seulement le lendemain et à la réflexion qu'on a vu que ce succès avait été obtenu à coups d'imprudences.

Et Thoiry? Mon Dieu, Thoiry, on se représente à peu près ce que c'est. Le principe de régler une fois pour toutes dans une discussion bienveillante tous les sujets de litige entre deux peuples n'est pas nouveau. La France en a fait une expérience avec les conversations de Napoléon III et du comte de Bismarck à Biarritz. Le procédé a été essayé à plusieurs reprises entre la France et l'Angleterre; avec grand succès d'ailleurs en 1904. A la dernière de ces tentatives, la France était représentée par M. Philippe Berthelot, l'Angleterre par lord Curzon, celui-ci entouré d'un corps entier d'experts, celui-là seul et étant à lui-même son propre expert. Il est très naturel que M. Briand ait eu l'idée de régler de la même façon les difficultés pendantes entre la France et l'Allemagne. On voit au surplus la scène : le ministre français, désabusé, peu enclin à la chicane, rêvant d'harmonie mondiale, le regard suivant la fumée de la cigarette. Au contraire M. Stresemann appliquant la méthode invariable des Allemands, qui est d'aller jusqu'au bout de leurs avantages. M. Stresemann sortit de l'entretien avec l'illusion d'avoir emporté toutes les positions. Il résultait pour lui de la conversation

qu'il n'était pas une des revendications de l'Allemagne qui ne pût être accueillie.

La diplomatie du Vatican est trop bien informée pour ne pas savoir que le discours de Genève est une opinion de circonstance, une manœuvre destinée à éventer les travaux de l'ennemi, et que les propos de Thoiry sont des propos de table. L'adresse a été de les transformer, dans des souhaits calculés et par des félicitations prématurées, en politique générale de la France. Ne nous trompons pas sur les compliments que nous recevons. Pour toute une partie du monde, un abandon que la France fait de ses avantages les plus légitimes est aujourd'hui célébré comme une victoire de la paix et un progrès de la justice. Et dès lors le représentant du Saint-Siège, parlant au nom du corps diplomatique, semble qualifié, sous la forme des vœux les plus affectueux et en faisant appel au grand cœur de la France, pour souhaiter qu'elle cède sur les points où elle résiste encore. Est-il possible de trouver dans ce propos un grand motif de satisfaction? M. Doumergue ne paraît pas l'avoir cru. Avec sa finesse ordinaire, il a répondu en portant le sujet de la conversation sur un tout autre terrain. En quelques lignes pleines de sens, il a montré que la guerre aujourd'hui ne payait plus le vainqueur et que c'était la grande leçon propre à rapprocher dans un même désir d'entente les vainqueurs et les vaincus.

Quelle est, à travers le nuage des discours de circonstance, la vraie pensée de M. Briand? Autant qu'on puisse la connaître, c'est une politique de prévoyance. L'Allemagne a soixante millions d'habitants contre quarante millions de Français. Dans vingt ans, elle en aura quatre-vingts millions, tandis que la population de notre pays sera restée sensiblement la même. Dans ces conditions nous ne pouvons affronter une lutte inégale. Pour n'être pas attaqués et dévorés, il nous faut devenir les amis de l'Allemagne. Aujourd'hui nous pouvons compter que nous avons environ vingt ans de délai. Il faut qu'en vingt ans nous ayons réussi à confondre assez nos intérêts pour que l'Allemagne ne puisse plus nous attaquer.

Qu'il y ait une part de vérité dans ce propos, c'est l'évidence. Une politique de mégalomanie nous est interdite, sous peine de nous conduire aux plus fâcheux reculs. On peut même

soutenir qu'une politique de rapprochement avec l'Allemagne, au lendemain de la guerre, comparable à la conduite que Bismarck tint envers l'Autriche après Sadowa, si elle n'eût pas été particulièrement reluisante au point de vue du sentiment et de l'honneur, eût été profitable. Elle avait peut-être plus de partisans dans l'armée que dans le reste du pays. Mais ce n'est pas le moment de revenir sur le passé. Pour ce qui est d'aujourd'hui, est-il vrai que la peur de l'Allemagne doive nous conduire à une politique d'effacement? Nous ne le pensons pas.

Il ne faut pas dans cette affaire considérer la France isolément. Par ses intérêts, par le sang, par toutes les lois de la politique, elle fait partie d'un bloc dont tous les membres ont autant de raisons que la France de craindre une agression de l'Allemagne. C'est le bloc de l'Europe occidentale qu'elle forme avec la Belgique et l'Italie. Il faut y joindre la Rhénanie elle-même, tout membre qu'elle soit du corps germanique, car il y a beaucoup de chances pour que la fortune de la guerre fasse d'elle le théâtre des opérations. Elle sait qu'une crise politique achevée en rupture peut devenir pour elle le signal de la plus épouvantable dévastation.

Si la France veut, malgré l'infériorité du nombre, garder vis-à-vis de l'Allemagne une attitude digne et faire une politique virile, c'est évidemment sur ce bloc de l'Europe occidentale qu'elle doit la fonder, c'est-à-dire qu'elle doit lier partie avec la Belgique et l'Italie, tout en s'entendant étroitement avec l'Angleterre. Cette collaboration avec la Grande-Bretagne paraît tout aussi nécessaire à ceux qui préconisent un rapprochement avec l'Allemagne; tout dernièrement M. Philippe Berthelot, dans une lettre au *Journal de Genève* définissait sa politique, en conformité avec celle de M. Briand, par ces deux articles : union avec Londres, rapprochement avec Berlin.

On dira peut-être que le moment est singulièrement choisi pour parler de politique commune avec l'Italie, laquelle viens de signer avec l'Allemagne un traité dont la forme est assez anodine, mais dont le sens profond ne laisse pas d'être assez inquiétant. Il est vrai; mais il faut se souvenir aussi que l'Italie a toujours conclu de préférence des pactes d'amitié avec ses

ennemis naturels et que c'est sa façon de les neutraliser. Tel était, avant la guerre, le sens de son alliance avec l'Autriche. Dans les circonstances actuelles, l'alliance avec l'Allemagne, qui paraît se former sous le voile du traité, a le même caractère. Les deux pays ont besoin l'un de l'autre pour des questions déterminées; en s'alliant en dépit des intérêts profonds et des incompatibilités ethniques, ils font de la politique provisoire. On peut penser d'ailleurs que du côté français une conduite mieux calculée aurait pu, en ce qui concerne les affaires italiennes, mener à une fin plus heureuse, sans que les intérêts de la France fussent lésés. On en est venu à une tension qui, il y a quelques semaines, était aiguë. De l'autre côté des Alpes, un nombre respectable de bataillons et plusieurs divisions fascistes se sont trouvés massés sur la frontière. La France n'a ramené que quelques bataillons, qui suffisaient à parer à une surprise. Deux d'entre eux venaient de Rhénanie.

Malgré ces alertes, on ne peut méconnaître que la politique de M. Briand, de quelque façon qu'on la juge, s'est tournée en succès. Dans des interviews retentissantes, le ministre des Affaires étrangères a annoncé l'intention d'achever ce succès en portant tout le problème extérieur devant le Parlement. S'il poursuit ce dessein, il est difficile qu'il n'obtienne pas l'approbation des Chambres. Il n'y a pas en France une seule circonscription où le prestige de la paix ne doive servir le sien. Qu'est-ce en effet au total que la politique de M. Briand? Un système lié avec beaucoup d'art, qui comprend à la fois la paix intérieure et la paix extérieure, l'une aidant à l'autre et toutes deux réunies dans une collaboration subtile. Dans cette heureuse formule, il a réussi à faire tenir son propre passé. Qu'on ne lui objecte pas la séparation de l'Église et de l'État. Je l'ai faite dans un dessein d'apaisement, dira-t-il. Et comment le nier, puisqu'il apporte cet apaisement avec tous ses fruits? Dans son ingénieuse argumentation, la séparation devient le fondement même de la paix religieuse.

IGNOTUS

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Souvenirs sur Marcel Proust, par **Robert Dreyfus** *(Grasset)*.

Robert Dreyfus fit connaissance avec Marcel Proust, au temps où celui-ci, enfant, fréquentait les Champs-Élysées et, entre les chevaux de bois et la petite marchande de pains d'épices qui fournissait M. Swann, participait aux jeux de barre ou de cache-cache organisés par les amies de Gilberte. A cette époque Proust, paraît-il, se faisait déjà remarquer par la gentillesse qu'il déployait à l'égard de tous, prodiguant les compliments aux parents eux-mêmes, surpris d'une pareille politesse. Ainsi commençait de se manifester cet inquiet besoin de plaire, cette amabilité raffinée qui devait plus tard irriter, comme une déplaisante manifestation d'afféterie, quelques-uns de ceux qui approchèrent Proust. A Condorcet, où les deux enfants se retrouvèrent, certaines petites taquineries dont il fut victime de la part de ses camarades semblent avoir vivement tourmenté Proust. Dans une lettre à R. Dreyfus nous le voyons accumuler les conjectures — déjà infiniment subtiles — pour s'efforcer de comprendre l'attitude un peu froide à son égard de l'élève Daniel Halévy. La rédaction d'une petite revue : *le Banquet*, que créèrent alors les plus brillants élèves de Condorcet, rapprocha un instant Proust de ses condisciples et l'on trouve dans les pages de cet éphémère périodique quelques essais de lui où se laisse déjà deviner — pour nous surtout qui « savons » ! — le génie du futur auteur de *Swann*. Mais ce n'étaient encore que des promesses... et elles sont souvent déçues... C'est ce que pensèrent Dreyfus et les camarades de son groupe, qui, inquiets par ailleurs de voir Proust s'intéresser passionnément à la vie mondaine, prédirent que sa gentillesse trouverait là son meilleur emploi et qu'il ne serait jamais autre chose qu'un charmant amateur. Claustré par sa maladie ou absorbé par ses amis du monde, Proust ne rencontra plus dès lors que rarement les « Condorcet » et ce fut plutôt leur fait que le sien, car, pour nous en tenir à l'exemple de M. Dreyfus, nous voyons Proust aussi empressé à l'inviter que Dreyfus gentiment disposé à décliner ses invitations. Pourtant, entre Dreyfus et Proust, l'échange de lettres ne s'interrompit pas complètement. Proust ne manquait

jamais de féliciter Dreyfus des articles ou des ouvrages que celui-ci publiait, sans pour cela d'ailleurs ménager les critiques, formulées avec une autorité enveloppée... Cette évidente sagacité combinée à un apparent amateurisme fut peut-être ce qui agaça le plus les premiers amis de Proust, intellectuels qui, désireux, selon la coutume, de comparer leur mérite propre à celui d'autrui, ne savaient trop comment « classer » le traducteur de Ruskin. Dans le monde, Proust était plus à l'aise : on n'y envie pas l'intelligence, sans doute parce qu'on n'y attache pas d'importance, et l'on était disposé à reconnaître à Proust les plus rares qualités de l'esprit, étant entendu que ce sont là des avantages secondaires, dont il n'y a pas lieu de tirer beaucoup de fierté... Que Proust fût secrètement attristé de n'être pas apprécié des lettrés ou du public — à une heure où sa production se réduisait d'ailleurs à presque rien — l'enthousiasme qu'il manifesta lorsque André Beaunier loua son *Sésame* dans le *Figaro*, le prouve assez et, par la suite, nous le voyons toujours extrêmement attentif à toutes les critiques de la presse.

Dans une lettre de Proust à Robert Dreyfus de 1908, à propos d'un pastiche de Renan que Proust venait de composer, nous trouvons cette phrase : « J'avais réglé mon métronome intérieur à son rythme (celui de Renan, de son style) et j'aurais pu écrire des volumes comme cela. » M. Robert Dreyfus appelle à juste titre l'attention sur ce passage qui livre le secret de fabrication des excellents pastiches proustiens. Parfois le métronome ne cessait point de battre, d'ailleurs, une fois l'exercice terminé et c'est ainsi que nous retrouvons dans le *Temps perdu* des tournures de Saint-Simon. Ajoutons que cette faculté d'adaptation ne devait pas être limitée au style : chez les Guermantes Proust était Guermantes, pour le plus grand étonnement de ses anciens amis, s'il leur arrivait de l'apercevoir sous ce nouvel aspect, car ils ne devinaient point que Proust jouait les rôles avant de les juger, et que le pastiche était chez lui un premier exercice de critique.

Parmi les appréciations formulées sur *Swann*, au temps de la publication de ce livre, les lettres de Proust à Dreyfus révèlent que deux lui furent particulièrement sensibles. Z... lui écrivit : « Vous notez tout » et Dreyfus lui-même, dans un article du *Figaro*, parla d'analyse *méticuleuse*. Méticuleux, voilà un adjectif que Proust repoussait avec force et à bien juste titre. Méticuleux sont les romanciers qui écrivent : « Il s'essuya les pieds sur le tapis-brosse... Il reprit du perdreau » mais non point Proust : car, lui, ne note que ce qui a une portée générale, les gestes ou les paroles qui ont valeur d'indice ou de preuve...

En somme, bien qu'il n'ait été mêlé que superficiellement à

la vie de Proust et que ses souvenirs personnels soient relativement limités, M. Dreyfus a écrit un livre qui, grâce aux jugements ingénieux qu'il contient, et aussi aux lettres de Proust qui y sont reproduites, retiendra l'attention de tous les amis de « Marcel »... et ils sont assez nombreux, car en lui chacun s'aime un peu, ce qui est la meilleure façon de tenir à autrui.

Le Monde islamique, par **Max Meyerhof** *(Rieder)*.

Après avoir, dans la première partie de cet ouvrage, résumé l'histoire des origines de l'Islam et de son développement, M. Max Meyerhof, abandonnant le terrain de la vulgarisation, brosse un tableau d'ensemble de la situation actuelle du monde musulman. Nous pouvons ainsi grouper toutes les vagues notions que nous avons cueillies, depuis la guerre, dans les communiqués des agences exotiques aux noms mystérieux et refaire en notre esprit la carte des terres d'Islam.

Il est dans le livre de M. Meyerhof de nombreuses photographies qui représentent des Musulmans en prières. Pour qui les contemple, si merveilleusement alignés pour leurs exercices de gymnastique religieuse, si uniformément courbés en un même geste d'adoration vers un point unique, la Mecque, l'idée d'une merveilleuse unité, d'une internationale de l'Islam s'impose avec force. Pour le moment, pourtant, les Musulmans, à l'exemple des Moscovites qui souvent les inspirent, sont, plus encore qu'internationalistes, nationalistes et, en tous pays, nous les voyons se grouper autour de souverains plus ou moins condottieresques. En Arabie c'est Ibn Séoud, émir de Nedjd et roi du Hedjaz, qui, bien que subventionné par les Anglais, attaqua sans remords les fils du roi Hussein, protégés de l'Angleterre, et soumit l'Arabie presque entière. En Turquie c'est Mustapha-Kemal qui, sacrifiant les fez et les derviches, ouvrant les portes des harems et dévoilant les visages féminins, occidentalise à coups de triques le peuple qui fit rêver Loti. En Perse c'est Riza Khan, tout aussi *self made man* — si l'on peut dire — que les précédents; Riza Khan, qui renversa le shah en 1922, tenta mollement d'établir la république pour se décider finalement, en 1925, à reconstituer la royauté à son profit. En Afghanistan c'est Aman Ollah Khan, monarque légitime celui-là, homme d'une rare énergie et d'une vive intelligence, qui a su jouer tour à tour des Anglais contre les Russes et des Russes contre les Anglais, s'offrant même, par surcroît, le luxe auquel M. Meyerhof, discret, ne fait point allusion, d'assister à des batailles, où, dans les deux camps, armes

et argent avaient été également fournis par des agents coloniaux anglais, peu soucieux de donner à la politique de leur pays un caractère d'unité. On sait, par ailleurs, que les Musulmans de l'Inde groupés autour d'avocats plus ou moins turbulents ont osé, dans leur haine de l'Anglais, dans leur désir de rendre le pays à un état d'anarchie autonome, se rapprocher de leurs ennemis séculaires, les indouistes, adorateurs de la vache. Quant aux Égyptiens, adeptes du dieu Zaghloul, ils ne sont empêchés que par leur indolence naturelle et le respect que leur inspirent les troupes anglaises d'établir dans la vallée du Nil un État indépendant et de percevoir pour leur compte personnel les coupons des actions de la Compagnie de Suez... Tout cela constitue, on le voit, un faisceau d'aspirations semblables plutôt qu'une aspiration unique et si l'on songe, par ailleurs, que dans le sein de cette masse musulmane de 227 millions d'âmes, une bonne partie des fidèles somnole, sans désir personnel, à l'extrémité orientale de l'Asie, qu'à l'Ouest le pantouranisme s'oppose au panarabisme et que, lorsque la faculté leur en est offerte, Syriens, Arabes, Turcs et Égyptiens ne manquent pas de se tirer des coups de fusil, on commence à douter de la vertu efficace du panislamisme.

Si pourtant, quittant M. Meyerhof, nous feuilletons l'excellente revue *le Monde musulman*, que dirige avec tant de compétence M. Massignon, et que nous nous arrêtions aux comptes rendus des deux grands congrès panislamiques qui se sont tenus en 1926 : le Congrès du Khalifat du Caire de mai 26 et le Congrès du Monde musulman de la Mecque de juin-juillet 26, nous ressentons une impression légèrement différente. Sans doute ces congrès, comme tous les congrès, n'ont abouti à aucun résultat pratique. Celui du Caire, réuni pour trancher la question de savoir s'il était désirable de reconstituer le Khalifat, supprimé par Mustapha Kemal, et de rechercher, le cas échéant, les moyens d'y parvenir, n'a pu formuler que cette seule conclusion : qu'il était urgent d'élire un khalife mais impossible d'organiser son élection. Celui de la Mecque, qu'Ibn Séoud avait réuni avec l'espoir de voir les délégués conférer un caractère de sainteté aux diverses spoliations territoriales dont il s'était rendu coupable, n'a émis que quelques vœux relatifs au souhaitable assainissement des lieux saints, où quinze mille pèlerins meurent annuellement des maladies contagieuses qu'ils y contractent. Néanmoins, à la faveur de ces deux congrès, les délégués de presque toutes les parties du monde musulman ont, pour la première fois, pris contact et tout en s'interdisant d'agiter officiellement des questions politiques, n'ont cessé d'échanger des propos amers sur l'oppression occidentale, préparant ainsi le jour — encore

bien lointain d'ailleurs — où, oubliant un instant leurs querelles privées, les Musulmans tenteront une offensive générale contre l' « indésirable » Européen.

L'Égypte musulmane, par madame **R. L. Devonshire** (*Maisonneuve*).

Soit qu'elle tienne à rejeter sur autrui ce que sa documentation pourrait avoir d'incomplet ou d'imparfait, soit qu'à une femme qui est aussi un historien, la modestie paraisse la première des qualités, madame Devonshire, avant de retracer l'histoire des khalifes et d'étudier leurs mérites comparés, déclare sans ambages que son ouvrage n'a aucune originalité et qu'elle s'est contentée de résumer les travaux des autres.

Cette confession n'est pas faite, en tout cas, pour dégoûter ceux qui viennent de lire la correspondance de Renan (tome I, 1846-1871), où il est révélé que les travaux de première main ne sont pas lus par plus de quarante personnes. Dans ces conditions on doit reconnaître que les vulgarisateurs sont les indispensables propagateurs de la science, et qu'on pourrait tout au plus leur reprocher, comme le fait Renan, de s'enrichir aux dépens des « découvreurs »..., si réellement ils s'enrichissaient, ce qui actuellement est fort douteux.

Dans son ensemble l'histoire d'Égypte est particulièrement sanglante. Comment s'en étonner puisque le pays est riche et par conséquent tentant? Au début du VIIe siècle la haute et basse vallée du Nil dépendait de l'empire Byzantin : un préfet d'Afrique, Héraclius, poussé par l'ambition plutôt que par des appétits altruistes, entreprit de la délivrer du joug de l'empereur Phocas, *monstre de cruauté*; heureux dans toutes les batailles qu'il livra, Héraclius passa vite du rôle de libérateur à celui de conquérant et marcha sur Byzance dont il n'eut aucune peine à s'emparer. Aussitôt l'Égypte de lui échapper, les Perses de Chosroès y ayant soudain fait irruption. Héraclius ne s'inclina pas devant le fait accompli et commença contre les Perses une lutte dont il sortit victorieux : l'Égypte rentra donc dans le sein de l'empire de Byzance. Ce fut alors que le prophète Mahomet, ayant subjugué l'Arabie, envoya au vice-roi d'Égypte Mouqauqas une invitation impérative de se convertir à la foi nouvelle. Mouqauqas, incertain de la vérité d'une religion qui n'avait pas encore fait ses preuves, refusa de donner son âme, mais expédia un âne et deux belles jeunes filles, présents qui furent également appréciés par le prophète, mais ne détournèrent pas ses successeurs du projet de s'emparer de l'Égypte.

Leur général, Amr, y parvint en 640. Alors que l'évêque d'Alexandrie s'occupait de purger le pays des hérétiques par le fer et par le feu, il entra soudain en campagne, défit l'armée byzantine, passa quelques populations citadines au fil de l'épée et s'empara de tout le pays égyptien, instantanément et presque complètement converti à la foi musulmane. L'Égypte connut alors, sous 98 gouverneurs successivement délégués par les khalifes ommiades puis abbassides, une période de réelle prospérité. En ce temps, la capitale était Fostât, fondée par Amr. Ce cycle relativement heureux fut interrompu par les hauts faits d'un certain Ibn Touloun qui, fier d'avoir sensiblement accru la puissance de l'Égypte, tenta d'en assurer la possession héréditaire à sa famille. Ce fut l'origine de sanglantes querelles entre ses successeurs et il fallut que le khalife expédiât une armée dans la vallée du Nil pour la purger à jamais de Toulounides. A la fin du xe siècle les khalifes fatimides de Kairouan s'emparèrent de l'Égypte, où ils construisirent beaucoup de monuments et une nouvelle capitale, *el Kahera*, ou *la Dominante*, aujourd'hui le Caire. Les deux premiers souverains qu'ils donnèrent à l'Égypte furent très supportables, mais le troisième, el Haçem, se distingua par un goût marqué pour la magie noire et les sacrifices humains. Ce Gilles de Rais oriental périt d'ailleurs assassiné, après avoir erré quelques mois dans la montagne en proie à une crise de folie. Suivit une période de meurtres et de guerres civiles, à la faveur de laquelle fut saccagée la magnifique bibliothèque rassemblée par les khalifes. Pendant des mois les habitants du Caire, anticipant sur les romans de madame Noëlle Roger, se promenèrent avec des sandales faites de manuscrits précieux. Çalah-ed-Din, au xiie siècle, débarrassa l'Égypte du joug des Fatimides, qui avaient introduit dans le pays l'hérésie chiite et ramena les Égyptiens à l'orthodoxie musulmane sunnite. On sait la splendeur du règne de Saladin : il fortifia son pouvoir en Égypte et arracha la Syrie et Jérusalem aux Francs en 1187. Après la mort de Saladin les Croisés organisèrent une expédition en Égypte et s'emparèrent de Damiette, dont ils massacrèrent tous les habitants. Quelques années plus tard débarqua l'armée de saint Louis : elle fut défaite à la bataille de Mançoura où 30 000 Francs trouvèrent la mort. Au lendemain de cette brillante victoire le sultan Touranchah fut d'ailleurs assassiné par ses Mamelouks, sorte de garde prétorienne, en majorité composée de Turcomans. Pendant 250 ans ces Mamelouks furent les maîtres de l'Égypte, qui n'eut point lieu de perdre avec eux l'habitude des assassinats et des révolutions de palais. Mais il est juste de constater qu'avant de se faire tuer par leurs épouses ou leurs frères la plupart de ces souverains eurent le

temps de travailler utilement à la grandeur de l'Égypte : ils s'emparèrent de la Syrie et de l'île de Chypre et firent construire de nombreuses mosquées et de magnifiques mausolées. En 1517 le dernier d'entre eux, Toumanbay, dut subir l'assaut des envahisseurs turcs. Vaincu à la bataille des Pyramides, il fut pendu par les soins du sultan Selim. Aux sultans mamelouks succédèrent donc des gouverneurs turcs : leur gouvernement, bien qu'il fût établi sur une fiction différente, ne fut pas plus paisible que celui de leurs prédécesseurs : un vertige d'ennui et de dégoût vous prend en lisant la relation des guerres civiles, meurtres et scandales, qui caractérisent l'exercice de leur pouvoir jusqu'à la conquête de Bonaparte. Au fait nous sommes bien vertueux, lorsque nous sommes ignorants. Tel qui, adulte, prendrait connaissance de l'histoire de France, sans préparation préalable, ne serait peut-être pas moins surpris... Après tout, ces princes arabes ou turcs trouvèrent le temps de faire construire ces beaux monuments dont madame Devonshire nous donne de scrupuleuses et alléchantes descriptions : c'est quelque chose.

L'Énigme de Jésus-Christ, par **Daniel Massé**
(*Éditions du Siècle*).

Les opinions des exégètes sur Jésus ont présenté jusqu'à ce jour d'appréciables divergences. Pour les orthodoxes il est un dieu. Aux yeux de Strauss il n'est que mythes à l'origine du christianisme. Loman imaginait que le personnage de Jésus était la création collective d'une communauté juive. (D'après Bolland les écoles alexandrines, les gnostiques auraient repris cette « création collective » et lui auraient infusé l'élément philosophique et mystique.) Selon Von Manen le Christ était un prédicateur, dont la physionomie aurait été profondément altérée au cours du Ier siècle.

M. Daniel Massé nous apporte sur cette énigme une version, dont on ne contestera point l'originalité. D'après lui deux personnages se sont fondus en Jésus-Christ : un homme de chair, qui vécut réellement en Palestine sous Auguste et Tibère, un dieu qu'imaginèrent au IIe siècle Valentin, Cérinthe et les gnostiques. Partant d'un passage de l'évangile selon Mathieu où il est dit à propos du Christ (ou de son père) : « Il sera appelé Nazaréen », M. Massé argumente : le village de Nazareth, qui n'est point cité dans les écrits juifs, n'existait pas sous le règne d'Auguste : on l'a construit par la suite pour les besoins de la cause. Jésus n'était pas Nazaréen, mais *Naziréen*, allusion au mot Nazir. Dans les familles juives en effet le premier né (*békor*), qui était consacré à

Dieu, était dit *nazir*. De cet adjectif Naziréen, on a tiré arbitrairement le nom de la cité de Nazareth, cité que l'on a pu s'évertuer à reconstituer, mais qui n'a eu, en temps opportun, aucune réalité historique. Pourtant — dira-t-on — les Évangiles parlent de Nazareth! — Sans doute — répond M. Massé, — mais on a mis cinq siècles à les fabriquer. D'ailleurs le village, aujourd'hui dénommé Nazareth, n'est pas dans une situation géographique qui concorde avec les récits des Évangiles. S'appuyant sur certaines indications de Jean et de Luc et sur une description de Flavius Josèphe, M. Massé place la patrie du Christ à Gamala.

Et voilà, paraît-il, la clé du mystère. Un certain Joannes (Jean), fils de Juda le Gaulonite, né à Gamala en 739 de Rome, fomenta une révolte contre l'autorité romaine. Se disant descendant de David, il voulait reconstituer le royaume d'Israël à son profit. Soutenu par les Kanaïtes partisans de l'indépendance, combattu par les Pharisiens, ou Juifs du Temple, amis de Rome, Jean soutint une longue lutte, jusqu'au jour où il fut vaincu, jugé et crucifié. Cette révolte aurait eu un immense retentissement, mais les scribes du IVe et Ve siècle auraient supprimé, dans les textes des historiens, la plupart des passages qui en faisaient mention, afin d'éviter que des exégètes aussi ingénieux que M. Massé ne s'avisassent d'identifier un turbulent candidat au trône de Judée avec le Christ. Ce Christ Joannes aurait été le même personnage que Jean le Baptiste et que Jean le Disciple et il aurait eu plusieurs frères que l'on aurait pareillement dédoublés ou détriplés et confondus avec ses disciples.

Tel serait le personnage historique, dont les messianistes kanaïtes auraient travaillé petit à petit à faire un Dieu, poussant l'habileté, en matière de fabrication de religion, et l'art de ramasser les clientèles disponibles jusqu'à fondre tous les cultes du Dieu-Soleil dans le culte de Jésus.

Songez en effet que le solstice d'hiver se confond à peu près, chronologiquement, avec la Noël. A partir de cette date les jours croissent, le soleil manifeste une vie accrue : c'est une sorte de naissance. Et si vous examinez les signes du Zodiaque vous saurez pourquoi Jésus-Soleil est né d'une Vierge, étant entré au mois de Juin dans la constellation de la Vierge. Il n'est pas jusqu'à la crèche de Bethléem que vous ne puissiez retrouver dans le ciel : c'est un espace sidéral situé entre deux étoiles du Cancer dénommées par une curieuse coïncidence *les Anes*.

Sans attendre l'avis des astronomes et des exégètes, admirons cette fantaisie qui vivifie les textes les plus austères et fait passer au-dessus des Évangiles, de Flavius Josèphe et de Cérinthe, le souffle stimulant des grands romans d'aventures.

La Littérature chrétienne primitive,
par G. Van den Bergh van Eysinga (*Rieder*).

M. Van den Bergh dénombre et analyse les textes de la littérature chrétienne des deux premiers siècles. On sait qu'ils ont été l'objet, de la part de l'Église catholique, d'une sorte de tri et que vingt-sept d'entre eux seulement ont été retenus et déclarés *canoniques*. Cette discrimination n'est pas acceptée par les savants, qui ne la considèrent point comme historiquement motivée. Aussi M. Van den Bergh étudie-t-il *l'ensemble* des écrits qui nous sont parvenus.

Une comparaison minutieusement poursuivie entre les pages des divers Évangiles (évangiles synoptiques, évangile de Pierre, évangile des Égyptiens) conduit M. Van den Bergh à cette conclusion : il a dû exister un évangile primitif, dont tous les autres se sont inspirés. (C'était la thèse de Cureton et d'Ernest Renan.) Il est possible que ce soit l'évangile dit *des Hébreux* dont les Pères de l'Église nous ont conservé d'importants fragments. Dans le dernier évangile, l'évangile de Jean, dont l'origine est particulièrement discutée, M. Van den Bergh met en valeur l'emploi de nombreux vocables gnostiques. D'après lui cet évangile que, selon la tradition, Jean aurait écrit pour lutter contre les gnostiques cérinthiens et ébionites serait au contraire profondément pénétré de gnosticisme.

Quant aux Épîtres de Paul qui seraient non point des lettres adressées aux Corinthiens, ou aux Galates, etc., mais des traités didactiques et édifiants destinés à toutes les communautés chrétiennes, M. Van den Bergh, après une longue analyse, conclut qu'elles sont également d'origine gnostique, mais que des mains orthodoxes les ont profondément remaniées, sans arriver cependant à effacer complètement leur caractère initial.

Après examen des épîtres catholiques et apostoliques, M. Van den Bergh passe aux apocalypses dont le trait commun est de contenir des révélations sur l'avenir. Seule l'Apocalypse de Jean appartient au Nouveau Testament. Elle ne serait pas composée de prophéties proprement chrétiennes, mais de fragments amalgamés d'anciennes apocalypses juives. L'Apocalypse de Pierre retrouvée en Égypte en 1887 contient une description des joies du Paradis et des tourments de l'Enfer. Des visions du même genre occupent aussi la plus importante partie du *Pasteur d'Hermas*.

Signalons parmi les *Apologies* étudiées par M. Van den Bergh le *Plaidoyer d'Aristide*, qui nous a été conservé dans le roman de Jean de Damas, *la Vie de Barlaam et de Josaphat*, cette curieuse

transposition chrétienne de la légende du Bouddha (Josaphat est une déformation de Bodhisattva) dont M. Silvain Lévi a récemment entretenu les lecteurs de la *Revue de Paris*.

Tout en recensant ces textes de la primitive littérature chrétienne, M. Van den Bergh relève au passage les paragraphes qui lui paraissent contradictoires ou d'origine douteuse. Liste impressionnante. Presque tous ces écrits seraient composés de pièces et de morceaux groupés avec plus ou moins d'habileté. L'unité de composition n'apparaîtrait nulle part ou à peu près. Quant à l'ordre chronologique de ces diverses productions, il serait impossible à établir. En somme, la littérature chrétienne primitive serait, du point de vue purement historique, à peu près inutilisable.

Brûlebois, par **Marcel Aymé** (*Les Cahiers de France — Poitiers*).

Brûlebois est un bon pochard, *le* bon pochard de la petite ville de X... où chacun lui accorde beaucoup de sympathie et un peu d'admiration. Il y a dans le pochard un appétit d'infini auquel, paraît-il, les hommes simples ne sont pas indifférents. Donc Brûlebois, éternel poivrot, exerce à X... la profession de porteur de bagages. Et, comme il est un peu poète, le passage des trains qui, pour lui, vont du mystère au mystère le charme... Il ne s'attarde pas trop pourtant dans la cour de la gare et préfère encore les marchands de vins et la place publique. Ses flâneries zigzaguantes permettent à M. M. Aymé de nous donner une série de « tabagies » fort réussies. Cet écrivain a beaucoup de verve et compose heureusement les scènes populaires. Son Brûlebois, tentant, à flanc de comptoir, de ramener à la religion un ouvrier polonais ivre est vraiment bien amusant. Toutefois, pour que nous ne perdions rien de cette gaîté à laquelle son bonhomme nous invite, M. Aymé a imaginé une série d'épisodes extravagants, où l'effort vers le burlesque est trop sensible. Il y a au moins deux romans — et des plus fantasques — dans son roman. Excès de richesses, c'est un heureux défaut, dont M. Aymé, qui nous donne aujourd'hui son premier livre, se débarrassera vite.

Histoire de la bienheureuse Raton, fille de joie,
par **Fernand Fleuret** (*Nouvelle Revue Française*).

Histoire passablement libertine que celle de la bienheureuse Raton : elle ne déparerait point la collection de ces récits galants du XVIIIe siècle, si âprement recherchés par des bibliophiles que l'amour des livres n'est pas toujours seul à posséder. C'est au

XVIIIe siècle qu'elle nous transporte d'ailleurs, et en une société où la religion et l'amour faisaient bon ménage, l'amour appelant à son aide la religion pour ajouter au goût du plaisir celui au moins aussi savoureux du péché, la religion apportant ses consolations quand l'âge de l'amour était passé.

Petite paysanne normande, coiffe blanche et cheveux blonds, Raton débarque un jour à Paris de la diligence de Caen, et c'est la première et très classique estampe : l'arrivée du coche.

Chez la duchesse d'Aiguillon, où elle est engagée comme femme de chambre, la beauté de Raton subjugue les valets, qui lui manifestent leur sympathie avec une impétueuse grossièreté. Terrorisée, Raton ne retrouve un peu de quiétude qu'au couvent des Carmélites de la rue d'Enfer, où sa maîtresse l'emmène entendre la messe, dès le lendemain de son arrivée. Gagnée par la douceur de la musique, l'éclat des cierges et la paisible tiédeur de la chapelle, obéissant aussi aux conseils d'une piété ancienne, Raton fait le vœu de prendre le voile dans cette attirante maison. Mais une dot de cinq mille livres est nécessaire et c'est à l'acquérir que Raton va dès lors s'employer. Le duc d'Aiguillon lui-même fournira les premiers fonds, après une explication assez vive sur le lit de la duchesse absente. L'idée de « tromper » Dieu enthousiasme ce ministre, qui, dénué d'égoïsme, conseille à ses meilleurs amis de goûter à leur tour un si rare plaisir. Et c'est ainsi que Raton, Sainte-Marie l'Égyptienne à talons hauts et commère de revue licencieuse, entre successivement en relations avec le cardinal de Bernis, un banquier israélite célèbre et le chevalier de Balleroy. Il faut rendre cette justice à chacun de ces messieurs qu'ils ne manquent point d'imagination et qu'ils savent rehausser de variations hardies un thème monotone. Si quelque graveur est tenté par l'œuvre de M. Fleuret, il n'en sera pas réduit au seul thème de l'amant contemplant, au milieu d'un éclaboussement de jupes éployées, une porte qu'un jaloux mystérieux commence d'entrouvrir... Touchés par la sainteté de l'œuvre à laquelle ils participent, les amis de Raton se montrent assez généreux et les jours d'heureuse pureté seraient bien vite proches, si certain valet de la duchesse n'opérait sur les deniers si vaillamment acquis de copieux et fréquents prélèvements.

Pour trouver la tranquillité qui lui est nécessaire, la pauvre Raton doit entrer dans la maison de la dame Gourdan — qui connut à l'époque, on le sait, une grande et spéciale célébrité —. La dite dame et ses « filles » sont d'ailleurs douées de cœurs excellents et font grand accueil à Raton ravie de pouvoir chanter, parfois, avec elles des hymnes pieux, sous la direction de l'abbé Lapin, fournisseur et poète de la maison, prêtre policier dont la science et la sensualité

eussent fait envie à Jérôme Coignard. Dans ce milieu hospitalier Raton jouit bien vite d'une grande popularité et les amis les plus élégants de la Gourdan tiennent à lui rendre visite, grâce à quoi il nous est donné de passer une heure avec le marquis de Sade, toujours ingénieux, et une autre avec Restif de la Bretonne, qui, ayant deux cent cinquante volumes à composer, n'abandonne, au milieu de ses transports, ni sa plume, ni son écritoire.

Le jour vient enfin où Raton, possédant la dot requise, voit son rêve exaucé. La duchesse lui sert de marraine, Mgr de Bernis — avec un doux sourire — reçoit ses vœux : elle entre au Carmel, qu'elle édifie bien vite de son ardente piété. Pourquoi faut-il que d'horribles visions du monde où elle traîna antérieurement son corps charmant et misérable viennent incessamment la troubler? Peut-être parce qu'auprès du riche banquier elle contracta un mal qui stimule dangereusement les méninges. Qu'importe? Elle s'éteindra dans l'extase et sur sa tombe fleuriront les miracles.

Une fois le genre admis — ce qui peut coûter quelque effort — on ne se tient point de louer la science et l'esprit de M. Fernand Fleuret. Mille détails et jusqu'aux fantaisies de son style prouvent qu'il a une rare connaissance du XVIIIe siècle. Les discours théologico-mystico-érotiques de son abbé Lapin sont vraiment d'étonnantes constructions. Reste après cela que les tableaux qu'il compose — mais c'est là l'inévitable défaut de pareils ouvrages — ne sont que médiocrement vivants. Les yeux s'allument, les jeux et les discours se suivent et l'on pense pourtant à un vaste musée Grévin... un musée Grévin dont l'accès devrait être interdit aux jeunes filles.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.